

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur
en Chirurgie Françoise, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.



JANVIER 1758.

TO ME VIII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue
S. Severin, à l'Ange.



Avec Approbation, & Privilege du Roi.



A V I S.

On trouve ce Journal chez les Libraires des différentes Villes de France & des Pays étrangers ; le prix des douze Cahiers pour toute l'année est neuf livres douze sols. Les Personnes qui voudront le faire venir par la poste , ne paieront que quatre sols de port pour chaque mois , en quelque Ville du Royaume qu'elles soient.

On prie ceux qui auront à écrire à l'Auteur par rapport à ce Journal , ou qui voudront y faire insérer leurs Observations , d'adresser leurs paquets à VINCENT , Imprimeur - Libraire , rue S. Severin , après en avoir affranchi le port , autrement ils resteront au rebut.

Il est nécessaire pareillement d'affranchir l'argent & la lettre d'avis qu'on remettra à la poste pour le Libraire.

11

E L O G E

DE LA MÉDECINE.

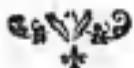
Par M. DUCLOS, Fils, Chirurgien
à Cormeilles.

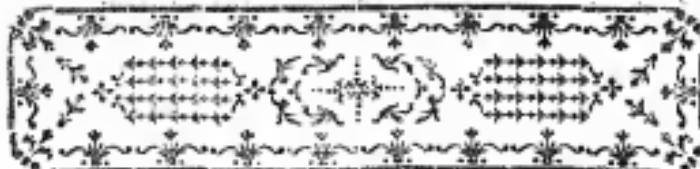
Les sont enfin passés ces tems de l'ignorance :
Ces siècles où notre Art vieillissait dans l'enfance.
Les jours qui nous devoient son retour précieux,
Déjà sont annoncés & vont luire à nos yeux :
Ces jours qui du système éclairant le langage
Vont rendre à la raison le plus brillant hommage.
Esprits alambiqués, sophistiques Auteurs,
Loin d'ici vos écarts, vos sublimes erreurs !
Mes travaux consacrés à suivre la nature,
N'admettront désormais que la vérité pure.
Vous, Scavans, distingués parmi tant de Scavans,
On vous demande ici compte de vos talents !
Tout entiers aux devoirs de l'état où nous sommes,
Le premier qu'il prescrit est d'être utile aux hommes.
C'est par des traits si chers à la postérité
Qu'on a droit de prétendre à l'immortalité.
Héros, fiers Conquérants, vous déstructeurs du monde,
Vos noirs ensevelis dans une nuit profonde,
Devroient être à jamais dans l'oubli confondus.
Quel bien l'humanité dut-elle à vos vertus ?
Votre gloire est d'avoir défolé des Provinces.
La nôtre est de sauver des Sujets à leurs Princes.
Dans les champs de Bellone entraînés sur vos pas,
Ciel ! que de Citoyens, de généreux Soldats,

5 a ij

Je vois de toutes parts moissonnés par la guerre !
 L'un sur l'autre entassés les morts couvrent la terre ;
 Mais combien plus encor dans la poudre étendus,
 Mutilés, expirans, bientôt ne seront plus ?
 Déjà la mort s'apprête à saisir ses victimes,
 Notre Art, en les sauvant, va vous sauver des crimes.
 Veut-on de nos succès un plus brillant tableau ?
 François, rappelez-vous ce jour où le tombeau,
 Etoit prêt d'engloutir votre Roi, votre Pere.
 Que de cris reclamoient une tête si chère !
 Vos yeux étoient tournés vers le Ciel & vers nous ;
 Dieu regarda vos pleurs & s'attendrit sur vous,
 Dieu voulut que par nous il revint à la vie ;
 Le Roi vit : Et notre Art le rend à la Patrie.
 Voilà par quels exploits on sera vraiment l'Etat.
 Mais à quel bras puissant devons-nous son éclat ?
 C'est ici le moment d'en célébrer l'Hisloire :
 Louis, dans tes bienfaits il a puisé sa gloire.
 Et nos Neveux verront dans les Fastes des tems,
 Que sous ton règne heureux, fut celui des talens.

On sera peut-être surpris de voir ici les Arts ouvrir
 la carrière de la nature, & couvrir de fleurs un chemin
 presque toujours semé d'épines. Mais on doit se rappeler
 qu'Apollon fut Poète & Médecin, & que si les talens
 sont frères, on peut en dire autant des sciences & des
 Arts. D'ailleurs la Poésie harmonieuse de Monsieur
 Duclos, ne peut que faire honneur à son esprit & à son
 cœur, tant par les sentiments respectueux qu'il exprime
 à son Roi, que par l'hommage qu'il rend à l'Art le plus
 grand & le plus utile aux hommes.





JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JANVIER 1758.

ESSAI sur l'usage des Alimens, pour servir de Commentaire aux Livres diététiques d'Hippocrate, deux vol. in-12 d'environ 500 pages, à Paris, chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin; prix relié 5 livres.



ALIMENT est presque aussi nécessaire à la vie, que l'air que nous respirons. L'un nous anime, l'autre nous soutient; & tous deux de concert entretiennent en nous ce souffle divin qui fait notre existence. Si c'est un des points les plus utiles à la conservation des hommes, c'est aussi

Tome VIII.

A ij

4 ESSAI SUR L'USAGE

un de ceux auxquels les Médecins se sont le plus scrupuleusement attachés, & dans lequel ils paroissent avoir poussé plus loin leurs recherches. M. Lorry, Médecin de la Faculté de Paris, frappé de l'importance de cette matière, a cru devoir lui consacrer ses veilles & ses talens, & rassembler en un corps de doctrine suivi tout ce que les Auteurs ont écrit de mieux sur cet objet. C'est ce qu'il a fort bien exécuté dans cet Ouvrage. Le premier Volume parut il y a trois ans ; comme il ne nous fut pas possible dans ce tems d'en faire l'extrait, nous allons donner en raccourci une idée de ce qui y est contenu.

L'auteur divise ce Volume en trois parties ; dans la première il traite de la matière nutritive en général, de son essence & de ses propriétés. Il examine dans la seconde les alimens considérés dans le corps animal ; il s'agit dans la troisième de la matière des alimens, relativement aux différens corps dans lesquels elle est renfermée. M. Lorry suit ces différens objets en Physicien éclairé, & donne avec beaucoup de sagacité, les notions nécessaires sur le développement, la formation, les progrès & la décomposition de la matière nutritive.

Tout ce qui nous fert d'aliment se tourne en chyle. Cette matière émulsive qui roule dans nos vaisseaux, & qui charie dans notre

corps la vie & la santé, est toujours blanche, uniforme, malgré la variété prodigieuse qui se trouve dans notre nourriture. Il est donc nécessaire qu'il ne se fasse dans la digestion qu'un extrait de parties toujours les mêmes, & également propres à nous alimenter. Quelle est donc cette substance bienfaisante qui nous répare & nous soutient ? L'auteur l'appelle *la partie mucide*. Cette portion mucilagineuse se découvre dans toutes les productions animales & végétales ; mais sous des modifications bien différentes. Les nuances infinies qui se trouvent entre la plante la plus tendre & l'animal le plus fort, sont autant de degrés qui marquent l'altération de ce principe, depuis l'instant où la terre le développe de son sein, jusqu'à celui où il est prêt à y rentrer par la putréfaction. Plus ce mucilage est voisin de son état primitif, moins les différences qu'il a éprouvées sont grandes ; plus il s'en éloigne, plus son altération est considérable. Ainsi les végétaux sont plus grossiers, moins préparés que les animaux ; aussi les premiers exigent-ils de la part de notre corps, une altération plus longue & plus pénible pour se tourner en notre propre substance. Cette altération est donc proportionnée à la résistance plus ou moins grande qu'oppose la matière nutritive, & aux agens corporels qui concourent à son assimilation.

6 ESSAI SUR L'USAGE

Il y a plusieurs caractères auxquels on reconnoît le degré de préparation qu'a subi le mucilage contenu dans les alimens. En général plus il se dissout & s'altere promptement dans l'eau & tire à la putréfaction, plus il a déjà souffert de changemens. On peut aussi juger de son élaboration par sa viscosité, & par la façon dont il se gonfle dans l'eau; le mucilage fermenté se gonfle beaucoup moins que celui qui ne l'est pas, & est moins visqueux. Quand ce mucilage est poussé à un degré suffisant d'altération, il doit avoir une saveur douce & tempérée, & point d'odeur dominante qui prouve par son acidité qu'il est trop grossier, ou par sa putridité qu'il est trop altéré; pour preuve complète il faut qu'il n'offre pas une trop grande résistance aux forces du corps, & qu'il puisse s'assimiler avec facilité.

De tous les mucilages, celui qui par ses propriétés a le plus de rapport avec notre nature, a passé des végétaux dans les animaux, & a acquis une espèce de caractère animal. Celui qui tient le second rang c'est le lait, quelques-unes de ses parties tendent à la putréfaction, d'autres sont susceptibles de fermentation acide; d'où l'on peut juger que cette liqueur a été moins travaillée que toutes les autres tirées des animaux. L'esprit des plantes, dont cette nourriture salutaire, est saturée, tempère la nature putrescible de

l'animal, & forme un mucilage intermédiaire entre l'état animal & l'état végétal. Le savonneux de certaines plantes est le troisième mucilage ; c'est le produit des progrès successifs de l'atténuation naturelle de leurs principes ; d'où résulte un composé de sel, d'huile, de terre & de mucilage, & même d'une espece de savon. Le mucilage qui suit est celui qui se présente sous une forme visqueuse, ou privé presqu'entièrement d'humidité. Enfin, sous la dernière classe, l'Auteur comprend une infinité de parties mucilagineuses mal assemblées, qu'on retire de toutes les plantes dans quelque état qu'on les prenne ; ce qui le mène naturellement à la distinction de deux especes de mucilage, dont l'un est parfait & propre à la nourriture, & l'autre imparfait, dont l'altération est presqu'insurmontable.

M. Lorry trace ici les changemens naturels que peut éprouver la matiere nutritive, & il développe insensiblement la marche qu'elle est obligée de suivre avant d'être parvenue à la perfection de tous ses principes. La chaleur, dit-il, est l'agent de cette fermentation universelle, & l'eau l'instrument. Le sel se forme d'abord par la réuion de la terre & de l'eau. La chaleur augmente avec le mouvement spontané. Le sel, la terre & l'eau s'atténuent, le phlogistique s'y unit, voila l'huile ; & la réuion de tous ces prin-

8 ESSAI SUR L'USAGE

cipes diversement combinés, forment le mucilage. Cette espece de création admirable est particulièrement favorisée par le jeu de l'air qui se trouve mêlé dans les entrailles de la terre, & qui vivifie tous ces principes. Telles sont les premières altérations que souffre la matière nutritive dans les végétaux ; mais elle en reçoit encore de nouvelles dans le corps des animaux, ce qui lui donne le plus grand degré de perfection. M. Lorry présente ensuite les changemens que l'art peut produire dans la matière nutritive, par le moyen de différens dissolvans, comme l'eau, les sels, les huiles, les savons, par la fermentation, mais sur-tout par le feu. Ce dernier agent excite un mouvement rapide dans chaque partie du mixte qu'il attaque, & travaille fortement à leur atténuation & à leur désunion. De-là vient l'usage dans lequel on est de faire cuire presque tous les alimens, afin de leur donner une préparation nouvelle, & de les rendre plus faciles à être altérés par nos organes. On trouve dans ce chapitre des détails très-intéressans sur l'action de la fermentation, sur celle des sels acides, alkalis & neutres, & sur les effets gradués du feu. L'auteur passe ensuite à l'examen des corps étrangers qui peuvent être mêlés avec la matière nutritive, & des combinaisons différentes qui en résultent. M. Lorry tire la distinction des

alimens, des médicamens & des poisons, de cette même combinaison du mucilage qu'ils contiennent, avec une plus ou moins grande abondance de parties âcres qui y sont fixes ou volatiles, & des diverses élaborations que ce même mucilage a subi dans les organes des plantes & des animaux.

Dans la seconde Partie l'Auteur considère l'état des alimens dans le corps animal, & le changement qu'y reçoit la matière nutritive, ce qui forme la nutrition. Il examine en très-habile physiologiste la formation du chyle, du lait, du sang, de la lymphé & des humeurs secondaires. M. Lorry établit pour règle générale, qu'on doit regarder la nourriture comme un travail que la nature doit conduire à sa fin ; quand on ne la proportionne pas à ses forces, elle succombe toujours sous le poids & la qualité des alimens. Il est essentiel après avoir mangé, de conserver la légereté & l'aptitude au travail, & d'aider ensuite l'action de la digestion par l'exercice : car le degré d'assimilation est presque toujours proportionné à la force des organes, & au degré de mouvement que fait le corps. L'Auteur trace ici des règles très-judicieuses & très-conformes à la doctrine d'Hippocrate, pour maintenir les forces du corps dans cet état d'équilibre nécessaire à la santé ; il fait voir ensuite les inconveniens qui peuvent résulter.

de la trop grande quantité d'alimens introduits dans le corps, & donne les moyens d'y remédier. L'auteur traite ensuite des alimens qui ont la propriété de produire quelque changement dans le corps animal, qui sont doués de parties âcres, aromatiques, qui portent leur effet sur l'estomac & les premières voies, sur le sang & les humeurs, ou sur les nerfs. Ce sont proprement les alimens qui ont une vertu médicamenteuse.

La troisième Partie de cet Ouvrage expose la matière des alimens considérée dans les différens corps de la nature : ils sont divisés en deux classes, dont l'une contient les végétaux, & l'autre les animaux. M. Lorry commence par faire remarquer les différences générales de la matière nutritive dans les plantes. La première est celle de l'âge. Les autres viennent de la quantité de l'air qui peut être froid ou chaud, humide ou sec. Il est certain que les climats font beaucoup varier le goût & la qualité de la partie nutritive des plantes. Dans les pays froids elles sont terreuses & presqu'insipides ; elles sont plus atténuées & d'un meilleur goût dans les contrées froides & humides. Les régions chaudes & humides sont fertiles en productions plus atténuées, & qui approchent plus que toute autre de la vertu savonneuse. Dans les climats chauds & secs les végétaux y sont extrêmement chargés de

parties aromatiques, l'huile en est plus exaltée, & ils fournissent des alimens plus compactes & plus pesans.

L'Auteur entre ici dans le détail des substances propres à la nutrition. Les racines, la tige & les feuilles, ne portent qu'un mucilage grossier & d'une difficile digestion. Les fruits naissent pour notre nourriture & pour notre sensualité; quand ils sont bien mûrs le mucilage qui en fort est délicieux & salutaire, au lieu que quand il n'est pas en maturité, il est terreux & contraire à la santé. Après les fruits viennent les semences farineuses. La semence est la partie de la plante la plus utile, elle renferme le nouveau germe, l'enveloppe la défend des injures du temps, la nourrit jusqu'à ce qu'elle ait pu tirer de la terre de quoi subvenir à ses besoins, & ne la laisse échapper de son sein que pour la présenter sous une forme toute nouvelle. Toute la plante qui a formé la semence s'est sacrifiée pour elle, comme elle se sacrifie pour la plante qu'elle doit former. C'est la partie qui contient le mucilage le plus altéré, c'est aussi celle qui est la plus nourrissante. Il y a deux espèces de semences, les unes qui sont inaltérables dans l'eau, les autres qui y éprouvent tous les changemens communs au mucilage. Les amandes sont de la première classe, la seconde est composée des semences farineuses. On trouve

ici les changemens qu'éprouvent ces sortes de substances avant d'être réduites en pain, qui est un des alimens les plus anciens, les plus universels, qui fait la base des repas les plus somptueux, & des collations les plus frugales.

Après le mucilage tiré des végétaux, l'Auteur considère celui que fournissent les animaux. La nature, dit-il, paroît avoir formé l'animal comme un terme moyen entre nous & les végétaux, & comme un estomac vivant qui nous broye continuellement des alimens & nous les prépare. Au reste, le changement de la matière nutritive dans les animaux, est proportionné à leur âge, leur sexe & leurs forces. Plus les animaux sont près de leur naissance, moins ils sont aisés à digérer : c'est pourquoi le veau, l'agneau, le cochon de lait, causent souvent des indigestions, tandis que le bœuf & le mouton se digèrent très-aisément. Ce que l'Auteur avance ici de la matière nutritive qui passe dans les animaux, doit avoir lieu, sur-tout, au sujet des poissons qui se mangent entre eux, tels que la plupart de ceux qui sont dans la mer, & qui, par cette raison, rendent un mucilage de plus en plus altéré. En général cette altération de la matière nutritive, qui se fait d'estomacs en estomacs, de vaisseaux en vaisseaux, la perfectionne de plus en plus, & l'atténue à un degré infini.

Il ne faut pas pourtant qu'elle le soit trop, comme cela arrive dans certains animaux carnassiers, tels que les aigles, les corbeaux & les loups. Il y a encore d'autres agens qui alterent la matière nutritive, tels que l'exercice, l'âge; on peut joindre à ces différences générales, celles que les maladies des divers animaux apportent à leur mucilage.

M. Lorry tourne ensuite ses vues sur le mélange des animaux & des végétaux entr'eux: c'est ce qui fait le fondement de la cuisine. L'Auteur finit par des avis très-sages sur la cuiffon des alimens, & sur les combinaisons différentes des ragoûts utiles à la santé, & conformes aux principes qu'il a jettés dans le corps de cet excellent Ouvrage. On pourroit reprocher à l'Auteur quelques termes de nouvelle création, des répétitions & de la négligence dans le style, mais ces défauts, qui prouvent un esprit vif, rempli de la matière qu'il traite, sont aisément effacés par une abondance de bonnes vues & de connaissances utiles. Quand un tableau est d'un beau dessein, qu'il est bien disposé, que les traits en sont vigoureux, on est plus excusable d'avoir manqué à la correction, aux graces & aux ornemens.

L'extrait du II. vol. au Journal prochain.

*C O U R S de Chymie, &c. par M. L E-
M E R Y , de l'Académie Royale des
Sciences ; nouvelle Édition, revue, cor-
rigée & augmentée d'un grand nombre de
Notes, & de plusieurs préparations chy-
miques qui sont aujourd'hui d'usage, &
dont il n'est fait aucune mention dans
les éditions de l'Auteur ; par M. BARON,
Médecin de la Faculté de Paris, chez Hé-
rissant, Libraire, rue S. Jacques, à Paris,
un vol. in-4°. de 941 pages, avec figures ;
prix relié 15 livres.*

La réputation de l'Ouvrage de Lemery, confirmée par le nombre d'éditions qui s'en sont faites, par l'empressement qu'ont eu toutes les Nations de l'Europe pour le posséder chacune dans leur langue, enfin par le besoin qu'on a eu de le réimprimer après onze éditions françoises, cette réputation nous dispense d'analyser le texte même de l'Auteur. Les notes, les additions, qui sont l'ouvrage de M. Baron, & qui font la plus grande partie de l'édition que nous annonçons, vont seules nous occuper dans cet extrait ; & pour y mettre un certain ordre, nous distinguerons ce qui appartient à M. Baron en additions, au texte, & en remarques.

Les premières sont des articles entiers qui avoient échappé aux connoissances de l'Auteur, & qu'on y a placés précisément où ils auroient dû être, si Lemery les eut traités, tels sont les articles du *lilium*, du *kermès*, du *verre d'antimoine ciré*. M. Baron persuadé que ces préparations, peu connues du tems de Lemery, devoient se trouver dans un Livre destiné à diriger la plûpart des Artistes dans leurs opérations, a cru devoir en faire un corps de doctrine distincte, & les présenter sous un seul point de vue. Ces nouvelles additions sont soutenues d'une érudition profonde en Chymie, & d'un style nerveux & méthodique qui les distingue aisément du texte même de l'Auteur.

Les remarques, proprement dites, ont trois objets; elles discutent les raisonnemens chymiques de Lemery & les réforment; elles enrichissent ce Livre de découvertes & d'expériences qu'on ignoroit du tems de Lemery, ou qu'on n'a faites que depuis; enfin elles examinent rigoureusement les préjugés qu'on a souvent dans la pratique de la Médecine, sur l'efficacité des préparations chymiques.

Le cinnabre minéral, dit Lemery, est bon pour l'asthme, pour l'épilepsie, pour la vérole; mais, remarque judicieusement son Editeur, s'il est vrai que le cinnabre ne soit dissoluble dans aucune espece de mens-

true, & ne puisse par conséquent ni se délayer dans l'estomac, ni passer dans le sang; comme le savant Cartheuser l'a observé, il ne procurera aucun des effets qu'on en attend; il se précipitera par les selles, à cause de son poids; & un Observateur attentif trouvera toujours quelque cause plus naturelle des bons effets qu'on lui attribue, soit dans le tempéramment des malades, soit dans la disposition actuelle des humeurs, peut-être même dans l'efficacité plus démontrée des médicamens qui servent où de véhicules, où d'adjudans au cinnabre.

A l'occasion de la vertu émétique de la partie réguline du verre d'antimoine, M. Baron s'elevé avec force contre le préjugé qui fait croire que les acides végétaux augmentent cette éméticité, & que les acides minéraux la diminuent. Si cela étoit vrai, un simple verre de vin, versé sur une dose déterminée de vin émétique, devroit le rendre plus vomitif; & la même quantité de tartre stibié devroit avoir plus d'effet dans un véhicule acidulé, tel que le sirop de limon, que dans de l'eau: non content d'infirmer cette première partie du préjugé, il assure que les acides minéraux devant, par leur degré d'acidité, dissoudre plus de règle que quelqu'acide que ce soit, ces acides alors doivent contenir plus de portions émétiques, & par conséquent qu'il s'en faut de beaucoup

éoup qu'ils soient propres à diminuer l'émé-
ticité. Tout ceci ne fert qu'à démontrer que
l'expérience journaliere faisant voir qu'en
effet les acides calment le vomissement
causé par un excès de tartre stibié, ou de
toute autre préparation antimoniale émé-
tique, il est indifférent d'employer à cet
effet, tel ou tel acide. L'autorité respectable
du pere de notre Editeur est d'un grand
poids dans cette circonference; ce Praticien
consommé a éprouvé très-souvent la vérité
de ce qu'avance son fils.

Lemery avoit dit simplement que l'opium
soulageoit ceux qui, avec une fièvre conti-
nue, tomboient dans le délire; & M. Baron,
qui craint que quelqu'un n'abuse de cette
assertion, fait sentir dans une remarque à ce
sujet, qu'il faut bien distinguer l'instant de
la fièvre où le délire survient. Si c'est au
commencement, l'opium raréfiant trop le
sang, cause des hémorragies, est un reméde
dangereux, mortel même; les adoucissans,
les rafraîchissans calment plus sûrement. A
la fin de cette même fièvre, la cause du
délire qui survient n'est plus la même; Il
y a un affaissement général: l'action de l'o-
pium releve cet affaissement en raréfiant le
sang, & soulage, guérit le fébricitant: c'est
par tout avec la même sagacité, la même
prudence, que M. Baron examine les effets
des préparations chymiques; il ne combat

les fausses opinions qu'avec l'évidence, l'autorité des faits, des Auteurs, sans compter la sienne, qu'il a la modestie de ne jamais proposer comme telle ; mais qui n'en devient que plus recommandable.

Les arts, les sciences se perfectionnent par la succession des tems ; le plus sçavant d'un siècle se trouve presque un ignorant deux siècles après. Quelle différence de la science de Galien à celle de Boerhaave ; combien la Chymie est changée depuis Lemery jusqu'à nous ! combien a-t-on fait de nouvelles découvertes qui, en éclaircissant nos doutes, ont rendu presqu'absurdes les conjectures de ceux qui ne jugeoient que sur les choses qu'ils connoissoient ! C'eut été sans doute un vol fait aux gens de l'art de supprimer le texte de Lemery ; mais c'auroit été une grande négligence de laisser subsister une infinité de raisonnemens péripatéticiens, fruits prématurés, peu propres à entretenir le bon goût de la Chymie, capables au contraire d'en imposer aux Eléves, ou de mettre des entraves à leur genie. Lemery avoit dit, par exemple, que le sublimé corrosif étoit un mercure pénétré d'acides, & élevé par le feu au haut d'un vaisseau ; acides qui sont nitreux & marin, & même vitriolique ; il prescrit la quantité d'acides nitreux qu'il faut employer pour dissoudre le mercure, & finit par dire que la masse qui reste est

un mélange des parties les plus terrestres du sel & du vitriol.

Ecouteons M. Baron, & nous verrons combien il s'en faut que tout ceci soit vrai; l'acide nitreux, dont on ne doit pas prescrire la quantité, parce qu'on ne sait que rarement son degré de concentration, pénétre & divise le mercure; le sel marin qu'on y unit se décompose par l'acide vitriolique, qui chasse également & l'acide nitreux & le sel marin de dessus sa base, celui-ci même, par une sorte de prééminence sur les autres acides, quand il s'agit d'attaquer le mercure, l'argent & le plomb, concourt à chasser l'esprit de nître, s'insinue dans le mercure, & sa base reste unie à l'acide vitriolique; l'esprit de sel & le mercure se subliment ensemble, l'acide vitriolique & la base marine donnent un sel de Glaubert, & le sublimé corrosif est un mercure tellement pénétré de sel marin, qu'il devient un puissant corrosif. Les autres notes qui concernent tout cet article, font voir que depuis M. Lemery, on a trouvé d'autres moyens plus simples & moins dangereux de faire ce sublimé: M. Boulduc, Auteur d'un de ces procédés, y est cité avec éloge.

Un simple coup d'œil sur la table qui contient la liste des procédés nouveaux insérés dans les remarques, suffira pour se convaincre qu'elles étoient nécessaires, &

que leur Auteur les a sagement répandues dans le corps de l'Ouvrage. La réduction de la lune cornée, enseignée par Kunquel, le mochlique de la Charité, l'eau des Carmes, la liqueur anodine d'Hoffman, le nitre fixé par le tartre, le sel de la Garais, sont toutes préparations chymiques, utiles, curieuses, nécessaires; & que sûrement Lemery n'eut pas omises, s'il avoit lui-même présidé à cette dernière édition. Qui sait si son Editeur, en réformant ceux de ses raisonnemens qui en avoient besoin, n'a pas rendu plus favorablement son intention qu'il ne l'eut peut-être fait lui-même en pareil circonstance! Quoiqu'il en soit, le bien public étoit son motif; M. Baron n'en a pas eu d'autre. A chaque instant il fait usage des expériences, des raisonnemens des plus grands Chymistes, MM. Cartheusier, Roth, Hoffman, Pott, Juncker.

Enfin, & c'est la partie la plus importante de l'ouvrage d'un Editeur, M. Baron obligé de traiter entièrement des procédés nouveaux, s'est conformé à la maniere de son Auteur; quoiqu'il fut très-capable de se frayer une autre route, il a suivi celle que Lemery lui avoit tracée: d'ailleurs quelques-unes de ces préparations appartenient au fils de l'Auteur. C'est de son excellent Mémoire, lû à l'Académie des Sciences en 1735, qu'il tire tout ce qu'il dit de l'æ-

thiops martial ; sa préparation est des plus simples , il ne s'agit que de noyer d'eau de la limaille bien pure , de la remuer souvent , de ne la laisser jamais à sec , & enfin de luisante qu'elle étoit , elle acquiert une couleur matte très-noire , & une fineesse impalpable ; dans cet état , ce n'est ni un safran de Mars , qui , privé de phlogistique , n'est qu'une terre indissoluble , ni un sel neutre martial , qui participe toujours de l'acide qui l'a dissout ; c'est un vrai fer non décomposé , dissoluble dans toutes les liqueurs , propre par conséquent à s'unir aux fucs de l'estomac , & préférable , à cause de cela , à toute autre préparation martiale .

Le Kermès minéral est un soufre doré d'antimoine préparé par la voie humide ; la Ligerie qui en avoit eu la recette d'un Lieutenant de Roi de Landaw , qui lui-même la tenoit d'un Allemand , disciple de Glaubert , la Ligerie le vendit au Régent , & M. Lemery le fils crut , à cause de quelques traits de ressemblance , en voir la description dans le *Traité de l'Antimoine* de son pere , dans le *Miraculum mundi* de Glaubert , & dans d'autres anciens Auteurs ; mais le soufre doré de M. Lemery pere , fait avec une très-forte lessive alkaline , contient trop de régule ; celui de Glaubert est encore plus différent ; enfin , le Kermès par la voie sèche , proposé en 1734 , est absolument trop

grossier pour entrer en comparaison avec le Kermès de la Ligerie. Ce Kermès se tient suspendu dans la liqueur bouillante, & ne s'y précipite que lorsqu'elle réfroidit. On le connoît sous le nom de *Poudre des Chartreux*, parce que ce fut un frere Chartreux nommé *Simon*, qui en employa le premier avec succès, & il eut pendant long-tems la réputation d'être le seul qui le fût composer; il étoit sûrement le seul qui fût le bien vendre.

Nous abandonnons à regret cet extrait; mais nous voulons éviter la prolixité: nous nous contentons d'exciter dans l'esprit de nos Lecteurs, le desir de consulter un aussi excellent Ouvrage.

Le Praticien, le Chymiste, le Physicien, fçavent en quoi le Cours de Chymie de Lemery étoit utile; nous leurs faisons connoître les avantages de cette nouvelle édition, & nous osons juger favorablement de l'impression qu'elle fera sur le Public, par celle dont nous avons été nous-mêmes affectés. Si M. Baron, notre Confrere, eut osé volé de son propre essor, qu'il ne se fut pas occupé à réformer un Livre qui avoit malheureusement trop besoin de l'être, qu'il nous eut donné un Traité nouveau de Chymie, dans lequel il auroit incorporé toutes ces notes éparses, qui rendent quelquefois pénible aux Commençans la lecture de son

Ouvrage, si en un mot, il n'eut pas quelquefois trempé sa plume dans les différens caustiques dont il a si bien développé les principes, il auroit assurément réuni tous les suffrages.

MÉMOIRES de l'Académie Royale de Chirurgie, Tome III. A Paris, chez la Veuve Delaguette, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, à l'Olivier; un vol. in-4°. de 824 pages, avec figures; prix relié 14 livres.

On publie tous les jours des Livres sur les Sciences, qui ne servent qu'à répandre l'erreur tant dans l'esprit des sçavans qui veulent s'instruire, que dans celui du Public qui veut juger; en multipliant les principes d'un Art, on en multiplie souvent les difficultés, & l'on en favorise par ce moyen la décadence. Les Mémoires dont nous allons rendre compte s'annoncent sous des caractères bien différens, comme on peut s'en convaincre par le choix & l'importance des Observations qu'ils renferment. Les deux premiers Volumes qui parurent il y a quelques années, ont été généralement accueillis; celui-ci ne le céde en rien aux deux autres, & a par conséquent des droits légitimes sur le suffrage public.

La premiere Partie, qui traite de l'Histoire de l'Académie de Chirurgie, présente plusieurs objets curieux & intéressans. On y rapporte l'exemple d'une femme de soixante & dix ans, du village de Lihu en Picardie, qui portoit au milieu & en dedans de la cuisse gauche, une corne bien organisée, qu'on lui ôta par le moyen d'une liqueur caustique appliquée sur la peau au tour de la racine de la corne. M. Lapie, Chirurgien à S. Severin-sur-l'Isle, près Coutras en Guyenne, prouve, par deux différentes Observations, qu'il y a des enfans qui ont en naissant la langue si fortement appliquée au palais, qu'il ne leur est pas possible de téter; il donne en même-tems les moyens d'y remédier en se servant d'un instrument appellé *feuille de myrthe*, avec lequel on détache la langue, & l'enfant suce pour lors avec facilité. Cette remarque, toute simple qu'elle est, nous paroît fort importante. On y voit ensuite la description de la main d'un cadavre qui fut trouvée toute verte, & qui conserva toujours cette couleur furnaturelle, quoiqu'elle eut été remise en terre & exhumée plusieurs fois. Elle étoit exactement desséchée avec la peau, & verte jusques dans la substance intime des os. L'Académie suppose que cette main avoit été impregnée de verd-de-gris, ayant servi à des expériences ana-

tomiques, ou qu'elle a été pénétrée de quelques vapeurs cuivreuses dans les entrailles de la terre où elle a été trouvée ; quoiqu'il en soit, cette curiosité est déposée à présent dans le Cabinet d'Histoire Naturelle du Roi,

Parmi les machines ou instrumens approuvés par l'Académie, on y décrit une sonde imaginée pour remédier aux défauts des sondes ordinaires. Cet instrument a déjà été perfectionné par M. Petit, en pratiquant l'ouverture pour la sortie de l'urine tout-à-fait au bout, & en armant la sonde d'un stilet que l'on pousse, & qui dégage les obstacles qui pourroient s'opposer à la sortie de l'urine ; mais comme malgré toutes les précautions nécessaires, cette sonde est encore sujette à quelques inconvénients, M. de Lachaud en a inventé une, dans laquelle le bout du stilet est fait de façon à permettre qu'on le tire entièrement, & sans risque, de la sonde à laquelle il est adaptée avec la plus grande précision, moyennant le collet qui l'assujettit au pavillon de la sonde.

Comme l'extraction d'une dent est quelquefois suivie d'une hémorragie qui peut être funeste, & que toutes les ressources de l'art sont très-souvent inutiles en pareil cas, M. Foucou, dentiste très-expert, a imaginé un instrumens que l'on peut également appliquer aux deux mâchoires, qui fait une compression suffisante, tant perpendiculairement

que latéralement, en embrassant la gencive, & qui laisse assez de jour pour que la salive puisse s'écouler. Il a déjà fait une heureuse application de cette machine, dont on ne peut guères entendre le mécanisme sans consulter la planche où elle est gravée.

On trouve immédiatement après cet article, les extraits des Ouvrages que différens Membres de l'Académie ont publiés depuis 1742 jusqu'en 1750. MM. Morand, Garengeot, Despôrt & Louis, y sont célébrés avec justice pour les productions dont ils ont enrichi le Public. Mais il n'est point d'éloges plus dignement mérités que ceux qu'on accorde aux excellens Ouvrages composés par M. Quesnay, Médecin Consultant. La vaste étendue des connaissances qu'ils renferment, le goût, la précision, le feu & la clarté qui y brillent, prouvent la profonde érudition de l'Auteur & sa grande sagacité. On y présente aussi le précis des Ouvrages de M. Levret, qui ont déjà réuni les suffrages des connoisseurs.

L'histoire de l'Académie est terminée par deux éloges également beaux ; l'un de M. Cheselden, Chirurgien à Londres, & l'autre de M. Pujos, Accoucheur à Paris. On reconnoît à la touche, la main habile de celui qui a tracé le portrait de ces deux grands hommes. Celui sur-tout du Chirurgien Anglois fait également honneur au cœur

& à l'esprit de M. Morand ; il avoit été son ami & son séctateur pendant sa vie , il est devenu après sa mort son admirateur & son panégiriste. Cet éloge qui est très-bien présenté, est paré d'une élégante simplicité & fort curieux par plufieurs traits singuliers à la gloire de M. Chefelden , & sur-tout par un détail très-piquant de cette opération brillante qu'il a fait sur un aveugle né à qui il a donné la vue , & qui a éprouvé toutes les nuances successives de plaisir & de peine , d'admiration & d'effroi que cause le spectacle subit & nouveau des merveilles de la nature.

La dernière Partie de ce Volume commence par le Mémoire de M. Ledran , sur le cancer. L'auteur traite d'abord des cancers à la peau , & conclut d'après plufieurs Observations qu'il rapporte ; « 1°. que pres-
» que tous les cancers que nous voyons à
» la peau du visage , ou des autres parties ,
» n'ont été dans leur commencement qu'un
» petit bouton , ou une espece de verrue ,
» simple , sans aucun mauvais caractère en
» apparence , & qui paroiffoit être de peu
» de conséquence. 2°. Que tant que ces pe-
» tites tumeurs ne prennent point d'accroisse-
» ment , & qu'elles ne sont pas doulou-
» reuses , il ne faut pas y toucher , & il
» faut craindre de les irriter. 3°. Lorsqu'elles
» grossissent , ou qu'elles deviennent doulou-

» reuses , si elles ne disparaissent pas au
 » moyen des remédes doux & simples , il faut
 » travailler à les guérir par des moyens plus
 » efficaces , c'est-à-dire qu'il faut ou les dé-
 » truire par le caustique , ou les ôter avec
 » l'instrument tranchant. 4°. Que le causti-
 » que ne peut convenir que quand elles
 » sont si petites , qu'une feule application peut
 » les détruire , & dans ce cas on peut s'en
 » servir avec succès. Mais il est à craindre ,
 » poursuit l'Auteur , que si le volume de
 » ces tumeurs oblige à y mettre plusieurs
 » fois le caustique , cette application ne
 » serve qu'à les irriter , & à les faire dé-
 » générer en cancers ; il faut donc les am-
 » puter , ôtant tout ce qui est malade , &
 » ôtant même dans la partie saine. Si cela
 » ne se peut , vu leur étendue , la maladie est
 » incurable. »

Monsieur Ledran se décide pour le fer ,
 & proscrit presque toujours le caustique. Cependant il n'ignore pas que l'on fait tous
 les jours des cures brillantes par ce moyen. Nous avons été témoins nous-mêmes d'une
 tumeur de cette nature , qui étoit à la joue
 gauche d'une jeune fille de 15 ans , & qui
 avoit acquis une grosseur monstrueuse. Les
 caustiques seuls l'ont détruite. Il y a donc
 des cas où l'on peut les employer , & d'aut-
 res où il faut avoir recours aux instrumens.
 Il ne nous paroît pas que M. Ledran nous ait

donné des règles assez précises pour sortir de l'indécision, & pour adopter avec discernement la méthode que l'on doit suivre en pareil cas. On sait de plus que quand la masse du sang se trouve infectée d'un virus cancéreux, l'opération la plus parfaite est bientôt suivie de la réproduction d'une tumeur nouvelle. L'Auteur auroit du, à ce qui nous semble, pour éviter les abus qui pourroient s'introduire à ce sujet, tracer les caractères qui font juger de l'altération cancéreuse des liquides, afin de ne point exposer les jeunes Chirurgiens à faire inutilement, ou du moins sans espoir de guérison, une opération aussi critique & aussi douloureuse.

L'Auteur, dans la seconde Partie de son Mémoire, passe en revue les cancers à la mammelle. Il prétend que quand ils sont produits par des causes externes, ils deviennent carcinomateux, à moins qu'on y fasse les remèdes convenables. Quand ces sortes de tumeurs grossissent & deviennent douloureuses, il faut avoir recours sur le champ à l'extirpation, car elles guérissent rarement par d'autres moyens. M. Ledran rapporte cependant une Observation qui prouve que le fer n'est pas la seule ressource en ce cas. L'opération est sur-tout indispensable, quand les douleurs sont vives, fréquentes & lancinantes ; l'Auteur assure que la preuve cer-

taine de la récidive des cancers à la mamelle, c'est l'engorgement des glandes qui sont sous l'aisselle. Il seroit à souhaiter que ce signe fut immanquable. Dans le cas où l'on peut craindre la récidive, M. Ledran conseille, pour la prévenir, d'entretenir une évacuation par un, ou plusieurs cauteress. L'Auteur ne cherche pas à découvrir les causes de ce mal redoutable. Il est seulement convaincu que le virus est d'une nature bien différente du virus vénériques, puisque le mercure n'y est d'aucune efficacité. M. Ledran n'applique d'autre topique sur ces sortes de tumeurs qu'une peau de Cygne, & il proscrit tous les emplâtres, les cataplasmes, &c. Cependant l'Observation (a) de M. Lambergen, Professeur en Médecine à Groningue, qui s'est servi avec succès, à l'extérieur, de l'emplâtre nutritum dans un cancer à la mamelle, celle de M. Norford, Chirurgien à Londres, qui a eu le bonheur de guérir une mammelle cancéreuse avec l'onguent de *cataputia* (b), l'autorité des Auteurs qui ont conseillé la belladona à l'extérieur, comme un puissant résolutif, nous font voir qu'on ne doit pas rejeter entièrement les remèdes extérieurs dans une maladie où l'art paroît aussi borné, & où l'on ne doit rien attendre de la nature.

(a) Journal de Médec. Tome VI, page 191.

(b) Journal de Médec. Tome VII, page 446.

La troisième section renferme les cancers de la mammelle & de la matrice, produits par le dérangement des règles. Toutes les Observations qu'on y trouve se bornent à prouver l'impossibilité où l'on est d'y porter des secours efficaces ; le seul qui puisse réussir dans les cancers à la mammelle, c'est l'opération. Dans la quatrième partie de ce Mémoire, M. Ledran, en traitant des cancers produits par le vice des liqueurs, croit qu'il n'a jamais été possible de détruire le levain cancéreux, tant par les remèdes que par la suppuration ; il dit en second lieu, « que si l'on guérit par l'extirpation des cancers produits par le vice des liqueurs, le même vice fait assez souvent en quelqu'autre partie une tumeur, ou quelqu'autre maladie encore plus fâcheuse. » A quoi bon en ce cas faire de pareilles opérations, qui sont totalement infructueuses, & qui ne font souvent que produire des métastases plus funestes que la maladie même. Au reste la division de ce Mémoire n'est point tout-à-fait exacte, la plupart des notions qu'on y donne ne sont pas nouvelles ; cependant on y trouve beaucoup d'Observations curieuses & utiles, & quelques préceptes qui annoncent le bon Chirurgien & le grand Praticien.

Les Observations de M. Verdier, sur deux plaies considérables dans le même sujet, sont très-importantes. Elles sont accompagnées de

beaucoup de recherches, de détails anatomiques très-exacts, & de réflexions utiles. Dans la première, l'Auteur détermine les cas où l'on doit faire la ligature de l'épiploon dans les plaies pénétrantes du bas-ventre; l'autre roule sur une plaie à la gorge, avec des remarques intéressantes à ce sujet.

Le Mémoire de M. Louis, sur la cure des hernies intestinales avec gangrene, ne laisse rien à désirer. Une collection nombreuse d'Observations d'un bon choix, vient à l'appui des principes excellens qu'il y répand; elles tendent à prouver la possibilité de la guérison radicale des hernies avec pourriture, sans le moindre accident consécutif, & le danger de la réunion des deux bouts de l'intestin dans tous les cas. Ce Mémoire est bien écrit, bien soutenu, prouve l'érudition de l'Auteur, & ne dément pas tous les talens qu'on lui connaît.

Ce que l'on trouve dans ce Volume au sujet des accouchemens, ne peut que contribuer à célébrer davantage le nom de M. Levret, habile Accoucheur. Son objet est d'établir les différentes précautions qu'exige l'accouchement selon les circonstances. Il fixe, dans la première partie, le tems qui paroît indiqué par la nature même pour travailler à l'extraction du placenta. Ceci est rempli de remarques essentielles à tous ceux qui se mêlent de l'art des accouchemens.

Dans

Dans la seconde partie, il s'agit des précautions qu'on doit prendre quand le cordon ombilical est cassé, & qu'il est si court qu'il ne peut servir à son extraction. Dans la troisième, il n'est question que du placenta des fœtus abortifs, & des moyens les plus convenables pour en procurer l'expulsion, ou pour en faire l'extraction.

Un des Mémoires qui figurent le mieux dans cet Ouvrage, & duquel on peut tirer les plus belles connoissances, c'est celui qui est sous le titre de *Recherches historiques & critiques sur la Néphrotomie, ou Taille du rein*, par M. Hevin. Comme cette matière a été jusqu'à présent problématique, & que les uns ont soutenu que cette opération étoit praticable, & les autres qu'on n'en pouvoit tirer aucun succès, le Public doit être infiniment redévable aux peines que l'Auteur s'est données pour le mettre en état de juger de la possibilité & de la sûreté, ou des dangers & de l'impossibilité de cette opération dans les différens cas où elle peut étre indiquée. Dans la première section de ce Mémoire, l'Auteur examine la néphrotomie pratiquée sur le rein, supposé dans son intégrité, dans la seconde, sur le rein abcédé & suppuré. Il fait voir que cette opération n'a point éte pratiquée avant la fin du quinzième siècle. Mezeray est le pre-

mier qui en ait fait mention (a). « Les Doc-
» teurs de la Faculté en Médecine de Paris ,
» dit cet Historien , ayant fçu qu'un archer
» de Bagnolet , qui étoit depuis long-tems
» affligé de la pierre , avoit été condamné
» à mort pour ses crimes , supplierent le roi
» & les Magistrats , de vouloir bien per-
» mettre qu'on le mit entre leurs mains pour
» éprouver sur lui si on ne pourroit pas lui
» ouvrir les reins , pour en tirer le calcul sans
» qu'il lui en coûte la vie. Leur opération
» eut un si bon succès , que cet homme vé-
» cut plusieurs années après , en fort bonne
» santé. » Mais ce fait est si obscur qu'il est
difficile de porter un jugement sain & assuré
sur la maladie de ce criminel , ou du moins
sur le lieu qu'occupoit la pierre dont on
croit qu'on lui fit l'extraction. Les autres Ob-
servations de cette nature , rapportées par
d'autres Auteurs , paroissent également apo-
chryphes à M. Hevin , qui conclut qu'il est fort
douteux que la taille du rein ait jamais été
pratiquée sans que cette opération ait été
déterminée par quelque tumeur abcédée , ou
par quelque ulcération fistuleuse. Il prétend
que les exemples allégués par les Auteurs à
ce sujet , n'ont ni l'exactitude , ni l'auten-
ticité requises , & qu'il semble qu'en les

(a) Dans la Vie de Charles VIII , tome V , page 113 & 114 , édition de 1687 .

publiant pour appuyer leurs opinions, ils ayent été plus attentifs à surprendre le Public, qu'à l'instruire. M. Hevin fait voir ensuite les raisons qui s'opposent à la pratique de la néphrotomie. Il les tire de la difficulté de s'affûter de la présence d'une pierre dans les reins, & de la nature ou de la position des parties qui intéresseroient l'incision, dé l'état actuel des reins, du lieu que la pierre occupe dans ces organes, & de la qualité particulière du calcul. D'ailleurs il peut arriver que les reins & les uretères se trouvent en même-tems remplis & bouchés par de gros graviers, alors on apperçoit l'insuffisance de cette opération. L'Auteur finit par faire voir les cas où la néphrotomie pourroit être praticable. Si la prudence autorissoit une pareille opération, ce ne seroit que dans le cas d'abcès qu'on pourroit découvrir par quelques signes extérieurs, soit que le rein soit calculeux, soit même qu'il n'y ait aucun soupçon de pierre. M. Hevin prétend que l'on peut, selon les circonstances, ouvrir ces sortes de tuméurs avec les caustiques, ou avec le fer. Il n'est pas possible de rien ajouter à la clarté, à l'ordre, avec lesquels ce Mémoire est présenté: Il y regne sur-tout une très-grande justesse dans la critique, beaucoup d'érudition dans les détails historiques, une théorie lumineuse, & une pratique consommée.

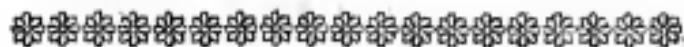
Une Observation aussi ingénieuse qu'utile de M. Morand, sur un nouveau moyen de guérir la fistule du canal salivaire, est digne des plus grands éloges, & répond très-bien à la réputation que ce grand homme s'est acquise. Ceci vient à l'appui d'un excellent Mémoire de M. Louis sur le même objet, que l'on ne peut extraire, parce que tout en est bon.

M. Foubert, en traitant des grands abcès du fondement, examine si dans tous les cas où il se forme un abcès dans le voisinage du fondement, lorsqu'il s'étend un peu dans les graisses & que le rectum est à découvert, il convient de faire une ouverture pour l'évacuation des matières purulentes, & s'il faut aussi fendre le rectum jusqu'au fonds de l'abcès. L'expérience, les réflexions judicieuses de l'Auteur, lui ont appris qu'il étoit essentiel de s'écartez quelquefois de cette règle générale, & il donne le détail de quelques cas particuliers où il auroit très-mal fait de la suivre. M. Foubert prétend avec raison, que l'abcès, en ce cas, n'est qu'un accident de la fistule. Si l'on se contentoit d'ouvrir les abcès fistuleux pour procurer l'évacuation du pus, le récollement des parties se feroit facilement; & s'il restoit une fistule, le traitement en feroit simple & sans danger. D'ailleurs, si cette incision de l'intestin que recommandent les

Auteurs, ne comprend pas le trou fistuleux dans son trajet, il pourra encore rester une fistule. Voila donc une opération sans succès. Ce Mémoire qui est le fruit des connoissances & des Observations d'un des plus grands Chirurgiens de cette Capitale, doit être d'autant plus agréable au Public & aux gens de l'art, que l'Auteur cherche à abréger & à simplifier des opérations, qui quoique très-bien conduites & très-heureuses, sont toujours cruelles pour les malades.

Il seroit difficile de faire un précis exact & suivi de toutes les bonnes productions que ce Volume contient ; tel est un Mémoire de M. Recolin, sur les injections d'eau chaude dans la matrice, & un autre de M. Pipelet, sur la ligature de l'épiploon. Le Public peut par cet exposé, apprécier le mérite de tout l'Ouvrage. Des objets qu'on y traite, il y en a peu qui ne soient intéressans ou utiles, & les Pièces foibles y sont en très - petit nombre. M. Morand, aux foins duquel la rédaction de cet Ouvrage est en partie confiée, n'a rien négligé pour en faire un tout, quant au fonds & à la forme, aussi-bien exécuté qu'il peut l'être.





O B S E R V A T I O N

Sur une Maladie singuliere ; par M. A. PETIT, Docteur-Régent en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie, & ancien Professeur d'Anatomie, &c.

Je ne me souviens pas d'avoir lu dans aucun Auteur la description de la maladie suivante : les Praticiens que j'ai consultés m'ont assuré n'en avoir aucune connoissance. Il se pourroit cependant qu'elle fut décrite dans quelque Livre qui ne seroit pas venu jusqu'à moi ; si cela est, je prie MM. les Médecins qui en scauroient quelque chose, de me le communiquer par la voie de ce Journal. Un seul fait ne suffit pas en Médecine pour y rien établir de solide ; il en faut pour cela plusieurs essentiellement semblables.

Une Demoiselle, âgée de 22 ans, brune, d'une taille médiocre, d'un tempéramment mélancholique, bien réglée, & depuis long-tems attaquée de fleurs blanches, étoit sujette à avoir la peau élevée par des tumeurs de la grosseur du poing, qui naisoient sur toute la surface de son corps, mais principalement au visage & aux parties génitales.

Ces tumeurs commençoient par une petite tache rouge, accompagnée de chaleur & de démangeaison ; elles croissoient pendant trois ou quatre jours, & ne causoient qu'une douleur très-supportable ; quand elles étoient parvenues à leur état, les plus petites avoient au moins la grosseur d'un œuf de canard ; elles étoient fort rouges, médiocrement douloureuses, & la tension, ainsi que la chaleur, n'étoient pas à beaucoup près aussi fortes que dans le phlegmón ordinaire : cet état duroit cinq à six jours ; au bout de ce tems la peau jaunissoit, comme elle a coutume de faire quand une contusion se résout ; chaque tumeur s'affaissoit, devenoit molle, diminuoit à vue d'œil, & disparaissoit enfin tout-à-fait en très-peu de tems.

La malade avoit quelquefois deux ou trois de ces tumeurs en même-tems dans différens endroits : je lui ai vu les paupières des deux côtés attaquées à la fois, de façon qu'il lui étoit impossible de voir clair, & dans ce cas, comme dans tous les autres, je ne me suis jamais apperçu qu'elle eut le plus léger accès de fièvre ; l'appétit étoit bon, la digestion se faisoit bien, le sommeil étoit tranquile, & l'embonpoint se soutenoit.

Depuis près de deux ans que le mal avoit commencé, il s'étoit de tems à autre passé des semaines entieres qu'on le croyoit abso-

lument dissipé, parce qu'aucune tumeur ne paroiffoit dans toute l'habitude du corps; mais elles ne manquoient pas de revenir en d'autant plus grand nombre que leur retour avoit été suspendu plus long-tems.

J'ai plufieurs fois entendu dire à la malade, que les grosseurs qui lui venoient aux parties génitales avoit plus de volume, & lui cauſoient bien plus de douleur que celles qui naifſoient dans le reste du corps.

Je ne pouvois raisonnablement suspecter dans tout ceci aucun vice vénérien; la conduite irréprochable de la Demoiselle la mettoit à l'abri de tout soupçon; & d'ailleurs j'eus avec elle un éclaircissement en particulier, qui, si j'avois eu des doutes, les auroit entièrement dissipés.

La mere de la malade portoit au visage depuis plus de trente ans une dartere crouteufe, qui lui couvroit absolument les deux joues, & lui rendoit le visage hideux. On avoit fait envain plufieurs remedes pour fa guérison. Cette Dame avoit eu avant & après la naissance de la Demoiselle en question plusieurs autres enfans des deux sexes, qui jouifſoient de la santé la plus parfaite, & n'avoient jamais éprouvé de maladies particulières.

Un Médecin de Paris avoit, sans aucun succès, traité cette maladie depuis plus d'un an; la mort l'ayant enlevé, je fus

choisi pour prendre soin de la malade.

Je commençai, après les précautions requises, par la mettre à l'usage du lait coupé avec les décoctions sudorifiques : elle le continua quelques tems sans en éprouver aucun bien marqué. Je lui conseillai de le quitter & de prendre les bouilloirs amers, dans lesquels je faisois entrer les racines d'aulnée, de patience sauvage & de scrophulaire ; ces remedes produisirent un assez bon effet, les tumeurs n'étoient plus aussi considérables ; mais elles revenoient toujours & conservoient leur ancien caractere.

Je tentai plusieurs autres remedes qui ne réussirent pas inieux : enfin je me déterminai à proposer aux parens de la Demoiselle les frictions mercurielles, comme le seul moyen qui me parut propre à opérer la guérison : ce qui ayant été accepté, la malade fut baignée douze fois & préparée comme il convient ; après quoi je fis faire seize frictions, savoir, quatre sur chaque jambe & autant sur chaque cuisse : on employoit pour une friction deux gros d'onguent fait à parties égales, sur chaque once duquel j'avois fait mettre un scrupule de camphre ; je laissois entre chaque friction l'intervalle d'un ou deux jours, suivant les circonstances.

La malade ne saliva point : elle vécut de lait pendant tout le tems des frictions, &

la décoction de bardanne lui servoit de boîf-
fon ordinaire.

Après la troisième friction, il survint en-
core au visage deux nouvelles tumeurs, ce
qui nous donna quelqu'inquiétude; mais elles
furent les dernières, & depuis 18 mois il
n'en a plus reparu, & la Demoiselle jouit
d'une très-bonne santé.

N. B. Il résulte de cette Observation, què
quoique cette maladie se soit présentée sous
une forme nouvelle, elle n'en a pas moins
été occasionnée par un vice général de la
lymphe, comme M. Petit l'avoit judicieu-
fement imaginé, en conseillant l'usage des
remedes qui ont opéré la guérison. Il s'en-
suit aussi la confirmation de deux autres vé-
rités; sçavoir, que le camphre uni au mer-
cure enchaîne la salivation, & que le mer-
cure lui-même, administré avec intelligence,
peut être aussi souverain dans plusieurs
maladies de la lymphe, qu'il l'est dans la
vérole.



O B S E R V A T I O N

Adressée à M. Vandermonde, Auteur du Journal, sur des convulsions périodiques guéries par le Quinquina; par M. de BORNAINVILLE, Médecin des Hôpitaux, à Lizieux.

MONSIEUR,

Un Soldat de Rohan, infanterie, nommé Dalingant, fut pris d'une fièvre intermittente au mois de Mai 1756, on lui donna un vomitif qui lui occasionna, au bout de trois heures, une ardeur d'estomac insupportable & des vomissements, accompagnés d'efforts terribles. L'émétique ayant été pris sur les cinq heures du matin, le malade tomba, par la violence des convulsions dont il fut attaqué, dans une perte de connaissance qui dura jusqu'à sur les cinq heures du soir; les convulsions le reprirent le lendemain matin, & durent consécutivement pendant neuf jouts, nuit & jour, lui laissant à peine le tems de prendre quelque peu de bouillon pour se soutenir; après quoi elles le reprenaient que de tems en tems, mais si fréquemment, que dans les commençemens il les ressentoit jusqu'à 10, 12 & même 15 fois en 24 heures. Il fut six se-

maines dans cet Hôpital, où il étoit traité avec beaucoup de soin. On le transféra ensuite dans plusieurs autres Hôpitaux, selon les mouvemens que faisoit son Régiment, sçavoir dans celui d'Avranches, où il fut trois mois; de-là à Condé, mais pour peu de tems; ensuite à Falaise, où il demeura un mois, & par-tout traité sans soulagement, quoiqu'avec bien de la prudence.

Enfin, son Régiment étant venu en garnison à Lifieux, le malade fut apporté à l'Hôpital de cette Ville au commencement du mois de Décembre. Le lendemain de son arrivée, faisant la visite des malades, je fus saisi de compassion à la vue de l'état déplorable où je trouvai ce malheureux, dont il n'est pas facile de faire par écrit une peinture exacte. Il étoit agité de mouvemens convulsifs épileptiques si extraordinaires, qu'il n'y avoit pas un seul muscle sur son corps qui ne fut horriblement tirailé en mille façons différentes; de sorte que s'il n'eût pas été contenu par deux ou trois Soldats vigoureux, l'effort de ses convulsions l'auroit précipité au hasard hors de son lit; en un mot, M^r, figurez-vous tout ce qu'on peut imaginer de plus terrible en ce genre. Ces tristes accès qui duroient quelquefois 8, 10, 12 heures, & même plus, & qui n'avoient point de retour fixe ni déterminé, étoient suivis d'un éssoufflement involontaire; c'est-à-dire,

d'un mouvement alternatif & convulsif des muscles de la poitrine , pareil à celui d'un soufflet agité avec violence ; le malade avoit d'ailleurs l'air interdit , ce qui duroit quelques heures , & cessoit insensiblement jusqu'au retour. Dans les intervalles il se trouvoit comme dans son état naturel , si ce n'est qu'il sentoit toujours une légère pesanteur d'estomac , & une certaine anxiété autour du cœur.

Vû la violence & l'opiniâtré de cette maladie , ainsi que l'inefficacité des remèdes qu'on avoit employés , j'aurois presque abandonné le malade à son malheureux sort , s'il ne m'eût pas demandé des secours d'une façon si attendrissante , qu'il ne me fut pas possible de m'y refuser , sans oser cependant me flatter d'être plus heureux que ceux qui l'avoient traité avant moi. Je le mis donc à l'usage des anti-spasmodiques sous toutes les formes imaginables , & variés de toutes façons , sans avoir pu remarquer le moindre changement. Les narcotiques ne produisoient qu'un effet momentané , & prolongeoient cet air interdit qu'il avoit à la fin de chaque accès. Je voulus aussi essayer du lait pour toute nourriture ; mais inutilement.

M. Chevillon , Chirurgien dudit Régiment , qui voyoit de tems en tems ce malade avec moi , m'engagea à lui faire prendre les bains domestiques. Je ne pus qu'ap-

prouver son sentiment: ils paroissoient très-bien indiqués; il est inutile d'en donner les raisons, personne ne les ignore. La seule difficulté que j'y trouvois, étoit de contenir le malade dans le bain en cas qu'il y fut pris de son accès, dont on ne sçavoit pas le moment du retour; mais il crut pouvoir la lever en l'y faisant tenir de force, en cas d'accidens, par deux Soldats. On y procéda donc avec toutes les précautions nécessaires, malgré la rigueur du frôid, puisque c'étoit au mois de Février dernier; mais l'évenement justifia ma crainte, car à peine le malade fut-il plongé dans l'eau, qu'il y fut pris du plus horrible accès qu'il eût encore effuyé; de sorte que si on ne l'eût pas retiré promptement, il se seroit cassé la tête contre les bords de la baignoire, & brisé le reste du corps. Il fallut donc abandonner encore ce parti là, & presque aussi le malade.

Enfin, Monsieur, ayant lu vos réflexions, & vos observations, insérées dans le Journal du mois de Mars (a), sur les vertus du quinquina pour les maladies périodiques, il n'en fallut pas davantage pour me déterminer à en tenter l'usage, guidé par un si sûr garant.

Je commençai donc, *præmissis generalibus* (ce qui doit toujours être supposé) par

(a) Voyez le Journal de Méd. Tom. VI, pag. 307.

faire prendre au malade l'électuaire anti-épileptique de Fuller, qui est, comme l'on sciait, composé de six gros de quinquina, deux gros de serpentaire de Virginie, & suffisante quantité de sirop de pivoine, dont il prenoit quatre prises par jour, & immédiatement par-dessus chaque, une tasse d'infusion theiforme de fleurs de *gallium luteum*, de primevere, de *lilium convallium*, & de tilleul.

Par le moyen de ce remede, la violence des accès fut considérablement amortie; mais la durée étoit toujours la même, & l'ardeur d'estomac se renouella. Je fis cesser l'opiate, & y substituai le petit lait clarifié pendant huit jours, à la dose d'une pinte par jour, au bout desquels, après un léger minoratif, je fis prendre au malade le quinquina seul en poudre, lié seulement avec le sirop de pivoine, à la dose d'une demie once en quatre prises par jour, persuadé que la diminution que j'avois déjà remarquée appartenoit de droit au seul quinquina, dont l'association avec la serpentaire, diminuoit la quantité qui devoit être prise chaque fois. J'eus la satisfaction de voir mes conjectures confirmées par l'évenement; car à mesure que le malade prenoit de ce remede les accès diminuoient si sensiblement, tant pour la force que pour la durée, qu'au bout de quinze jours ou trois semaines il ne ressentoit presque plus rien. Il survenoit encore

seulement au malade de tems en tems de ces effouffemens dont il a déjà été parlé, ainsi qu'un gonflement spasmodique du larynx, qui faisoient bien voir que la cause n'étoit pas encore éteinte. Mais la grande quantité du quinquina en substance dont il avoit usé, l'ayant considérablement échauffé, je le fis cesser, & lui fis prendre pendant quinze jours, quatre gobelets chaque jour, d'un apozème rafraîchissant, dans lequel on mettoit seulement six gros de quinquina concassé par pinte, pour ne le pas perdre entièrement de vue, & ne pas non plus permettre à l'ennemi de reprendre de nouvelles forces. Pour le coup tous les accidens tomberent si sensiblement, qu'il y avoit de quoi en être surpris. Je purgeai encore une fois le malade un peu plus efficacement qu'auparavant, & lui fis prendre, pour confirmer sa guérison, deux prises par jour de quinquina en substance pendant dix ou douze jours; ensuite une seulement pendant autant de tems, après quoi il partit le 11 Juin dernier, bien satisfait & moi aussi, pour rejoindre son Régiment qui étoit à Fécamp; & par une lettre que j'ai reçue de M. Chevillon, de l'Armée du Prince de Soubize, j'ai appris que ce Soldat n'a-voit rien ressenti de fâcheux, & qu'il jouissoit depuis d'une parfaite santé.

J'ai l'honneur d'être, &c.

O B S E R V A T I O N

Sur deux petites Véroles consécutives dans le même sujet ; par M. Macquart, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris.

Je fus appellé au mois de Septembre dernier pour un enfant âgé de douze ans ; il se plaignoit de maux de cœur, d'envies de vomir, de lassitude & de pesanteur dans tous les membres ; tous ces symptômes, joints à l'épidémie varioleuse qui régnoit alors, me firent annoncer la petite vérole, qui se déclara le lendemain. Elle fut des plus abondantes sans être confluente : il arriva le troisième jour de l'éruption une hémorragie considérable par le nez, qu'on eut beaucoup de peine à arrêter. La suppuration se fit sans beaucoup de tumulte ; les boutons enfin se dessécherent, & l'enfant fut purgé le seizième de la maladie, à compter du jour de l'ébullition, ou du premier jour qu'il s'étoit plaint. Le dix-septième jour je fus surpris de lui trouver de nouveau tous les symptômes précurseurs de la petite vérole, comme vomissements fréquens, douleur vive à la région précordiale, lassitude dans tous les membres ; je crus devoir en accuser la garde, & je regardois tous ces

accidens comme les effets d'une indigestion ; mais je fus dissuadé en combinant & en rassemblant exactement tous les symptômes qu'éprouvoit le malade ; enfin l'examen que je fis me convainquit pleinement qu'on ne devoit jeter sur aucune indiscretion l'état du malade : je vis en effet depuis les fesses jusqu'aux extrémités, une nouvelle éruption qui pointoit ; les boutons réellement varioleux parcoururent tous leurs tems, mais très-rapidement , la suppuration se fit mal , & malgré les évacuations que je favorisois , & l'usage du petit lait , des apothéries , &c. il survint un grand nombre d'abcès qui me firent craindre plusieurs jours que l'enfant ne succombât ; mais sa docilité à prendre tous les remèdes que je lui prescrivois , l'a fait enfin triompher , & il jouit à présent d'une santé parfaite.

Nota. Cette Observation de M. Macquart nous paraît extrêmement intéressante , en ce qu'elle présente un fait très-nouveau au moins dans ces circonstances. Il n'est pas extraordinaire de voir une nouvelle éruption succéder à une petite vérole qui a parcouru tous ses tems ; mais il paroît étonnant que cette seconde maladie soit annoncée par tous les symptômes ayant courus de la petite vérole ordinaire , qu'elle soit presque aussi forte que la première dans un intervalle si

SUR DEUX PETITES VÉROLES. § 2
court, & que malgré cette longue & abondante dépuration, le corps de l'enfant ait été couvert d'abcès. Peut-on dire que cette Observation soit favorable à l'inoculation ?

HISTOIRE

*D'une Inoculation faite à Paris ; par
M. HOSTY, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris.*

Mademoiselle de Tresson d'Estancheau, âgée d'environ 19 ans, instruite par les écrits pour & contre la méthode de l'inoculation, & encouragée par les épreuves faites à Paris, se détermina de son propre mouvement à se faire inoculer, sans que sa famille, ni son Médecin M. Macmahon, qu'elle avoit consulté, l'eussent confirmée dans sa résolution. Elle fut préparée au château de Vincennes, où elle demeure avec Madame sa mère ; elles vinrent à Paris le 10 Mai dernier pour y rester pendant le traitement.

Le 11 la Demoiselle fut inoculée aux deux bras, en ma présence, par M. Silvy, Chirurgien de la Reine. La couleur & le sediment de l'urine sembloient indiquer quelque impression du virus variolique sur la masse du sang ; mais le dixième jour s'étant

passé sans aucune apparence d'éruption , je fis réitérer l'opération aux deux bras , comme la première fois , me servant pour plus grande sûreté d'un pus différent du premier , & que j'avois pris le même jour en présence de mon confrere M. Macquart , d'une malade qu'il traitoit de la petite vérole naturelle ; j'ai reconnu depuis l'efficacité de ce pus dans plusieurs inoculations. Nous attendîmes avec impatience le résultat de cette seconde opération , qui ne produisit pas plus d'effet que la première. Enfin la Demoiselle ayant été purgée , s'en retourna chez elle avec Madame sa mère au bout d'un mois , sans avoir éprouvé aucun symptôme de maladie.

Après cette seconde épreuve , qu'elle subit avec le même courage , & la même constance que la première , toutes ses inquiétudes pour le danger à venir furent dissipées , & c'étoit là le motif qui l'avoit déterminée à se faire inoculer. Ce ne fut qu'alors qu'elle commença à soupçonner que ce qu'elle avoit entendu dire , & qu'elle n'avoit pas cru , étoit vrai , sçavoir , qu'elle avoit eu la petite vérole dans son enfance au Couvent de la Magdelaine de Tresnel. Madame d'Estantcheau ayant été en province , n'a pu nous éclaircir sur ce fait ; Mademoiselle sa fille nous avoit assuré à M. Macmahon & à moi , qu'elle n'étoit

restée que 24 heures dans l'infirmerie, d'où nous avions conclu que ce n'avoit pu être une vraie petite vérole.

Pour s'en éclaircir elle se rendit au Couvent le 8 Juin dernier avec M. Macmahon ; les Dames Religieuses s'assemblerent autour de leur Eleve, pour apprendre de sa bouche l'histoire de son inoculation, dont l'événement tout nouveau pour elles leur parut surprenant. Elles rapporterent à cette Demoiselle toutes les circonstances de la petite vérole naturelle qu'elle avoit eue, à l'âge de six ans environ, dans leur maison. Mademoiselle d'Estancheau me rendit tous ces détails avec une joie incroyable, plus persuadée que jamais qu'elle étoit pour toujours à l'abri d'une maladie si redoutable. J'avoue que je ne fus pas indifférent à son récit : à la vérité je scavois un grand nombre de faits semblables, bien attestés arrivés en Angleterre ; n'y eut-il que le seul exemple du Docteur Maty qui s'est inoculé lui-même en 1754, quoique il eut eu la petite vérole naturelle, pour se bien assurer que l'inoculation ne produisoit en pareil cas aucun effet. Mais je n'étois pas fâché que le hazard m'eut procuré en France, où cette pratique est encore dans l'enfance, un exemple si frappant & si peu équivoque, qui prouve que le virus même de la petite vérole porté dans la masse du sang, ne peut

l'infecter, quand une fois on a eu cette maladie, d'où l'on peut conclure que l'ino-culation garantit de la petite vérole pour toujours ; mais comme les faits dont il résulte des vérités importantes à l'utilité publique, ne seraient être trop constatés, & que c'est vouloir se rendre méprisable & se déshonorer, que d'ayancer de pareils faits légèrement sur un oui-dire, sans être détaillés & bien circonstanciés, relativement aux noms des intéressés, aux lieux, aux tems, &c. d'une manière à pouvoir être éclaircis & vérifiés par ceux qui voudront s'en donner la peine, & même sans être constatés par des témoignages authentiques, lorsque la chose est possible, je me suis transporté le 12 Juillet avec M. Macmahon à la Magdelaine de Tresnel, pour y faire de plus amples informations, & y dresser un procès-verbal du fait.

La mort de MM. Hermant & Taillard, l'un Médecin, & l'autre Chirurgien de cette Maison, dans le tems que Mademoiselle d'Estancheau y étoit pensionnaire, ne nous permettant pas de recevoir les témoignages des gens de l'art, nous nous sommes adressés aux Dames Religieuses, & particulièrement à Madame de Montgomery, parce qu'elle étoit dans ce tems Maitresse de Classe, & chargée des pensionnaires.

Cette Dame respectable se fit un plaisir

de répondre à nos questions, auxquelles elle satisfit avec toute la netteté, la justesse & la présence d'esprit possibles : j'ajoute ici le précis de son rapport, signé de sa main, ainsi que le certificat de mon confère M. Macmahon, & celui de Madame d'Estancheau.

Copie de l'Ecrit signé par Madame de Montgommery, du 12 Juillet 1757.

Madame de Montgommery, Religieuse à la Magdelaine de Tresnel, nous a rapporté à M. Macmahon & à moi, que Mademoiselle d'Estancheau avoit environ six ans lorsqu'elle eut la petite vérole, qu'elle étoit la dixième & dernière pensionnaire qui l'eut eue dans le même tems ; que les symptômes commencerent avec beaucoup de violence, une fièvre très-forte, grand mal de tête, délire, transport, &c. Que ne doutant point que ce ne fut la maladie qui régnoit alors au Couvent, on l'avoit traitée en conséquence ; qu'elle avoit d'abord été saignée du bras, ensuite du pied ; qu'elle avoit pris de l'émétique, qui avoit procuré des évacuations très-abondantes par haut & par bas ; que le quatrième jour, l'éruption avoit paru ; que les symptômes s'étoient calmés, & que la malade avoit été transportée dans une maison au fond du jardin,

qui sert d'infirmerie sur-tout pour les maladies contagieuses, & dans laquelle étoient les neufs autres pensionnaires attaquées de la petite vérole ; qu'elle avoit été alitée neuf à dix jours, mais qu'après l'éruption finie, sa maladie avoit été très-douce ; qu'elle n'avoit pas eu beaucoup de petite vérole relativement à la violence des symptômes, ce qu'on avoit attribué aux grandes évacuations causées par l'émétique ; qu'elle avoit eu quelques gros grains au visage qui avoient marqués, & qui marquent encore ; qu'elle a restée un mois à cette petite maison, au lieu de six semaines (durée ordinaire du séjour,) parce que, nous dit Madame de Montgommery, le tems des autres étoit fini, & que plutôt que de l'y laisser seule, on l'avoit fait sortir avec elles, en lui faisant grace de dix jours. Enfin què les marques au visage, aux bras & aux mains ont restées rouges pendant du tems à l'ordinaire.

Je soussigné certifie que ce rapport est fidèle, exact & tel que je l'ai fait à MM. Macmahon & Hosty ; à Paris ce 18 Juillet 1757. Signé, sœur DE MONTGOMMERY.

Je soussigné Docteur-Regent de la Faculté de Médecine, & Médecin de l'Ecole Royale Militaire, certifie avoir été présent à l'in-

iculation de Mademoiselle de Tresson, fille de Madame d'Estancheau, demeurante au Château de Vincennes. J'ai aussi été présent au rapport de Madame de Montgommery : en conséquence de quoi je certifie que la relation que fait M. Hosty de l'un & de l'autre, est très-fidèle & très-exacte ; à Paris ce 18 Juillet 1757. Signé, MACMAHON.

Je souffsigné certifie que le rapport que fait M. Hosty de l'inoculation de ma fille, est exact & fidèle dans toutes les circonstances qui regardent le fait ; à Paris ce 30 Novembre 1757. Signé, BENETTE
d'ESTANCHEAU.

Qu'il me soit permis d'ajouter quelques réflexions.

1°. Les deux inoculations de Mademoiselle d'Estancheau en valent quatre, puisqu'il y a des Praticiens qui se contentent d'une seule incision, & que cette Demoiselle en a enduré quatre dans le cours des deux opérations ; il me paroît que ces quatre inoculations n'ont été infructueuses, que parce que le germe de la petite vérole avoit été détruit par celle qu'elle avoit eue naturellement dans son enfance.

2°. De ce fait il s'ensuit que par l'inoculation on ne peut pas donner la petite vérole à ceux qui l'ont déjà eue, & que

On peut regarder cette méthode comme une pierre de touche en ce genre, pour reconnoître celui en qui le germe de cette maladie, ou est éteint, ou n'existe pas, ce qui a été constaté nombre de fois en Angleterre, d'où il s'ensuit.

3^o. Que ce germe, ou tumeur varioleuse étant une fois éteinte, ne se reproduit plus, & qu'ainsi l'opinion de quelques-uns qui croient qu'on peut avoir plusieurs fois la vraie petite vérole, vient de ce qu'ils la confondent avec des espèces, pour ainsi dire bataordes, ou avec d'autres fièvres accompagnées d'éruptions cutanées, à peu-près semblables à celles que la petite vérole produit.

4^o. On objecte que si la petite vérole ne revient jamais, c'est une maladie d'une nature inconnue, unique en son genre, & qui n'a point sa pareille; quand cela seroit ainsi, cela suffiroit-il pour assurer qu'il est nécessaire qu'on puisse avoir deux fois la petite vérole? Mais il est faux que ce soit la seule maladie qui soit dans ce cas, elle est à cet égard comparable à la gourme des chevaux; cette gourme est une dépuration du sang des jeunes chevaux, chaque cheval, comme tout le monde fait, est en danger jusqu'à ce qu'elle soit passée; il n'y en a point qui en soit exempt, beaucoup de chevaux en meurent, elle ne revient ja-

mais, elle se termine par la suppuration, &c. Est-ce un germe ? Est-ce un sang menstruel, &c. Qu'importe ! du moins c'est un fait : pourquoi n'en seroit-il pas de même de la petite vérole dans l'espèce humaine ?

5°. Ceux qui ont eu cette maladie d'une manière équivoque & légère, sont toujours dans l'inquiétude sur leur sort à cause de ces différens sentiments, ne sachant s'ils ont eu la vraie petite vérole, & la craignant. Or cette incertitude ne peut pas avoir lieu chez les inoculés, qui sont sûrs que l'éruption, si petite qu'elle soit qui suit cette opération, est une vraie petite vérole, puisque l'on a employé ce qui pouvoit chez eux en développer le germe : c'est un des grands avantages de cette méthode pour la tranquillité de ceux qui s'y soumettent.

HISTOIRE

D'une fille de 14 ans, qui n'avoit aucune trace de fondement, ni de parties génitales ; par M. BAUX, Médecin, Agrégé au Collège de Médecine de Nismes, de l'Académie Royale de la même Ville, &c.

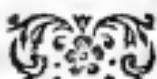
Si la nouveauté est un titre pour intéresser la curiosité, assurément le merveilleux doit

60 OBSERVATION SUR UN DÉFAUT

Je faire encore plus. Tout ce qui est extraordinaire n'est pas toujours utile ; mais toujours digne de l'attention des Scavans. L'observation qui suit est, à tous égards, une des plus singulieres que le hazard ait produites ; elle est même une de celles qui sont les plus propres à révolter les esprits des personnes peu crédules.

Il y a déjà plusieurs années que l'on nous manda, mon pere & moi, pour voir une fille de quatorze ans, d'un très-bon tempéramment, & d'une très-jolie figure, qui étoit si singulièrement constituée, qu'elle fut le sujet de notre étonnement & de notre admiration. Elle n'avoit aucune marque de sexe, pas même la moindre petite apparence de parties génitales, ni d'anus. La peau du bas-ventre formoit, avec le périné & les fesses, une continuité sans aucune ouverture extérieure, & sans aucun organe propre à favoriser les sécrétions des selles & des urines. Malgré cette conformation si bizarre, cette fille avoit un très-bon appétit, dormoit bien, & travailloit avec beaucoup d'autres jeunes personnes de son sexe à devider de la soye. Cependant il falloit une issue pour les excrémens, la nature l'avoit pratiquée par la voie la plus affreuse & la plus dégoutante que l'on puisse imaginer. Cette pauvre infortunée, au bout de deux ou trois jours, éprouvoit à la ré-

gion ombilicale une douleur sourde, qui se changeoit en irritation assez vive, & qui augmentoit au point que les nausées surve-
noient, que l'estomac se soulevoit, & re-
jettoit de yéritables matières fécales. Quel-
ques gorgées d'eau servoient à nettoyer la
bouche de cette fille malheureuse, & le par-
fum des alimens qu'elle prenoit,achevoit
de détruire le goût détestable des excrémens.
Jusques ici tout ce que l'on voit est affreux,
mais il n'y a rien de furnaturel. Le reste
est du merveilleux. Les reins & les con-
duits urinaires étoient sans action. Les mam-
melles y suppléoient, & versoient dans dif-
férens tems de la journée une eau claire &
limpide qui dégageoit la masse du sang du
liquide superflu. J'ai été témoin, avec mon
pere, de la vérité de ces deux faits que j'at-
teste, & que je ne prétends pas expliquer.
Je ne scais qu'est devenu cette fille. Si le
Journal de Médecine eut existé dans ce tems,
je n'aurois pas manqué de faire part au Pu-
blic de cette Observation importante, qui
prouve plus que jamais la force de la na-
ture, & la foibleſſe de la machine hu-
maine.



HISTOIRE

D'une grossesse extraordinaire, terminée par la mort.

L'Observation suivante nous a été renseignée par quelqu'un qui n'a pas jugé à propos d'y mettre son nom ; mais elle nous vient de si bonnes mains que nous n'avons aucun lieu d'en douter.

Une Dame de Lyon, âgée d'une trentaine d'années, en mourant ces jours passés a donné lieu à des recherches intéressantes. Il y a six ou sept ans qu'on la jugea grosse. Au terme ordinaire de l'accouchement, elle en éprouva toutes les douleurs sans pouvoir être délivrée. Malgré cet accident sa santé se rétablit insensiblement ; ce qui fit douter qu'elle eut été, ou qu'elle fut encore réellement grosse ; elle avoit néanmoins toujours un ventre d'un volume extraordinaire, qu'elle a porté plusieurs années, sans qu'il lui causât de grandes incommodités ; mais au mois de Février dernier elle fut attaquée de douleurs très-violentes, & qui ressemblaient fort, disoit-elle, aux douleurs de l'accouchement : elles durerent presque un mois entier ; mais en cessant, elles ne lui laisserent qu'une santé très-languissante ; à la fin de Juin dernier

nier les douleurs recommencèrent avec plus de violence que jamais ; elles étoient accompagnées d'une fièvre & d'une diatrée si considérables, qu'en moins de deux jours son ventre qui, jusques-là avoit toujours été fort gros, disparut presque entièrement ; on en conclut que la prétendue grossesse n'avoit été qu'une vision : cependant les choses alloient toujours de mal en pis, & enfin cette pauvre Dame est morte. A l'ouverture de son corps, où se sont trouvés de très-habiles Médecins & Chirurgiens de cette Ville, on a découvert le squelette entier d'un enfant, qui, par la grosseur de ses os, paroiffoit avoir vécu en-viron dix mois ; mais il n'étoit point, & n'a-voit jamais été dans la matrice ; il s'étoit dé-veloppé & accru dans la trompe de Fallopé du côté gauche, cette trompe avoit acquis le même volume & la même épaisseur que la matrice ; mais n'ayant eu aucune issue, l'en-fant n'en pouvoit pas sortir, & l'accouche-ment devint impossible ; quand la pourri-ture inévitale du fétus a eu pénétré jusqu'à ses parties extérieures, elle s'est communi-quée à la fausse matrice ; celle-ci a gangréné l'intestin auquel elle étoit adossée ; il s'y est fait une ouverture, par où se sont écoulées toutes les eaux, les humeurs, le placenta & les chairs de l'enfant dissoutés par la putré-faction, en sorte qu'il n'est resté absolument que les os.

DESCRIPTION

*D'une luxation complete de la cuisse, par le
Docteur MACKENZIE (a), ci-devant
Médecin à Worcester.*

On amena un jour à l'Hôpital de Worcester, dont j'étois pour lors le Médecin, un Boucher nommé Jones, âgé de cinquante-six ans ; d'un tempérament vigoureux & d'une santé inaltérable. Il étoit estropié, & souffroit des douleurs cruelles. Il me dit que peu d'heures auparavant, il avoit monté sur un cheval ombrageux qui galopoit à toute force ; qu'en voulant lui tirer la bride, l'animal s'étoit dressé sur ses pieds de derrière, & qu'il avoit été culbuté. Le cheval se releva sur le champ, & recommença à galopper en traînant après lui le pauvre Jones, qui avoit les deux jambes engagées dans les étriers. Heureusement le coursier s'arrêta promptement, & débarrassa son cavalier, que l'on releva, & qui ne pouvoit plus remuer sa cuisse, que l'on croyoit cassée.

Le Chirurgien qui fut appellé le premier, commença d'abord par examiner la situation & la figure de la partie, & quand les Con-

(a) Essays and observations Physical and Literary read Before a Society in Edinburgh vol. I.

Tutans, qui étoient les Docteurs Attwood, Cameron, Wall & moi; & MM. Edwards, Russel & Jefferys, Chirurgiens, furent arrivés, il s'approcha d'un des Médecins, & lui dit que la cuisse du blessé étoit démisé, & que la tête du fémur étant totalement sortie de sa cavité, reposoit dans l'aine. Le Médecin auquel il s'adressoit, étoit un élève de Boerrhaave, & il avoit, disoit-il, entendu dire à ce grand homme, que les ligamens de la cuisse avoient tant de force, & la cavité cotyloïde étoit si profonde, que la tête du fémur pouvoit bien se fracturer, mais non pas se luxer. Le Chirurgien répondit au Médecin que l'autorité de Boerrhaave étoit assurément bien respectable, mais qu'il pouvoit lui-même par ses yeux & ses mains, s'assurer de la vérité de ce qu'il lui disoit.

Tous les Médecins & les Chirurgiens de l'Hôpital furent bientôt instruits d'un accident si extraordinaire, & on alla sur le champ chercher à l'appui de ce fait, un squelette que l'on avoit conservé avec soin, dans lequel on voyoit une véritable & complete luxation du fémur. Il n'étoit plus question de raisonner; on ne pouvoit plus douter du fait; les orteils & le genou étoient tournés en dehors; le membre démis étoit plus long que l'autre; les jointures étoient immobiles, & l'on sentoit dans l'aine la tête du fémur, qui faisoit une tumeur considérable. Aucun des

66 LUXATION COMPLETTE

Médecins & des Chirurgiens qui étoient présens, n'avoient encore observé un pareil cas ; on avoit discuté, il est vrai, cette matière dans quelques nouveaux Livres de Chirurgie ; mais aucun de ces Auteurs n'avoit publié les moyens de faire la réduction, de façon qu'elle paroiffoit impraticable dans cette circonstance ; il n'y avoit non plus aucun succès à attendre de la méthode de Gassien pour réduire la luxation dans les articles, qui consiste à attacher le patient par le talon à une poutre, & lui laisser pendre la tête en bas.

Après une mûre délibération, il fut résolu que la méthode ordinaire de faire l'extension ne réussiroit pas, & qu'il valoit mieux essayer la percussion, qui est très-propre, comme on le sciait, pour augmenter la force d'extension à un degré surprenant ; & pour accélérer le mouvement, on eut soin de chercher d'abord une table d'une longueur & d'une hauteur convenable, qui étoit fixée au plancher avec des chevilles & des cloux, & sur laquelle on mit des couvertures & des oreillers, comme il étoit nécessaire de le faire ; on étendit ensuite par-dessus un drap, sur lequel on coucha le malade, & qui étoit assez long pour qu'on pût le remplir entre ses cuisses, & le faire repasser ensuite par-dessus ses épaules jusqu'à terre ; on l'attacha ainsi fortement des deux côtés, dans la vue

d'établir la résistance nécessaire pour l'extension. On prit ensuite deux serviettes d'une longueur & d'une épaisseur convenables ; on attacha l'une par le milieu avec force, au-dessus de la cheville du pied, & les deux bouts qui furent entortillés ensemble, étoient tenus par trois hommes des plus forts ; l'autre serviette étoit attachée de la même maniere au-dessus du genou ; on en avoit également confié les deux bouts à trois hommes encore plus vigoureux que les autres ; pendant que les Chirurgiens qui soutenoient avec leurs mains la cuisse, étoient prêts à diriger la tête du fémur dans sa cavité, & à tourner en dedans, l'un le genou, & l'autre le pied du pauvre blessé. Quand tout fut préparé, les hommes qu'on avoit chargés de tenir les serviettes, commencerent à vouloir faire l'extension de la cuisse ; mais, malgré les efforts incroyables qu'ils firent, ils ne purent venir à bout de remuer la tête de l'os en aucune maniere, & ils causerent des tourmens cruels au patient. Voyant que l'on ne pouvoit réussir à l'extension de cette maniere, & ayant laissé reposer quelque tems le malade, on s'y prit de la façon suivante. On ordonna aux hommes de lâcher un peu leur serviette, de se tenir bien fermes sur leurs pieds, & de pancher un peu leur corps en avant pour avoir plus de force, & au premier signal de donner une secoussé violente & subite, & de

tirer à eux de toute leur force. Quand le signal fut donné, les hommes firent de point en point ce qu'on leur avoit prescrit, & les Chirurgiens s'acquitterent aussi de leur fonction avec beaucoup de dextérité. On entendit aussitôt un craquement considérable, & la table se brisa. Dans le même instant le patient fit des cris épouvantables, & sa cuisse se remit dans son état naturel, & recouvra sa longueur & sa flexibilité ordinaires. On remit le malade dans son lit, & moyennant la diette & les soins nécessaires il fut si bien rétabli, qu'au bout de trois semaines il fut en état de se promener.

O B S E R V A T I O N

*Sur une Superfétation, par M. GAUDET,
Substitut de M. le premier Chirurgien du
Roi à Lavernelle, près Selles en Berry.*

Une femme âgée de quarante ans, d'un tempérament pléthorique & très-vigoureux, qui avoit déjà mis au monde dix-huit enfans sans aucun accident, se plaignit au quatrième mois de sa dix-neuvième grossesse d'un écoulement en blanc & en rouge, qui n'avoit point de relâche. J'exhortai pour lors son mari à être un peu plus modéré sur les exercices vénériens. Toutes les précautions que je fis pren-

dre furent inutiles ; elle fut tout à coup attaquée au sixième mois de sa grossesse, de convulsions & d'un frisson considérable, sans pouls ni connaissance. Après m'être assuré qu'elle ne s'étoit pas blessée, je fis ce que je crus convenable pour les circonstances, & j'annonçai un accouchement très-prochain. Je ne me trompai pas, car peu de tems après elle accoucha d'un enfant mâle en très-bon état, & qui pouvoit avoir six mois ; il fut baptisé. Un moment après il se présenta un second fétus du même sexe, & très-bien conformé. Il pouvoit avoir deux mois, selon ce que j'en jugeai. Ces deux eufans avoient chacun leur cordon & leur placenta. Après cette heureuse délivrance les accidens se calmerent, & la mère fut guérie.

CONTINUATION

*Des travaux sur la terre d'alun ; par
M. MARGGRAF, Docteur en Médecine.*

I. J'ai déjà exposé ci-devant les rapports de la terre d'alun avec diverses autres espèces de sels ; je vais indiquer dans cette Continuation encore quelques essais que j'ai tentés sur le reste des sels ; aussi-bien que ceux dans lesquels j'ai eu en vue d'examiner le mélange & les rapports de cette

terre avec d'autres terres & des chaux métalliques. Mais je crois devoir avertir avant toutes choses, que toutes les terres que j'ai employées pour en faire le mélange avec la terre d'alun, avoient été exactement lavées ; que, lorsque je parle d'une addition de borax, j'entends toujours du borax calciné, & dégagé de son humidité superflue ; enfin que j'ai mis en œuvre dans ces expériences une terre d'alun qui avoit été doucement rougie au feu.

II. Mon premier essai a eu pour objet le tartre vitriolé, comme étant un sel moyen, composé de l'acide vitriolique, & d'un sel alcali fixe végétal. Je mêlai donc bien ma terre d'alun parfaitement édulcorée, & un peu calcinée, avec le tartre vitriolé dans un mortier de verre net ; je mis ce mélange dans un creuset à fondre de *Hesse*, je le couvris avec un autre creuset qui s'y ajustoit exactement, je lutai les jointures avec une bonne argille, je posai le creuset dans un fourneau de fusion, où je pusse donner le feu le plus fort qu'il soit possible d'employer, & je donnai en effet ce feu pendant le cours de plusieurs heures. Après que le creuset eut été refroidi & brisé, je trouvai que le mélange n'étoit point du tout entré en fusion, mais qu'il s'étoit réduit en une poudre blanche, que je lessivai avec de l'eau nette distillée, passant ensuite à la filtration,

l'évaporation & la crystallisation , par laquelle je retrouvai mon tartre vitriolé , qui n'avoit souffert aucune altération. La terre d'alun qui demeura après ce travail , paroifsoit également n'avoit reçu aucune atteinte. Je procédaï de la même maniere avec le sel admirable de *Glauber* ; qui est aussi un sel moyen , composé de l'alcali du sel commun , & de l'acide de vitriol , & j'obtins pareillement , lorsque toute l'opération fut finie , un mélange encore en poudre , qui ne s'étoit fondu en aucune maniere ; je le lessivai comme le précédent , & procédant ultérieurement comme ci-dessus , je trouvai tout de même le sel admirable de *Glauber* , & la terre d'alun qui étoit demeurée , l'un & l'autre sans aucune altération.

III. Après cela je mêlai aussi du borax calciné avec parties égales de notre terre d'alun , j'observai les circonstances sus-mentionnées , & je conduisis le feu de fusion précisément comme je l'ai déjà rapporté ici. Après que le creuset eut été refroidi & brisé , je trouvai une masse qui n'avoit point souffert de fusion , mais dont les parties étoient étroitement unies , fort dures , blanchâtres , & tirant en quelque maniere sur le bleu. En reprenant le même travail avec deux parties de borax calciné , & une partie de terre d'alun , j'obtins une masse sur laquelle la fusion avoit eu déjà plus de prise ,

d'un blanc de lait ; & ressemblant au verre ; & quoiqu'en la frappant contre l'acier , elle ne rendit point d'étincelles , elle ne laissa pas de faire des crévasses dans un autre verre. A cette occasion j'ai aussi mêlé un sable blanc pulvérisé avec de la terre d'alun , parties égales , & j'y ai ajouté quatre scrupules de borax ; ce qui , après la fusion fusdite , m'a donné un verre transparent , quoiqu'un peu trouble , clair , jaunâtre , tirant sur la couleur d'hiacinte ; & d'une consistance solide :

IV. Je mêlai encore le sel qu'on nomme sel fusible d'urine , spécialement celui qui contient l'acide du Phosphore , après l'avoir auparavant dégagé par la distillation de ce qu'il a d'urineux ; je le mêlai , dis-je , avec parties égales de terre d'alun calcinée , & donnai à ce mélange le feu violent de fusion , de la maniere que j'ai indiquée précédemment ; après quoi je trouvai que ce mélange avoit produit un verre dénué de transparence , d'un blanc trouble & tirant au verd. Ayant encore à la même occasion mêlé un autre sel , tiré pareillement de l'urine , dégagé de son humidité par la calcination , & plus propre à entrer en flux par l'action du feu , avec parties égales de terre d'alun , après avoir toujours procédé de la même maniere , eus après le réfrigissement , une masse dont les parties étoient fortement liées ensemble ,

très-solide , & dont la couleur tiroit au bleu ; elle ressemblloit tout-à-fait à celle que j'ai indiquée dans le §. précédent , & qui venoit de la terre d'alun jointe au borax calciné.

V. L'arsenic pouvant être avec assez de raison mis au nombre des sels , puisqu'il se fond dans l'eau , il convient aussi de rapporter ici les effets qu'il produit sur la terre d'alun. Je mêlai une demi once de bonne terre d'alun bien desséchée à une forte chaleur , avec une dragme d'arsenic net , blanc & pulvérisé ; j'eus soin que le mélange de ces matières fût bien exact , & je le mis dans une retorte de verre garnie , en y adaptant le récipient , où je lui donnai un feu que je poussai à la fin jusqu'au plus haut degré d'incandescence , qu'un semblable vaisseau de verte puisse soutenir. Après le réfroidissement je trouvai quelques gouttes d'un liquide dans le récipient ; mais dans le cou de la retorte étoit l'arsenic d'un beau clair , en sublimé blanc. Ce qui étoit resté dans la retorte , pésoit exactement trois dragmes deux scrupules & quatorze grains. De cette maniere la demi-once de terre d'alun avoit plutôt souffert quelque déchet , que reçu de l'accroissement. Je répétai l'expérience encore une fois , pour voir s'il y auroit quelque différence , & pris en place de la terre d'alun une demi-once d'une bonne craie , bien desséchée & pulvérisée ; je la mêlai avec une dragme d'arsenic bien

pulvérisé, & procéda ensuite en tout de la maniere susdite ; ensuite après le réfroidissement des vaisseaux, je ne trouvai aucun liquide dans le récipient ; mon arsenic sublimé ne paroiffoit pas non plus blanc, mais il étoit noirâtre, & assez ressemblant à un régule d'arsenic, qui est une marque d'un phlogistique fort subtile dans la craie. Ce qui demeura dans la retorte, pèsoit une demi-once & six grains ; par conséquent il avoit acquis quelque chose en poids, ce qui montre assez que dans cette opération, l'arsenic a laissé quelque chose dans la craie ; & la couleur griseâtre de celle-ci achieve d'en convaincre. Ces expériences font donc voir que la terre d'alun ne s'acuroit s'unir en aucune maniere avec les terres crétacées.

VI. Je continuai à prendre de ma terre d'alun bien desséchée à la chaleur ; j'en pèsaï, lorsqu'elle étoit encore chaude, une demi-once ; je la posai sur un papier brouillard, que je recouvris avec un autre papier semblable, de façon que l'air pouvoit passer à travers ces papiers, mais qu'il ne pouvoit d'ailleurs s'y introduire aucune matière étrangere. Je posai ensuite le tout au grenier du Laboratoire, dans un endroit sec, & l'y laissai reposer pendant quelques jours. Au bout de ce tems-là je pèsaï de nouveau ma terre d'alun, & je trouvai que son poids étoit augmenté d'une dragme ; ce qui donne lieu de

croire que cette terre est disposée à attirer l'humidité de l'air. Et qui sçait si (ce qui me paroît tout-à-fait vraisemblable) l'acide vitriolique qui existe souvent en grande abondance dans l'air, ne s'insinue point ici dans la terre d'alun ? C'est de la même maniere que nous voyons les fels alcalis fixes, quand ils sont exposés trop long-tems à l'air, attirer l'acide vitriolique répandu dans l'air, & en conséquence donner par la solution, & par la crystallisation qui la suit, un tartre vitriolé abondant. Et alors il seroit aisé d'expliquer la cause qui fait que l'acide nitreux se sépare du nitre, & l'acide du sel, du sel commun.

VII. De plus je calcinai une once de notre terre d'alun crue, qui avoit été fort exactement desséchée dans un creuset à fondre proportionné, que je recouvris avec un autre creuset; & je donnai pendant une heure & demie un feu extrêmement fort. Après le refroidissement ma terre d'alum avoit perdu environ la moitié de son poids; elle étoit devenue très-blanche, mais sans s'être vitrifiée; au contraire elle étoit demeurée friable. De cette terre d'alun ainsi calcinée je pris une demi-once, & l'ayant gardée de la même maniere que celle dont il est parlé dans le §. précédent, à l'air dans le grenier de mon Laboratoire, pendant vingt-quatre heures, je trouvai ensuite que dans ce court espace de tems, son poids s'étoit accru de quinze grains.

Là-dessus je mêlai trois parties , tant de cette terre que de celle sur laquelle j'avois procédé de même auparavant avec une partie de suye brûlée ; je distillai avec force ce mélange par une retorte , & de cette maniere j'obtins un peu de soufre ordinaire : ce qui me confirma puissamment dans l'opinion que cette terre attire l'acide vitriolique de l'air.

VIII. Il étoit encore nécessaire de rechercher quelles sont les propriétés de notre terre d'alun , lorsqu'étant mêlée à d'autres terres , on la soumet à l'action d'un feu violent ; car par elle-même la terre d'alun n'est susceptible d'aucune fusion , même au feu le plus véhément. Je mêlai donc dans un mortier de verre net une partie de notre terre d'alun , qui avoit été auparavant un peu calcinée , avec parties égales de sable de *Freyenwald* , net , rougi auparavant au feu , éteint dans l'eau , bien pilé ensuite dans un mortier de verre , lavé doucement avec de l'eau , & bien desséché. Ce sable peut toujours tenir lieu de cailloux nets , pilés bien déliés ; je l'ai préparé de la même maniere , & l'ai employé ici pour tous les travaux en question. Ces matieres ayant donc été exactement mêlées , je procédai de la maniere qui a déjà été rapportée cy-dessus ; c'est-à-dire , que j'en remplis un creuset , je le recouvris d'un autre ; & après les avoir luttés , je donnai le plus grand feu de fusion qu'il soit possible de

produire, pendant plusieurs heures consécutives. Après que le creuset eut été réfroidi, je vis que le mélange n'étoit point entré en flux, mais qu'il étoit comme une poudre, sans qu'absolument il y eût aucune réunion de parties.

IX. Il en fut entièrement de même avec la craye; car lorsque j'eus mêlé de la terre d'alun avec parties égales de craye, & que j'eus traité ce mélange comme cy-dessus, les matières ne coulerent point ensemble, mais j'obtins un mélange de poussière blanche. Je trouvai le même produit, en mêlant parties égales de sélénite, auparavant calciné, exactement lavé & desséché avec la terre d'alun; j'y donnai le même degré de feu, & j'observai les mêmes circonstances. Pour abréger, la terre d'alun n'entre en flux d'aucune de ces manières, ni en y ajoutant du sable, ni avec la craye ou la sélénite. Un mélange de la terre d'alun calcinée fusilée, de sélénite, & du même sable dont nous avons parlé, à parties égales, traité de même au feu le plus violent, n'entre pareillement en aucun flux; les parties même ne se cuisent pas ensemble. Il en fut encore de même, quand je soumis à un traitement semblable un mélange de terre d'alun, de sélénite & de craye; je n'obtins également qu'un produit tendre en poussière, dont il n'y avoit rien qui fût cuit ensemble, ou réuni de quelqu'autre manière.

78 EXPÉRIENCES SUR L'ALUN.

Finalement j'ai aussi pris parties égales de terre d'alun, de craye & de sable, & les ai traitées de même. Elles ne sont pas entrées à la vérité en flux, mais elles ont produit une masse fort blanche & assez compacte, puisqu'elle donnoit du feu en la frappant contre l'acier. Cette différence doit sans doute être attribuée à l'addition du sable.

La suite au Journal prochain.

LIVRES NOUVEAUX.

Maladies traduites du Latin de Baglivi. Auxquelles on a ajouté des Remarques & des Observations fondées sur la Théorie la plus claire & la plus reçue, & sur la plus saine pratique ; Par M. G. D'Aignan, Docteur en Médecine. A Paris, chez la Veuve Delaguette, Imprimeur-Libraire, rue saint Jacques, à l'Olivier. Prix relié, 2 liv. 10 f.

Traité des écrouelles, par M. Charmeton, Chirurgien gradué, Démonstrateur d'Anatomie à Lyon, ancien Chirurgien en chef de l'Hôpital général de la Charité de la même Ville. Nouvelle édition, imprimée à Lyon chez Renault, Libraire. Et à Paris, chez Briaffon, rue S. Jacques. Prix broché, 2 livs. Observations de Chirurgie, avec des Remarques.

marques. L'on y a joint la préparation & les effets de l'agaric de chêne dans les hémorragies des grandes opérations, traduites de l'Anglois de M. Joseph Warner, Chirurgien de l'Hôpital de Gui, par M. Daniel Mayenis, &c. A Paris, chez la veuve de Charles-Maurice D'houry, Imprimeur-Libraire, rue de la vieille Bouclerie. Prix relié, 2 liv. 10 f.

REMEDE NOUVEAU.

ELIXIR POUR LES DENTS,

Par M. DELAITRE, Apothicaire à Vitry-le-François.

P. de piretre grossièrement concassée, deux onces. Mettez-la dans un matras, & versez dessus une chôpine d'eau-de-vie de lavande, ou par infusion. Ajoutez de sel ammoniac très-pur un demi gros.

Mettez le tout en digestion sur un bain de sable pendant vingt-quatre heures, en remuant le matras de tems en tems, décantez la liqueur, & gardez-la pour le besoin.

Cette composition est proprement celle qui est connue sous le nom d'*Elixir odontalgique* de M. l'Abbé Encelot, qui a fait tant de bruit à Paris.

Le sel ammoniac qui y entre, est un puissant dissolvant des parties âcres & résineuses

de la piretre. J'ose assurer qu'on ne trouvera aucune différence de cet Elixir avec celui que compose M. l'Abbé Encelot. C'est ce que différentes personnes m'ont confirmé. D'ailleurs le goût & l'odeur le décelent assez, & font suffisamment connoître que la piretre en est la base. L'eau-de-vie de lavande peut se charger d'une plus grande quantité de parties âcres de la racine, & l'Elixir en deviendroit plus efficace en certains cas. J'ai ajouté quelquefois un peu de citron, qui y communique une odeur plus gracieuse. Cet Elixir est parfaitement indiqué dans les tempéramens phlegmatiques, lorsque quelques humeurs se jettent sur les gencives, y deviennent âcres, irritent les parties nerveuses & y causent de la douleur. Il ouvre les tuyaux excrétoires des glandes salivaires, donne de l'action à leurs fibres, & fait rendre beaucoup de pituite.

Les bons effets de ce remede ont été reconnus, & c'est pour le bien public que j'en donne la découverte; mais cet Elixir a des bornes, comme tous les bons remedes de la Médecine; c'est au Médecin sage & prudent, d'en faire l'application à propos.



* * * * *

O B S E R V A T I O N S

MÉTÉOROLOGIQUES.

N O V E M B R E 1757.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	À 6 h. du matin.	À midi.	À 9 h. du soir.	pou- ces.	Le- vel.	par- tiss.		
1	4 $\frac{1}{2}$	10	9	28	5	$\frac{1}{2}$	S-O. foib.	Couvert. Brouillard épais le m.
2	8 $\frac{1}{2}$	11	9				<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
3	8 $\frac{1}{2}$	12	7				<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
4	6	8	8		4	0	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
5	6 $\frac{1}{2}$	9	9		2		S-S-O.	<i>Id.</i> pluie fine m. & f.
6	10	10 $\frac{1}{2}$	6	27	8	0	S-O. très. fort par raffales.	Beauc. de nuages. Plui. méd. le matin.
7	6	8	5		7		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
8	2	5 $\frac{1}{2}$	3		11	$\frac{1}{2}$	O. méd.	Beauc. de nuages.
9	0 $\frac{1}{2}$	5	3	28	1	0	N-E. foib.	Peu de nuau.
10	5	7	6		2		S-S-O.	Couvert.
					0		foible. S- O. fort à 10 heures.	Plui. méd. à 4 h. du soir.
11	5	8	5 $\frac{1}{2}$		10		O. foible.	Peu de pet. nuages.
					8			F ij

82. OBSERVATIONS

Jours du mois.	Thermométre.			Baromètre.		Vents.	Etat du ciel.
	16h. du matin.	16h. du midi.	16h. du soir.	pou- ces.	ilg- nes.		
12	5	7	4		11	N-O. mé- diocre.	<i>Idem.</i>
13	0 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	4		9 $\frac{1}{2}$	S-S-E. médiocre.	Beauc. de nua. Brume méd. le mat.
14	6 $\frac{1}{2}$	7	4	28	11 $\frac{1}{2}$	O. très- fort à 8 h. du matin.	Couvert. Plui. fin. par int. le mat.
15	2	5 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$		0	S. méd. très-fort à 4 h. du f.	<i>Id. plu. id.</i> tout le soir.
16	9	9	6		1	O. méd.	<i>Id. pluie</i> fine le mat. jusqu'à 8 h.
17	5	6	6	27	11 $\frac{1}{2}$	S. méd.	<i>Id. plu. fin.</i> tout le jour.
18	6	8	7	28	0 $\frac{1}{2}$ 1	O. au S- O. méd.	Couv. le mat. peu de nua. à 10 h.
19	8	10	9		0	S-S-O. méd.	Couvert. Pluie fine le mat. jusqu'à 9 heures.
20	8 $\frac{1}{2}$	10	10		10	S. méd.	Couvert. Pluie fine prefq. tout le jour.
21	8	10	6		11 $\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	Sérein.
22	5	10	6 $\frac{1}{2}$		10	S-S-E. <i>id.</i>	Peu de nua.
23	8	9	8		9 $\frac{1}{2}$	S-S-E. au S-O. méd.	Couvert. Petite pluie tout le soir.
24	7	8	7 $\frac{1}{2}$	28	1	S. méd.	Beauc. de n.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	À 6 h. du matin.	À midi.	À 10 h. du soir.	pou- ces.	lign. nes.	par- ties.		
25	6	10	8	27	10	$\frac{1}{2}$	S-E. méd. fort la nuit.	Peu de nua. Petit plui. la nuit.
26	8	11	10		11	0	S. méd. coup de vent la n.	Peu de nua.
27	10	11 $\frac{1}{2}$	10		10	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	Couvert. Petite pluie tout le soir.
28	9	10	6		8	$\frac{4}{3}$	O. au S.	Pluie méd. dès le mat. jusqu'à 10 h. beauc. de nuages.
29	6	10	9		7	$\frac{1}{4}$	E. au N.	Couv. pet. plui. presq. tout le jour.
30	8	9	7 $\frac{1}{2}$		6	0	O. <i>idem.</i> S-S-E. médiocre.	Beauc. nua. Pluie. méd. à 5 h. du soir jusqu'à 6 h.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 12 degrés au dessus de la congélation; & la moindre chaleur de 1 degré au dessous de ce point: la différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande élévation du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes $\frac{1}{2}$; & son plus grand abaissement de 27 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$: la différence entre ces deux termes est de 13 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du N-E.

1 fois du E.

F $\frac{ii}{ij}$

5 fois du S-E.
7 fois du S.
12 fois du S-O.
5 fois de l'O.
2 fois du N-O.

Il y a eu 1 jour de tems ferein.

13 jours de nuageux.
4 jours de brume.
16 jours de couvert.
16 jours de pluie.

Les hygrometres n'ont marqué de la sécheresse que les 10 premiers jours du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1757.

Par M. VANDERMONDE.

Comme le tems étoit chaud & humide, presque toutes les maladies avoient quelques caractères de putridité. La petite vérole qui a été pendant ce mois plus fréquente que dans le reste de l'année, étoit assez bénigne dans les enfans ; dans la plupart des adultes elle étoit confluente & très-fâcheuse ; nous avons sur-tout observé dans plusieurs sujets que les boutons étoient petits, crystallins, & d'un rouge noirâtre ; cette dernière qualité étoit constamment accompagnée de tous les caractères de la putridité. Dans ces sortes de cas les cordiaux & les narcotiques ne nous paroissent pas indiqués, parce qu'ils précipitent

l'éruption de la matière varioleuse, que la nature n'a point encore eu le tems de séparer de la matière putride; ce qui ne manque pas de faire avorter une partie de l'éruption & de la suppuration. Les antiseptiques & les vomitifs sont beaucoup plus utiles, ou du moins il faut agir avec bien de la prudence; car la petite vérole est en même tems une maladie dont le traitement est le plus facile, & le mal le plus critique & qui demande le plus de connoissances & le plus de sagacité.

Une maladie moins commune, mais plus funeste que la petite vérole, est celle qui s'est répandue avec tant de ravage dans un des Couvens de Religieuses de cette Ville. Les malades engourdis ne se plaignoient que d'une douleur sourde à la tête, d'un point de côté obtus, d'un délire obscur, d'anxiétés & d'un abattement extrême. Le pouls étoit petit & serré, le frisson plus ou moins long, l'haleine fort mauvaise & les déjections fétides. Cette maladie s'annonçoit avec des symptômes si précipités & si funestes, qu'il sembloit qu'elle n'étoit qu'une longue agonie.

On a très-faussement attribué dans quelques papiers publics la cause de cette épidémie au verd-de-gris. La vigilance & les soins infinis que les Religieuses de ce Couvent ont toujours pris pour leur propre sûreté & celle de leurs Pensionnaires, les met à l'abri d'un pareil soupçon, qui est fort mal fondé. On ne

doit en accuser que la mauvaise qualité de l'air, & la disposition plus ou moins grande à la putréfaction & à la gangrene. Quoi qu'il en soit cette épidémie n'étoit, selon toutes les apparences, qu'une fièvre putride gangrénouse; car dans les cadavres que l'on a ouverts, on a trouvé les poumons gangrénés. Les remèdes que l'on a employés sont les saignées, qui ont été administrées à plusieurs reprises aux sept premières malades. Il y en a une qui n'a pas passé les vingt-quatre heures, deux sont mortes en trente-six heures, trois ont été jusqu'au cinquième jour, & une seule a été jusqu'à l'entrée du sept. Deux autres que l'on n'a pas saignées, ont réchappé, moyennant les boissons acidules, analeptiques, les évacuations & l'usage du camphre qui est un des plus puissans antiseptiques. On doit en partie aux soins de M. l'Archevêque de Paris, le bonheur que l'on a eu d'arrêter les progrès d'un mal si dangereux; ce-Prélat a donné en cette occasion des preuves éclatantes de son attachement pour ses ouailles, & de son humanité. Nous ne devons pas moins d'éloges aux grands & aux célèbres Médecins à qui l'on a confié le traitement de cette maladie; leurs noms & leur réputation sont au dessus de tout ce que nous pourrions dire d'eux.

Nous aurions désiré pour le bien public, que l'on nous eût communiqué des Mémoi-

res circonstances de cette épidémie ; mais toutes les démarches que nous avons faites à ce sujet, ont été inutiles. Comme nous savons que les épidémies ont des ailes, qu'elles s'élancent de Ville en Ville, nous avons cru qu'il étoit important de découvrir à l'univers Médecin le caractère de cette maladie, les remèdes qui ont paru y réussir, & ceux qui ont eu des suites malheureuses, afin de mettre les hommes en état de se garantir plus facilement, ou les Médecins de la guérir avec plus de sûreté.

Nous profitons de cette occasion, pour faire quelques réflexions sur les épidémies en général.

1^o Quand une maladie épidémique nouvelle se déclare, on doit d'abord prendre une notion de l'état de l'atmosphère, avant & pendant l'épidémie ; & si, par exemple, on sait que le tems depuis plus de trois mois est chaud & humide, & que les vents de Sud & de Sud-Ouest ont presque toujours soufflé sur la Ville où regne l'épidémie, on doit présumer qu'elle est d'un caractère putride, puisque tout Médecin sait, ou doit savoir que cette qualité de l'air favorise la putréfaction.

2^o Cette attention utile doit beaucoup aider à la connoissance du caractère de la maladie ; si cependant les accidens sont si rapides, & si la maladie est si bien masquée

qu'on ne puisse la définir, il faut tâcher de séparer les symptômes accidentels des essentiels, s'attacher à ceux-ci, & regarder les autres comme accessoires. Pour ne pas quitter notre première comparaison, quand une maladie commence par un engourdissement, par une douleur sourde à la tête, par un point de côté obtus, par un abbatement extrême, quand le pouls est petit & vif, l'haleine & les déjections sont puantes ; que doit dire un Médecin ? Que l'abattement, l'engourdissement, la vivacité & la petitesse du pouls, l'haleine puante & les déjections fétides caractérisent essentiellement la fièvre putride, & que le point de côté & la douleur sourde à la tête sont des symptômes accidentels.

3° Si malgré toutes ces précautions, la maladie est si compliquée qu'un Médecin ait de la peine à la bien caractériser ; on ne doit jamais se départir d'une règle qui est la base du succès ; c'est de se conduire *à juvantibus & laudentibus*. Ce précepte est celui du grand Sydenham, pourquoi ne pas l'imiter ? Quand on voit que les saignées sont inutiles, & même dangereuses, il faut les abandonner, & prendre toute autre route. Il vaut mieux même en ce cas rester spectateur oisif, ou du moins ne donner que des remèdes très-doux, & prescrire une diette convenable, que d'agir à tâton, & suivre un empyrisme condamnable.

4^o Un soin indispensable auquel les Parens & les Médecins doivent également se prêter, c'est l'ouverture des cadavres. C'est dans ce livre des morts, qu'on apprend à sauver les vivans. C'est-là que l'on force son ennemi, & qu'on le met à découvert. Si l'on trouve quelques parties gangrénées dans l'espace d'un ou de deux jours, on peut raisonnablement en conclure que cette gangrene si rapide, n'est pas la suite d'une véritable inflammation, qui a ordinairement une marche plus mesurée, & qui fait des progrès moins violents.

Tout ceci prouve qu'il faut, pour être un Médecin heureux & bienfaisant, bannir de son esprit les systèmes & les préjugés, ne pas verser le sang à flots, mais le verser à propos. En un mot ne pas être *Medicus ad pom-pam, sed Medicus ad sanitatem*; car la Médecine, le plus grand & le plus noble de tous les Arts, ne consiste pas, comme le pense le vulgaire, dans la routine, ou une théorie aussi brillante qu'inutile dans une éloquence captieuse, un air imposant & un entêtement invincible. Cet Art salutaire est le fruit de beaucoup de connaissances lumineuses & choisies, d'un coup d'œil juste, d'un esprit souple & d'un cœur droit.



*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois d'Octobre, par M.
BOUCHER, Médecin.*

Le tems, pendant tout le cours de ce mois, a secondé les vœux du Laboureur pour les nouvelles semaines : les terres préparées en partie dès le mois précédent, ont été suffisamment détrempées par les pluies qui ont tombé au commencement de celui-ci pour recevoir les derniers apprêts. Il y a eu encore au milieu & vers la fin du mois, quelques pluies, qui ont concouru à ce même but. Le barometre néanmoins, si l'on en excepte six à sept jours, a toujours été au dessus de 28 pouces.

En général l'air a été assez froid pendant tout le mois, le thermometre n'ayant pas monté, pendant le point de chaleur le plus marqué de la journée, au dessus de 11 degrés. Mais c'est sur-tout après le 15 que le froid a été le plus sensible : le thermometre a été au terme de la glace le 19 & le 23, & il a été au dessous de ce terme le 18. Ce jour on a trouvé à la campagne des glaçons de près de deux lignes d'épaisseur. Le vent a été le plus souvent au Nord.

La plus grande chaleur au thermometre pendant ce mois, a été de 11 degrés ; & la moindre chaleur a été de $\frac{1}{4}$ de degré sous le

point de la glace. La différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 6 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes ; la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.

14 fois du Nord-Est.

5 fois de l'Est.

3 fois du Sud.

4 fois du Sud-Est.

7 fois du Sud-Ouest.

5 fois du Nord-O.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.

2 jours de bruine.

10 jours de brouillards.

3 jours de gelée.

L'hygrometre n'a marqué de l'humidité que depuis le 15 de ce mois.

Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Octobre.

La petite vérole a repris vigueur dans ce mois, & a été répandue parmi les enfans : elle a été confluente & mortelle dans un grand nombre de sujets ; mais c'est bien plus aux préjugés du Public sur l'usage banal du vin & des cordiaux, & sur l'omission de la saignée, que l'on doit attribuer les ravages

qu'elle a faits, qu'à la malignité de la maladie.

Nous avons eu aussi beaucoup de fluxions éréspélateuses, sur-tout à la tête; mais en général elles n'ont rien eu de fâcheux.

Les maladies aiguës les plus communes, après la petite vérole, ont été des fièvres continues-rémittentes, des fièvres péripnemoniques & des esquinancies: les deux premières espèces n'ont rien eu de différent de ce que nous en avons dit dans les Journaux des mois précédens, si ce n'est que la plupart ont dégénéré manifestement en fièvres doubles-tierces, & quelques-unes en tierces simples ou en quartes. Les fièvres péripnemoniques en particulier, ont été précisément de la même nature que celles du mois précédent, & elles ont exigé le même traitement.

Les esquinancies confistoient dans une inflammation vive du voile du palais, & dans un gonflement inflammatoire des ainygdales: elles ont indiqué dans le fort de la maladie un traitement purement anti-phlogistique & adoucissant, les laxatifs ne pouvant être placés avec fruit que lorsque l'inflammation paroîssoit bien domptée.

Les autres maladies régnantes étoient des fièvres intermittentes simples, les unes décidément tierces ou quartes, & d'autres qui n'avoient pas de type bien réglé; mais qui toutes en général n'ont rien eu de fâcheux.

Observations noso-météorologiques du mois d'Octobre 1757. Par M. THIESSET, Médecin de Montpellier, à Troyes.

Les vents septentrionaux ayant dominé pendant ce mois, ont tellement réfroidi l'air, que ceux de S. ou de S-O. qui ont soufflé quelquefois, n'ont pu l'adoucir. Le froid étoit cependant supportable, & le Ciel, toujours couvert de quelques nuages, forinoit d'assez beaux jours.

Il y a eu des gelées blanches & de la glace, par un vent de N. les cinq premiers jours du mois. Les feuilles des vignes & les raisins ayant été gelés dans quelques contrées, on a vendangé huit jours plutôt qu'on ne comptoit. Le vent d'E-N-E. a soufflé continuellement du 17 au 24. Le jour le plus chaud a été le 6, le thermometre marquant alors 13 degrés. Les jours les plus froids ont été le 24 & le 30, où la liqueur est descendue au terme de la glace. La chaleur a diminué de 13 degrés du premier au 31, jour auquel à dix heures du soir le barometre étoit à 28 pouces 1 ligne $\frac{1}{2}$ O-S-O. & le 10 à dix heures du soir il étoit à 27 pouces 2 lignes S. à l'E. La variation a été de 11 lignes $\frac{1}{2}$.

Nouv. Lune le 13. Pr. Q. le 19. Pl. L. le 27.

Maladies courantes à Troyes.

Quoique l'année ait été des plus fertiles en fruits de toutes especes, on n'a cependant vu

aucune des maladies qu'on a coutume de leur attribuer. Il y a même eu fort peu de malades pendant ce mois. Quelques fiévres continues redoublantes ayant commencé vers l'équinoxe précédent, se sont terminées dans ce mois. Les redoublemens, tantôt en tierce, tantôt en double tierce, s'annonçoient par un vomissement suivi d'un frisson long de 3 ou 4 heures, & finissoient à l'ordinaire par des sueurs. Nous n'avions pas vu de fiévres à frisson depuis trois ans. Celles-ci portoient sourdement à la tête, & donnaient au commencement un délire dont le malade ne s'appercevoit pas, quoique levé. La fièvre maligne continue, redoublante deux ou trois fois en 24 h. sans frisson, se faisait remarquer sur-tout par une stupeur & un délire continuels, par un sédiment noir qui s'attissoit & se colloit sur les dents & sur la langue, si seche & si retirée, que le malade ne pouvoit l'avancer hors de la bouche; & par des évacuations peu fréquentes de matières très fétides & de vers. On a vu quelques paralysies. Des rhumes de cerveau ont paru vers le 23 & le 25, le vent étant E-N-E, le mercure du baromètre fort élevé, & la Lune vers son plein.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Janvier. A Paris, ce 1^{er} Décembre 1757.

BARON.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Françoise, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.
Marc. Mañil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

FEVRIER 1758.

TOME VIII.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue
S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

FEVRIER 1758.

*T. TRONCHIN in Academiâ Genevensi
Professor. &c. de colicâ Picdonum. Vidi in
Arte peritissimos hunc morbum non intel-
lexisse. Spigel.*

TRAITÉ de la colique de Poitou, par
M. TRONCHIN, Professeur en Médecine
à Geneve, avec cette Epigraphe : *J'ai vu
que les plus habiles Médecins n'avoient
rien compris à cette maladie.*

Brochure de 184 pages, se vend à Geneve chez les
frères Cramer ; & à Paris, chez Cavelier, rue
S. Jacques. Prix, 2 liv. 8 f.

LA modestie est la vertu des vrais Sçavans, comme la vanité est le partage des hommes médiocres ; mais souvent la mo-
G ij

déstie n'est qu'un rafinement d'amour propre, & un masque dont on se sert, dont on abuse même pour cacher son orgueil. M. Tronchin, ennemi sans doute d'un pareil artifice, se présente ici à découvert, & s'annonce, comme on le voit (*a*), sous des couleurs très-naturelles. Son nom déjà célèbre dans toute la France par l'inoculation de la petite vérole, les marques de bonté & de générosité, dont l'a comblé un Prince aussi grand par sa naissance, que par ses vertus; l'accueil favorable qu'on s'est empressé de lui faire dans cette Capitale; ce sexe aimable dont il a fait les désirs, & dont il a emporté les regrets; tout sembloit agir de concert pour l'élever à la plus haute réputation. Non content de tous ces honneurs qu'il a reçus comme Médecin, il a cru devoir en briguer de nouveaux & de plus solides comme Auteur; c'est ce qui l'a engagé à publier cet Ouvrage, qui est le fruit tardif d'une pratique brillante & utile, & qui fait voir qu'il est aussi grand dans l'exercice de la Médecine, que l'avant dans ses Ecrits.

Les cinq premiers Chapitres concernent la définition anciennement reçue de la colique, & de celle de Poitou en particulier. On trouve après, par ordre chronologique, les noms des Auteurs qui ont écrit sur cette maladie avant & après Citesius. Travail bien

(a) Lisez l'épigraphie qui est à la tête de cet Ouvrage,

utile ! M. Tronchin nous permettra de lui faire observer qu'il en a omis un des plus essentiels. C'est une These soutenue en 1751 aux Ecoles de Médecine de Paris, sous la Présidence de M. Dubois. Ce petit Traité, aussi élégant que concis, renferme tout ce qu'on a dit de mieux sur cette matière jusqu'à ce jour. M. Tronchin passe ensuite à la définition de la colique de Poitou. *Toute colique, dit-il, qui se termine en épilepsie ou en paralysie, se nomme colique de Poitou, sans avoir égard à la cause qui l'a produite.* Plus nous y réfléchissons, moins nous concevons comment un Médecin comme l'illustre M. Tronchin, a pu donner dans une méprise aussi frappante. On voit par cette définition, qu'il confond la colique de Poitou avec la colique des Peintres. Ce sont cependant deux maladies bien différentes par les symptômes, par la cause & par le traitement; elles n'ont de rapport réel entr'elles, que parce qu'elles se terminent l'une & l'autre par la paralysie. On appelle l'une, *colique de Poitou*, parce qu'elle est épidémique dans le Poitou; & l'autre, *colique de Pôtier*, parce que les Pôtiers de terre y sont fort sujets, ainsi que les Peintres. C'est apparemment la ressemblance des termes de *Poitou* & de *Pôtier*, qui ont fait prendre le change à M. Tronchin. De plus par cette définition que l'Auteur donne de la colique de Poitou, comment veut-il

qu'on la reconnoisse ? Il faut donc attendre qu'elle soit dégénérée en paralysie pour assurer qu'elle existe ; mais M. Tronchin sçait que quand elle est dans cet état, elle est presque incurable, & que les définitions sont en ce cas fort inutiles.

Passons à la description de la maladie. C'est un mélange indigeste de symptômes amoncelés les uns sur les autres, dont les uns appartiennent à la colique venteuse, d'autres à la néphrétique, quelques-uns à la passion iliaque ; en un mot le bas-ventre, qui est le principal siège des douleurs, est attaqué dans toutes ses parties, de façon que le plus habile de tous les Médecins qui verroit tous ces symptômes réunis, ne pourroit définir l'espèce particulière de cette maladie.

M. Tronchin expose ensuite les causes de la colique de Poitou. Il ose assurer que la cause prochaine vient de l'irritation & de la crispation des nerfs ; c'est ce dont aucun Médecin jusqu'à présent n'a douté, & ce qu'on n'aura pas beaucoup de peine à croire. L'Auteur prétend avec Ctesius qu'on doit ranger parmi les causes éloignées, 1^o les fièvres mal traitées & qui ont été terminées par des crises imparfaites, 2^o les vins acides, 3^o le levain de la goutte & du rhumatisme, 4^o le scorbut, 5^o la mélancolie, 6^o les passions de l'ame. Nous n'imaginons pas pour quelle raison M. Tronchin, qui a si bien copié Cte-

tésius dans le détail de toutes ses causes, a oublié de parler de la nature de l'air ; Cite-sius dit pourtant que cet élément y contribue pour beaucoup, & que c'est même de cette manière seule que l'on peut expliquer comment cette maladie a régné successivement dans différentes contrées de l'Europe. M. Tronchin lui-même dit à la page 141 d'après Droetus & Cite-sius, que plusieurs Couvents de Religieux & de Religieuses ont été préservés & guéris de cette maladie, en changeant seulement de climat. Deux autres causes qui peuvent produire la colique de Poitou, selon M. Tronchin, sont la suppression de la transpiration & l'action de quelques poisons sur les nerfs de l'estomac & des intestins. Que la transpiration supprimée se porte sur différentes parties du corps, & y cause de la douleur & du désordre; c'est ce que tout Médecin fait: mais qu'il résulte de cette suppression la colique de Poitou, c'est ce qu'il est difficile de prouver. Il y a peu de pays qui soient plus exposés aux vicissitudes des saisons, que ceux qui sont sous la zone tempérée; tels sont les François, & en particulier ceux qui habitent cette grande Ville. Cependant on ne voit ici que très-rarement la colique de Poitou, quoique les Parisiens soient fort exposés aux maux qui suivent la suppression de la transpiration. M. Tronchin a vu, dit-il, un homme attaqué de la colique

de Poitou, après s'être exposé à l'air froid en sortant de son lit ; de-là il conclut que la transpiration supprimée, produit la colique de Poitou. *Post hoc ; ergo propter hoc.* Cette façon de raisonner nous paroît un peu précipitée, sur-tout en Médecine, où l'on ne peut se piquer de trop de circonspection à ce sujet. A l'égard des poisons, que M. Tronchin regarde comme une des causes de la colique de Poitou, nous répéterons ce que nous avons déjà dit, que les poisons peuvent donner la colique des Peintres, mais non la colique de Poitou, & qu'il faut bien éviter de prendre l'une pour l'autre, sur-tout dans le traitement. M. Tronchin dit à ce sujet que Raphael & le Correge, sont morts de cette maladie. Comment peut-on hazarder en public un fait de cette nature ? Si M. Tronchin s'étoit donné la peine de lire la vie des Peintres par Depiles, il y auroit vu (a) que Raphael est mort d'une fièvre ardente, & le Correge d'une fluxion de poitrine.

Dans le diagnostic M. Tronchin n'est pas plus instructif que dans le reste. Il répète dans un Latin peu élégant tout ce qu'il a dit dans la description de la maladie. Il ne doit cependant pas ignorer que décrire une maladie, & en donner le diagnostic, sont deux choses

(a) Voyez l'Abbrégé de la vie des Peintres par M. Depiles, seconde édition, pag. 169 &c 228.

différentes. Nous ne voyons rien dans ce Chapitre qui caractérise la colique de Poitou. La pésanteur à l'estomac, un défaut d'appétit, le dégoût, la soif, les nausées, les rapports, les vomissements, des anxiétés, peu de fièvre, un pouls serré, le teneur, la suppression d'urine, le spasme de la vessie, & des douleurs dans tout le corps. Est-ce là la colique de Poitou ? Quelqu'un pourroit-il la reconnoître à ces signes ? C'étoit ici où il étoit à propos de copier Citefius, qui prétend que l'on distingue la colique de Poitou de la passion iliaque, en ce que dans celle-ci la fièvre est plus aiguë ; & de la colique pituiteuse & venteuse, parce que les douleurs dans la colique de Poitou sont plus lancinantes & plus générales, & s'étendent des intestins aux lombes, aux cuisses, à la poitrine & à plusieurs autres parties du corps, & que le colon est non seulement affecté, mais même les intestins grêles. Ici la douleur, selon Citefius, subiste toujours malgré la diarrhée, au lieu que dans la colique venteuse ou pituiteuse, elle cesse quand les vents ou la pituite commencent à prendre un libre cours. Dans la colique de Poitou, les déjections par haut & par bas sont purement bilieuses & très-mordicantes ; dans celle qui est produite par la pituite, ce que l'on rejette ressemble à une espece d'humeur vitrée, & est, au sens de Galien, très-froid. Quand le vomissement bilieux ne se dé-

clare pas dans la colique de Poitou, le hoquet survient. Un symptôme des plus essentiels dans cette maladie, c'est cette strangurie qui est produite par une urine âcre & bilieuse, qui fait croire aux malades qu'ils sont attaqués de la pierre. Les alimens & les médicaments chauds nuisent à ceux qui ont la colique de Poitou, dit Citesius; & les remèdes contraires les soulagent: en un mot de l'amertume dans la bouche, une soif continue, un dégoût insurmontable, une fièvre lente, un pouls palpitant & un amaigrissement considérable, achevent de caractériser cette espèce de colique. Voilà des réflexions dignes d'un grand Praticien & d'un bon Observateur. M. Tronchin avoue ensuite n'avoir tiré aucun profit des ouvertures de cavaïdres qu'il a faites. Il n'en est pas de même d'une Lettre de M. Senac, par laquelle ce Médecin dit avoir observé dans le cadavre d'un homme mort de cette espèce de colique, la partie concave du foie & le voisinage, remplis d'une humeur verte & noirâtre. Cette autorité est assurément bien respectable, puisqu'elle vient d'un très-grand Anatomiste, & de l'élégant & judicieux Auteur du Traité de la structure du cœur.

M. Tronchin prétend avec raison qu'il faire changer & varier la méthode curative de la colique de Poitou, selon la nature de la cause qui l'a produite. Ceci est bientôt dit,

Mais comment reconnoître si c'est la bile, les acides, ou l'humeur goutteuse qui ont donné naissance à la colique de Poitou? C'est ce dont M. Tronchin n'a pas jugé à propos de parler. Ce sont pourtant les signes de ces causes qui doivent assurer le diagnostic, & par conséquent le traitement : sans un détail exact de ces signes, un Ouvrage devient de pure spéculaction, & ne peut que jeter la confusion dans l'esprit des Praticiens ; car qui est-ce qui ignore que quand c'est le scorbut qui a fait naître cette espece de colique, il faut prescrire les antiscorbutiques ; le point essentiel est de déterminer en quoi consiste l'espece de colique de Poitou produite par le scorbut. Quoi qu'il en soit la méthode curative de notre Auteur se borne dans le cas de bile aux fomentations, aux cataplasmes farineux, émolliens & aux doux purgatifs. Il conseille sur-tout sa fameuse marmelade, faite avec parties égales de manne, de pulpe, de caffé & d'huile d'amandes douces. Nous ne pouvons pas décider de l'efficacité particulière de ce médicament, que nous n'avons jamais employé, quoiqu'il soit encore à la mode ; mais nous osons assurer que ce mélange doit faire un fort mauvais ragout, & ne peut qu'être d'une digestion difficile, sur-tout dans des tempéramens bilieux, qui, comme l'on sait, ne digèrent ni l'huile ni les substances sucrées, & encore

moins la caffé, qui leur donne des vapeurs très-vives. L'Auteur conseille de s'abstenir des narcotiques. Il peut avoir raison en ce cas, à cause de la bile qui est déjà fort acre & volatile, & à cause des évacuations par le ventre, qu'il est nécessaire d'entretenir. Après des purgations répétées, M. Tronchin recommande le petit lait, le suc de Becabunga & de Taraxacon, enfin les eaux acidulées. Dans la colique de Poitou, produite, selon M. Tronchin, par les poisons, c'est-à-dire, dans la colique des Peintres, il permet la saignée, nous la croyons presque toujours inutile. Il ordonne les émétiques & les narcotiques. C'est la méthode que l'on suit à l'Hôtel-Dieu & à la Charité de Paris. A l'égard des bains & des cataplasmes émolliens, nous cherchons inutilement à découvrir de quelle efficacité ils y peuvent être. Il en est de même du lait que M. Tronchin propose, & sur-tout des vésicatoires. Que font les adoucissans sur des parties métalliques, qu'ils ne peuvent ni disfoudre ni entraîner ? Que doit-on attendre des vésicatoires appliquées aux cuisses & aux pieds ? des douleurs plus vives & plus cruelles. Encore un coup les épipastiques sont-ils capables de détourner par les pieds des molécules de plomb qui font dans le bas-ventre, & qui ne peuvent circuler dans les vaisseaux qu'avec des peines infinies, & qu'en déchirant tous les endroits par où elles

paffent ? L'Auteur prétend que ces douleurs nouvelles excitées par les vésicatoires, détournent celles qu'occasionne la colique. On peut dire en ce cas, que le remede est cent fois pis que le mal. Assurément on n'a jamais imaginé d'écorcher la peau à quelqu'un en deux endroits, pour lui faire oublier le mal qu'il peut éprouver ailleurs. Ce font trois douleurs distinctes au lieu d'une, que le malade ressentiroit très-distinctement, qui ne pourroient qu'augmenter l'étréisme & la tension générale des fibres, & par conséquent les rendre encore plus sensibles. Nous ne nous arrêterons pas plus long-tems sur le traitement des différentes causes de la colique de Poitou, ceci nous conduiroit trop loin. Disons deux mots de la paralysie, qui est la suite funeste de ce mal, quand il est négligé ou mal traité. M. Tronchin avoue qu'elle est très-opiniâtre, & qu'elle cede difficilement aux remedes. Dans le commencement de cette paralysie il conseille des fomentations émollientes, résolutives, des frictions, de l'exercice, des secousses, des irritations, de plonger ses membres dans les entrailles des animaux nouvellement égorgés, de faire usage des eaux thérinales, des onguens ner-vins, des spiritueux, des gomineux, des balsamiques, du vin de Canarie, de Malvoisie, de Madere, &c. & sur-tout de changer de pays. Comme on voit il n'y a rien dans ce

110 TRAITÉ DE LA COLIQUE

dernier article qui ne soit dans tous les Auteurs , quoiqu'il ne soit pas vraisemblable que cette espece de paralysie doive se traiter comme toutes les autres.

Concluons de tout ceci qu'il seroit à souhaiter que l'on eût sur cette maladie des notions plus précises , une théorie plus lumineuse & un traitement moins empyrique. Citesius a publié un Traité de la colique de Poitou. Nous invitons quelque Médecin habile Observateur , à nous en donner un pareil sur la colique des Peintres , à bien distinguer sur-tout les symptomes particuliers à chaque espece de poisons , à faire voir en quoi differe la colique des Plombiers de celle qui est produite par l'orpin , par le mercure , &c. En un mot de nous tirer de l'espece d'empyrisme où nous sommes réduits au sujet d'une maladie aussi funeste.

Vidimus in Arte minus peritos hunc morbum non intellexisse.



ESSAI sur l'usage des Alimens, pour servir de Commentaire aux Livres diététiques d'Hippocrate, Tome II. à Paris, chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange; les deux volumes reliés, prix, 5 livres.

Dans la première Partie de cet Ouvrage, M. Lorry nous a fait connaître la matière nutritive, & les changemens qu'elle éprouve dans tous les corps de la nature, depuis l'instant où elle se forme & se développe, jusqu'à celui où elle est prête à se détruire, & à rentrer dans le sein de la terre d'où elle est déjà sortie. Il s'agit dans ce volume d'un des objets les plus intéressans pour les hommes; c'est d'apprendre l'art & les moyens de faire un choix judicieux de leurs alimens conformément à leurs tempéramens, & de les proportionner à leurs forces. Avant d'entrer en matière, l'Auteur a cru devoir traiter dans des Préliminaires très-longs, de la source physique de la différence des hommes, & faire voir ce qui caractérise essentiellement les tempéramens. Il examine la nature & les propriétés des fibres; il établit les différences générales des hommes du côté des solides; la différence méchanique des solides entre eux, celle des solides dans leur organisation,

& enfin celle des fluides. Ces notions préliminaires sont le fruit des leçons excellentes que l'Auteur a puisées de vive voix dans les Cours qu'il a faits chez un des plus grands Anatomistes de cette Capitale. On y reconnoît aussi les préceptes du sçavant Van-Suettien, de Baglivi, & des meilleurs Auteurs qui ont écrit sur cette matière.

L'Auteur dans le premier Chapitre, établit la différence du régime, suivant les différens tempéramens. Après avoir proscrit avec raison la doctrine des Anciens sur cet objet. Il donne la division des différens tempéramens, & les signes qui les caractérisent. Il présente ensuite les alimens qui sont appropriés à chacun d'eux, la boisson qui leur est la plus convenable, & il répand de trèsgrandes lumières sur cette branche essentielle de la Médecine préservative. Ce que l'Auteur avance sur les constitutions particulières des différentes parties du corps dans les mêmes sujets, comme l'estomac & la poitrine, n'est pas moins intéressant. Ce Chapitre est plein de bons préceptes & d'avis salutaires à tout homme qui veut être son propre Médecin, au moins en cette partie. On trouve après cet article, des règles de régime nécessaires dans les différens états & les différens périodes de la vie. Les femmes, les enfants, les hommes depuis l'âge de puberté jusqu'à la vieillesse décrépite, n'y sont pas oubliés.

oubliés. L'Auteur même a entré dans des détails intéressans à chacun de ces âges. Il propose ensuite les moyens de prolonger sa vie par le régime, de-là il descend jusqu'aux Soldats & jusqu'aux Laboureurs, auxquels il ne craint pas de prescrire des loix, quoique cette espece d'hommes semble n'être faite que pour ne s'affujettir à aucune. Les artisans sédentaires, les femmes oisives sont chacuns dans leur classe, avec des avis & des leçons qui leur sont propres, & qui ne peuvent que leur être très-salutaires. L'Auteur paroît sur-tout avoir redoublé ses efforts pour un genre particulier d'hommes, faits pour l'ornement de la société. Ce sont les Gens de Lettres. L'affinité qu'a cet état avec celui de M. Lorry, l'a sans doute rendu plus attentif sur cet objet; aussi ce qu'on trouve dans ce Chapitre sur cette matière, est un des morceaux des mieux travaillés de l'Ouvrage. L'article qui concerne le régime des passions de l'ame, est très-bien traité, & convient à tous ceux d'entre les hommes qui sentent qu'ils en ont une. Le troisième Chapitre roule sur les différens régimes qu'exigent les climats & les saisons. L'Auteur y développe l'action générale & méchanique des climats & des saisons, celle de la chaleur sur le corps, au printemps, dans l'été, dans les climats chauds, tant pour les habitans naturels, que pour ceux qui n'y sont pas habitués.

M. Lorry considere en vrai Médecin les avantages du caffé, du chocolat & des boissons à la glace, relativement aux différens tempéramens. Il expose ensuite les effets de la chaleur & de l'humidité combinées ensemble, & il prescrit le régime auquel il faut s'astreindre dans cette constitution. Il en est de même de l'hyver, du printemps, de l'automne, des variations des saisons, des vents, des tempêtes. On trouve dans toutes ces circonstances de quoi se satisfaire, & prévenir des accidens fâcheux. L'Auteur passe de-là aux maladies aiguës, & en explique la nature. Il proportionne les différens degrés de régime à la force & à la vigueur de ces sortes de maladies, à leurs redoublemens, tant pour celles de la poitrine que pour celles de l'estomac. Ceci est de la dernière importance pour tout Médecin qui veut agir avec quelques lumières, dans le traitement des maladies aiguës. Ce qui concerne les maladies chroniques & les affections des nerfs, est également utile & avantageux à tous les hommes, & aux Médecins en particulier. La saine doctrine d'Hippocrate & des Anciens, y brille de toutes parts. Il paroît que M. Lorry les a beaucoup lus, & a su en bien profiter ; mais ne pourroit-on pas lui reprocher d'en être un peu trop enthousiasmé ? Les fréquentes & vives sorties qu'il fait dans sa Préface sur les novateurs, semblent le

prouver. Nous respectons la doctrine des Anciens, & sur-tout celle d'Hippocrate ; mais nous croyons en même tems qu'on peut augmenter leurs connaissances , & même produire dans certaines parties quelque chose de mieux que ce dont ils nous ont laissé la propriété. Au reste quoique ce volume soit plus châtié que le premier, nous y voyons quelques expressions qui nous y semblent déplacées, telles que *l'acerbité des fruits, une vieillesse fraîche*, &c. La modestie dont l'Auteur semble donner des preuves dans ses écrits , nous fait espérer qu'il ne nous fçaura pas mauvais gré des réflexions que nous prenons la liberté de faire sur ses Ouvrages , qui sont d'ailleurs frappés au coin du bon Médecin & de l'homme d'esprit.



*COLLECTION de Theses Medico-Chirurgicales, sur les points les plus importans de la Chirurgie théorique & pratique, recueillies & publiées par M. le Baron DE HALLER, & rédigées en françois par M ***. Tom. I. à Paris, chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue S. Séverin. Prix relié, 2 liv. 10 sols.*

C'est un usage constamment suivi dans toutes les Facultés de Médecine, que ceux qui aspirent à y prendre des dégrés, y donnent & soutiennent, pour faire preuve de leur capacité, des Thèses, ou Dissertations sur différens points de l'art de guérir. Un grand nombre de ces pièces méritent de passer à la postérité, contenant des vérités intéressantes, des observations nouvelles, des cures singulieres & frappantes, souvent même des découvertes précieuses, qui ne se trouvent conservées dans aucun autre monument. Cependant ces sortes d'ouvrages, quelque travail qu'ils ayent coûté à leurs Auteurs, sont assez généralement destinés à jouir d'une réputation passagere. Publiés dans des Ecoles fort éloignées les unes des autres, ne contenant que quelques feuilles d'impression, la collection en est très-difficile & très-couteuse; d'ailleurs on ne peut

disconvenir que dans le nombre de Thèses qui paroissent dans les Universités les plus fameuses de l'Europe , il n'y en ait beaucoup de médiocres , ne roulant que sur des questions communes & rebatues , traitant problématiquement des vérités reconnues universellement , remplies de détails ennuyeux & inutiles , présentées avec une affectation ridicule pour le style , ou avec une négligence impardonnable.

On peut regarder une bonne Thèse comme le chef-d'œuvre de chaque particulier ; mais comme elles n'ont pas toutes ce caractère , une collection des meilleures pièces de ce genre étoit donc un ouvrage qui manquoit à la Médecine ; mais cette collection exigeoit pour Auteur un homme qui eut la confiance de l'Univers Médecin , soit par la sûreté de son goût , soit par l'étendue vaste de ses connaissances , soit enfin par la réputation brillante qu'il auroit méritée ; toutes ces qualités se trouvent dans M. le Baron de Haller.

Un travail de la nature de celui qu'a entrepris ce laborieux Médecin , en même-tems qu'il conserve à la postérité des morceaux qui seroient perdus pour elle , ranime l'émulation , & établit nécessairement une circulation de connaissances , & une espece de rivalité entre toutes les Ecoles de l'Europe. Les Auteurs des Thèses font

118 COLLECTION DÉ THÈSES

déformais intéressés à produire des pièces finies & frappantes, au moins ne seront-ils plus excusables d'en donner qui soient faibles, la réputation n'en étant plus éphémère & concentrée dans le lieu où elles paraissent.

Il ne faut pas regarder les Thèses qui sont dans ce Recueil, comme de pures chimères, hérissées de citations inutiles, enflées d'idées systématiques, & chargées d'un préambule banal & fastidieux ; ce sont de pures observations privées de tout ornement, & qui n'ont d'autre parure que celle de la vérité & de l'utilité.

Toutes les Thèses contenues dans cet Ouvrage intitulé : *Disputationes Chirurgicæ*, ont paru avec éclat dans les Collèges de Médecine les plus célèbres de l'Europe, & la plupart ont pour Auteurs des hommes consommés également dans la pratique de la Chirurgie que dans celle de la Médecine. Cette collection est en cinq volumes. *in-4°*. M. le Baron de Haller a rassemblé dans le premier & le second, les meilleures Dissertations sur les maladies de la tête, du col & de la poitrine, les affections des yeux ; les opérations qu'elles exigent y sont aussi traitées dans une grande étendue.

Le troisième volume renferme les Dissertations choisies sur les maladies du bas-ventre

tre ; il est terminé par des Dissertations sur plusieurs points relatifs à l'art des Accouchemens.

Dans le quatrième volume, on trouve ce qui a paru de mieux sur l'opération de la taille, sur les moyens qu'on a imaginés pour dissoudre la pierre. Le reste de l'Ouvrage est destiné aux maladies des extrémités.

L'idée que nous donnons de la Collection Chirurgicale de M. de Haller, suffit pour faire entrevoir qu'elle est faite pour aller de pair avec ce que nous avons de mieux en Médecine, & que ce Livre peut figurer à merveille auprès des Mémoires des Académies les plus célèbres.

Nous croyons même devoir faire sentir que cet Ouvrage est en partie modelé sur notre Journal, & que le suffrage que le Public daigne accorder à celui-ci, est un présage heureux en faveur de l'autre.

Mais on ne peut se dissimuler que le Recueil publié par M. de Haller, n'est pas à la portée de tous ceux qui en pourroient profiter, étant écrit en latin & d'un prix au-dessus des facultés de bien des personnes qui ont beaucoup d'autres livres à acheter.

L'ouvrage que l'on publie aujourd'hui obvie à ces deux inconvénients ; il ne céde en rien à la Collection latine ; on peut même dire qu'il est au-dessus, puisqu'il a le mérite

d'être plus concis & plus épuré ; & pour en être convaincu , il suffit de faire attention que ce Recueil renfermant beaucoup de Dissertations sur le même sujet , il doit y avoir bien des choses répétées , des expositions anatomiques , des explications , des détails d'opérations présentés dans plusieurs endroits. Ainsi cet Ouvrage ne feroit ni moins curieux , ni moins instructif , si en supprimant d'une pièce ce qui se trouve dans celle qui la précéde , on ne laissoit à chaque dissertation que ce qui lui est propre , le sentiment qu'on y défend , les observations ou les découvertes qui en font l'objet , les moyens nouveaux ou peu connus que présente l'Auteur pour la guérison de quelque maladie , la manœuvre ou les instrumens qu'il propose pour quelque opération ; enfin ses vues & ses idées particulières par rapport à quelque point concernant la théorie ou la pratique de la Médecine.

Voilà le projet de notre Traducteur. Il nous apprend que pour l'exécuter il a lu plusieurs fois chaque dissertation ; & après s'être rendu maître de la matière , il fait de la Pièce Latine une Pièce Franoise plus courte , où l'Auteur paroît lui-même exposer ses sentiments ; quelquefois il se contente d'en donner un extrait assez étendu pour pouvoir tenir lieu de l'Ouvrage même , mais soit qu'il se serve de l'un ou de l'autre de ces moyens ,

ou des deux à la fois, il ne présente jamais que ce qui se trouve dans l'Original.

C'est en suivant ce plan, qu'il nous a donné dans un volume *in-12* quarante Dissertations, qui occupent un volume *in-4°* de l'Ouvrage Latin. Ce premier volume contient toutes les Theses sur les maladies de la tête, du col & de la poitrine, & quelques-unes de celles qui ont été publiées sur les maladies du bas-ventre. Notre Auteur compte donner dans un volume séparé, ce qui se trouve dans ce Recueil sur les maladies des yeux.

Il ne nous est gueres possible de rendre compte des Dissertations contenues dans ce premier volume. Il nous suffit de dire que les questions les plus intéressantes & les plus utiles de la Chirurgie-pratique, y sont discutées à fond avec clarté, & à la portée même des Etudiants. Nous ignorons à qui nous sommes redevables de cet Ouvrage; mais il ne peut être parti que de la plume d'un homme bien versé dans les matières Anatomiques & Chirurgicales.



ÉLÉMENS de Chymie suivant les principes de Becker & de Stahl, traduits du Latin sur la seconde édition de M. Juncker; par M. DE MACHY, Apothicaire de l'Hôtel-Dieu. Six vol. in-12. Prix reliés 15 liv. A Paris, chez Simeon-Prosper Hardy, Libraire, rue S. Jacques.

On ne peut faire plus de plaisir au Public Chymiste, que de lui donner les excellentes productions de Becker & de Stahl. Depuis long-tems ces deux grands hommes ont fait l'honneur de leur patrie, & de toute l'Europe, & ils ont servi à diriger dans le chemin de la vérité les artistes de ce siècle. Nos meilleurs Auteurs n'ont pas craint de puiser dans ces deux sources. M. Juncker n'a pas eu moins de gloire en concentrant, pour ainsi dire, leurs Ecrits volumineux, & en ornant son Analyse de ce que les Auteurs antérieurs à Becker & à Stahl ont pu dire de meilleur. C'est pour parler en Chymiste, un *Extrait*, dans lequel le *Caput mortuum* est rejetté, les parties essentielles sont conservées, rapprochées, & produisent un meilleur effet. Le Traducteur ne s'est pas borné à rendre d'une langue dans l'autre cet Ouvrage excellent. Des Notes répandues avec intelligence &

économie, en augmentent l'intérêt & l'utilité.

Après une courte histoire de la Chymie, & des Auteurs fameux qui y ont brillé dans tous les genres, on trouve sur les principes, sur le mélange des corps, sur les instrumens tant naturels qu'artificiels, sur la terre & l'eau autant de Chapitres, dans chacun desquels les expériences, les raisonnemens, l'érudition font également honneur à l'Auteur. On y établit la définition de la chose qu'on traite, ses caractères distinctifs, ses parties constitutantes, ses propriétés & même ses vertus; souvent on y trouve les différens sentimens des Auteurs exposés, discutés avec sagacité.

Dans le second volume on considere en général toutes les opérations; la décomposition, la récomposition font le but où tendent tous les différens moyens employés par les Artistes, soit qu'ils distillent, ou qu'ils dissolvent, ou qu'ils exécutent toute autre opération; ils détruisent un corps, ou ils en recomposent un autre. Le plus souvent, ces deux changemens se font en même tems, & font la suite l'un de l'autre. On rencontre ici une infinité de procédés qu'on regardoit comme des secrets, & qui ne l'étoient que, parce qu'ils étoient noyés dans le verbiage obscur de leurs Auteurs; nouvelle obligation qu'on a à M. Juncker & à son Traducteur.

Il étoit naturel à un Chymiste Allemand de commencer à traiter des métaux avant tous les autres corps ; l'abondance , la richesse des mines de toute espece qui sont répandues dans cette partie de l'Europe , engagent les Artistes qui l'habitent à s'appliquer aux connoissances Physiques , qui en facilitent la découverte , à employer tout leur génie pour inventer les moyens de les exploiter avec plus d'avantage , ou même de les améliorer : aussi les voit-on , par goût ou par enthousiasme , croire de bonne foi à la transmutation , respecter des énigmes qu'Œdipe n'expliqueroit pas , & louer à toute outrance des Ouvrages qui paroissent assez médiocres.

Les mines sont-elles du même tems que la création du globe ? Seroient-elles une conséquence du bouleversement général qu'y a causé le déluge ? A quelles marques reconnoît-on les mines primitives de celles qui naissent de la destruction de celles-ci ? Les métaux se reproduisent-ils ? Ce sont toutes questions curieuses , auxquelles on trouve dans le troisième volume de cet Ouvrage des réponses satisfaisantes. Ce qui ne doit être que conjecture , y est distingué de ce qui est d'une évidence constatée.

On pourroit en général distinguer les parties constitutantes des corps , en terre , en eau , en huile & en sel ; encore ces deux

élémens sont-ils, suivant Becker & Stahl, des résultats de la combinaison des premières; & en conséquence on peut établir deux sortes de corps, les corps sulphureux & les corps salins. Parmi les premiers les uns sont naturels, & ce sont les bitumes, le soufre, le pétrole, les graisses, le suif, l'axonge, les résines & les baumes; d'autres sont le produit de l'Art, tels sont le soufre artificiel de Stahl, les huiles essentielles, les huiles empymématiques, le pyrophore & le phosphore. M. Margraff a beaucoup travaillé sur ce dernier, & on revendique pour M. Homberg l'honneur de la découverte du second; la rectification des huiles empymématiques y occupe un Chapitre intéressant; enfin on a sur cette espèce de corps un fond de doctrine qu'on trouveroit difficilement ailleurs.

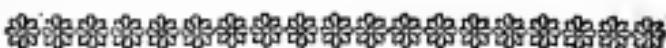
L'Auteur examine dans le cinquième volume les mixtes salins, en traitant d'abord de l'acide vitriolique qui est le plus simple, ensuite des autres acides minéraux, puis des alcalis tant fixes que volatils, & enfin des sels neutres. Nous ferons mention ici d'un Chapitre qui devroit être dans ce volume, & qu'on ne trouve qu'à la fin du dernier; il est tout neuf, même pour ceux qui connaissent l'original latin. C'est un Traité de l'acide sulphureux volatil, que M. Langius, ami de M. Juncker, a fait pour l'édition allemande de cet Ouvrage.

Enfin on traite de la fermentation en général & de ses trois especes, la fermentation vineuse, à laquelle sont sujets le raisin, les pommes, l'orge, le miel, &c. & qui produit le vin, la biere, l'esprit de vin & le tartre; la fermentation qui convertit en vinaigre les produits de cette premiere; enfin la fermentation putride qui décomposant tous les corps, les réduit en terre & en eau par l'exhalaison de leurs parties les plus volatiles.

Le titre d'*Elémens de Chymie* que M. D*** a substitué à celui de l'Auteur Latin, est confirmé par la distribution générale de cet Ouvrage, qui en effet contient non seulement les principes généraux de cet Art, mais encore les notions particulières aux différens corps qu'on y traite. Le latin de M. Juncker, tout facile à entendre qu'il est, porte cependant dans l'esprit du Lecteur une langueur qui y est entretenue par la monotonie continue & la multiplicité des sousdivisions. Tous ces désavantages disparaissent dans le François; tout y est lié; la clarté, la concision, la variété du style attachent & intéressent; & c'est sans contredit le comble de l'honneur que doit attendre de son Ouvrage un simple Traducteur.

A l'égard des Notes de M. de Machy, elles sont nécessaires, & figurent très-bien auprès du texte même de l'Auteur. Quel-

ques-unes seulement paroissent contenir un peu de fiel & de personalités ; c'est une tache pour l'ouvrage, & un défaut que nous ne voulons pas excuser. Nous présumons assez favorablement du caractère de M. de Machy, pour croire qu'il en est sincérement fâché, & que son cœur désapprouve à présent ce que son esprit a dit.



HÉMORRAGIES

Occasionnées par des sangsues, par M. PAS-SERAT DE LA CHAPELLE, Médecin du Roi à Mahon.

PREMIERE OBSERVATION.

Le nommé Gaudin, dit Saint-André, Sergent au Régiment Royal, Compagnie de la Ferté, âgé de trente-cinq ans, d'un tempérament assez délicat, foiblement constitué des organes de la respiration, s'apperçut dès le premier Août dernier d'un crachement de sang, d'abord en très-petite quantité, & accompagné de toux, qui ayant augmenté journellement, devint si considérable, qu'il contraignit le malade de se rendre à l'Hôpital le 15 du même mois, pour s'y faire traiter. Comme il m'annonça avoir été autrefois su-

jet à des maladies de poitrine avec crachement sanguinolent, & notamment il y a deux ans dans un rhume violent. Je présumai que le peu de ressort de la texture pulmonaire auroit pu donner lieu à l'hémophytie ; la copieuse quantité de sang qu'il évacuoit à tout instant, des inquiétudes avec douleurs sourdes qui n'étoient point dans le centre de la poitrine, m'ont fait soupçonner une ouverture dans un gros vaisseau, ou une varicosité ouverte qui étoit intarissable.

Sur un tel pronostic les saignées, les remèdes alimenteux, incraffans, associés avec des astringens, ont été vainement mis en œuvre jusqu'au 7 Septembre, que le malade à huit heures du matin croyant avoir la luette relâchée, demanda à un garçon Apothicaire du vinaigre pour se garganiser ; ce qui sans doute fit lâcher prise à une sangsue de six pouces au moins de longueur, qui étoit à l'entrée du pharynx. Le chatouillement que le malade ressentit au gozier, la lui fit rejeter vivante & bien nourrie ; le sang parut encore jusqu'à midi du même jour qu'elle étoit sortie ; dès-lors l'hémorragie a totalement cessé ; elle avoit été copieuse, sur-tout dans les quinze derniers jours.

On peut croire que le malade indépendamment de quatre saignées, peut avoir perdu douze livres de sang ; on a remplacé cette

cette évacuation par une nourriture douce, humectante & incrasstante, qui l'a remis à vue d'œil en peu de jours.

II. OBSERVATION,

Laplace, dit Vadeboncœur, âgé de quarante-deux ans, Soldat au Régiment de Médoc, Compagnie de La Boucherolle, s'aperçut qu'il crachoit du sang sans désigner précisément le tems où cela avoit commencé ; car dans les premiers jours les crachats étoient à peine teints ; mais l'hémorragie ayant augmenté insensiblement jusqu'à l'affaiblir, il entra à l'Hôpital le 27 Août dernier pour se faire guérir, se plaignant de toux & de douleurs vagues dans la poitrine. Je pratiquai à - peu - près les mêmes remèdes qu'au Sergent de Royal, avec aussi peu de succès, jusqu'au 14 Septembre au matin, que le malade dont je trouvai la voix changée, me dit qu'il ne pouvoit mettre son col, à cause d'un embarras qu'il avoit dans le fonds du gozier depuis huit à dix heures, qui lui gênoit beaucoup la déglutition. Le sang qui se manifestoit chaque fois qu'il crachoit, me fit soupçonner une sangsue pour cause de l'hémorragie ; l'inspection réalisa mes conjectures ; je vis la sangsue attachée derrière la luette ; & quand il fut question de la pincer,

elle échappa à l'instrument, & se précipita tout de suite dans l'œsophage ; mais le Chirurgien qui s'étoit chargé d'examiner la gorge du malade de tems en tems, vit de nouveau cette sangsue attachée à côté de la luette, d'où il la tira au moyen du Bec de Corbin. Elle étoit de moitié moins grosse que l'autre ; l'hémorragie à laquelle elle a donné lieu, est par conséquent bien moindre ; elle a pu faire perdre à ce Soldat environ cinq livres de sang ; le sujet étant d'ailleurs assez robuste, a été bientôt rétabli.

III. OBSERVATION.

Laurent, dit Laurent, du Régiment Royal, Compagnie de Detournel, âgé de vingt-un ans, après quatre à cinq jours de crachement de sang à peine marqué, sans aucune douleur de poitrine, sentant depuis quelques heures un chatouillement dans le gozier, vint à l'Hôpital le 18 Septembre. Je l'examinai, & je vis une petite sangsue de huit à dix lignes de longueur, qui causoit l'hémorragie. On ne put l'avoir qu'après avoir attendu patiemment presque un jour entier, qu'elle s'attachât fortement au fonds de la gorge, parce que pour peu qu'on la touchât, elle se retirroit sur le champ dans l'œsophage ; il a été difficile d'en débarrasser le malade,

IV. OBSERVATION.

Millier, dit Sans-souci, du Régiment Royal, Compagnie de Buffy, âgé de vingt ans, crachoit du sang assez considérablement avec une toux opiniâtre, depuis sept jours, & perdoit du sang par le nez depuis deux; la toux s'étoit beaucoup calmée quand ce dernier accident s'est manifesté; & le malade sentant un embarras dans la gorge, un mouvement vermiculaire dans le trou palatin, continué souvent jusques dans le nez, vint se faire visiter le 21 Septembre. La première inspection que je fis du fond de la bouche, me fit découvrir une sangsue d'environ deux pouces de longueur, dont l'extraction fut faite dans le même instant. Ces deux derniers malades n'ont resté que deux jours à l'Hôpital, & ont rejoint leurs Compagnies.

Il y a lieu de présumer que ces sangsues dont on ne s'est pas d'abord apperçu, parce qu'elles étoient trop petites, se sont trouvées dans les eaux de fontaine, qui sont mal-propres, pleines d'insectes & très mal-faines dans cette Isle. Elles auront resté plusieurs jours dans le corps des malades, sans donner des preuves de leur existence; elles n'ont même été probablement que peu de tems renfermées dans l'estomac, si l'on peut supposer qu'elles y soient parvenues avec l'eau

132 HEMORRAGIES OCCASIONNÉES

dans laquelle elles étoient. La succion auroit pu révolter cet organe, & faire naître des nausées, ce dont les malades ne se sont jamais plaint. Il y a apparence qu'elles ont pris croissance dans l'œsophage où étoit leur siège principal ; elles ne sont même remontées à l'entrée du pharynx, que pour se soustraire à la chaleur des organes internes, & profiter de la fraîcheur du fond de la bouche ; la toux ici, signe équivoque, qui fatiguoit les malades, n'étoit dûe qu'à l'irritation du canal alimentaire, la distribution de la paire vague la pouvoit aussi faire naître sympathiquement.

Il est évident par ces observations, que quand on a été assez malheureux d'avaler une sangsue, elle remonte plutôt au gozier pour rechercher le frais, que de rester enfermée dans le ventricule & suivre le canal intestinal, où la chaleur interne & la nature des alimens semblent nuire à son séjour.

Au surplus je pense que quand on sçauroit indubitablement qu'une sangsue seroit la cause d'une hémorragie, qu'on auroit preuve certaine qu'elle seroit renfermée dans l'estomac où l'instrument ne pourroit être porté, il n'y auroit point à hésiter de donner au malade de l'eau salée ou plutôt vinaigrée, pour interrompre par l'acide la succion, & provoquer la sortie de la sangsue par quelques grains de tartre stibié prudemment administrés : mais ces remèdes pourroient être fau-

éifs ; il ne faudroit y recourir qu'autant qu'on auroit attendu vainement que la sangsue vînt s'attacher au fond de la gorge, ou qu'on auroit tenté de la faire mourir par le vinaigre, le suc de citron & les huileux. Les accidens d'ailleurs plus ou moins urgents, déterminent au parti sage ou quelquefois douteux, qu'on est obligé de prendre pour guérir.

Il est étonnant que la nourriture & la boisson de ces Soldats, n'ayent point empêché ces sangsues de croître. Il est vrai que le Sergent, homme sobre, s'est fort observé dès qu'il a vu qu'il crachoit du sang : il s'est tenu presque toujours à la diette blanche ; mais les Soldats n'ont pas été aussi scrupuleusement exacts.

DE S C R I P T I O N

De la colique à laquelle sont exposés les ouvriers qui travaillent aux mines de plomb de Lead-Hils, extraite d'une Lettre écrite par M. WILSON, Chirurgien de Durifdeer.

Dans le premier degré de cette maladie les malades sentent du malaise, & une pesanteur dans l'estomac, sur-tout vers l'orifice supérieure ; quelquefois elle commence par une colique dans les intestins : leur salive

est douce & bleuâtre comme lorsqu'on a mâché du plomb, le pouls est petit, la peau froide, & souvent couverte d'une sueur gluante. Ils ont les jambes foibles & engourdis, ils sont abbattus, perdent l'appétit, & ne digèrent rien de ce qu'ils mangent. Quelquefois la maladie se termine par une diarrhée; mais si cette diarrhée dure trop long-tems, elle est d'un funeste présage. Dans cet état les malades marchent & travaillent encore.

Si les symptômes continuent, ou si le malade s'amuse à boire des liqueurs fortes ayant l'estomac plein, ou après avoir travaillé au plomb, il survient une douleur fixe à l'estomac, ou à la partie inférieure du bas-ventre qui s'étend quelquefois d'un *os ilium* à l'autre. Le malade est très-constipé, ce qui est souvent accompagné de très-grandes douleurs dans les intestins; le pouls s'élève, il survient de la chaleur à la peau, des vertiges, de très-grandes douleurs à la tête, à quoi succéde une espece d'insensibilité, & un délire furieux au point que le malade se déchire lui-même avec ses dents, les extrémités entrent en convulsion, le corps s'affaiblit, le pouls devient intermittent, & le malade meurt comateux & apoplectique.

On attribue cette maladie aux vapeurs qui s'élèvent du plomb pendant qu'on le fond, de-là vient que les habitans l'appellent *Mill-*

reeck la *vapeur des moulins* : car on donne dans ce pays le nom de moulin aux ateliers où l'on fond le plomb , parce que c'est l'eau qui en fait aller les soufflets. Tous les animaux qui respirent cette vapeur , ou qui brouttent l'herbe sur laquelle elle se dépose , éprouvent les mêmes symptômes que les hommes.

M. *Wilson* n'ayant pu ouvrir les cadavres des personnes mortes de cette maladie , il ouvrit un chien qui en avoit été attaqué ; il trouva la tunique interne de l'estomac & des intestins couverte d'une poussière de plomb qui faisoit croûte en certains endroits. Il y avoit quelques parties des intestins qui étoient enflammées , d'autres qui commençoiient à tomber en mortification , & étoient même percées. Les excréments étoient durs & en petite quantité ; les tuniques des intestins étoient fort épaissies , & leur cavité beaucoup diminuée.

On guérit aisément cette maladie lorsqu'elle est encore dans son premier degré ; mais si l'on attend pour faire des remèdes que le malade ait éprouvé des vertiges , le succès en est moins sûr : quand elle est plus avancée elle est presque toujours mortelle.

Nous ne dirons rien des précautions qu'on indique aux mineurs pour se mettre à l'abri d'une si cruelle maladie ; & nous en viendrons à la cure qui est exactement la même

que celle qu'on emploie à la Charité des hommes à Paris : c'est-à-dire, qu'on la fait consister principalement dans les émétiques & les purgatifs les plus forts, qu'on répète tant qu'il subsiste quelques douleurs dans l'estomac ; si leur action est trop vive, on calme les désordres qu'ils ont causés par de l'opium, qu'on ne donne qu'à très-petite dose pour ne pas augmenter la constipation qui est le symptôme le plus fâcheux de cette maladie : c'est pour la prévenir qu'on fait prendre au malade une grande quantité de lavemens émolliens anodins & laxatifs ; si le ventre s'enflamme, on y applique des fomentations émollientes. Lorsque le malade a rendu du sang par les selles, on commence par remédier à ce symptôme avec des lavemens balsamiques, ensuite on a recours aux émétiques.

OBSERVATION ANATOMIQUE

Sur une nouvelle clef du crâne, par M. A. PETIT, Docteur-Régent en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie, ancien Professeur d'Anatomie, &c.

Rien n'est petit en Anatomie : souvent le détail le plus mince & le plus inutile en apparence jette du jour & fournit des vues

sur les causes & le traitement de certaines maladies ; j'ai toujours pensé que ce qu'on nomme les grandes découvertes dans cette science , comme la circulation , l'art des injections , les merveilleuses observations microscopiques de Levenoëke , &c. n'ont presque servi qu'à satisfaire la curiosité des Philosophes ; l'art de guérir n'en est , ce me semble , devenu ni plus parfait , ni plus sûr , & , je ne crains point de l'avancer , l'Anatomiste qui le premier nous a fait remarquer l'adhérence de la dure-mère au crâne , ou celui qui seulement nous a donné l'exacte description des arteres du bras & de l'aponévrose du biceps , a jusqu'à présent mieux mérité de l'humanité , que tous les faiseurs d'injections fines , tous les observateurs à microscope , &c. Je ne crois pas qu'il y ait des Médecins pour qui cette idée soit un paradoxe : s'il s'en trouve , ils ne sont guères dignes du nom qu'ils portent. C'est à ceux qui le méritent à juger de l'utilité de l'observation suivante.

Il y a long-tems que les Anatomistes connaissent ces petits os qui se rencontrent dans presque tous les crânes , entre les pariétaux & l'occipital , dans la suture lambdoïde ; ils les ont appellés *clefs* du crâne , pour les raisons que personne n'ignore ; il est vrai que cette dénomination n'est pas des meilleures ; on auroit une fausse idée de la chose ,

si l'on faissoit celle que le mot présente ; il s'en manque beaucoup que ces os soient au crâne ce qu'est à une voûte la pierre du milieu , que les Architectes appellent la *clef* : je me sers de ce terme parce qu'il est consacré par l'usage , ayant toujours été d'avis que c'est augmenter les difficultés , & retarder les progrès des sciences , que d'en changer arbitrairement la nomenclature.

Ces os sont les mêmes que d'autres appellent *Vormiens* , du nom de *Vormius* , qui le premier en a donné une aussi bonne description que le peuvent permettre leurs variétés , & leur peu de régularité : je ne fâche pas qu'aucun Ecrivain ait parlé d'un autre os , que depuis plusieurs années j'ai fait voir dans mes Cours , & qui se rencontre quelquefois entre l'extrémité de la grande aile temporale du sphénoïde ; & l'angle antérieur & inférieur du pariétal.

Cet os , ou cette clef , (car je lui donne aussi ce nom parce qu'il ressemble à plusieurs égards aux autres clefs du crâne) cet os , dis-je , est communément quadrangulaire , & formant un parallélogramme irrégulier ; il a pour l'ordinaire un travers de doigt de haut dans les adultes , sur un peu plus de large. Sa surface extérieure est égale & légèrement enfoncée ; l'interne est moins unie , & creusée par un sillon qui loge le tronc principal de l'artère épineuse qui se distribue à la

dure-mère. Il est comme la plupart des autres os du crâne composé de deux tables, mais minces & presque confondues ; chacun de ses bords est taillé en biseau, de façon qu'il se joint avec les os voisins par cette espèce de suture qu'on appelle *écailléeuse* ; c'est avec l'angle antérieur & inférieur du pariétal qu'il s'unit en haut ; il le fait en bas avec l'extrémité de l'aile temporale du sphénoïde ; il s'articule en arrière avec la portion écailléeuse du temporal, & en devant avec la partie inférieure du frontal.

On peut bien penser que cet os n'existe pas plus dans les crânes des enfans nouveaux nés, que les autres clefs de la suture lambdoïde : on ne trouve à leur place qu'une membrane forte, épaisse, qui résulte de la cohésion du pérocrâne & de la dure-mère, & dans l'intérieur de laquelle les os doivent par la suite se former : cette membrane fait alors une ouverture quarrée assez considérable, que je nomme la fontanelle inférieure & antérieure, pour la distinguer d'une autre ouverture encore plus grande, mais bien plus irrégulière, qui se trouve entre l'occipital & la portion mastoïdienne du temporal, & que j'ai cru devoir appeler la fontanelle postérieure & inférieure du crâne.

L'os dont nous venons de donner la description ne se rencontre pas dans la plupart des sujets ; mais il suffit qu'on le trouve

quelquefois pour que nous n'en négligions pas la connoissance : il est rare que dans les adultes l'os du front soit de deux pièces réunies par le prolongement de la future sagittale ; en est-il moins important d'avertir que cela peut arriver , & de fait arrive de tems en tems.

Quand la membrane qui ferme la fontanelle antérieure & inférieure commence à s'osssifier dans son milieu , l'os dont nous venons de parler prend naissance , parce qu'alors l'osssification gagnant insensiblement du centre à la circonference , elle s'avance enfin jusqu'aux bords voisins de l'aile du sphénoïde & du pariétal , & les rencontrant parfaitement endurcis les pièces ne peuvent se confondre , & dans leur rencontre il se fait une future. Tous les autres os Vormiens se forment par le même méchanisme , aussi bien que le petit os triangulaire que j'ai vu plusieurs fois au bout de la future sagittale , en devant , dans le lieu ou la grande fontanelle existoit dans les enfans.

Il me semble que l'exposition qui vient d'être faite peut avoir son utilité dans certaines circonstances : par exemple , après quelque coup violent porté dans la région temporale , si l'os se trouvoit à nud , ou que le Chirurgien fut obligé de le découvrir , comme on ne s'attend à trouver qu'une eule future transversale , supposé que notre

nouvelle clef existât, il y en auroit deux ; & il est clair que si l'on n'étoit pas prévenu, on en pourroit prendre une pour une fracture, & cela d'autant plus aisément que l'union de ces os se fait par une ligne droite ; on l'a dit bien des fois, Hippocrate n'a point fait difficulté d'avouer qu'il lui étoit arrivé de prendre de simples sutures pour des fractures.

O B S E R V A T I O N

*Sur la rupture du tendon d'Achille, par
M. MONRO, Professeur en Médecine à
Edimbourg.*

M. Monro ayant eu le malheur de se casser le tendon d'Achille de la jambe gauche, a cru devoir faire part au Public de la méthode qu'il avoit suivie pour se guérir ; méthode qui lui a si bien réussi, qu'il ne lui reste ni douleur, ni roideur, ni foibleesse, ni même de marque sensible de son accident.

Son tendon fit en se rompant, un bruit aussi fort que celui qu'auroit fait une noix qu'il auroit écrasée avec le pied ; la sensation qu'il éprouva, lui fit croire que le talon de son soulier étoit entré dans un trou.

Dès qu'il se fut apperçu de son accident, il prit son pied de la main droite, l'éta

de force , & pressant son gras de jambe avec l'autre main , il attendit du secours dans cette posture. On lui appliqua d'abord des compresses sur le dos du pied , qu'on tâcha d'assujettir dans la plus grande extension , au moyen d'un morceau de planche & d'un bandage ; mais ayant été fort incommodé de cet appareil , il eut recours au suivant.

Il se fit faire un chausson d'un double cou-
til bien matelassé , qu'il fit ensuite percer par
le bout , afin que ses doigts y fussent plus à
l'aise : au talon de cette espece de chaussure
étoit cousue une forte laniere de cuir ; cette
laniere devoit se boucler à une demi-guêtre
qui n'embrassoit que le gras de la jambe , &
qui se laçoit par-dessus ; il y avoit fait faire
deux rangs d'œillets de chaque côté , afin de
pouvoir la serrer à volonté.

Tout étant prêt , il enveloppa son pied &
sa jambe dans une flanelle imprégnée des
vapeurs du benjoin ; ayant mis son chausson
& sa guêtre , il passa la laniere dans la bou-
cle , qui répondoit exactement au milieu de
la partie postérieure du gras de jambe , & la
serra jusqu'à ce que son pied fût assez éten-
du , & que la guêtre fût descendue au point
où il la vouloit. Il garda cet appareil nuit &
jour , ayant soin seulement de ferrer davan-
tage la laniere lorsqu'il vouloit s'endormir.
Il desseroit aussi de tems en tems la guêtre ,
de crainte qu'elle ne lui fit enfler la jambe. Il

fit quinze jours sans remuer le pied, le tenant tout le jour sur une chaise qu'il faisoit glisser, lorsqu'il vouloit aller dans sa maison. Au bout de ce tems il commença à faire de légers mouvemens de flexion & d'extension, qu'il augmentoit peu à peu, & qu'il cessoit dès qu'il fentoit la moindre douleur. Quelquefois il les continuoit pendant une demi-heure, évitant de faire le moindre mouvement de l'autre jambe.

Lorsqu'il commença à marcher il eut soin de mettre toujours la jambe gauche devant, afin que son pied fut plus étendu; il s'appuyoit sur une canne pour prévenir les faux pas. Ayant été obligé de sortir au bout de six semaines il substitua pendant le jour la machine que nous allons décrire au premier appareil qu'il mit encore la nuit pendant plus d'un mois.

Cette machine confisstoit en une piece d'acier, dont le milieu étoit mince & fort, & les extrémités applaties & concaves, de façon que l'une embrassoit la partie antérieure de la jambe, & l'autre la partie supérieure du pied. Il y avoit à sa partie antérieure trois anneaux, un sur chaque extrémité & l'autre au milieu.

Lorsqu'il avoit mis son bas & son soulier, auquel il avoit fait faire un talon de deux pouces de haut, il plaçoit cette machine de

façon que sa partie inférieure fut entre les orteils & la boucle du soulier, & que la supérieure appuyât sur la partie antérieure de la jambe ; ensuite il passoit un ruban, ou une lanière de cuir dans chaque anneau des extrémités, & par leur moyen assujettissoit la machine à la jambe & au pied : il en mettoit dans l'anneau du milieu un troisième, qu'il faisoit passer sous son pied tout contre le talon ; ce ruban passoit outre cela dans deux boucles pratiquées aux extrémités d'un quatrième ruban qui embras-foit le talon par-dessus le quartier du soulier. Il fit usage de cette machine pendant cinq mois ; pendant tout ce tems il se fit porter en chaise, lorsqu'il étoit obligé d'aller dans les rues. Quand il descendoit un escalier, il posoit le pied gauche le premier ; au contraire quand il montoit, c'étoit le pied droit, évitant avec le plus grand soin de faire des grandes fléxions de ce pied, pour ne pas trop fatiguer son tendon.



O B S E R V A T I O N

Sur des vers tirés de l'oreille d'un homme devenu fou, par les grandes douleurs qu'il ressentoit dans cette partie ; par M. LEAUTAUD, Chirurgien juré de la Ville d'Arles, ancien Chirurgien-major de l'Hôpital général du S. Esprit de la même Ville.

Le 12 Mai 1750 Jean-Baptiste Catelin, scieur de bois, natif de Châteauneuf en Dauphiné, d'un tempérament robuste & sanguin, âgé d'environ quarante ans, fut attaqué d'une douleur très-vive à l'oreille droite. Ce pauvre malheureux s'adressa inutilement à plusieurs personnes de l'Art, pour obtenir quelque soulagement à ses maux ; la douleur devenant toujours plus aiguë, il parut un jour si furieux, qu'on le vit courir par les rues comme un fou ; on lui entendit pousser des cris effroyables ; on le vit même sur le point de se précipiter dans le Rhône, fleuve qui passe devant nos murs ; il auroit infailliblement exécuté cet affreux dessein, si quelques personnes ne l'eussent empêché.

Dans ces entrefautes cet homme fut conduit à l'Hôpital, & se présenta à moi pour la première fois ; ses yeux étoient étincellans, il faisoit des grimaces & des contorsions de

tête capables d'effrayer. Je l'interrogeai sur son mal ; il me répondit d'un air égaré , qu'il souffroît à l'oreille droite des douleurs insupportables. J'examinai cette partie avec attention : l'intérieur & l'extérieur ne m'indiquèrent rien que de naturel. Ne sachant à quoi attribuer des douleurs si cruelles , ne voyant aucun signe d'abscès , ou de la présence de quelque corps étranger ; je me déterminai à insinuer dans l'oreille de ce pauvre malheureux un instrument pour la sonder ; je ne découvris rien de particulier. Je pris ensuite mes pinces à anneau , je les introduisis assez avant dans l'oreille pour pouvoir en tirer quelque chose ; je les retirai doucement ; je ne trouvai rien. Je fis la même manœuvre une seconde fois , je pénétrai un peu plus avant ; le malade fit des cris épouvantables ; je ne fus pas plus heureux qu'auparavant. Je voulais faire une troisième tentative ; l'Apothicaire de l'Hôpital qui étoit présent à cette opération , m'en détourna , sous prétexte qu'il ne scauroit y avoir de corps étranger dans cette partie ; néanmoins animé par l'envie de secourir ce misérable , je persistai dans mon opinion ; j'introduisis de nouveau mes pinces ; je pénétrai plus avant qu'à l'ordinaire , nonobstant les cris du malade. Enfin je sentis quelque chose au bout de mon instrument , & je tirai un ver de la grosseur du petit doigt ; alors cet homme me dit que tout

n'étoit pas fini, & qu'il en sentoit remuert d'autres qui lui causoient les douleurs les plus vives. Je réitérai tout de suite cette opération pendant cinq fois, jusqu'à ce que le malade m'assura qu'il ne sentoit plus rien, & qu'il ne souffroit plus. L'événement a vérifié ce qu'il m'assuroit, puisqu'il a joui depuis d'une parfaite santé.

Je tirai donc cinq vers de la même grosseur, de la même taille, sans pus ni sang épanché. Ma curiosité me porta à les mesurer. Ils avoient onze lignes de longueur sur six d'épaisseur. Comment ces vers se sont-ils formés dans cette partie ? Seroit-ce le pus qui les auroit engendrés ? Il n'en sortit pas une seule goutte ? Se feroient-ils introduits pendant le sommeil ? Je n'ose hazarde ici mes conjectures.

CONTINUATION

Des travaux sur la terre d'alun, par M^{me} MARGGRAF, Docteur en Médecine.

X. Je passai de ces matières à la pierre de lard, ou stéatite. Je pris de cette pierre, qu'on nomme aussi craye d'Espagne de Bareuth, bien nette, fort soigneusement lavée, & exactement séchée ; j'en mêlai avec autant de notre terre d'alun, je me mis à travailler sur

ces matières comme cy-dessus, & j'obtins un mélange, qui, du moins eu égard aux précédens, s'étoit cuit & réuni d'une manière assez solide. Ayant ensuite mêlé notre terre d'alun avec la même pierre, & du sable, parties égales, & en les traitant de même, j'en tirai un produit encore à-peu-près semblable ; seulement il étoit un peu plus tendre. Mais quand je fis un mélange de parties égales de terre d'alun, de sélénite, de sable, de stéatite & de craye, & que je procédai de la même manière, cela me donna une masse qui étoit entrée en flux, d'un verd jaunâtre, solide, n'ayant pourtant point de transparence, & rendant du feu contre l'acier. Au contraire un mélange de terre d'alun, de sélénite & de stéatite, parties égales, travaillé de la même manière, donna un produit fort ressemblant à l'écume, mais qui ne laissoit pas d'être entré assez bien en flux, & de faire une masse solide. Le mélange de la terre d'alun avec la sélénite, le stéatite & le sable, à parties égales, & traité comme ci-dessus, a donné un produit qui avoit coulé en un flux égal, un peu soufflé, solide, & jettant du feu contre l'acier. Mais lorsque j'eus ajouté au mélange susdit, de sélénite, de sable & de terre d'alun calcinée, une cinquième partie de borax calciné, j'obtins un beau produit de couleur de topaze, clair, transparent, dur, & étincellant contre l'acier.

XI. Après cela je fis aussi des essais sur la terre d'alun qui étoit restée du travail avec l'arsenic dans la retorte, rapporté au §. V. J'en mêlai avec parties égales de stéatite, de sélénite & de sable pilé bien fin ; à quoi j'ajoutai la quantité fusdite de borax calciné ; & par le moyen d'un feu violent, j'obtins un joli mélange, assez transparent, solide, & semblable au Chrysolithe. Je travaillai encore de la même maniere un mélange de cette terre d'alun imprégnée d'arsenic, avec autant de terre crétacée, qui avoit aussi été traitée avec l'arsenic, suivant la méthode du §. V. à quoi je joignis parties égales de stéatite, de sélénite & de sable ; & le tout ayant été bien mêlé ensemble, j'y ajoutai la quantité fusdite de borax, & observai les mêmes circonstances dans tout le travail, au bout duquel le mélange n'étoit pas entré dans un flux clair ; mais les matieres s'étoient attachées inégalement au creuset d'une maniere raboteuse, & avec l'apparence d'écume ; ce que j'attribuai à l'arsenic qui étoit demeuré dans la craye.

XII. Je fus aussi curieux de voir jusqu'où notre terre d'alun se trouveroit propre à faire des vaisseaux de terre d'une bonne consistan-
ce. Je mêlai pour cet effet six parties d'une argille blanche, fine & bien lavée, avec trois parties de notre terre d'alun calcinée, & pilée fort menu ; je joignis encore à ce mê-

lange de la craye & du sable fin lavé, de chacun deux parties; j'humectai ensuite le tout: & en le mêlant dans un mortier de verre, j'en fis une masse bien cohérente, de laquelle je formai après cela un petit vaisseau, que je laissai entièrement sécher; puis je le mis dans un creuset à fondre, bien couvert & bien luté, que je plaçai dans le fourneau de fusion, auquel je donnai le feu le plus violent. Quand le creuset fut réfroidi, je trouvai que mon vaisseau étoit d'un beau blanc, mais sans transparence. Cependant je suis dans l'idée qu'un tel vaisseau, après avoir été convenablement vernissé, pourroit servir à cuire, & résisteroit très-bien au feu; peut-être même que dans certains cas il tiendroit lieu d'un bon creuset. De la même manière encore, j'ai mêlé six parties d'argille blanche lavée, avec trois parties de terre d'alun calcinée; j'y ai ajouté du sable pilé bien fin, & de la craye, de chacun trois parties; j'ai ultérieurement mêlé ces matières avec une partie de stéatite, & autant de sélénite; j'ai humecté ce mélange avec de l'eau, j'en ai formé un vaisseau, je l'ai fait sécher, & l'ai exposé au feu de la même manière; ce qui m'a donné une masse très-solide, & qui faisoit plus de feu contre l'acier que la précédente, en sorte que selon les apparences, elle rendroit encore de meilleurs usages qu'elle dans les cas susdits, après avoir été vernissée.

XIII. Je passe à présent aux mélanges & aux rapports de la terre d'alun avec le verre commun, où j'ai observé les phénomènes suivans. J'ai mis dans un creuset fermé une quantité de terre d'alun pilée bien menu, avec des morceaux de verre verd; & les ayant exposé au feu de cémentation, suivant la méthode de M. *de Reaumur*, cela m'a donné une des especes de porcelaine, dont ce grand homme parle au même endroit où il indique cette méthode; au moins mon produit étoit-il fort approchant de cette porcelaine, d'une grande solidité, mais ne donnant pourtant point de feu contre l'acier. Si on mêle des parties égales de sable fin parmi la terre d'alun, ce verre travaillé de la même maniere donnera une porcelaine encore plus belle, & qui jettera du feu. En général dans tous ces travaux, il ne faut pas que le feu soit trop fort, autrement le verre se fondroit parmi la poussiere. Mais quand on mêle ensemble de la terre d'alun calcinée, & du verre réduit en poussiere très-fine, & lavé, parties égales; ce mélange traité suivant la maniere susdite, au feu même de fusion le plus violent, ne veut point entrer en flux, mais il demeure cassant, en poussiere, ou à peine un peu cuit ensemble. Si l'on mêle une partie de terre d'alun calcinée avec deux parties du verre susdit, & qu'on travaille ces matieres, toujours suivant la méthode précéd.

dente, on aura une masse blanchâtre, ayant l'apparence d'écume, & rendant beaucoup de feu contre l'acier. Je procédai aussi de même sur une partie de terre d'alun calcinée avec trois parties de ce verre, & j'en obtins une masse d'un blanc jaunâtre, qui s'étoit mieux réunie, mais qui avoit pourtant encore des trous, d'ailleurs extrêmement solide, & donnant du feu. Au contraire une partie de cette terre calcinée d'alun, avec quatre parties du verre susdit, traitées de la même maniere, donnerent une masse d'un verd jaunâtre, transparente, & rendant beaucoup de feu. Mais lorsque j'opérai sur une partie de cette terre avec six parties de verre verd, j'obtins un produit dont la dureté n'égaloit pas celle des précédens, mais qui avoit beaucoup de ressemblance avec le verre verd fondu.

XIV. Une chose qui ne méritoit pas moins d'être examinée, c'étoit les rapports des chaux métalliques avec la terre d'alun. Pour arriver à ce but, je commençai par prendre une partie de très-bonne *Lune cornée*, bien édulcorée, (par ce terme on entend de la chaux d'argent, précipitée de la solution de ce métal dans l'eau forte, par l'acide du sel commun) avec deux parties de notre terre d'alun calcinée ; je mis ce mélange dans un creuset, & je le traitai de la maniere qui a été souvent indiquée *cy-dessus*, en le tenant

pendant plusieurs heures au feu de fusion le plus violent. Après le réfrigissement, je ne trouvai qu'un mélange blanc en poussière, dont les parties ne s'étoient point réunies ensemble, encore moins étoient-elles entrées en flux. Mais dans ce travail il ne s'est fait aucune réduction de l'argent, quoiqu'on eût lieu de croire cependant que la violence du feu devoit chasser l'acide du sel hors du métal. Les mêmes choses arriverent, lorsqu'ayant pris une partie de chaux d'argent seche, qui avoit été précipitée de la solution de ce métal dans l'eau forte, au moyen de l'huile de tartre par défaillance, & bien édulcorée, avec deux parties de terre d'alun calcinée, que je traitai de même au fourneau de fusion, je n'en tirai qu'un semblable mélange en poussière.

XV. Je mêlai ensuite ce qu'on nomme *Crocus Veneris*, qui avoit été fait par la calcination des cristaux de verd-de-gris, avec de la terre d'alun calcinée, à parties égales, & je travaillai ce mélange toujours de la manière susdite, dans un creuset, après le réfrigissement duquel j'obtins un mélange rougeâtre, dont les parties n'étoient qu'à demi réunies, mais qui n'avoit pourtant aucun éclat métallique. Mais après que j'eus mêlé ce même *Crocus Veneris* avec la terre d'alun calcinée, & le borax, de chacun trois parties, auxquelles je joignis une partie de craye,

& que je les eus traitées de même , le tout s'étoit fondu à mon feu en une espece de mâchefer dur , & d'un rouge vif , qui rendoit quantité de feu en le frappant contre l'acier , Enfin ayant aussi pris deux parties de ce *Crocus Veneris* avec du borax & de la terre d'alun , de chacun une partie , & les ayant traités de même , ils avoient coulé en un verre noirâtre , avec des rayes rouges par-ci par-là , uni , solide , mais ne faisant point feu ,

XVI. De plus je pris du *Crocus Martis* , qui avoit été préparé à la maniere de *Kunkel* , par une calcination de cinq à six semaines à la flamme du feu ; j'en mêlai parties égales , avec la terre d'alun calcinée ; & je procédai dans tout le reste , avec le feu de fusion le plus vêhément , précisément de la maniere indiquée cy-dessus ; ensuite de quoi je trouvai un mélange d'un brun rougeâtre obscur , tirant sur le noir , passablement solide , & faisant feu. Le mélange de deux parties de terre d'alun calcinée avec une partie du susdit *Crocus Martis* , traité de la même maniere , fit un mélange tendre , d'un brun de caffé , qui étoit fort peu lié ensemble ; & pareillement le mélange d'une partie de terre d'alun calcinée avec deux parties du même *Crocus Martis* , traité de même , livra un produit tendre , peu lié & noirâtre. Au contraire , lorsque je mêlai parties égales de cette terre d'alun calcinée avec le même

Crocus Martis, & le borax brûlé, & que je procédaï de la même maniere, j'en obtins une masse noire, luisante, fort solide, qui étoit bien entrée en flux, & qui faisoit force feu. Le mélange de la terre d'alun calcinée avec le *Crocus Martis* susdit, le borax brûlé & le sable, à parties égales, traité de la même maniere, donna pareillement une masse, mais plus nette, & qui étoit entrée dans un flux plus serré, d'un noir luisant, & rendant moins de feu. Mais, quand je mêlai la terre d'alun calcinée, & le *Crocus Martis* susdit, de chacun trois parties, avec une partie & demie de sable, & une partie de craye, & que j'eus travaillé ces matieres de la façon susdite, j'obtins une masse dont les parties s'étoient fortement réunis, & avoient conservé la figure du creuset, solide, & qu'il n'étoit presque pas possible de briser, tant sa dureté étoit extraordinaire, & rendant des étincelles contre l'acier avec force, & autant qu'une pierre à fusil; mais il ne laissoit pas d'y avoir par ci par là des trous.

XVII. Là-dessus je pris une chaux d'étain, préparée de l'étain de *Malaga* le plus pur, à un feu long & continu, & ensuite lavée; je la mêlai avec parties égales de notre terre d'alun calcinée; après quoi j'observai toutes les circonstances sus-mentionnées, & ayant donné un feu violent de

fusion, je trouvai dans mon creuset un mélange en poussière, fort blanc, qui ne s'étoit cuit ensemble en aucune façon, encore moins les parties s'étoient-elles réunies. Quand je pris deux parties de cette chaux d'étain avec une partie de terre d'alun calcinée, pour les traiter de la même manière, je n'eus aussi qu'un mélange en poussière, qui avoit l'air rougeâtre, & ne s'étoit cuit en aucune façon ; & il en fut de même du mélange d'une partie de terre d'alun calcinée avec trois parties de la chaux d'étain fusdite ; leur produit fut à-peu-près le même, seulement celui-ci paroifsoit un peu plus blanc. Au contraire, en mélant ensemble de la terre d'alun calcinée, de la chaux d'étain, de la pierre stéatite, du sable, & du borax calciné, à parties égales, & en traitant ces matières de même, elles étoient entrées en flux, & avoient formé un corps fort blanc, jaunâtre dans quelques endroits, sans aucune transparence, ayant par ci par là des trous, uni, cassant, & donnant du feu. Mais le mélange d'une partie de terre d'alun calcinée avec deux parties de la chaux d'étain fusdite, & une partie de borax calciné, en opérant toujours de même, demeura, après le travail, tendre, à peine cuit ensemble, blanc, & sur le total d'un brun clair ; comme aussi le mélange de la terre d'alun calcinée, de la chaux d'étain & du borax calciné, à par-

ées égales, traité de même, s'étoit cuit à peu-près comme le précédent, mais étoit pourtant plus solide. Au contraire, lorsque je mêlai de la terre d'alun calcinée, de la chaux d'étain & du borax calciné, de chacun trois parties, avec une partie & demie de sable, & une partie de craye, & que je procédai comme à l'ordinaire, j'obtins un mélange qui étoit entré en flux, assez semblable à la porcelaine, blanc, ayant cependant des trous, & l'apparence d'écume.

XVIII. Voici les rapports de la chaux de plomb avec notre terre d'alun. Parties égales de *minium* & de notre terre d'alun calcinée, se réunissent à un feu violent de fusion, en une masse solide, qui fait feu, & d'un verd jaunâtre. Le mélange de deux parties de *minium* & d'une partie de terre d'alun calcinée, donne une masse encore plus solide, fort remplie de trous, à demi transparente, d'un verd jaunâtre, & qui jette beaucoup d'étincelles.

XIX. Je fis venir sur les rangs une chaux d'antimoine, que j'avois préparée de l'antimoine crud par une fort longue calcination. Une partie de cette chaux avec une partie de notre terre d'alun calcinée, ayant été traitées de la maniere susdite à un feu violent de fusion, donna un mélange en poussiere qui s'étoit pourtant vitrifié en quelque façon aux côtés du creuset, & avoit

ainsi commencé à fondre un peu à ce feu vénétement, dans l'endroit où il touchoit le creuset. Quand on procéde de même sur le mélange d'une partie de terre d'alun avec autant de fleurs de zinc, ces matières ne se cuisent point ensemble au feu susdit, mais elles forment un mélange en poussière d'un blanc grisâtre.

XX. Il nous reste encore les mélanges & les travaux qui concernent notre terre d'alun exposée avec le bismuth à un feu violent : j'y ai remarqué les particularités suivantes. Deux parties d'une chaux de bismuth nette, & bien brûlée par une longue calcination, avec une partie de notre terre d'alun calcinée, se fondirent à mon feu vénétement en une masse d'un brun presque couleur de canelle par dessous, étant plus jaunâtre vers le milieu, & couverte tant à la surface que dans les endroits où la masse n'étoit pas bien entrée en flux, de petits cristaux jaunes & brillans. Un mélange de trois parties de chaux de bismuth, & d'une partie de terre d'alun calcinée, donna un produit d'un brun plus égal qui étoit entré en flux, mais avec peu de transparence, couleur de canelle, & tenant du verre, au dessus duquel on voyoit pareillement répandues de petites parties cristalines. Le mélange de quatre parties de chaux de bismuth, & d'une partie de terre d'alun, avoit déjà

pris un flux plus consistant, d'un brun obscur, & ayant quelque transparence dans les endroits minces ; mais la surface étoit garnie de même de cette matière crystalline. Le mélange de la chaux de bismuth, de la terre d'alun calcinée & du borax, à parties égales, a donné un verre semblable, qui étoit encore mieux entré en flux, d'un brun plus clair, & couvert d'un plus grand nombre de cristaux.

XXI. Pour conclure à présent ce Mémoire, je trouve qu'il est encore nécessaire de dire quelque chose des parties d'argile qui restent après qu'on a fait l'extraction entière de l'argile avec l'acide vitriolique, vu que c'est une recherche qui appartient au sujet que nous traitons. En effet nous pourrons peut-être arriver par ce moyen à une connoissance plus exacte des parties constitutives d'argile, que la terre d'alun contient. On a vu dans le premier (*a*) de ces trois Mémoires comment j'ai tiré & produit un alun réel, véritable, & parfaitement semblable à l'alun ordinaire, par le secours de l'acide vitriolique, hors de l'argile, comme étant un corps qui contient abondamment en soi de la terre d'alun. J'ai aussi remarqué (*b*) que par l'addition de l'acide vitriolique, on pouvoit tirer d'une once d'argile blanche, nette, deux

(a) Voyez sur-tout les §§. VII. & VIII.

(b) §. IX.

dragmes & un scrupule de la terre fusdite, & qu'il restoit après l'extraction cinq dragmes & un scrupule d'une terre sur laquelle l'acide vitriolique n'a point de prise; & cependant c'est la même terre qui étoit unie auparavant avec la terre d'alun, & qui composoit avec elle l'argile. Cette terre qui reste après l'extraction ne conserve plus les mêmes propriétés, ou rapports, qui convenoient à l'argile. On ne peut plus la faire cuire avec de l'eau, comme on le peut avec l'argile; elle durcit à la vérité au feu, mais elle fait fortement feu contre l'acier, & elle montre encore à d'autres égards que ce n'est plus de l'argile. On est donc fondé à demander ici quelle sorte de terre ce peut être? Ce n'est plus une parfaite argile; ce n'est pas aussi de la terre d'alun, elle n'est plus soluble dans les acides; ceux de vitriol, de sel commun, ou de nitre, l'attaquent inutilement. Les expériences suivantes, faites sur cette terre, montreront peut-être où l'on doit la ranger. Une partie donc de la terre en question, qui avoit été pleinement dégagée de sa terre d'alun par l'acide vitriolique, après avoir été auparavant bien édulcorée avec de l'eau distillée chaude, & un peu rougie, avec parties égales de sel de tartre le plus pur, ayant ensuite été bien mêlées, & travaillées à un feu violent de fusion, de la maniere que j'ai si souvent indiquée,

quée, ont donné un beau verd, précisément semblable à celui qu'ont coutume de produire des cailloux nets, ou de beau sable blanc, avec la même quantité de sel de tartre; seulement le premier tiroit un peu sur le bleu, mais, aussi bien que le dernier, il attiroit avec le tems l'humidité de l'air, à cause de la surabondance du sel alcalin. Au contraire, deux parties de cette terre d'argile, qui avoit souffert l'extraction par l'acide du vitriol, avec une partie de sel de tartre très-pur, ont donné un aussi beau verd, & de la même solidité que celui qu'on ferroit avec la même proportion de sel de tartre & de cailloux. Car comme les cailloux, ou le sable net, blanc, & pilé bieri fin, avec parties égales de borax calciné, donnent à un feu violent de fusion un verd clair, consistant, & semblable à une belle topaze; de même, notre terre demeurée de l'extraction de l'argile avec l'acide vitriolique, avec pareille quantité de borax calciné, forment une belle masse, consistante, dure, claire & semblable à la topaze, seulement la couleur est plus jaune, & ressemble davantage à la topaze d'Espagne, ce qu'il faut peut-être attribuer à quelques parties métalliques; & sur-tout martiales qui s'y trouvent encore. D'autres expériences que j'ai encore faites sur le même sujet, vont même à me persuader que de l'argile bien

blanche , nette & lavée , n'a d'autres parties constitutives que la terre indispensablement nécessaire à la composition de l'alun , & un sable , ou une terre de cailloux , imperceptiblement mêlés ensemble. Au reste , ce qu'il y a encore de particulier ici , c'est que la terre d'alun unie à l'acide du vitriol , fait constamment le fonds des pyrophores ; que la terre de chaux , unie avec le même acide , fait pareillement le fonds des Phosphores qui attirent la lumiere ; & finalement que cette terre de chaux , unie avec l'acide du nitre , fait le fonds du Phosphore qu'on appelle de *Balduin*.

D É T A I L

De la maladie épidémique qui a régné dans l'un des Couvents de Religieuses de cette Ville , par M. VANDERMONDE.

Nous désirions depuis long-tems sçavoir au juste l'histoire d'une maladie qui a régné au mois de Novembre dernier dans un des Couvents de Religieuses de cette Ville ; un Médecin très-illustre , ami de l'humanité , & ennemi de tout respect humain , nous a communiqué le Mémoire suivant , qui a été dressé d'après le rapport d'un des Médecins qui ont suivi le traitement de cette maladie.

PREMIERE M A L A D E.

Madame de Marcadé, âgée de 60 ans, tomba malade la première le matin du 18 Octobre, par un frisson qui fut violent & long, dans lequel elle perdit connaissance; on la porta dans son lit encore froide; on prétend que les dernières paroles qu'elle dit, furent qu'elle avoit une grande douleur de côté; elle vomit un peu de bile verte & noire. Le Médecin fut appellé, il trouva le pouls dur & plein, la peau brûlante, la tête chaude, point de connaissance, peu de sentiment; en pinçant fortement le petit doigt, la malade donnoit des signes de sensibilité, mais ne répondoit rien de juste sur ce qu'on pouvoit lui dire. Elle fut saignée du bras sur le champ, il étoit midi; on conseilla, d'après la connaissance de ses infirmités habituelles, une potion où entroient le kermès & l'hypécacuana, mais sans succès: à quatre heures la malade fut saignée du pied, on lui appliqua les vésicatoires, on eut recours à l'émétique à doses assez fortes & réitérées: à dix heures du soir l'assoupissement augmentant de moment en moment, on donna un lavement de coloquinte, qui procura une assez grande évacuation, mais qui ne diminua aucun des accidens: sur le matin elle entra dans l'agonie, & mourut le 19 à une heure. On

n'apperçut aucune éruption à la peau, elle ne fut ni noire ni livide.

Cette Dame éroit sujette depuis plusieurs années à un crachement de pus, sur-tout au renouvellement des saisons, & cette maladie éroit la suite d'une fluxion de poitrine qu'elle avoit eu en 1751.

II^e M A L A D E.

Madame Marchais, âgée de 65 ans, tomba malade le Jeudi 20 par un frisson, douleur au côté, envie de vomir, douleur fourde à la tête, assoupissement, grand abbatement. Elle fut saignée deux fois du bras, une fois du pied; son sang éroit coéneux; elle rendit quelques crachats teints de sang. Tous les remèdes furent donnés & pris sans succès; elle eut quelques disparates légères, une fausse moiteur, & qui ne fut jamais ni longue ni suivie de sueurs. Elle mourut le 24.

III^e M A L A D E.

Madame Pinchon, âgée de 80 ans, tomba malade le Vendredi 21 par un frisson, une douleur de côté, assoupissement; elle fut saignée deux fois, & mourut le 22.

IV^e M A L A D E.

Madame Joly, âgée de 75 ans, tomba

malade le 21 par un frisson, douleur de côté, grand abbatement, assoupissement; elle fut saignée une fois du bras, une fois du pied, fut purgée sans succès, & mourut le 25.

V^e M A L A D E.

Madame ***, âgée de cinquante-huit ans, tomba malade le 22 par un frisson, douleur de côté, & ne mourut que le 29, c'est-à-dire, le 7 de la maladie: on eut même la veille de sa mort quelques lueurs d'espérance. Elle étoit sujette à cracher du pus, & avoit un fort mauvais tempérament. La maladie parut davantage approcher de la fluxion de poitrine: elle eut beaucoup plus de fièvre que les autres, elle fut moins abbatue; elle cracha plusieurs fois du sang; elle avoit une douleur à la tête plus marquée; elle fut saignée sept fois du bras, & toujours son sang fut fort coëneux.

VI^e M A L A D E.

Madame de Varennes, âgée de 64 ans, tomba malade le Mardi 25, avec les mêmes accidens qu'on a observés aux autres malades, & mourut le Jeudi 27.

VII^e M A L A D E.

Enfin la septième & dernière de celles qui
L iiij

sont mortes, fut Madame de Soubeyron; elle étoit âgée de 64 ans; elle fut attaquée le 29 au matin, & mourut le 30 au soir.

Le Samedi 29 Madame de ***, Supérieure de la Maison, âgée de 76 ans, tomba aussi malade; & le Dimanche au soir Madame Meynau de Latour fut prise ainsi que toutes les autres l'avoient été, par un frisson, envie de dormir, abbattement considérable, douleur dans le côté qui remontoit jusqu'à l'épaule: cette douleur de côté n'étoit pas absolument fixe; elle varioit; elle étoit sensible à l'extérieur; elle remontoit vers les clavicules, gagnoit quelquefois le diaphragme, & les malades croyoient souvent n'avoir mal qu'à l'estomac; mais quand on les faisoit respirer, elles ne faisoient jamais l'inspiration complètement; elles touffoient, mais d'une toux sèche & sans expectoration: celles qui ont craché du sang, l'ont craché sans toux: il y avoit plus de symptômes d'engorgement, que d'inflammation.

M. Astruc, Médecin de la Maison, voyant la Supérieure malade avec les mêmes symptômes qui avoient été si funestes aux autres, déclara qu'il ne verroit plus les malades seul & sans conseil.

M. Petit avoit vu Madame de *** & Madame de Soubeyron; il fut appellé le Dimanche à cinq heures du soir, & on y joignit trois autres Médecins,

L'effroi étoit grand dans la Maison, gaignoit la Ville ; les parens des Dames Religieuses arrivoient de toutes parts, & tout le monde consterné vouloit être instruit & assuré. Les Médecins assemblés, M. Astruc rendit compte de tout ce qui vient d'être dit, & conclut par proposer au Conseil assemblé de nommer la maladie, d'en chercher les causes, s'il étoit possible, d'établir la méthode qu'il falloit suivre pour Madame de ***, Supérieure, & pour celles qui pourroient étre attaquées de la même maladie ; enfin d'indiquer ce qu'il falloit faire pour rassurer la Communauté allarmée, & prévenir de nouveaux malheurs.

Tous ces points furent discutés l'un après l'autre, & M. Astruc conclut à l'unanimité que la maladie paroiffoit avoir tous les caractères d'une fièvre putride catharrale, partagée entre la tête & la poitrine : qu'on en pouvoit attribuer en partie la cause à des brouillards chauds & humides, qui se seroient attachés plus particulièrement à cette Maison qu'à une autre, ainsi qu'on le voit arriver quelquefois sur un vaste champ, où une partie des plantes paroît comme foulée ou brûlée, tandis que le reste est verd & sain ; ainsi qu'en l'automne 1748, on a vu les jeunes Pensionnaires des Dames de la rue du Bacq, affligées d'un mal de gorge gangréneux, sans que le voisinage en fût attaqué. On cita plu-

sieurs exemples qui prouvoient que bien souvent une maladie s'attachoit à un espace fort borné. En partant d'après la dénomination de la maladie, on convint unanimement qu'il falloit débuter par une forte dose d'émeticque, & commencer sur le champ à en donner trois grains tout à la fois à Madame la Supérieure, qu'ensuite on travailleroit à atténuer l'humeur catharrale, à provoquer une transpiration plus abondante, des sueurs, même des crachats, des urines plus abondantes, puisque l'humeur dominante paroifsoit l'exiger; & quelqu'un proposa, pour remplir cette indication, un remede qui a déjà été autrefois à la mode pour les péri-neumonies fausses, & dont on n'a tiré aucune utilité, l'usage de la racine du polygala virginiana, ou racine du serpent à sonnette, ainsi nommée parce qu'elle guérit la morsure d'un serpent, dont l'effet est de coaguler promptement la masse du sang. On crut qu'il falloit encore étayer ce remede par l'usage du camphre bien indiqué.

Les Consultans étant convenus que les causes de la maladie étoient obscures & fort enveloppées, demanderent avant de se séparer, qu'on ouvrît la première qui mourroit; Madame de Soubeyron rendoit l'ame, & l'ouverture en fut accordée aux Médecins pour le lendemain à huit heures.

Le Lundi matin à huit heures l'ouverture

du corps de Madame de Souheyron fut faite ; on se borna à examiner la poitrine , & on trouva l'extrémité du lobe droit qui regarde le diaphragme , noire , gorgée d'un sang qui visoit à la pourriture , & presque tout le lobe gauche aussi noir , gonflé & engorgé , presque adhérent à la partie postérieure de la poitrine , couvert d'une coenne gluante ; en l'ouvrant avec un scalpel , il en sortit une sérosité rougeâtre & purulente , semblable à-peu-près à celle qu'on tire d'un antrax. La cause de la mort trouvée , on n'étendit pas plus avant ses recherches : on crut du moins avoir plus de lumières par cette ouverture.

Madame de **** avait pris dès le Dimanche au soir trois grains d'émétique , qui eurent peu d'effet ; peu après on fit bouillir une once de racine de poligala dans cinq deini-septiers d'eau , réduits à une pinte ; & on donna à la malade environ trois onces de cette décoction toutes les heures ; chaque fois que la malade en prit , l'estomac se souleva , quoiqu'on y eût mêlé du sirop de guimauve ; on donna de plus toutes les deux heures une cueillerée d'un mélange fait avec deux onces d'huile d'amandes douces , quinze grains de camphre , une once d'eau de cannelle simple , une once de sirop d'œilletts. Ce mélange a été continué trois jours , & pendant le reste de la maladie on a substitué au camphre quelques grains de kermès , pour

accélérer la résolution quand elle a paru disposée. On appliqua aussi les véficatoires aux jambes dès le Dimanche au foir, & ce remede a paru réussir. Les jambes ont rougi & fourni beaucoup de férofités, une plus que l'autre.

A l'égard du polygala, il fut donné la nuit du Dimanche, & le Lundi toute la journée sans succès, encore fut-on obligé de le masquer & d'en adoucir l'âcreté par la décoction des plantes bêchiques.

Le Mardi matin, vu l'inutilité du polygala, qui ne procuroit ni transpiration, ni sueurs, ni crachats, ni amélioration à l'état de la malade ; considérant d'ailleurs qu'elle avoit de l'assoupissement, des disparates, de la difficulté de respirer, que le pouls étoit tantôt petit & foible, tantôt dur & ferré ; que les redoublemens, sans être bien longs, se faisoient appercevoir toujours vers midi & minuit ; que les secrétions languissoient, que les urines passoient mal, que toutes les évacuations étoient médiocres & crues, malgré l'abondance des boissons, des lavemens, &c. On conclut de donner sur le champ une potion avec les eaux de chardon-bénit, de canelle simple, le sirop de limon & le tartre stibié. Cette potion fut prise toute la journée du Mardi ; le foir on trouva plus d'action de la part des arteres, plus d'urine, quelque commencement d'évacuations bilieuses,

un peu de moiteur, mais le pouls parut plus fort & plus ferme. Il y avoit eu un redoublement vif vers une heure après midi, & on conclut à faire une saignée du bras pour la nuit, si le redoublement paroiffoit l'exiger, *malgré le discrédit où étoient les saignées.* *La saignée fut faite* à onze heures du foir de trois palettes, & le sang fut trouvé coënneux comme aux autres malades, seulement un peu moins jaune.

Le Mercredi, mêmes accidens, oppression, assoupissement, douleur profonde à la tête & à la poitrine, même conduite, boisson abondante, potion aiguisée, &c.

Le Jeudi matin, comme on s'apperçut d'un peu de mieux, on donna sur le champ une médecine avec les follicules & le sel végétal, & on continua la potion aiguisée toute la journée; cette manœuvre réussit.

Le Vendredi on se contenta de continuer l'émétique,

Le Samedi même purgation, dès ce moment la tête parut se débarrasser, les disparates cesserent, l'assoupissement disparut, la malade respira mieux, le pouls se développa, l'abbatement n'étoit plus le même, la malade se remuoit d'un côté & d'un autre, ce qu'elle n'avoit pu faire jusqu'alors avec autant de facilité, les urines déposerent, on vit dans toutes les évacuations moins de crudités, on commença à espérer, & depuis, les redouble-

mens, quoique marqués aux mêmes heures, diminuerent beaucoup ; on a continué la même conduite, fondre, résoudre, évacuer, & depuis le Dimanche tout a été de mieux en mieux.

Madame Meynan de Latour étoit tombée malade, comme il a été dit, le Dimanche au soir 30, avec les mêmes accidens, frisson, envie de dormir, abbatement très-grand, douleur au côté ; toute la différence qu'on avoit observée, étoit que la douleur de côté étoit moins fixe, & qu'elle remontoit à l'épaule ; elle n'avoit pas non plus le pouls aussi dur & aussi serré que les autres malades ; la nuit se passa dans l'anxiété des commencement-s d'une maladie, la malade but beaucoup, prit des remedes, & dès sept heures du matin, les Médecins arrivés, on lui donna trois grains d'émétique tout à la fois, qui firent infiniment mieux qu'à Madame la Supérieure ; l'évacuation procurée haut & bas, & terminée, on continua à donner la décoction du polygala, mais constamment ce remede souleva l'estomac chaque fois que la malade en but, & il a été impossible d'en faire prendre plus de trois ou quatre prises ; on l'essaya en substance, & en extrait dans du vin d'espagne, aussi-tôt après la malade le revomit. On donna la potion camphrée, & on l'a continuée plusieurs jours, ainsi qu'à Madame de *** ; dès le Mardi matin on changea

de traitement, & on donna la potion cordiale aiguisee ; cette potion a été continuée plusieurs jours ; cependant la malade n'étoit pas bien, beaucoup d'abbatement, un pouls petit & foible, une grande difficulté de respirer, de l'assoupissement, quelques crachats teints de sang, mais en pefite quantité ; cet état dura jusqu'au Mercredi ; on mit les vésicatoires, même sur le côté malade, les vésicatoires ne mordirent point : enfin le Mercredi au soir & la nuit qui suivit, l'émétique perça, on obtint des évacuations telles qu'on n'en avoit pas encore eu de toutes les autres malades, les urines furent plus abondantes & bourbeuses, la nature indiquant la route qu'il falloit tenir, la maladé fut purgée de même que Madame la Supérieure, & les jours de repos on continuoit des apozèmes légers & la potion huileuse avec le kerinès, on ne quittoit pas même entièrement la potion cordiale aiguisee.

Avec cette méthode la malade parut sortir de jour en jour de l'état fâcheux où elle avoit été jusqu'alors ; les crachats prirent une consistance, la moiteur s'établit, il y eut une sueur, la tête se débarrassa par le nez abondamment, la résolution de l'engorgement parut se faire, & la guérison s'annonça. Depuis ce jour Madame de Latour a été de mieux en mieux, nulle Religieuse n'étoit tombée malade depuis le 30. Ainsi la maladie a duré

douze jours dans sa grande violence , sept sont mortes toutes ou vieilles , ou fort infirmes;

EXTRAIT D'UNE THESE

*Soutenue aux Ecoles de Médecine de Paris le
15 Décembre 1757 , sous la Présidence de
M. THIERRY , par M. BERTHOLD ;
scavoir , si les maladies arrivent & va-
rrient plus fréquemment dans le tissu
cellulaire , que dans toute autre partie du
corps.*

Le tissu cellulaire est dans l'état de santé , d'une utilité infinie , & il joue un très-grand rôle dans la maladie. Cette toile qu'a trame la nature , couvre toutes les chairs & les nerfs , suit toutes les ramifications des artères , de sorte qu'il n'y a pas une seule petite fibre dans le corps , à laquelle elle ne fournit une enveloppe. M. Thierry prouve cette proposition par un examen suivi & très-exact de toutes les parties du corps , & par des détails anatomiques très-intéressans. Il fait voir ensuite quels sont les usages de cette membrane; Les uns sont de séparer les parties & d'établir cependant une correspondance entr'elles , de diriger leur marche , de les raffermir , de favoriser leurs mouvements en se prêtant à leur

extension, & de contribuer à la mobilité, à la souplesse & à l'élégance du corps ; les autres avantages que procure le tissu cellulaire, sont de lier, séparer & de modéler les vaisseaux, d'assujettir les glandes, de distribuer les molécules graisseuses sur les muscles, & les autres parties qui pourroient tomber dans le desséchement, en un mot d'être le mobile & le soutien de toutes les fonctions.

M. Thierry examine immédiatement après ce que peut le tissu cellulaire dans l'état de maladie. Il distingue d'abord deux sortes de maladies, les unes, *cum materia*, les autres, *sine materia*. Les premières dépendent du changement que peut avoir éprouvé quelque humeur, soit dans sa quantité, dans le lieu où elle étoit située, soit dans ses propriétés, ou de quelque autre humeur nuisible produite par un agent extérieur. Les dernières reconnoissent pour cause le mauvais état des solides. Les maladies des humeurs sont sujettes à des révolutions continues, comme tous les Médecins le savent. L'Auteur dit à ce sujet que l'on se fert du mot de nature, dont on abuse pour exprimer un principe intérieur qui détourne les maladies, les change, les détruit, & travaille à notre conservation. M. Thierry prétend avec raison que ce principe, que l'on appelle nature, fait souvent plus de mal que de bien, qu'en un mot ce n'est autre chose que les loix établies dans

notre machine, qui font en santé comme en maladie, des effets constants qui deviennent inutiles, salutaires ou nuisibles, selon les différentes circonstances.

L'Auteur commence par les maladies qu'il nomme *cum materia*. Il cite pour exemple la graisse, quand elle augmente à un point trop considérable. Que de désordres ne produit-elle pas ? Elle comprime les parties, relâche les fibres, diminue le calibre des vaisseaux, multiplie les résistances du cœur, retarde le mouvement & le sentiment. Dans l'état contraire les os se dessèchent & deviennent plus fragiles, les articulations se roidissent, les vaisseaux sanguins se remplissent, le mouvement du sang est plus vif, de-là naissent les inflammations & les maladies aiguës. Quelquefois la graisse se rancit, & dégénère en pourriture, comme on le voit dans le cancer & les autres maladies putrides. Si le tissu cellulaire donne entrée à l'air élastique, il survient un emphysème. C'est ce qu'on voit arriver quand on reçoit quelque blessure qui donne passage à l'air extérieur qui séjourne dans ses parties, les gonfle, & produit différentes tumeurs. C'est de cette espèce d'artifice honteux dont se servent les mendians pour se faire venir des tumeurs dans les différentes parties du corps, en les tenant bien chaudes, ce qui ne manque pas d'y attirer cet air concentré & comme emprisonné,

sonné. Il n'est pas même nécessaire que la peau ait été entainée, pour qu'il se forme de ces sortes de tumeurs emphysématueuses ; les alimens farineux, les liqueurs à demi fermentées, la transpiration supprimée peuvent favoriser ces sortes de maladies. On en trouve des exemples assez fréquens dans les hypochondriaques, qui éprouvent de ces gonflements venteux dans différentes parties du corps, & sur-tout à la rate, qui est presque toute celluleuse.

Ce que l'on voit arriver au sujet de l'air, peut avoir lieu quand la sérofite s'épanche dans le tissu cellulaire, de-là l'anasarque, la leucophlegmatie. La mollesse & la délicatesse des vaisseaux qui se jettent dans le tissu graisseux, donnent là liberté au sang de s'y porter en très-grande abondance ; ce qui produit des échymoses, des anévrismes, des exanthes. L'Auteur distingue ici deux sortes d'inflammations, celle qui se fait par l'engorgement des lymphatiques, par le moyen du sang qui y est poussé par le cœur ; l'autre espece est celle qui est produite par l'épanchement du sang dans les vaisseaux du tissu cellulaire. M. Thierry prétend que l'inflammation & la suppuration ne sont jamais si opiniâtres que dans la graisse. Celle-ci est louable dans les parties musculeuses, dans les glandes & les viscères elle est fort lente, & ne se fait que difficilement ; à peine peut-on

en arrêter les progrès dans l'omentum, le mésentere & les lombes. Quand le sang & la sérosité sont en égale quantité que la graisse, ou qu'ils l'excedent, & qu'il survient une inflammation, il se forme une humeur à demi graisseuse qui coule dans le tissu cellulaire, ce qui produit ces collections considérables de pus que l'on trouve dans différentes parties du corps : la graisse brisée par de longues fiévres, mêlée au sang, s'unit quelquefois à la matière de la fièvre, & quand le tems de la crise approche, le malade la rend dans les urines & les selles, de façon que l'on croiroit que c'est un pus véritable. M. Thierry conclut de-là que là graisse est la matière principale d'où se forme le pus, & que le tissu cellulaire est le lieu où il se prépare, s'assemble, & où il acquerre les différens degrés de coction par où il passe.

Le tissu cellulaire est encore sujet à différentes tumeurs comme les tubercules, les clous, les ganglions, les tumeurs froides, les vomiques, &c. qui ne viennent que de ce que les fibres s'oblitèrent avec la graisse ou le mucilage qu'elles renferment. On doit rapporter à la même cause ces tumeurs énormes qui naissent dans l'omentum, le mésentere, l'ovaire & le péritoine, & qui ressemblent à des hydropisies. Quand une humeur saline & terreuse se porte dans le tissu cellulaire des muscles, ils se durcissent

sent, comme on le voit dans les scorbutiques, au sujet des muscles sternomastoïdiens; quand cette tumeur se jette dans le tissu cellulaire des nerfs, il survient une paralysie. Les premiers effets de la suppression de la transpiration se passent également sur le tissu cellulaire, comme on le voit dans les dartres, la galle, les rhumatismes, la goutte, le scorbut. On peut juger par ce précis que le tissu cellulaire est véritablement le siège de presque toutes les maladies, qu'il reçoit l'eau, le sang, la lymphe, le pus, l'ichor, la sanie, les muscosités, la graisse, l'humeur de la transpiration, l'air élastique, en un mot tous les corps hétérogènes.

M. Thierry traite ensuite avec la même sagacité les maladies des solides du tissu cellulaire; ce sont celles qu'il nomme *sine materia*; les fibres de ce tissu peuvent être ou trop tendues, ou trop relâchées, trop faibles ou trop fortes. On doit rapporter à ce même chef les réunions de certaines parties contre nature, quand le tissu cellulaire manque par suppuration, ou qu'il devient adhérent par sécheresse, ou quand le mu-cilage qui s'y sépare dans l'état de maladie, se séche ensuite, & se durcit & produit une adhérence; cela arrive après les inflammations. On apperçoit des exemples de l'augmentation du tissu cellulaire dans les fongus, les caroncules, les poly-

pes, &c. M. Thierry explique de cette manière le méchanisme de la formation des polypes découverts, par M. Treinbley, & la prodigieuse divisibilité de ces animalcules. Enfin, quand le tissu cellulaire s'endurcit, il se forme des callosités, ce que l'on voit dans les vieillards, sur-tout dans les parties fort exposées au mouvement comme dans le cœur que l'on a trouvé quelquefois ossifié.

Après avoir prouvé que le tissu cellulaire est le siège le plus fréquent des maladies, l'Auteur démontre que c'est dans cette partie où elles sont le plus sujettes au changement : il suffit pour s'en convaincre de faire attention aux tumeurs des hydropiques ; on voit successivement leurs mains, leur visage, leurs jambes affectés de différentes enflures ; il en est de même des tumeurs emphysemateuses, des rhumatismes, de la goutte, & d'une infinité d'autres exemples qui prouvent cette vérité.

Cette doctrine lumineuse, que M. Thierry présente dans sa Thèse en savant Médecin & en très-habille Physicien, le conduit naturellement à faire voir que d'après toutes ces connaissances on explique plus aisément le méchanisme & la nature de certaines maladies, on rend mieux compte de leurs symptômes, on éclaircit plusieurs passages des Anciens qui étoient obscures, & on pénètre mieux les vues qu'ils ont eues dans

le traitement. C'est pour cela qu'on a raison de faire faire des frictions avec les corps graisseux quand les parties intérieures sont fuitées au desséchement, & des frictions seches quand le corps est trop humide. Quand on a en vue de remplir le tissu cellulaire, on peut conseiller de faire usage des alimens nourrissans & des boissons mucilagineuses, de relâcher les fibres par la saignée & les bains, & de faire tout le contraire, c'est-à-dire de donner des corroborans & du ressort aux fibres, si l'on a dessin de désemplir le tissu cellulaire. En un mot, si les cellules qui composent ce tissu, sont des moyens qui multiplient les maladies, ce sont aussi, comme on le voit, des ressources pour la guérison. Il ne s'agit que de bien saisir les indications & de bien les remplir. C'est ce qui constitue le vrai Médecin. Au reste en faisant une étude de tous les principes excellens répandus dans le corps de cet Ouvrage, on ne peut manquer de se bien conduire. Cette Thèse que M. Thierry donne au Public, perd infiniment dans un Extrait ; il auroit fallu la traduire en entier ; encore l'auroit-on trouvée trop courte. Nous invitons l'Auteur, dont nous connoissons les talens & la science, de vouloir bien donner au Public un Traité complet sur cette matière ; & nous osons l'affirmer qu'il lui en scaura bon gré, & qu'il rendra par là des services importans à la Médecine.

PRIX DE L'ACADEMIE ROYALE DE CHIRURGIE.

L'Académie Royale de Chirurgie avoit proposé pour le prix de l'année 1757, le sujet suivant :

Dans le cas où l'amputation de la cuisse dans l'article paroîtroit l'unique ressource pour sauver la vie à un malade, déterminer si on doit pratiquer cette opération, & quelle seroit la méthode la plus avantageuse de la faire.

L'Académie a reçu douze Mémoires sur ce sujet, & n'en a point trouvé qui fût digne du prix. Parmi ces Mémoires il en est un dans lequel l'Auteur a en vue de prouver que l'opération proposée n'est pratiquable en aucun cas. S'il eût établi cette assertion de manière à lever tous les doutes sur cela, le prix lui auroit été décerné, & le seroit encore à celui qui prouveroit incontestablement cette proposition, parce qu'il seroit censé avoir démontré que cette opération ne peut jamais être une ressource pour sauver la vie à un malade, contre la supposition, suivant laquelle l'Académie demande si on doit la faire, & quelle seroit la meilleure méthode de la faire.

L'Académie propose le même Sujet pour

1759. Le prix est une médaille d'or de la valeur de 500 liv. fondée par M. de la Peyronie ; & il sera double pour cette année, c'est-à-dire, que celui qui, au jugement de l'Académie, aura fait le meilleur ouvrage sur le Sujet proposé, aura deux médailles chacune de la valeur de 500 liv. ou une médaille & la valeur de l'autre, au choix de l'Auteur.

Ceux qui envoieront des Mémoires, sont priés de les écrire en François ou en Latin, & d'avoir attention qu'ils soient fort lisibles.

Ceux qui ont déjà composé, pourront faire à leurs Mémoires tels changemens qu'ils voudront, & les renvoyeront écrits de nouveau.

Les Auteurs mettront simplement une devise à leurs Ouvrages ; mais pour se faire connoître, ils y joindront à part dans un papier cacheté & écrit de leur propre main, leurs nom, demeure & qualités ; & ce papier ne sera ouvert qu'en cas que la Piece aura remporté le prix.

Ils adresseront leurs Ouvrages, francs de port, à M. Morand, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie, à Paris, ou les lui feront remettre entre les mains.

Toutes les personnes, de quelque qualité & pays qu'elles soient, pourront aspirer au prix ; on n'excepte que les Membres de l'Académie.

Le prix sera délivré à l'Auteur même qui se sera fait connoître, ou au Porteur d'une pro-

184 PRIX DE L'ACAD. DE CHIRURGIE;
curation de sa part ; l'un ou l'autre représentant la marque distinctive , & une copie nette du Mémoire.

Les Ouvrages seront reçus jusqu'au dernier jour de Décembre 1758 inclusivement ; & l'Académie , à son assemblée publique de 1759 , qui se tiendra le Jeudi d'après la quinzaine de Pâques , proclamera la Piece qui aura remporté le prix.

L'Académie ayant établi qu'elle donneroit tous les ans sur les fonds qui lui ont été légués par M. de la Peyronie , une médaille d'or de 200 liv. à celui des Chirurgiens étrangers ou régnicoles , non Membre de l'Académie , qui l'aura mérité par un Ouvrage sur quelque matière de Chirurgie que ce soit , au choix de l'Auteur ; elle annonce qu'elle en aura deux à adjuger en 1758 , s'il se trouve deux bons Ouvrages parmi ceux qui lui ont été envoyés en 1757. Ce prix d'émulation sera proclamé le jour de la Séance publique.

Le même jour elle distribuera cinq médailles d'or de 100 francs chacune , à cinq Chirurgiens , soit Académiciens de la classe des Libres , soit simplement Régnicoles , qui auront fourni dans le cours de l'année précédente un Mémoire , ou trois Observations intéressantes.

* * * * *

O B S E R V A T I O N S

MÉTÉOROLOGIQUES.

D E C E M B R E 1757.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	À 6 h. du matin	À midi.	À 10 h. du soir.	paup- pues.	Ég- nes.	par- ties.		
1	7 $\frac{1}{2}$	8	7	27	6	$\frac{1}{2}$	O. méd.	Couvert. Petite pluie à 8 h. du m.
2	7	9 $\frac{1}{2}$	8	5	$\frac{1}{4}$	$\frac{1}{4}$	<i>Id.</i> fort à midi.	Beauc. de nuages. Pet. pl. à 3 h. f.
3	6	5	3 $\frac{1}{2}$	7	0	$\frac{1}{4}$	<i>Id.</i> fort par secouf.	Couvert. Pet. grêle à 3 h. du soir.
4	2 $\frac{1}{2}$	4	1 $\frac{1}{2}$	28	0	0	S. au S-E. méd. im- pétueux à 8 h. du f.	<i>Id.</i> pet. pl. à 4 h. du f.
5	6	7	7	8			O. méd.	<i>Id.</i> Pl. méd. à 6 h. du f. & la nuit.
6	8	9	6 $\frac{1}{2}$	7	$\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	S. <i>id.</i>	<i>Id.</i> pet. pl. à 4 h. du f. jusqu'à 5 h.
7	6	8	5 $\frac{1}{2}$	9			O. <i>id.</i> fort à 10 h.	<i>Id.</i> peu de soleil à mid. Pet. plu. à 3 h. f. & la n.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	À 6 h. du matin.	À midi.	À 10 h. du soir.	pou- ces.	fig- nes.	par- des.		
8	5	8 $\frac{1}{2}$	5		7 6 $\frac{1}{2}$	0 fort à 10h.	S-E. méd.	<i>Id.</i> plu. méd.
9	3 $\frac{1}{2}$	5	4 $\frac{1}{2}$		8 9	0	O. méd.	Beauc. nua.
10	3 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	4	28	0 2 $\frac{1}{2}$	0 fort par in- tervalles.	O.auN-O	Couv. Plu. fine le mat. nuag. le f.
11	2	2 $\frac{1}{2}$	2		4 $\frac{2}{3}$	0 N. fort par interv.		Beauc. nua.
12	0	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$		$\frac{1}{2}$	0	<i>Id.</i> foible.	Brouillard médiocre.
13	1 $\frac{1}{2}$	2	2				<i>Idem.</i>	Couvert. Bruine tout le jour.
14	2	4	3		5 0	0	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> brouil- lard petit.
15	3 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	3	27	2 $\frac{1}{2}$	0 très-fort la nuit.	N-O. foib.	Nuag. Pluie pet. à 9 h. du mat. & plu. forte à 9 h. f.
16	1	1 $\frac{1}{2}$	1		11	0	N. fort par interv.	Peu de nua. pet. plu. à 4 h. du soir.
17	0	1	1	10	$\frac{1}{2}$ $\frac{1}{4}$	0	N-O. au N. méd.	Couvert. Neige en poudrette.
18	$\frac{1}{2}$	1	0		$\frac{1}{2}$	0	N. <i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Neige média. tout le jour.
19	0 $\frac{1}{2}$	0	$\frac{1}{2}$		2	0	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Neige média. à 7 h. du f. & la n.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	À 6 h. du matin.	À midi.	À 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- tiss.		
20	01	0	0				<i>Idem.</i>	Couvert.
21	01	0 $\frac{1}{2}$	01		1		N.-O. méd.	<i>Id.</i> bruine tout le jour.
22	04 $\frac{1}{2}$	04	05		1		N. <i>idem.</i>	Peu de pet. nuag.
23	05 $\frac{1}{2}$	03	02		0	$\frac{1}{2}$	N. <i>idem.</i> S.-E. au S. à midi.	Beauc. de nuages. pet. neig. à 4 h.s.
24	0 $\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	1	27	11	$\frac{2}{3}$	S. méd.	Couvert.
25	$\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{2}$	1		10	$\frac{1}{3}$	<i>Idem.</i>	Nuag. pet pl. à 9 h. m.
26	$\frac{1}{2}$	2	$\frac{1}{2}$	28	0	0	<i>Idem.</i>	Couvert. Bruine à 9 h. du soir.
27	$\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{2}$	2			$\frac{1}{3}$	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> petite pluie à 7 h. du s. & la n
28	2	$2\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{2}$		3	0	<i>Idem.</i>	Couvert. Bruine tout le soir.
29	1	$1\frac{1}{2}$	$0\frac{1}{2}$		3	$\frac{2}{3}$	<i>Id.</i> N.-E. à 8 h. du s.	Couvert.
30	04	04	03		2	$\frac{1}{2}$	N.-E. méd.	Beauc. de nuag.
31	05	$04\frac{1}{2}$	03		1	0	N. <i>id.</i>	Couvert.
				27	11	$\frac{1}{3}$		

La plus grande chaleur au thermomètre pendant ce mois, a été de 9 degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 5 degrés au dessous de ce point: la différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

188 MALADIES REGNANTES

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 4 lignes $\frac{1}{4}$: la différence entre ces deux termes est de 12 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 12 fois du N.

2 fois du N-E.

3 fois du S-E.

9 fois du S.

7 fois de l'O.

4 fois du N-O.

Il y a eu 9 jours de temps nuageux.

21 jours de couvert.

2 jours de brouillard.

12 jours de pluie.

4 jours de bruine.

4 jours de neige.

1 jour de grêle.

10 jours de gelée.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité pendant tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1757.

Par M. VANDERMONDE.

Les petites véroles ont été pendant ce mois presque aussi communes qu'elles l'avoient été dans les mois précédens, & toujours aussi fâcheuses. Dans la plupart des confluentes on a observé des caractères d'une putridité générale, qui traversoit beaucoup l'éruption. Il a régné aussi quelques fièvres putrides, & quelques autres continues avec redoublemens ; mais ces maladies n'offroient rien de particulier, qui pût faire varier la méthode curative ordinaire.

Les rhumatismes, les attaques de gouttes, les fièvres catharrales ont été assez fréquentes. Quelques rhumatismes se sont déclarés aussi avec des marques fausses d'inflammation, soit à la poitrine, soit au bas-ventre. Nous avons observé que les saignées dans ces sortes de cas, n'ont pas été heureuses; les unes ont précipité la mort, les autres ont rendu la maladie d'une très-grande opiniâtreté. On ne peut cependant disconvenir qu'une ou deux saignées n'y soient quelquefois indiquées; mais nous croyons aussi que lorsqu'elles sont trop multipliées, elles ne servent qu'à fixer l'humeur rhumatisante, qui a besoin pour lors qu'on mette en usage les délayans, les fondans, les purgatifs réitérés & continués pendant long-tems.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Novembre, par M. BOUCHER, Médecin.

Les vents de Sud & Sud-Ouest, qui ont été les plus fréquens pendant ce mois, ont amené, comme cela est ordinaire dans ce climat, des pluies en assez grande abondance; on n'en a été exempt que les premiers jours du mois, & quelques jours vers la fin; aussi le barometre ne s'est-il pas élevé au dessus de 28 pouces après le 4 du mois, & il s'est trouvé plusieurs jours au dessous de 27 pouc. 8 lig.

L'air a été assez doux pendant tout le mois; le thermometre n'a été observé que trois jours au terme de la glace ou un peu au dessous, & cela vers le milieu du mois.

Le thermometre a marqué pour la plus

190 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES

grande chaleur de ce mois, 10 degrés au dessus du point de la congélation, & pour la moindre chaleur $\frac{1}{2}$ degré au dessous de ce point. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes ; la différence entre ces deux termes est de $15\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord-Est.

2 fois de l'Est.

7 fois du Sud vers l'Est.

10 fois du Sud.

15 fois du Sud vers l'O.

3 fois de l'Ouest.

1 fois du Nord-O.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

18 jours de pluie.

7 jours de brouillards.

1 jour de neige.

3 jours de gelée.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies épidémiques qui ont régné à Lille pendant le mois de Novembre.

Le commencement de ce mois a été remarquable par des morts subites, même de quelques personnes d'une forte complexion, & qui paroissoient jouir d'une bonne santé. Il y a eu aussi bon nombre d'apopléxies &

Les autres maladies aiguës ont été des fiévres continues rémittentes, des péripneumonies vraies, des fluxions de poitrine, & la petite vérole.

Les fiévres continues portoient, les unes à la tête, les autres à la poitrine ; toutes étoient avec un sentiment de gêne & d'embarras à la région épigastrique, souvent avec douleur, nausées, langue pâteuse & chargée, &c. Les émétiques, quoiqu'indiqués, devoient être placés avec circonspection & ménagement, étendus dans une grande quantité de lavage, ou tempérés par une eau de manne, & cela après avoir obtenu une détente bien marquée par des saignées proportionnées aux symptômes de l'engorgement inflammatoire ; & leur opération devoit être suivie d'un julep parégorique. Ces fiévres venant à dégénérer souvent en doubles tierces ou en tierces, le quinquina tantôt pur & tantôt purgatif,achevoit heureusement la cure.

Je n'ai pas vu, ce mois, de fièvre maligne dans la Ville ; mais il y en avoit encore à la campagne, & sur-tout du côté du Nord. Il y a eu aussi très-peu de fiévres péripneumoniques : c'est vers la fin du mois que les vraies péripneumonies leur ont succédé ; ce qui est d'autant plus remarquable, que l'air a été doux tout le mois, & que le vent n'a soufflé

que du Sud ou des environs. Cette maladie n'ayant rien d'extraordinaire, n'a pas exigé de cure particulière : après les saignées répétées, & un usage suffisant des fomentations émollientes & légèrement résolutives, des loochs huileux, des boissons émollientes & anodines, je me suis très-bien trouvé de bols diaphorétiques, composés de blanc de baleine & d'antimoine diaphorétique avec demi grain de kermès minéral & autant de laudanum à chacun, donnés toutes les trois ou quatre heures. (Je dois dire en passant que depuis plus de vingt ans que je fais usage de ces bols dans la péripneumonie, ils ne m'ont presque jamais manqué.)

La petite vérole a continué à régner pendant tout le mois, elle a encore emporté un assez grand nombre d'enfants, qui pour la plupart ont succombé par des erreurs dans le traitement.

Il y a eu enfin des ophtalmies, qui n'ont cédé qu'à l'application des cantharides à la nuque du col, ou de la pierre à cautere derrière les oreilles, après plusieurs saignées tant du bras que du pied, & l'usage répété d'apozemes purgatifs.

APPREBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Février. A Paris, ce 18 Janvier 1758.

BARON.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Françoise, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.
Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

M A R S 1758.

TOME VIII.



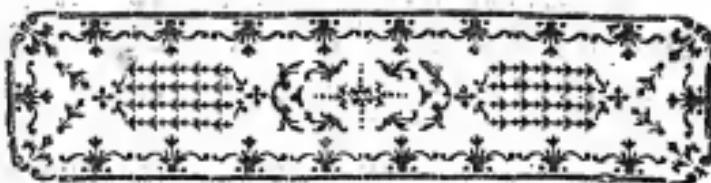
A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue
S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

A V I S.

Nous avons reçu quelques Lettres de différents Particuliers, par lesquelles on nous a informé qu'il y avoit dans ce Journal quelques Observations où la vérité se trouvoit altérée. Nous sommes bien éloignés d'ajouter foi à ce qu'on nous a mandé à ce sujet, parce que nous présumons trop favorablement de ceux qui nous ont communiqué les fruits de leurs travaux, & parce que nous croyons qu'on a pu en imposer à ceux qui ont bien voulu nous donner ces avis généreux ; mais nous déclarons que si par la suite nous avons des preuves certaines d'une si funeste imposture, nous ne pourrons nous dispenser de les rendre publiques ; nous n'écouterons pour lors que le bien de l'humanité.

On se plaint qu'il s'est glissé dans quelques-unes de nos Observations des fautes de correction ; nous prions le Public de nous excuser, à cause des occupations de notre état ; nous comptons éviter par la suite ces reproches, par les soins de quelques personnes éclairées qui ont bien voulu s'associer à nous,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

M A R S 1758.

RECHERCHES sur le pouls, par rapport aux crises. A Paris, chez Debure l'ainé, Libraire, quai des Augustins. Prix relié, 2 liv. 10 sols.

Ces Recherches sur le pouls ont pour objet de déterminer les modifications particulières que prend le pouls aux approches des évacuations critiques dans les maladies, & d'établir en même tems sur les différents rythmes du pouls, les signes qui indiquent au Médecin le parti qu'il doit prendre dans le traitement.

Personne n'a ignoré à Paris les bruits qui s'y sont répandus ayant la publication de cet

Ouvrage , à l'occasion de plusieurs épreuves que l'Auteur a faites de sa maniere de pronostiquer sur le pouls ; il n'est pas possible de refuser la plus grande authenticité à quelques-uns de ces pronostics ; l'Auteur se contente d'avancer à cet égard , qu'on doit présumer favorablement de tous ces exemples , en attendant que de bons Observateurs se soient assurés de la vérité des faits qu'il rapporte ; ce n'est pas là le langage d'un homme qui veut trop préconiser ses succès.

Le pouls naturel & parfait des adultes , est le point fixe qui fert à juger & à connoître toutes les especes de pouls : ce pouls est égal , ses pulsations se ressemblent parfaitement , elles sont à des distances parfaitement égales.

Voilà le premier principe de l'Auteur ; mais suivant sa remarque , le pouls parfait des adultes est rare ; les sujets dans lesquels il ne se trouve point ainsi modifié , peuvent , malgré cela , être forts & vigoureux ; il y en a beaucoup de cette especie.

L'égalité & l'inégalité des pulsations , & des distances qui se trouvent entr'elles , sont donc les principaux caractères au moyen desquels l'Auteur des Recherches détermine les différentes especes de pouls. Ce n'est pas qu'il n'ait quelquefois recours aux modifications du pouls , auxquelles les Médecins font communément le plus d'attention ; telles sont la dureté , la mollesse , la grandeur , la peti-

teſſe ; ces modifications , & autres ſembla-
bles , ſont , ſuivant lui , très-difficiles à déter-
miner , parce qu'on manque d'une mesure
fixe à laquelle on puifſe rapporter ou compa-
rer la dureté , la molleſſe , la petiſſe , la
grandeur du pouls ; d'où il conclut que les
caractères pris de ces dénominations vagues ,
ſont presque auſſi peu utiles que les dénomi-
nations de pouls caprizaſt , miure , & autres
ſemblaſbles données au pouls par Galien &
par les Chinois , qui ont parlé d'un pouls qui
reſſembla au bec d'une poule , &c.

Lorsque l'Auteur croit devoir employer
les dénominations de pouls dur , mol , grand ,
petit , &c. il le fait ſuivant la méthode ordi-
naire des Praticiens , c'eſt-à-dire , en ſe fixant
ſur une forte de règle ou de type qu'on ſ'eſt
formé dans l'imagination par un grand nom-
bre d'épreuves : ainfî un pouls dur ou mol ,
eſt un pouls plus dur ou plus mol qu'il ne de-
vroit l'être , ou bien qu'il ne l'eſt en effet dans
l'état de santé du ſujet qu'on examine.

Ainfî l'Auteur , pour achever de caractéri-
ſer le pouls parfait des adultes , après avoir
dit qu'il eſt égal , que ſes pulsations ſe reſſem-
blent parfaitement , qu'elles ſont à des diſ-
tances parfaitement égales , ajoute que ce
pouls a des pulsations fortes ſans être brusques ,
ſans plénitude , ſans molleſſe , ſouples , libres ,
bien diſtinctes.

Cette manièrē de caractériſer les eſpèces

de pouls , tient à certains égards à la méthode ordinaire ; mais elle en diffère beaucoup en ce qui concerne l'égalité & l'inégalité des pulsations & de leurs distances ; ces qualités du pouls n'avoient jamais été prises ou considérées comme l'Auteur les considère ; il en tire ses principaux caractères , & ces caractères sont fort commodes en ce que l'égalité & l'inégalité des pulsations peuvent aisément être senties par tout observateur attentif , sans qu'il faille se rappeller d'autre pouls que celui qu'on tâte pour en déterminer l'espèce.

La fréquence & la lenteur du pouls qu'on peut mesurer exactement , n'entrent presque point dans les divisions & les définitions de notre Auteur ; lorsqu'il les emploie , il les détermine ou les juge comme les Praticiens ordinaires , sans montrer & sans pendule à pouls , instrumens dont le plus grand inconvenient est , dit-il , de ne pouvoir mesurer ou faire connoître l'égalité & l'inégalité des pulsations.

Le pouls est , dit l'Auteur , critique ou non critique dans toute fièvre ou dans toute maladie ; le pouls critique qui annonce & précède les évacuations de bonne espèce , & qui est le principal signe d'une bonne coction , est développé , c'est-à-dire , plus plein , plus souple , plus libre qu'il ne l'étoit dans les premiers tems de la fièvre ; le pouls non critique est précisément le contraire du pouls développé ou critique.

Le pouls critique est de plusieurs especes, il est supérieur ou inférieur, simple ou composé.

Le pouls supérieur est celui qui precede & qui annonce les crises qui se font par les organes situés au-dessus du diaphragme : son principal caractère se tire de l'égalité dans les distances des pulsations, jointe à la disposition de ces pulsations, telle que chacune ou quelques-unes d'elles paroissent doubles ; ce qui fait nommer ce pouls redoublé, rebondissant, parce que la dilatation de l'artere paroît double, ou semble se faire en deux tems.

Le pouls inférieur est celui qui annonce les évacuations critiques qui se font par les organes situés au-dessous du diaphragme ; voici ses caractères : il est inégal, tant par rapport aux pulsations, dont quelques-unes sont souvent presque insensibles, que par rapport à leurs intervalles différens entre eux, & quelquefois si considérables, qu'ils semblent former de vraies intermittences.

Comme il y a plusieurs organes sujets aux évacuations critiques au-dessus du diaphragme & plus encore au-dessous, il y a aussi plusieurs especes de pouls supérieurs & inférieurs qui ont tous le caractère général propre à leur classe, mais qui ont des différences marquées qui les distinguent les uns des autres.

C'est sur ces différences que l'Auteur établit plusieurs especes de pouls critiques, soit

supérieurs, soit inférieurs ; il les considère d'abord dans l'état où ils se trouvent lorsqu'un seul organe travaille à l'excrétion, & c'est ce qu'il nomme les pouls critiques simples ; ces pouls simples forment les pouls composés, lorsqu'ils se combinent entre eux, ou qu'ils se mêlent les uns aux autres, deux à deux, trois à trois, ou davantage : les dénominations données aux différentes espèces de pouls, sont tirées de l'organe affecté ; c'est ainsi que les remèdes sont nommés pectoraux, céphaliques, hépatiques, suivant l'organe dont ils favorisent l'action.

Le pouls supérieur se trouve dans les corps bien disposés, à la suite des incommodités un peu fortes & jointes à la fièvre, tels que les rhumes considérables, ainsi qu'à la fin des fluxions de poitrine bénignes, qui attaquent seulement le poumon. Il ne faut pas s'attendre à le trouver dans les crachemens de matière purulente, dans la pulmonie, l'asthme, &c. parce que dans ces cas le pouls est de la classe des pouls compliqués, dont il sera question dans la suite.

Le pouls pectoral simple est développé, (condition nécessaire à tout pouls critique) ses pulsations sont à des distances égales, la plupart de ces pulsations, & quelquefois toutes, sont redoublées, c'est-à-dire que le doigt est frappé deux fois par chaque diastole ; d'ailleurs ce pouls est beaucoup plus plein,

beaucoup plus souple qu'il ne l'étoit au commencement de la maladie, ou de l'affection dont la crise se fait par la poitrine : un pouls de cette espece, est toujours le précurseur des crachats critiques dans les corps dont la constitution n'est pas telle qu'elle puisse s'opposer à la plénitude de l'effort critique ; ce qui suppose un dérangement habituel dans l'harmonie des organes.

Le pouls nasal est rarement critique & simple ; il ne mérite cette dénomination que lorsqu'il est suivi d'une évacuation de matière muqueuse cuite, & qui approche de l'état puriforme ; telle est l'évacuation qui survient à la suite des encifrenemens, & de ce qu'on nomme les rhumes de la tête ou du cerveau.

L'hémorragie du nez qui n'est pas souvent bien critique, est précédée du pouls nasal, joint à une irritation ou une tension de l'artère, qui le rend fort approchant des pouls compliqués ; d'ailleurs ce pouls de l'hémorragie du nez a des rapports singuliers non seulement avec celui des oreilles & quelques autres affections de la tête, mais encore avec celui de toutes les hémorragies, comme on le verra dans la suite.

Le pouls nasal est redoublé à double dia-stole, rebondissant plus encore que le pectoral ; il est plus fort, plus brusque, plus vif que lui ; s'il est vêhément, roide & fréquent, il prédit l'hémorragie ; s'il est moins vif, moins

262 RECHERCHES SUR LE POULS

agité, il annonce ou quelques gouttes de sang, ou des excrétions muqueuses du nez ; les distances de ses pulsations sont assez égales.

Le pouls des excrétions critiques de la gorge ou guttural simple, est intermédiaire au pouls nazal & au pectoral par ses rebondissements, par son développement & par sa force ; il est redoublé comme eux ; mais ses pulsations sont moins molles, moins souples que celles du pouls pectoral, moins fortes & moins rebondissantes que celles du pouls nazal.

Il pourroit, il est vrai, résulter quelque embarras pour le caractère distinctif de ce pouls, de ce que pour le connoître il faut ´tablir une comparaison entre le pouls nazal & le pouls pectoral, qu'il est nécessaire d'avoir présens ´ l'imagination pour distinguer le guttural.

Mais l'erreur dans laquelle un observateur tomberoit en pareil cas, seroit, dit notre Auteur, de bien peu de conséquence ; en effet les pouls nazal, pectoral & guttural sont cong neres, analogues ; ils supposent au fonds le même objet de la nature & les efforts des mêmes organes ; les ´vacuations qu'ils annoncent tiennent souvent lieu l'une de l'autre.

Cette idée lumineuse, fondée autant sur la r aison que sur l'observation, peut servir de guide ´ un Médecin dans le traitement des maladies, dont la crise doit se faire par des organes situés au-dessus du diaphragme ;

d'ailleurs le pouls guttural se trouvant intermédiaire entre le pectoral & le nasal, comme la gorge est intermédiaire entre la poitrine & le nez, il indique encore la marche & la gradation des efforts des organes propres aux crises congénères, ou qui ont un rapport marqué les unes avec les autres ; autre point de vue fort utile pour la connoissance des rapports qu'ont entr'eux les différens organes dans leur action.

Le pouls de la sueur critique peut être regardé comme ayant beaucoup de rapports avec les pouls supérieurs, & peut-être est-il congénere avec eux, c'est-à-dire, de nature à les remplacer ou à être remplacé par eux, à cause de leur marche qui est assez semblable, & qui paroît être dans le même objet de la nature.

L'Auteur remarque que ce pouls est fort souvent combiné avec le pouls pectoral, combinaison qui forme une modification qui représente une sorte d'ondulation dans l'artere ; c'est ce qui peut, suivant lui, avoir induit les Anciens à regarder le pouls ondulant comme le précurseur de la sueur.

Cette ondulation des Anciens, dénomination tirée de la ressemblance des vibrations de l'artere avec les ondes d'une eau courante dans un lit dont le fonds est inégal, peut aussi induire à erreur, & être confondue avec les inégalités propres aux pouls inférieurs ; c'est

204 RECHERCHES SUR LE POULS

donc avec raison que ce pouls ondulant est rejeté par l'Auteur des Recherches, comme les pouls miures, caprizans, &c.

Le pouls de la sueur ne précède jamais les sueurs symptomatiques, non plus que celles qui arrivent à la fin des fièvres d'accès ; si ce n'est dans les derniers accès qui font la crise de la maladie ; il suit de là que des Praticiens qui, sur la seule apparence de la sueur, prétendroient suivre la nature en excitant cette sueur qui n'est pas précédée de son pouls critique, peuvent tomber dans de grands inconveniens.

Or le pouls simple de la sueur critique est celui qui étant pour l'ordinaire fort développé, mol, & pour ainsi dire, élargi, est disposé de façon que ses pulsations vont en augmentant par gradations ; la première est moins élevée que la seconde, la seconde moins que la troisième, & ainsi de suite jusqu'à la quatrième, & peut-être la cinquième & davantage : la même marche des pulsations recommence dans le même ordre tout de suite, ou bientôt après ; les distances de ces pulsations sont assez égales entre elles, quoiqu'elles diminuent souvent à proportion que les pulsations augmentent ou sont plus élargies. Passons aux pouls inférieurs. Le pouls qui annonce le vomissement critique, ou stomachal simple.

Le pouls du vomissement est de tous les pouls,

inférieurs le moins développé ; & comme cette évacuation est souvent symptomatique, il est rare qu'elle soit précédée d'un pouls bien parfaitement critique, c'est-à-dire, qui a passé de l'état de constriction à celui du développement ; d'ailleurs le vomissement est un effort contraire aux mouvements ordinaires de l'estomac ; les crises ordinaires ne consistent du côté des organes, que dans l'accélération & l'augmentation de leur action naturelle ; d'où il suit que le pouls stomachal vraiment critique, est celui qui précède les évacuations subites & abondantes de l'estomac par le pilore à la suite des dérangemens de ce viscere.

Les nausées, les rapports, une lourdeur particulière dans la région épigastrique, le dégoût & l'horreur des alimens, symptomes ordinaires d'un amas d'humeurs dans l'estomac, précédent ces évacuations par le pilore, & quelquefois par l'orifice supérieur ; elles occasionnent dans le pouls une modification particulière, qui peut être prise pour le pouls stomachal critique.

Mais comme la plénitude de l'estomac est ordinairement la cause ou l'effet de la plénitude du canal intestinal, & que le travail de cette partie est annoncé par un pouls particulier, il arrive très-communément que le pouls de l'estomac est combiné avec celui des intestins ; c'est ce qui fait aussi que le pouls

stomachal critique simple, est assez rare. Lorsque ce pouls est bien marqué tel, par exemple, qu'on le trouve pendant le travail d'un léger vomitif qui occasionne une sorte de crise artificielle, il est, comme nous venons de le dire, le moins développé des pouls inférieurs, & en même tems le moins inégal de cette classe; l'artere semble se roidir & frémir sous le doigt, elle devient tendue, saillante, ses pulsations sont fréquentes, avec des intervalles assez égaux.

Le pouls qui annonce les évacuations critiques du ventre ou intestinal simple, est fort commun & très-aisé à bien caractériser: il est développé, ses pulsations sont comme arrondies, inégales dans leur force & dans leurs intervalles; il y en a qui sont comme subintrantes, ou l'une dans l'autre; elles forment une sorte de sautillement, d'explosion, ou de petit éclat des parois de l'artere; il s'en trouve qui sont presque insensibles, & qui forment des intercadences & de vraies interruptions, tantôt à des distances égales, tantôt à des distances fort inégales.

Pour ne pas confondre le pouls intestinal critique avec les intercadences, les interruptions & les irrégularités qui se trouvent dans le pouls de certaines personnes en état de santé, il faut se rappeler que, suivant notre Auteur, toute espece de pouls, pour être vraiment critique, doit avoir été précédée des

modifications propres aux premiers tems d'une fièvre , & qu'il ne faut jamais juger ce pouls que sur des personnes actuellement malades ou incommodées. Nous donnerons dans la suite de cet Extrait , les éclaircissemens nécessaires à ces propositions.

Il faut remarquer encore que les irrégularités qui se rencontrent dans les pouls non critiques , n'ayant point été précédées du pouls développé , ou celui-ci ayant cessé par quelque accident particulier , cette combinaison ne forme pas le pouls intestinal critique.

La combinaison qui résulte , par exemple , de l'union du pouls de la sueur , du pectoral & du nazal , forme de vraies inégalités dans les pulsations ; mais alors chaque genre des pulsations qui entrent dans la combinaison , est décidé pour l'évacuation ou la crise qu'il annonce ; ainsi ces inégalités ne forment point le pouls intestinal critique.

Enfin les borborigmes , les vents , les détentes dans les entrailles , certaines especes de coliques ont tant de rapport avec les évacuations du ventre qu'annonce le pouls intestinal , qu'il n'est pas surprenant que ces mouvements violens des entrailles soient quelquefois annoncés par le même pouls intestinal , surtout lorsque des évacuations précédentes ou l'effet des lavemens , ont emporté une grande quantité de matieres.

Le foie qui est , suivant notre Auteur , un

viscere dont le département est fort étendu ; c'est-à-dire, qui rend beaucoup de parties intéressées à son action, fait aussi sur le pouls une impression particulière ; cette modification forme le pouls simple du foie ; elle est beaucoup plus sensible du côté droit que du côté gauche, car les pouls des deux côtés sont souvent différens ; c'est ce qui fait un des points de la doctrine de l'Auteur des Recherches, comme on le verra plus bas.

Les engorgemens du foie suivis de la jau-nisse, les accès de fièvre tierce & quarte, toutes les maladies enfin dans lesquelles il se fait une évacuation considérable de bile, après que cette humeur a séjourné dans ses couloirs, sont précédés & accompagnés du pouls hépatique, sur-tout lorsque la bile commence à couler, & que le foie se dégorge.

Le pouls simple du foie est un des moins développés des pouls inférieurs ; il est inégal, & cette inégalité consiste en ce que deux ou trois pulsations inégales entr'elles, succèdent à deux ou trois pulsations parfaitement égales, & qui ressemblent souvent aux pulsations naturelles.

Cette espece de pouls est rare, parce qu'elle ne se rencontre point avec toutes ses modifications dans les embarras du foie suivis de douleur, ou qui occasionnent une irritation capable de rendre le pouls non critique ; & comme dès que la bile commence à couler, les

les intestins entrent en action, ils donnent lieu au pouls intestinal qui détruit ou qui masque bientôt le pouls hépatique.

S'il arrive que le pouls ayant été hépatique pendant quelque tems, le pouls intestinal qui annonce l'évacuation de la bile ne se décide point, alors il faut craindre une jaunisse; c'est ainsi que le pouls stomachal est suivi quelquefois du vomissement ou du renversement d'oscillations dans les parois de l'estomac; un pareil renversement a lieu dans les vaisseaux du foie, lorsque la crise ne se décide point par les voies naturelles, & que la bile est portée dans le sang.

Le pouls du foie est sur-tout remarquable en ce qu'il est beaucoup plus apparent ou plus marqué du côté droit, comme le pouls des embarras de la rate est plus marqué du côté gauche; car la rate a une influence particulière sur tout le côté gauche, qui est principalement de son département, ainsi que le côté droit est de celui du foie.

Le pouls simple de l'excrétion critique des urines, est l'inverse de celui de la sueur; il semble qu'on pourroit assurer que cela doit être, puisqu'on sait qu'une de ces évacuations se fait aux dépens de l'autre, ou que l'une diminue à proportion que l'autre augmente.

Or comme le pouls de la sueur est très-développé, vraisemblablement par l'effort du

transport des humeurs vers les parties extérieures, il faut que le pouls des urines soit serré & concentré : ces deux pouls qui sont comme deux points extrêmes, pourroient donner lieu à la distinction d'un pouls extérieur ou qui porte au dehors, & d'un pouls intérieur, ou qui porte les humeurs vers le dedans : cette division des pouls, suite nécessaire du système des Recherches, auroit beaucoup de rapport à ce qu'on dit communément, non sans quelque fondement, de la fièvre *en dedans*, dans laquelle le pouls est très-petit, très-déprimé ; & de la fièvre *en dehors*, dans laquelle le pouls est élargi, très-grossi.

Toutes les urines ne sont pas vraiment critiques, & ce n'est pas par leur abondance qu'il faut juger qu'elles le sont ; il y a souvent des urines abondantes & symptomatiques, qui viennent peut-être en grande partie par l'expression de la matière aqueuse, dans laquelle nagent les intestins, & qui est repoussée par la vessie. L'urine critique qui vient vraisemblablement des reins, est celle qui termine une maladie, qui dissipe promptement des enflures occasionnées par quelque dépôt, & qui est chargée d'un sédiment bien cuit, bien lié, matière ordinaire des dépôts, lorsque les urines demeurent limpides, & que les autres évacuations n'emportent pas cette matière.

Le pouls critique & simple des urines qu'on trouve fort rarement, est inégal, mais régulier dans son inégalité, & par-là diffèrent du pouls intestinal ; il a plusieurs pulsations moins marquées que les autres, & qui vont en diminuant jusqu'à se perdre sous le doigt ; elles reparoissent de tems en tems dans cet ordre ; les pulsations qui se trouvent dans les intervalles de ces battemens gradués, sont plus développées, assez égales, un peu saillantes.

Le pouls rebondissant, ou le redoubllement dans les dilatations des artères, est le caractère propre à toutes les hémorragies ; c'est ce qui fait qu'il y a un rapport marqué entre le pouls du saignement de nez, celui des règles, celui des hémorroides, & même celui du crachement de sang.

On diroit que le pouls tire un caractère particulier du genre des vaisseaux engorgés, ou qui travaillent à une évacuation ; d'où il faudroit conclure que les pouls propres aux excréptions de même nature, ont beaucoup de ressemblance entr'eux, comme cela arrive aux pouls des différentes hémorragies.

Notre Auteur ayant découvert cette ressemblance entre les pouls des hémorragies, a cherché les moyens de les distinguer le mieux qu'il est possible ; mais ces distinctions portant la plupart sur des choses difficiles à décrire, on ne peut se flater de parvenir à

212 RECHERCHES SUR LE POULS

les faire qu'en faisant beaucoup d'épreuves, & en se formant une habitude particulière dans cette espece d'observation.

L'irrégularité dans les pulsations, c'est-à-dire, leurs différences quant à la force & quant à leurs distances, jointe à des rebondissemens plus ou moins fréquens, est le caractère des hémorragies inférieures, au lieu que les supérieures, principalement celle du nez, ont, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus, des rebondissemens séparés par des pulsations assez égales entr'elles, & dont les distances sont peu différentes.

Il n'est pas aussi aisé de distinguer les hémorragies inférieures l'une de l'autre ; on peut confondre l'hémorragie de la matrice avec celle des hémorhoïdes, & même avec les urines ensanglantées ; les Praticiens connaissent l'étroite liaison qu'il y a entre ces hémorragies ; il n'est donc pas surprenant qu'elles soient précédées à-peu-près de la même espece de pouls.

Le pouls des hémorhoïdes, dit l'Auteur des Recherches, est inégal, irrégulier, rebondissant ; il a outre cela des pulsations vives, roides, concentrées ; on sent une sorte de profondeur du pouls, avec une espece de tremblement, un serrement & une résistance marquée dans l'artere.

Le pouls des regles inégal, irrégulier, rebondissant comme celui des hémorhoïdes,

est plus développé, moins dur, l'artere est plus saillante, elle a des pulsations plus élargies.

Il faut remarquer, par rapport au pouls des règles &c à tous les autres pouls critiques simples, qu'ils durent quelquefois un peu de temps après l'évacuation critique faite, & qu'ils précédent cette évacuation d'autant plus que le pouls est moins vif, moins fiévreux, & que les périodes des mouvements critiques de l'organe affecté, sont plus ou moins éloignées; ainsi l'évacuation des règles & celle des hémorroïdes qui ont coutume de paroître tous les mois tout au plus, sont annoncées plusieurs jours avant qu'elles arrivent.

Les pouls critiques de toutes les espèces ne paroissent pas exactement tels qu'ils viennent d'être décrits dans toutes les évacuations, quoique ces évacuations aient un effet salutaire; cette absence du rythme, approprié dans le pouls tandis qu'une crise se fait, tient à des modifications particulières des organes dont il sera question dans la suite; ainsi quelques observations isolées contraires à celles de l'Auteur des Recherches, ne forment que des exceptions à ses règles; il a apperçu ces exceptions; il en a donné les raisons; il s'agit de ce qui arrive le plus ordinairement, &c dans les corps les mieux constitués.

Le pouls des règles est souvent plus difficile à distinguer que tous les autres pouls cri-

tiques, à cause de la sensibilité & de la pudeur des femmes, dans lesquelles le pouls se dérange quelquefois au point qu'il ne faut jamais prononcer sur ce pouls qu'après l'avoir tâté à plusieurs reprises, d'autant mieux que cette agitation peut donner au pouls une modification assez semblable au pouls des règles.

Nous parlerons ailleurs des autres précautions à prendre dans l'application des règles de notre Auteur; on vient de voir son système sur les pouls simples critiques; c'est la partie la moins raisonnée de son Ouvrage, mais elle en fait les fondemens; les pouls critiques simples sont rares à trouver dans toutes leurs circonstances; les pouls sont plus ordinairement composés ou compliqués: l'exposition de ces pouls composés & compliqués, donne l'eu à notre Auteur de développer encore mieux son système sur les pouls simples; toutes les parties de son Ouvrage se prêtent des forces mutuelles.

Il sera question dans le Journal suivant, des pouls composés & compliqués, & du fonds du système de Médecine de l'Auteur des Recherches; ce qui fait une partie de son Ouvrage non moins intéressante que ce qu'il avance sur le pouls; on verra à quoi la doctrine du pouls conduit dans la pratique.

*PRINCIPES de Chirurgie, par M.
GEORGE DE LA FAYE, ancien Directeur de l'Académie Royale de Chirurgie, &c. nouvelle édition corrigée & augmentée. A Paris, chez Cavelier, rue S. Jacques. Un vol. in-12 de 512 pages. Prix relié, 3 liv. 12 sols.*

Quand cet Ouvrage a commencé à paraître, il a été favorablement accueilli du Public; on en a fait différentes éditions dans les Provinces, & des traductions dans les pays étrangers. Ce succès a encoûragé l'Auteur à redoubler ses efforts pour le rendre encore plus utile aux élèves. Cette seconde édition est considérablement augmentée par un grand nombre d'articles intéressans, qui ne se trouvent pas dans les précédentes. Comme la réputation de l'Auteur est très-répandue, & que cet Ouvrage est presque universellement connu, nous n'en ferons pas un extrait complet, mais un précis qui puisse en faire connoître toute l'utilité. On trouve d'abord un Discours préliminaire qui fert d'introduction, dans lequel l'Auteur donne aux jeunes Eleves des avis très-salutaires sur l'ordre & le choix des connaissances qu'ils doivent acquérir pour arriver à la perfection de leur Art.

M. de la Faye leur conseille sur-tout de suivre l'Anatomie comme la base de toutes leurs connoissances; de-là il les fait passer aux élémens qui contiennent les préceptes généraux qui conduisent à l'intelligence des Auteurs; après quoi il les invite à suivre les grands Maîtres dans les Hôpitaux, à lire les Auteurs anciens & modernes, à comparer ce qu'ils voyent avec ce qu'ils ont lu, à remarquer par rapport à chaque maladie, les variétés & les différens succès des méthodes qui ont été & qui sont suivies par les grands Praticiens.

L'Auteur s'étend ensuite sur les qualités nécessaires pour faire un bon Chirurgien. Il dit qu'il faut avoir reçu de la nature de la pénétration d'esprit, de la fermeté d'ame, de la finesse dans la vue & de l'adresse dans la main, & sur-tout des sentimens d'humanité & de compassion; toutes ces qualités sont bien difficiles à réunir dans le même sujet, faut-il en conclure de-là qu'il y a très-peu de bons Chirurgiens? Quand on est pourvu de tous ces dons naturels, M. de la Faye croit qu'il feroit utile de faire précéder l'étude de la Chirurgie par la Physique & la Méchanique, parce que, dit-il, la Chirurgie fait partie de la Physique. Mais l'Auteur ne craint-il pas de décourager les jeunes gens qui se destinent à la Chirurgie, en exigeant d'eux tant de connaissances réunies? Ambroise Parée & M. Pe

tit étoient deux grands Chirurgiens, ont-ils jamais été Phyisiens ni Méchaniciens ? Assurément plus l'on sera attentif sur le choix des sujets qui se destinent à la Chirurgie, plus on doit espérer d'en faire de bons Chirurgiens. Nous croyons cependant qu'on doit être fort économe sur cet article, pour n'en pas trop diminuer le nombre. En voulant rendre la Chirurgie illustre, & plus recommandable par la variété du sçavoir qu'on exigeroit de ceux qui pourroient s'y appliquer, il seroit à craindre qu'on ne fit naître le dégoût dans leur esprit, ou qu'on ne les entraînât dans un cercle de choses étrangères à leur état.

L'Ouvrage dont nous rendons compte, n'est qu'un abbrégé des élémens de Chirurgie. Les définitions, les préceptes qu'il renferme, sont conformes à ceux des plus grands Maîtres dans cet Art. Il n'en est pas de même de la maniere dont l'Ouvrage est divisé. C'est précisément la division que tous les Auteurs donnent de la Médecine ; de façon qu'il paroît que ce sont des élémens de Médecine auxquels on a adapté le nom d'élémens de Chirurgie. Il y a cependant des choses, qui appartiennent singulièrement à cet Art dans la quatrième & cinquième Partie de cet Ouvrage, où l'on traite successivement des indications dans les maladies Chirurgicales, des opérations, des instrumens, des tumeurs des parties molles, de celles qui sont faites par leur

218 PRINCIPES DE CHIRURGIE.

déplacement , des tumeurs produites par les corps étrangers , des plaies en général & en particulier , de tous les remedes tant intérieurs qu'extérieurs , dont on peut faire usage dans les différentes circonstances ; en un mot toute la Chirurgie y est présentée en racourci. L'Auteur a donné à la fin un Traité sur la saignée , qui est très-bien fait , ainsi que tout ce qui est de la partie Chirurgicale , qui prouve que l'Ouvrage mérite bien le succès dont le Public a daigné le couronner. Nous croyons même que tous les Chirurgiens qui veulent parvenir à faire quelques progrès , ne peuvent puiser dans aucun Livre une meilleure instruction que dans celui-ci , & qu'ils y trouveront réuni tout ce que les grands Maîtres ont dit sur la Chirurgie , & ce que la scavante pratique de l'Auteur lui a fait observer de plus utile & de plus important dans son Art.



CHIMIE Médicinale, contenant la maniere de préparer les remedes les plus usités, & la méthode de les employer pour la guérison des maladies. Par M. MALOUIN, Médecin ordinaire de S. M. la Reine, Docteur & ancien Professeur de Pharmacie en la Faculté de Médecine de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, & Censeur Royal. Nouvelle édition ; deux volumes in-12. A Paris, chez la veuve D'houry. Prix relié, 6 liv.

C'est à connoître les parties constitutantes, la nature, la préparation des remédes, que consiste le mérite principal du Médecin. Cette vérité constante est bien plus essentielle encore pour les médicamens empruntés de la Chymie; médicamens dont la main de l'Artiste varie si souvent l'efficacité, & dont les dangers sont peut-être encore plus grands que les vertus. Quels services ne rendroit donc pas à ses confreres un Médecin qui exposeroit la maniere de préparer les différens médicamens chymiques, avant d'en détailler les propriétés, & qui y joindroit ses observations sur la maniere de les mettre en usage; tel est le but que s'est proposé M. Malouin dans sa *Chymie médicinale*, dont

nous annonçons la deuxième édition.

Les trois régnes fournissent chacun un certain nombre de médicaments ; le règne minéral beaucoup plus que les deux autres, aussi les articles de ce règne occupent-ils tout entier un des deux volumes de l'ouvrage.

Après avoir parlé des médicaments que fournissent le lait, les cloportes, le corail, la vipere, la corne de cerf & le sel ammoniac, rien ne convenoit mieux sans doute qu'une Dissertation sur les injections anatomiques.

L'usage des végétaux est presqu'infini en Médecine ; il n'est aucun individu de ce règne dont un Praticien habile ne tire avantage ; soit dans son entier, soit en le décomposant ; mais tout végétal fournit ordinairement une eau qu'on distille, une huile, un extrait & un sel ; souvent chacun de ces produits a une vertu tout-à-fait distincte de sa plante, & même cette différence est sensible entr'eux. Ces végétaux peuvent encore être soumis à la fermentation, &c, par le mélange nouveau qui se fait alors de leurs parties constitutantes, former des liqueurs vineuses & acqueuses, des esprits ardents, & des fels fixes. Enfin on peut, en mélant différentes substances végétales, produire des médicaments composés, tels que des teintures, des élixirs, des savons, &c.

Les médicamens extraits des minéraux peuvent être, ou des chaux, ou des résultats de leur dissolution dans les acides, ou des fleurs, ou la partie teignante des métaux, ou, enfin, leur partie réguline. Chacune de ces classes fournit des médicamens simples & composés, des médicamens dont la vertu n'est que trop sensible, d'autres dont elle est douteuse, enfin d'autres qui n'en ont aucune. Exposer les manières d'exécuter un si grand nombre de procédés; joindre sur la manipulation les observations nécessaires pour guider l'Artiste, & l'empêcher de s'écartez de l'intention du Praticien; raisonner ensuite sur l'usage des produits, & les apprécier à leur juste valeur; rendre tant aux Artistes célèbres qu'aux Médecins fameux, la part des éloges qui leur sont dûs; ce sont là les différens objets que l'Auteur a pris pour point de vue dans son travail, & qu'il a rempli au gré du Public, comme l'on peut en juger par le prompt débit qu'a eu cet Ouvrage. Mais si M. Malouin a mérité la reconnoissance publiquè par sa première édition, il s'en est rendu encore plus digne par la seconde, dans laquelle il paroît avoir profité généreusement des avis qu'on a pu lui donner à ce sujet; la première édition que nous avons sous les yeux, & que nous confrontons avec celle-ci, est tellement refondue, que nous la regardons comme un Ou-

vrage tout-à-fait neuf. Procédés ajoutés, rai-
sonnemens perfectionnés ; tout enfin marque
que l'Auteur n'a eu rien plus à cœur que d'a-
méliorer son Ouvrage & de le rendre plus
utile aux gens de l'Art ; c'est la preuve la
plus complète qu'il puisse donner de la vé-
rité de son zèle, de la droiture de son ame,
de l'étendue de ses talens, & du désir glo-
rieux qu'il a de les plier au bien de l'hu-
manité.



O B S E R V A T I O N

*Sur la maladie noire, par M. B O N T É ;
Docteur en Médecine de l'Université de
Montpellier, & Médecin à Coutances.*

Depuis Hippocrate & le renouvellement de la Médecine Galénique, les Auteurs ont gardé un silence assez profond sur cette maladie, qui vient sans doute de ce qu'ils l'ont regardée comme symptomatique, & par cette raison l'ont traitée légerement, soit en parlant des affections de la ratte, soit en traitant de la mélancolie (a). Quelques Arabes la donnent sous le titre de flux noir hépatique (b). Parmi les modernes les uns en disent quelque chose à l'article de la mélancolie (c),

(a) Rivière, Sennert. (b) Avicenne, Aiculanus.

(c) Boerhaave.

les autres à celui du vomissement du sang (a). Sennert l'a décrite sous le nom de diarrhée & semble la rapprocher de la classe naturelle dans laquelle elle doit être rangée.

Les Anciens avoient fixé le siège de la mélancolie & des différens fuchs attrabilaires, dans la rate & les vaisseaux des hypocondres ; ils ont souvent fait mention dans leurs pronostics de déjections attrabilaires, mais il n'ont point indiqué d'une maniere positive les voyes par où cette évacuation se faisoit. L'anatomie n'avoit point répandu sur leurs observations le jour dont elle a éclairé celles des modernes. Quant à la nature des déjections de la maladie noire dont elle emprunte le nom, on ne peut s'empêcher de les rapporter à l'attrabile comme ils l'ont fait, elles en ont tous les caractères. Elles ressemblent à un sang noir, *qualis sanguis niger*, dit Hippocrate, à du vin nouvellement pressuré, à la liqueur noire du grand polype ; quelques-uns, depuis ce pere de la Médecine, les ont comparés à de l'encre (b), au rob de sureau (c), à la moelle de caisse (d), &c.

Les signes & les symptômes qu'ils nous ont transmis sur cette maladie sont épars dans leurs Ouvrages. Si on rapproche cependant ceux qui s'y rencontrent, on verra qu'ils s'accordent assez bien avec les obser-

(a) Juncker. (b) Ethmull. (c) Juncker. (d) Fernel.

yations que nous en avons ; l'odeur des matières est des plus fétides, telle que celle du sang qu'on auroit laissé se corrompre, les malades ont une odeur de boucherie, *cædem olere videntur* (a). Les personnes d'un tempéramment mélancolique en sont plus tourmentées que les autres. Des chagrins vifs disposent à la mélancolie, & dans la suite à cette fâcheuse maladie. Il paroît que les hommes y sont plus sujets que les femmes, peut-être à raison de leurs évacuations périodiques. Une douleur sourde précéde quelquefois ces excrétions ; nous en avons un exemple dans un des malades d'Hippocrate (b) ; Fernel parle de la grande foiblesse où elles réduisent ; Juncker leur attribue des qualités aussi malfaisantes qu'aux poisons mêmes, *talia proveniunt symptomatæ quæ vix à veneno expectanda essent*.

Il n'y a qu'à ouvrir les Auteurs pour voir le pronostic qu'ils ont porté de cette maladie. Hippocrate, dans presque tous ses Ouvrages, condamne les déjections noires ; il les regarde comme un signe mortel dans quelques maladies qu'elles arrivent ; nous avons de lui cependant deux observations où il paroît que les malades ont été guéris, mais après avoir langui très-long-tems. Nous lisons dans l'histoire du malade citée plus

(a) Hippocrate.

(b) Lib. 3. de morb. vulg. hist. 3. aegr.

haut qu'il ne guérit que le quarantième jour. La femme d'Epicrate, après des vomissements de matières noires, ne fut hors de danger que le quatre-vingtième (a). Un Auteur célèbre par ses Ouvrages & sa grande pratique, n'a pas balancé de dire que ceux qui en étoient atteints périssaient tous infailliblement, *Ad unum omnes pereunt* (b). Le fort fatal des malades traités par Hoffmann, dont il nous a fait le récit, ne dément point ce pronostic (c).

Je finis ce détail pour ne pas paroître ennuyeux; je l'ai jugé cependant nécessaire afin de faire voir l'uniformité des caractères de cette maladie dans tous les tems, & l'identité de ses symptômes, qui deviendra encore plus évidente par les Observations suivantes.

PREMIERE OBSERVATION.

La nature de cette maladie ne m'étoit point encore connue lorsque je l'observai pour la première fois il y a deux ans & demi. Un Prêtre, âgé de 55 ans environ, d'un tempérament mélancolique, sujet à des dartres, à des vertiges; qui avoit même eu quelques paroxysmes épileptiques, tomba malade à la campagne d'une pleuro-péripneu-

(a) Idem libr. 2. epid. hist. 31. xix. (b) Ethmuller.

(c) Med. ration. de vom. sang.

monie ; il m'appella le cinquième jour de sa maladie ; quelques occupations ne me permirent de m'y rendre que le lendemain. Je le trouvai levé , la douleur de côté avoit cessé pendant la nuit , l'expectoration se faisoit assez bien ; mais les crachats étoient noirâtres , le visage fort abbattu , le teint plombé , le pouls étoit foible , interinittent & sans fréquence ; il se croyoit échappé ; je lui paroissois n'être arrivé que pour être témoin de sa convalescence. Je ne pensai pas aussi avantageusement que lui de sa situation ; les symptômes que j'avois remarqués me faisoient entrevoir du danger que je croyois dépendre du poumon menacé de gangrene. La scène qui changea tout-à-coup de face ne me laissa pas long-tems douter de la cause de ces accidens. Le malade fut pris d'une syncope dont il ne revint qu'avec peine , & remplit deux bassins de matières noires moitié liquide , moitié grumeleuse , d'une odeur insoutenable. Je partis désespérant de son état , & comptant le lendemain apprendre des nouvelles de sa mort , qui arriva en effet à deux heures après midi.

II. O B S E R V A T I O N .

L'histoire de la maladie précédente que je viens de rapporter , me fit faire beaucoup de réflexions sur la cause de pareilles déjec-

tions , & sur les moyens d'y remédier lorsque pareille occasion se présenteroit ; elle ne s'offrit à moi que long-tems après. Un frere que j'ai Ecclésiastique , âgé de 22 ans , d'un assez bon tempéramment , après une application sérieuse & suivie aux études nécessaires à son état , éprouva un dérangement sensible dans sa santé , son estomac ne pouvoit faire ses fonctions qu'avec peine ; il devint sujet à des diarrhées fréquentes , qui n'avoient d'autres causes qu'un vice de digestions habituel , & tomba dans une mélancolie profonde : quelques semaines de repos qu'il avoit dérobées à son travail avoient un peu rétabli ses forces : il supporta avec impatience ce loisir si nécessaire , il reprit l'étude avec une ardeur égale à celle qui suit un plaisir désiré ; son estomac en porta bientôt la peine. Enfin vers la fin du mois d'Août 1756 il est attaqué d'une fièvre putride , qui se termine cependant heureusement vers le dix-septième jour. Il commençoit à jouir de sa convalescence , lorsque tout-à-coup l'évenement suivant le mit à deux doigts de sa perte. En allant à la garderobe il se trouve extrêmement foible , une sueur gluante se répand sur son visage. Cet état l'étonne , ainsi que les personnes qui étoient auprès de lui ; à l'aspect des matieres qu'il avoit rendues on frémît ; on m'envoye chercher pour me les faire voir ; elles étoient

noires comme de l'encre, un peu grumeleuses, d'une odeur très-fétide de viande pourrie ; ma surprise fut égale à celle des autres, je ne m'attendois à rien de pareil, je crignis avec raison qu'il n'échouât au moment qu'il touchoit au port ; ses forces affoiblies par la maladie, par les purgatifs réitérés qu'on avoit été obligé de lui donner, l'exemple que je me rappellai du premier malade, m'ôtoient, pour ainsi dire, toute espérance. Je demeurai d'abord spectateur oisif, *judicium difficultè, experimentum periculosum* (a). Tandis que je restois dans l'inaction vis-à-vis du malade, remis de sa faiblesse, j'examinois en moi-même les causes qui pouvoient avoir donné lieu à ce changement ; je comparois les accidens de la maladie avec l'état présent ; je rappellois en ma mémoire ce que j'avois pû voir dans les Auteurs qui eût rapport avec ce que je voyois. Mes réflexions sur les Aphorismes 1104, 1105, 1112 de Boerhaave, & les Commentaires de Gorter, sur les Aphorismes d'Hippocrate N°. 131 & les suivans, furent les sources où je puisai les principes de la méthode que je comptois suivre si ces déjections continuoient ; l'objet de mes recherches reparut bien-tôt. En ma présence il prit au malade une envie d'aller à la selle, le visage devint pâle & défait, les

(a) Hippocr. Aphor.

extrémités froides, le pouls très-foible, sans aucune espece de douleur, le ventre étoit souple & mollet; je m'attendis à une évacuation pareille à la premiere, qui fût plus abondante; mais de la même qualité. J'attribuai la cause de ces déjections à un sang devenu putride & corrompu par son long séjour dans les distributions de la veine-porte, & qui s'étoit fait jour dans les intestins par les veines mésentériques, comme je le dirai ci-après; je cherchai à évacuer doucement cette matiere corrompue (a), & à opposer à cette acrimonie putride attrabilaire, des acides (b). Je remplis promptement ces indications, pensant que dans cette circonstance, encore plus que dans d'autres, il falloit se déterminer promptement à faire ce que j'avois cru de convenable (c). Je conseillai une tisane faite avec la décoction de ris & de corne de cerf, sur chaque pinte je fis ajouter deux onces de suc de limon, & dans chaque gobelet cinq à six gouttes d'eau de Rabel la plus vieille qu'on pût trouver, réunissant alors une vertu plus cordiale & antisепtique; la mixtion plus parfaite de l'acide vitriolique avec l'esprit de vin, la rapprochoit de l'æther sans trop affoiblir l'acide, qui devenoit seulement plus adouci. Dans une circonstance aussi cri-

(a) Boerhaave Aph. n. 1111. (b) Idem Aph. 1112.

(c) Hippocr. Aph. 1.

tique, je n'osai me fier à mes propres lumières. Je priai MM. Poissonnier & Barthés, Médecins des Camps établis l'année dernière en Basse-Normandie, & M. Desbuissons, Médecin de cette Ville, de visiter avec moi le malade ; je leur communiquai mes idées, & le plan que je m'étois proposé de suivre : la même boisson fut continuée. Nous songeâmes à remplir l'autre indication, celle d'évacuer légèrement les matières corrompues qui auroient pu altérer le canal intestinal, nous fimes donner des demi lavemens dans la crainte de distendre trop les intestins dénués de ressort & extrêmement affoiblis ; on les composoit avec la décoction d'orge & de camomille ; on y fit toujours entrer cette plante comme un des meilleurs remèdes (*a*) qu'on pût opposer à la pourriture, dans la même vue on y ajouta le baume de lucatel ; ces lavemens entraînoient toujours des matières noires, le malade en rendoit de pareilles dans l'intervalle des lavemens. Cet état dura pendant sept à huit jours sans gonflement ni météorisme dans le bas-ventre, les déjections étoient toujours volontaires sans douleur, mais seulement précédées quelquefois de borborigmes, accompagnées de foiblesse, plus ou moins grande ; souvent il y avoit explosion de vents par haut ; la langue fut toujours fraîche, dans les intervalles des

(*a*) Pringle des antisept.

selles le pouls étoit foible & sans fréquence ; on y en remarquoit seulement un peu le soir, il étoit serré avant les déjections, & lorsqu'elles arrivoient, intermittent. Enfin l'orage s'appaifa peu à peu, l'Art paroifsoit triompher lorsque nos premiers succès furent renversés. Les accidens reparurent, mais avec tant de violence, que le malade fut presque dans une agonie prochaine ; on donna la même boisson, M. Barthés fit faire des fermentations aromatiques, nous nous déterminames à mêler avec chaque tasse de tisane une cueillerée à caffé de teinture de serpentaire de Virginie, préparée comme celle de Pringle (*a*). Cet hydre renaissant fut enfin dompté ; les déjections revinrent dans l'état naturel ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que les premiers excrémens furent moulés & assez solides. Il fut purgé avec un purgatif minoratif, lorsque les forces le permirent. La convalescence fut longue, & exigea beaucoup de ménagement, que l'appétit du malade souffroit avec peine.

L'histoire de cette maladie quadre assez avec celle d'Hippocrate, rapportée plus haut. L'un & l'autre malade avoient une fièvre putride ; dans celui d'Hippocrate, les déjections noires arriverent dans le commencement & l'état ; dans le nôtre, au déclin de la maladie. Si la Médecine avoit besoin de

(*a*) Observat. des mal. des Antilles.

preuves pour établir sa certitude, les Observations de M. Varnier (*a*), & les miennes, faites dans des tems différens, n'en fourniroient-elles pas ? N'en pourroit-on pas tirer des argumens convaincans envers ceux qui s'élevent par entêtement contre cet Art, qu'ils sont obligés ensuite de respecter par nécessité ? Est-ce le hazard en effet qui nous a fait rencontrer précisément la même méthode, ou plutôt ne l'avons-nous pas tirée des mêmes principes sûrs & infaillibles ? Nous avons, pour me servir de l'expression d'un célèbre Académicien (*b*) après une si longue expérience, beaucoup d'ennemis inconnus ; c'est en étudiant leur caractere, qu'on apprend à leur opposer des armes victorieuses.

III. OBSERVATION.

Je fus appellé le mois de Septembre dernier à Marchesieux, pour y voir le nommé Besar, riche Laboureur de cette Paroisse, âgé de cinquante & quelques années : l'expres qui vint me chercher, me rapporta que la veille & le jour même de son départ, le malade avoit vomi & rendu par les selles beaucoup de sang meurtri & fort noir, qu'il étoit dans une si grande foibleesse, qu'on craignoit fort pour sa vie. Sur cet exposé je partis prompt-

(*a*) Journal de Méd. mois de Février 1757.

(*b*) M. de Fontenelles, hist. de l'Acad.

tement pour m'y rendre, j'emportai avec moi de l'eau de Rabel. Je trouvai à mon arrivée le malade abattu, les mains étoient froides & couvertes d'une sueur gluante ; il se plaignoit encore de nausées ; l'odeur puante des matières, avoit obligé les gardes à les jettter. On me montra feulement la place où elles avoient été renversées, qui me parut aussi noire que si on y eût répandu de l'encre. Je m'informai des accidens qui avoient pu précédent son indisposition, j'appris qu'il avoit perdu sa femme depuis quelque tems : cette mort l'avoit consterné, & il étoit tombé dans une mélancolie des plus profondes ; depuis plus d'un mois il avoit une douleur dans le côté gauche ; cette douleur pour lors évanouie, répondoit à la ratte. Je ne fus pas long-tems après mon arrivée, sans voir plus exactement les matières qu'il rendoit ; il fut pris d'envie de vomir & d'aller à la selle ; les déjections par l'une & l'autre voie étoient fluides, d'une couleur noire, semblables à de la poix liquide, d'une odeur insoutenable ; il les rendoit avec une douleur sourde dans le bas-ventre ; le pouls étoit dur sans fréquence, & très-intermittent. Après avoir pesé toutes les circonstances de la maladie, je n'hésitai point à lui conseiller les acides avec des lavemens, où je faisois entrer la décoction de camomille ; on lui donna dix goutes d'eau de Rabel dans chaque gobelet d'eau de poulet, que je lui

faisois prendre d'heure en heure ; il n'en eut pas bu quelques verres , que les nausées s'appaïsèrent ; il me dit même que cette boisson sembloit lui redonner ses forces : en effet les mains se réchauffèrent , les battemens du pouls devinrent plus réguliers , il dormit un peu la nuit. J'appris le lendemain qu'il avoit encore rendu par bas quelques matières noires ; je fis continuer les acides ; je conseillai en outre de prendre toutes les deux heures deux cueillerées de décoction serpentaire de Virginie (a) , pour empêcher encore plus efficacement la pourriture. En quatre jours les forces se rétablirent. Il ne s'agit plus que de lui donner un purgatif approprié à la nature de la partie affectée , & à la cause de la maladie (b) . Les mirabolans , les tamarins & la caisse furent préférés à tout autre : leur nature acide me détermina à en faire le choix.

Cette Observation renferme le caractère le plus essentiel de la maladie noire décrite par Hippocrate (c) , qui semble ne donner , à proprement parler , le nom de maladie noire qu'à celle où on vomit des matières de cette couleur.

IV. OBSERVATION.

M. *** bourgeois de cette Ville , Horlo-

(a) Un gros & demi dans deux livres d'eau.

(b) Rega Aphor. DCCCXCV.

(c) Scđt. v. lib. II. pag. 486. édit. Foës.

ger de profession, menant par état une vie très-sédentaire, d'un tempérament sec & mélancolique, d'une maigreur excessive, voyoit sa santé déperir de jour en jour. Depuis un mois & plus il ressentoit souvent des vertiges, & se plaignoit d'une foiblesse universelle qui lui causoit un sentiment de lassitude extrême dans les jambes. Quelques saignées, des purgatifs qu'on lui avoit conseillés, sembloient plutôt l'avoir énervé que rétabli. Il se détermina le mois de Juin dernier à me consulter. Sa foiblesse jointe à l'état des gencives, qui étoient molasses & fort rouges, l'odeur mauvaise de la bouche me firent penser qu'un vice scorbutique pouvoit donner lieu à ces accidens; en conséquence je lui conseillai des bouillons antiscorbutiques pendant quelques jours, qui n'eurent aucun effet. Les taches qui se manifestèrent aux jambes, confirmoient les premières idées que j'avois eu du scorbut en le voyant pour la première fois. La foiblesse augmentoit cependant de jour en jour; le hazard m'en décela la vraie cause; j'apperçus un jour en entrant dans son appartement, un bassin rempli de matières qu'il avoit rendues, semblables à de la lie de vin corrompue, d'une couleur noire & d'une odeur très-fétide; il avoit été surpris, ainsi que moi, de les voir, car il ne s'en étoit point apperçu sensiblement jusqu'alors. Je le mis sur le champ à l'usage des acides; je lui fis

prendre une cueillerée de sirop de vinaigre de deux heures en deux heures, une tisane de ris avec le suc de limon. Le succès des acides fut annoncé par le changement des selles, qui devinrent jaunes d'abord, & bientôt naturelles. Les taches avoient pris une couleur pourprée, de noires qu'elles étoient auparavant; pour achever leur résolution, j'employai des apozêmes antiscorbutiques acidulés; j'y fis entrer le becabunga, le cresson des jardins, l'alleluia, & quelques tranches de citron. Loin de voir réussir mes projets, les taches devinrent plus noires & plus nombreuses; il survint une hémorragie considérable par les gencives, qui fut cependant arrêtée par des gargarismes astringens. Ces fâcheuses alternatives entraînoient insensiblement le malade à sa perte; la foiblesse devenoit si grande, qu'il ne pouvoit se lever sans être menacé d'une syncope prochaine. Les déjections noires reparurent quelque tems après, & ouvrirent une nouvelle scène; elles étoient beaucoup plus abondantes qu'elles n'avoient encore été; il arrivoit même quelquefois d'y appercevoir des caillots d'une grosseur prodigieuse, aussi noirs au dedans qu'au dehors. Les acides végétaux ne parurent avoir aucun effet; j'eus recours à l'eau de Rabel, qui devint également inutile. La mort arriva après avoir langui trois mois dans cette cruelle vicissitude. Jamais le malade ne souf-

fit aucune espece de douleur , même dans le ventre ; son appétit étoit toujours très-bon ; il n'eut point de fièvre pendant le cours de la maladie ; le pouls étoit souvent intermittent ; il avoit des palpitations fréquentes & des battemens dans les tempes ; il eut espérance de se sauver jufqu'à trois jours avant son décès , qu'il fut très-assoupi. Les lèvres , le palais , la langue devinrent d'un verd livide , & l'épiderme de ces organes sembloit se détacher par lambeaux.

Cette Observation peut donner lieu à plusieurs réflexions.

1° On ne peut s'empêcher par les symptomes énoncés , d'admettre dans cette maladie un vice scorbutique ; les tâches n'avoient cependant point le caractère des tâches scorbutiques ordinaires , qui sont beaucoup plus larges , d'une figure irréguliere , & occupent presque toujours les extrémités inférieures ; celles-ci ressemblaient plutôt à des petechies ; elles étoient larges à-peu-près comme la morsure d'une puce , leur figure étoit ronde , quelques-unes étoient pourtant ovales ; elles gagnerent les cuisses , il en parut autour du cou & sur la poitrine ; elles n'avoient aucune élévation sensible , & à cet égard elles différoient de celles que M. Vandermonde a observées (a) , qui avoient une figure lenticulaire , ainsi que de celles dont M. Hoffman

parle (*a*), qui sont élevées & âpres au tou-
cher. On ne pouvoit les regarder comme
symptômes d'une fièvre petechiale scorbu-
tique (*b*) ; jamais le malade n'en a eu dans le
cours de la maladie : elles ressemblaient par-
faitemment à une éruption noire confluente,
que j'ai vue dans deux enfans^e, mais avec
tant de bénignité, qu'elle ne les empêchoit
point de se livrer aux jeux de leur âge.

2^o Je pense que les déjections doivent être
plutôt rapportées à la maladie noire, qu'aux
diarrhées sanguinolentes scorbutiques, dont
parle Sennert (*c*), & dont il donne une
observation où il paroît que le jeune homme
qui en étoit attaqué, rendoit le sang pur.

3^o Les petechies noires annoncent tou-
jours une grande dissolution dans le sang, &
menacent souvent d'hémorragies mortelles ;
les urines sanguinolentes de la petite-vérole ne
font-elles pas annoncées ainsi (*d*) ? Dès que
les taches de notre malade prenoient une
couleur plus noire, il survenoit une hémor-
ragie. Je me souviens à cette occasion d'avoir
été consulté par un homme qui, avec de pa-
reilles taches, avoit une douleur de tête con-
tinuelle, & saignoit sans cesse des gencives :
il n'en quittoit point pour cela son travail or-
dinaire ; quelque tems après il mourut subi-

.. (*a*) Med. rat. de purpurâ chronicâ scorbuti scbola.

.. (*b*) Lind, (*c*) De scorbut.

.. (*d*) Huzham. Mead.

tement, vraisemblablement par un sang épanché dans le cerveau.

4° La couleur de l'intérieur de la bouche, de la langue, les lambeaux qui s'en détachoient, annonçoient un état pareil dans les viscères intérieurs (*a*), la gangrene & la mort prochaine (*b*).

Le détail nécessaire que demandent les Observations, donne déjà beaucoup d'étendue à ce Mémoire ; je le finis en y ajoutant quelque chose de la cause de cette maladie.

La circulation du sang est beaucoup plus lente dans les viscères des hypocondres & dans les distributions de la veine-porte, que par tout ailleurs, par des faisons connues en Physiologie ; le sang qui circule dans les parties, est plus disposé à s'y arrêter, s'épaissit & y former des stases, comme il arrive dans les différens degrés de la mélancolie : si par quelque cause ce sang épaissi vient à se corrompre & devient putride, soit par des excès, soit par la fièvre, &c. il change sa forme concrète en fluide, c'est l'effet des corps qui se putréfient de se résoudre ainsi. La nature cherche à s'en débarrasser, *tunc atra bilis turget* (*c*). Il ne s'agit plus que de découvrir les voies par où elle évacue cette matière : ce n'est point vraisemblablement dans la maladie noire par les pores biliaires, les matières

(*a*) Rega Aphor. DXXIV.

(*b*) Duret.

(*c*) Boerhaave.

par leur mélange avec la bile, prendroient une couleur jaune ; il n'y a pas lieu de croire qu'elle sorte des arteres mézentériques ; elle participeroit par sa couleur vermeille, des qualités du sang artériel. C'est avec plus de fondement qu'on peut penser qu'elle part des veines mézentériques ; mais est-ce par la rupture de ces vaisseaux, ou pour parler le langage des Anciens, par anastomose ? Leur rupture seroit accompagnée de douleur, dans la suite elle seroit suivie d'ulcères d'une guérison d'autant plus difficile, qu'ils auroient été arrofés & baignés d'une matière septique. La nature plus simple dans ses opérations & plus souvent bienfaisante, se sert d'un autre moyen : si elle se débarrasse de ce sang corrompu dans le canal intestinal par les extrémités des veines mézentériques dilatées, alors c'est un flux noir ; si c'est par les vaisseaux courts, il suffit un vomissement de matières noires. Les veines mézentériques manquant de valves, il se fait sans peine un reflux du tronc vers les extrémités vénales, la matière est assez tenue pour s'y filtrer. Les Anciens n'ont-ils point eu quelques idées pareilles (a) ? je serois assez porté à le croire.

L'ouverture des cadavres confirme assez cette théorie ; on n'a qu'à consulter à ce sujet

(a) Gal. de usu part. Hippoc. de int. affect. cum sanguine, &c.

Fernel. ex liene derivatio fit in alvum.

Bonet (*a*), les Observations de Hoffman (*b*), la rate a toujours été trouvée gonflée prodigieusement, très-molle, remplie d'un suc noitâtre, les vaisseaux courts très-dilatés, les intestins pleins de matières noires, semblables à celles qui étoient contenues dans la ratte, & pareilles à celles que rendoient les malades pendant leur vie.

O B S E R V A T I O N

Sur une fille attaquée de la danse de Saint Vit;
par M. RUAMPS, Docteur en Médecine
à Bordeaux.

Je fus appellé il y a quelques années, pour voir la fille d'une Aubergiste âgée de dix ou onze ans, qui avoit une maladie fort singulière. Ses lèvres étoient agitées de mouvements convulsifs & d'une espece de ris sardonique, de façon qu'on auroit cru qu'elle affectoit un ris moqueur. Ses yeux étoient éteints, son visage plombé & bouffi, & elle avoit un air de tristesse très-sombre; son pouls tantôt vif & animé, étoit un moment après foible & languissant. La malade étoit tourmentée d'un violent mal de tête, d'un abattement, d'une langueur & de fréquentes faiblesses d'estomac. Mais ce qu'il y avoit de

(*a*) *Theatr. Anat.* (*b*) *Dict. de Medec.*

242 OBS. SUR UNE FILLE ATTAQUÉE

plus merveilleux, c'est que cette pauvre fille faisoit avec ses bras des contorsions comiques, & qu'en marchant ses pieds & ses jambes se tournoient comme si elle eût voulu faire quelques pas de danse. Je l'engageai à boire un verre de tisanne. Ce fut pour lors que je reconnus le caractère de la maladie aux gestes en cadence & aux contours affectés que la malade faisoit avec son bras, jusqu'à ce que le verre fut proche de ses lèvres; pour lors elle avala sa boisson avec une rapidité incroyable.

Les spectateurs de cette scène, fondés sur un préjugé que tout ce qui est extraordinaire, doit être ou prestige ou ensorcellement, se persuaderent que je voulois leur en imposer, en leur insinuant par le terme de danse S. Vit, qu'ils appelloient barbare, que cette maladie ne surpassoit pas les forces ordinaires.

Je fis saigner la malade sur le champ du bras, & lui prescrivis pour le jour suivant une potion catartico-émétique, qui eut tout le succès que je pouvois désirer: le soir elle prit des gouttes de teinture de castor, des gouttes de teinture anodine de Sydenham dans deux cuillerées, tant d'eau de melisse que d'armoise. Le lendemain la douleur de tête fut moins forte, l'estomac fut soulagé, & les yeux reprirent un peu de vivacité. Je lui donnai ensuite deux jours de repos, après lesquels je fis réitérer la saignée du bras, & le lendemain donner un minoratif.

· Je tins ferme pendant le premier mois sur cette alternative des saignées & des purgations , pour ne pas m'écartier de la route que nous trace le célèbre Sydenham dans ses *Proeessus integri in omnibus morbis curandis* : j'observai une distance plus ou moins grande, suivant l'état & les forces de la malade.

Le second mois fut rempli par les seuls purgatifs. Il ne fut plus question de saignées. Il est vrai que depuis le commencement jusqu'à la fin , je plaçai dans les intervalles les évacuans , les calmans , les antispasmodiques, soit en bouillons , tisannes ou opiates : & chaque soir exactement je fis prendre le quinquina avec la serpentaire de Virginie , incorporés avec le sirop de coquelicot.

Ce fut ainsi & par de tels remèdes , qué dans l'espace de deux mois je conduisis peu à peu & comme insensiblement , la malade à une guérison parfaite .

Ne pourroit-on pas conclure de cette méthode curative , que le vrai siége du *chorea S. Viti* est dans les premières voies ? Si le genre nerveux a paru sensiblement affecté , l'étoit-il essentiellement ? L'auroit-il été s'il n'y eût eu dans les organes de la digestion quelque vice ou quelque humeur peccante ? Ce vice n'est-il pas démontré par la faburre que rendit la malade par le moyen du premier purgatif , & par la diminution des symptomes qui suivit ce premier remède ?

je ne décide pas : je laisse aux grands Maîtres de l'Art à déterminer la principale cause d'une maladie que je n'ai eu occasion de voir qu'une fois. Je me bornerai à dire que toutes les fois que la malade fut purgée, elle éprouva un soulagement sensible. Sur cette expérience, je suis fondé à croire que les évacuans, plus que les autres remèdes, ont contribué à la santé dont elle jouit encore aujourd'hui.

L'année suivante, dans la même saison, de peur de récidive, la malade fut saignée une fois du bras, & purgée pendant quelque tems de quatre en quatre jours. Depuis elle a été exempte de rechute.

O B S E R V A T I O N

Sur une maladie singulière ; par M. GEOF-FROY, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Professeur des Ecoles.

M. l'abbé Girard, Prêtre habitué de la paroisse S. Paul, âgé de 60 ans environ, d'un tempéramment mélancolique, & menant une vie très sédentaire, fut attaqué il y a près de deux ans de douleurs d'estomac. Au commencement de 1757 ces douleurs augmentant, il me fit appeler. Il sentoit alors des douleurs sourdes d'estomac ; la digestion étoit longue & laborieuse, accom-

pagnée de vents qui le tourmentoient beaucoup & qui prenoient leur cours par en haut, tandis que le ventre étoit fort constipé. Du reste la digestion, quoique longue, se faisoit bien; le pouls étoit dans son état ordinaire, le malade l'ayant toujours un peu irrégulier & convulsif dans la plus parfaite santé, & le sommeil étoit tranquille. Je regardai cet état comme une simple affection mélancolique, causée par l'épaississement de la bile qui ne couloit pas librement. Je fis donc prendre au malade pendant quelques jours une tisanne royale légerement purgative; ce qui parut le débarrasser, en sorte qu'il fut bien-tôt en état de reprendre ses exercices ordinaires.

Six mois après les mêmes accidens ayant repris avec plus de force, je parvins à les dissiper de nouveau par l'usage de la tisanne ci-dessus, & de bouillons amers & purgatifs. Le malade se rétablit, mais moins parfaitement que la première fois, ressentant toujours quelques douleurs sourdes à l'estomac, & une espece d'embarras dans toute la région épigastrique.

Enfin sur la fin du mois de Novembre dernier les accidens reparurent, mais avec bien plus de violence: le malade se sentoit sufoqué dès qu'il avoit mangé, les vents sortoient par haut en abondance & avec impétuosité; l'appétit étoit presque éteint,

& de tems en tems le vomissement succédoit aux vents. J'examinai ce que rejettoit le malade par le vomissement, & j'y remarquai beaucoup de glaires. Le pouls au reste étoit toujours dans son état naturel. Je tentai d'abord les mêmes remèdes qui avoient déjà paru produire quelques bons effets. La tisanne purgative & les bouillons amers firent fort peu de chose. Le vomissement seul fut suspendu, tous les autres accidens subsisterent. J'essayai pour lors un remède un peu plus actif : je fis vomir le malade avec l'hypécacuanha, qui fit un effet considérable, & procura une grande évacuation de glaires. Comme son action avoit un peu fatigué le malade, je le laissai tranquille pendant quelques jours, lui donnant seulement un grain d'hypécacuanha en trois prises dans la journée, pour continuer de fondre & diviser les glaires. Au bout de quelques jours, vers les fêtes de Noël, le vomissement reparut ; mais d'une nature fort différente. Le malade rejettoit, avec les glaires, une matière noire comme de l'encre, & les selles étoient teintes de la même couleur. Je ne fçus que penser de la nature de cette évacuation. On auroit pu d'abord croire que c'étoit du sang extravasé qui avoit séjourné dans l'estomac & les intestins ; mais outre que la couleur, quoique noire, étoit différente de celle du sang qui a séjourné

long-tems dans ces cavités ; le pouls , quoique foible , étoit développé & nullement concentré , comme on le remarque dans ces accidens. Il paroifsoit assez naturel de regarder ces matieres comme teintes par une bile très-échauffée , accident assez ordinaire aux tempéramens mélancoliques , & que les Anciens ont appellée *bile noire* , ou *atrabile*. Incertain de la cause de cette couleur , j'essayai de faire passer des eaux de Vichy , qui puissent détremper & évacuer cette matière , tandis qu'elles calmeroient les mouvemens convulsifs de l'estomac. Mais le malade ne put supporter en aucuné façon ces eaux , quoiqu'à très-petite dose ; les vomissemens augmenterent , il s'y joignit des hoquets fréquens , & dans les derniers jours de Décembre il vomissoit presque à chaque fois qu'il prenoit quelque chose. Le pouls cependant n'étoit pas concentré & serré , ce qui paroît surprenant , vu l'état convulsif de l'estomac. Voyant donc que les remèdes que j'avois employés ne m'avoient point réussi , je tentai les anti - spasmodiques & les calmans , tantôt en potions & tantôt en bols ; j'y joignis le musc , le camphre , les narcotiques. Tous ces remèdes ne firent rien , & je voyois tous les jours le malade s'afioiblit : De plus , ce qu'il rendoit tant par haut que par bas , n'étoit qu'une espece de bouillie noire , qui commençoit à devenir fort puante.

Enfin le quatre de Janvier, dans l'après-midi, le malade, en vomissant, rendit un gros morceau noir & solide, quoiqu'il n'eut pris depuis long-tems que du liquide, & en très-petite dose. On me garda ce morceau, que je fis laver & que j'examinai avec soin. C'étoit une espece de sac, ou de poche, de deux pouces de long, & de près de trois pouces de large, ouverte par le haut, & sans aucune autre ouverture dans tout le reste. Elle étoit formée par une membrane dure, blanche & comme fibreuse, lisse en dehors & si ferme que j'eus de la peine à la rompre pour l'ouvrir. L'intérieur de cette espece de bourse étoit bien plus singulier. Il se trouvoit tapissé d'hydatides semblables à des grains d'orge, mais plus grosses presque du double, pointues à leurs extrémités, gonflées dans leur milieu, tenant par un de leurs bouts à la peau intérieure de la poche, & flottantes par l'autre. Ces hydatides étoient claires, transparentes & remplies d'une liqueur lymphatique, peu visqueuse. Le nombre en étoit très-confidérable, & cet amas ressembloit assez à ces griffes que forment les racines des rénorticules. Le lendemain le malade rendit dans les selles un lambeau de pareille peau, lisse d'un côté, & couverte de l'autre de semblables hydatides. J'espérois que la sortie de ce corps étranger, qui s'étoit formé dans l'estomac, pourroit soulager

le malade ; & réellement les boîfsons parurent mieux passer , & il fut cinq ou six jours sans vomir. Cependant la présence des hoquets , & sur-tout le lambeau de peau avec des hydatides qui s'étoit trouvé dans les selles , me faisoient penser que le malade n'avoit pas tout rendu , & qu'outre le sac , il y avoit encore d'autres excroissances , dont le lambeau n'étoit qu'un débris. J'essayai donc de faire détacher doucement ces autres morceaux par un léger fondant. Je donnai quelques gouttes de *deliquium* de tartre dans de l'eau , n'osant exciter aucune secoufse avec les vomitifs , à cause de l'extrême foiblesse du malade. En même tems je lui fis donner par cuillerées une potion cordiale. Voyant même que l'odeur des déjections étoit encore plus fétide , j'y joignis par la suite un peu de camphre. Le malade resta dans cet état , sans vomir , jusqu'au 12 de Janvier , qu'il rendit dans un seul vomissement treize grands lambeaux de peau semblables au premier , lisses d'un côté , chargés d'hydatides de l'autre , & dont plusieurs avoient deux pouces de longueur sur un de largeur. Le 13 il en rendit encore trois semblables. Le 14 je le vis s'affaiblir de plus en plus ; sa tête commença à se perdre , & son pouls diminua sensiblement jusqu'au 16 au matin , qu'il mourut.

Je ne pus obtenir de sa famille qu'elle me permit d'en faire l'ouverture , qui auroit pu

250 CURE OPÉRÉE

donner quelques lumières sur la formation d'une excroissance aussi singulière. Il paraît que son siège étoit dans l'estomac, qu'elle étoit la cause des douleurs sourdes que le malade ressentoit depuis près de deux ans dans ce viscere ; que la matière noire rendue pendant un mois par le vomissement & les selles, étoit le produit de plusieurs de ces lambeaux réduits dans l'estomac en une espece de putréfaction, d'autant que parmi ceux que le malade a rendus, beaucoup étoient noirs & plusieurs blanchâtres, probablement parce que ces derniers s'étoient nouvellement détachés. Peut-être y avoit-il encore beaucoup de ces excroissances dans l'estomac, peut-être aussi en auroit-on trouvé dans le haut des intestins ; c'est ce que l'ouverture du cadavre auroit pu nous apprendre. Quant à la cause de pareilles productions, dont j'ai conservé une partie, je n'entreprends point ici de l'examiner, me contentant de rapporter fidélement ce que j'ai observé.

CURE OPÉRÉE

Par des doses excessives des pilules mercurielles de M. PLUMMER, Docteur en Médecine à Edimbourg.

Un jeune homme attaqué de la vérole s'étant adressé à M. Denniston pour se faire

traiter, il le mit à l'usage du mercure doux & des tisanes sudorifiques : la salivation qui lui survint parut avoir emporté tous les symptômes ; mais au bout d'un an les douleurs revinrent, & il lui parut sur l'os de la jambe une exostose de la grosseur d'une noix. On le remit à l'usage du mercure doux & de la tisane, on fit des frictionss avec l'onguent mercuriel sur l'exostose ; les douleurs s'évanouirent, mais l'exostose subsistoit toujours ; ce qui détermina à substituer les pilules d'Ætiops au mercure doux. Ce nouveau remède ne fut pas plus efficace ; on eut enfin recours aux pilules mercurielles de M. *Plummer* ; *Voyez les Effais de Méd. d'Edimbourg vol. I, art. 6, p. 51 de la traduction.* Au lieu de calomelas on y fit entrer le mercure doux ; il en prit d'abord six pilules par jour comme il est prescrit ; mais ennuyé de la longueur de son mal, & voulant le faire finir à quelque prix que ce fut, le malade en augmenta la dose jusqu'à 24, c'est-à-dire qu'il en prit jusqu'à 60 grains par jour ; ce qu'il continua l'espace de six semaines : cette témérité ne lui fut pas funeste, son exostose se dissipà peu-à-peu, & il fut entièrement guéri.

Nota. Qu'on nous permette de faire quelques réflexions sur la nature du remède dont il est parlé dans cette Observation, & j'espere qu'on verra s'évanouir une partie du merveilleux, & peut-être de l'efficacité du mé-

dicament. La Pharmacie n'est que trop surchargée de ces compositions monstrueuses, qui ne soutiennent pas les regards de la faine Chymie.

Les pilules de M. *Plummer* sont faites de parties égales de calomelas, (que M. Demours n'aurait pas dû traduire par Panacée) ou de mercure doux & de soufre doré d'antimoine, fait par le procédé d'*Angelus Sala*, dans lequel on commence à enlever à l'antimoine une portion de sa partie réguline, en le dissolvant dans l'eau régale, qui, comme on faisait, ne touche point au soufre; de sorte que par ce moyen on augmente la proportion du soufre au régule, & qu'en dissolvant cet antimoine dans un alkali fixe, & le précipitant avec du vinaigre, on a un soufre doré moins chargé de parties régulines, & par conséquent préférable dans bien des occasions. Jusqu'ici donc ce procédé n'a rien de défectueux; au contraire, il peut, comme nous venons de le dire, avoir des avantages. Mais qu'arrive-t-il en mêlant le calomelas, (qui est un mercure uni à l'acide du sel marin sublimé plus souvent que le mercure doux, & moins souvent que la panacée), ou le mercure doux, avec ce soufre doré d'antimoine, qui est un vrai précipité, c'est-à dire un composé du soufre de l'antimoine, d'une petite portion du régule & d'un peu de l'alkali qui le tenoit en dil-

solution , & du vinaigre qui a servi à le précipiter ? L'alkali qui est dans le soufre doré doit s'unir nécessairement à l'acide du sel marin qui abandonne le mercure , & forme un sel marin régénéré. Le mercure devenu libre s'unit au soufre , & par le broyement fait un véritable *Æthiops*. Cette décomposition se manifeste dans l'opération même : car M. *Plummer* a observé qu'en broyant ensemble , sur un porphire , le calomelas & le soufre doré , la couleur rouge & vive du soufre doré se change en une couleur brune & foncée ; *Voyez la Pl. 58 du premier Vol. des Essais de Médecine*. Par conséquent au lieu de soufre doré & de mercure doux , on ne donne qu'un mélange confus de soufre , de régule d'antimoine , de sel marin régénéré , de mercure doux qui a échappé à la décomposition , parce qu'il y a très-peu d'alkali dans le soufre doré & d'*Æthiops*. Quel fonds peut-on faire sur une composition si monstrueuse ? Est-il donc si étonnant que les plus grandes doses de ce remède ne produisent que des effets très-légers ? Si ce remède a pu procurer quelque bien , on ne doit l'attribuer qu'à la petite portion de mercure doux qui n'a pas été décomposé ; la vertu de tout le reste doit être au moins fort incertaine pour ne rien dire de plus.

EXPÉRIENCES

Sur la Magnésie ; par M. BLACK, Docteur en Médecine à Edimbourg.

M. Hoffman donne dans ses Observations chymiques la description d'une poudre connue sous le nom de *Magnésie blanche*, dont on a commencé à faire usage au commencement de ce siècle, comme d'un purgatif très-doux. On la tiroit de l'eau-mère du nitre, c'est-à-dire de cette liqueur qui reste des lessives des plâtres & des terres nitreuses, après qu'on en a retiré tout le nitre qui peut cristalliser ; cette liqueur est composée d'acide nitreux & d'acide du sel marin, unis à une terre de la nature de la chaux. Avant M. Hoffman on évaporoit cette eau-mère du nitre jusqu'à siccité, ensuite par une forte calcination on tâchoit de dissiper tout l'acide. Il prétend être le premier qui, ayant versé sur cette eau-mère un alkali fixe, ait vu que la base terreuse quittoit l'acide & tomboit au fonds, ce qui lui a fourni une méthode plus aisée & plus prompte d'avoir la magnésie, qui n'est autre chose que cette terre calcaire qui servoit de base aux deux acides. Il découvrit en outre qu'on trouvoit une terre semblable dans l'eau-mère du sel

marin, ou dans cette liqueur qui reste après la crystallisation du sel marin dans les travaux des salines.

Ayant entrepris de comparer la magnésie avec quelques autres terres absorbantes, & ne pouvant pas me procurer d'eau-mère du nitre, je me servis de celle du sel marin ; cette dernière m'ayant aussi manqué, j'eus recours au sel d'Epsom, qui est composé d'acide vitriolique & d'une terre absorbante, & se tire par la crystallisation des eaux des fontaines salées.

Je pris donc parties égales de sel d'Epsom & de cendres perlées, (c'est une espece de potasse) je les dissolvis séparément, & ayant filtré les dissolutions, je les mêlai bien ensemble, ensuite je les fis bouillir ; & ayant ajouté trois ou quatre fois autant d'eau chaude, je laissai déposer la magnésie, que je lavai dans dix ou douze eaux froides après l'avoir séparée, & la laissai sécher.

Lorsqu'on ne fait pas bouillir les dissolutions après les avoir mêlées, la magnésie se réunit en se précipitant, & forme des grains qui, vus au microscope, paroissent composés d'une infinité d'aiguilles disposées en manière de rayons autour d'un centre.

Cette magnésie se dissout très-rapidement, & avec une grande effervescence accompagnée de beaucoup de bulles d'air, dans les

acides du vitriol, du nitre, du sel marin & le vinaigre distillé.

La dissolution dans l'acide vitriolique évaporée, cristallise & forme un sel qui ressemble en tout au sel d'Epson.

Celle qui est faite avec l'acide nitreux est jaune, cristallise, & fournit un sel qui conserve sa forme concrete dans un air sec, mais se dissout dans un air humide.

Celle qui est faite avec l'acide du sel marin ne cristallise point ; si on la desséche, la masse desséchée attire très-rapidement l'humidité de l'air.

La dissolution dans le vinaigre distillé ne cristallise pas non plus ; mais elle se condense en une masse épaisse & visqueuse, qui a la couleur & la consistance de la glu, & qui en se réfroidissant devient cassante.

Ces expériences montrent déjà une très-grande différence entre cette magnésie & toutes les autres terres absorbantes, qui font, avec l'acide vitriolique, un sel séléniteux presque insoluble, & avec l'acide nitreux un sel qui ne cristallise jamais.

Cette magnésie décompose le sel ammoniac, mais elle a besoin d'être aidée d'un certain degré de chaleur ; l'alkali volatil la précipite à son tour lorsqu'elle est unie à quelqu'acide, même à froid : ce qui prouve que ce sel a plus de rapport avec les acides que notre magnésie, quoiqu'il paroisse qu'un peu

peu de chaleur augmente assez l'affinité de la magnésie, pour lui faire vaincre celle de l'alkali volatil.

Notre magnésie précipite les autres terres absorbantes lorsqu'elles sont unies à un acide, elle décompose le sublimé corrosif; elle dégage aussi la chaux qui est suspendue dans l'eau de chaux; ainsi elle pourroit servir à purifier l'eau dans laquelle on auroit mis de la chaux pour la conserver, comme on fait quelquefois dans les voyages de long cours.

Après ces expériences je voulus voir s'il ne seroit pas possible de réduire cette magnésie en chaux; pour cet effet j'en mis une once dans un creuset, que je tins pendant une heure & demie dans un feu de fusion, elle perdit par cette calcination un douzième de son poids. Je répétais avec cette magnésie ainsi préparée presque toutes les expériences que je viens de rapporter. Elle se dissolvit dans tous les acides, & forma avec eux les mêmes sels qu'elle forme sans être calcinée; mais ce qu'il y eut de particulier, c'est que ces dissolutions ne furent accompagnées d'aucune effervescence. Elle précipita le mercure du sublimé corrosif sous la forme d'une poudre noire; elle décomposa le sel ammoniac, mais elle ne sépara pas les autres terres calcaires des acides qui les tenoient en dissolution; enfin elle ne fit point d'eau de chaux.

La grande perte que la magnésie avoit faite dans sa calcination m'engagea à la distiller, j'en mis donc trois onces dans une cornue de verre, & y ayant ajusté un récipient, je pouffai le feu par dégrés jusqu'à la rougir. Je retirai cinq gros d'une eau blanchâtre, qui avoit une odeur foible d'esprit volatil de corne de cerf, teignit en verd le syrop de violette, troubla légèrement les dissolutions de sublimé corrosif & d'argent, mais ne fit aucune effervescence avec les acides. La magnésie qui étoit restée dans la retorte, avoit perdu plus de la moitié de son poids; elle fit encore effervescence avec les acides, quoique moins vivement qu'avant d'avoir été exposée au feu. Il y a très-grande apparence que ce qui s'est perdu dans cette opération, & qui n'a pu être retenu dans les vaisseaux, étoit de l'air, & c'est sans doute parce que la magnésie calcinée en est entièrement dépouillée qu'elle ne fait point d'effervescence avec les acides.

Ayant dissous dans de l'acide vitriolique de la magnésie calcinée par le procédé que j'ai décrit ci-dessus, je l'en précipitai avec un alkali; cette magnésie lavée & séchée qui avoit repris presque le même poids qu'elle avoit avant la calcination, fit une forte effervescence avec les acides, précipita une dissolution de sublimé corrosif en rouge, dégagea les terres calcaires des sels qui les te-

noient en dissolution, & adoucit l'eau de chaux; en un mot elle avoit recouvré toutes les propriétés qu'elle avoit perdues par la calcination; ce que je crois pouvoir attribuer à l'air que l'alkali fixe lui avoit restitué.

Pour connoître la quantité d'air que les acides dégagent des alkalis & de la magnésie, je fis les expériences suivantes; je saturai deux gros d'alkali fixe purifié avec un acide vitriolique étendu dans de l'eau, & en pris deux gros, deux scrupules & trois grains; le mélange perdit un scrupule & huit grains dans l'effervescence, quoique l'expérience fut faite dans une bouteille fort grande, & dont le goulot étoit étroit & fort élevé pour prévenir la dissipation des vapeurs; en effet elles n'atteignirent jamais à l'orifice de la bouteille, comme on put s'en assurer par l'humidité qui s'étoit attachée à ses parois.

La même expérience ayant été répétée avec deux gros de magnésie, qui prirent quatre gros un scrupule & sept grains du même acide; il se perdit un scrupule & seize grains dans l'effervescence. Deux gros de magnésie réduits par la calcination à deux scrupules & douze grains, prirent quatre gros un scrupule & deux grains du même acide; mais le mélange ne perdit rien de son poids.

Ces expériences me paroissent prouver que l'augmentation de poids qui arrive aux

métaux, lorsqu'on les précipite des acides qui les tenoient en dissolution par le moyen des alkalis, n'est due qu'à l'air que ces alkalis leur fournissent; & c'est sans doute à cet air que l'or fulminant, qui est un précipité de cette espece, doit la propriété qu'il a de faire une violente explosion lorsqu'il est exposé à une légère chaleur (a).

Je crois pouvoir en conclure encore que les alkalis volatils & les terres absorbantes qui perdent leur air en s'unissant aux acides, & qui paroissent l'avoir recouvré quand ils en ont été séparés par les alkalis, le doivent à ces alkalis.

Ayant soupçonné que ma magnésie pourroit bien n'être qu'une terre calcaire ordinaire, qui n'avoit changé de nature que pour avoir été dissoute dans un acide, je saturai une petite quantité de chaux avec de l'acide du sel marin, je l'en séparai ensuite avec un alkali; mais il me parut qu'elle n'avoit perdu

(a) M. Rouelle, à qui la Chymie est si redevable, & qui à le premier bien développé l'ætiologie des précipités, démontre que les précipités vrais, tels que ceux dont il est ici question, conservent toujours une petite portion du dissolvant & du précipitant. C'est donc plutôt à eux qu'à l'air, qu'on doit attribuer la petite augmentation de poids qui arrive aux métaux qu'on traite de cette maniere, & la plupart des autres phénomènes qu'ils présentent dans cet état; telle est l'explosion que fait l'air fulminant, elle est due à l'acide nitreux & à l'alkali volatile, dont le concours est essentiellement nécessaire, puisque les précipités d'or, dont il ne fait pas partie, n'ont pas la propriété de fulminer.

aucune de ses qualités de chaux. Une autre fois je tentai l'expérience avec de l'acide vitriolique, l'évenement fut le même.

Ayant mis de la chaux en poudre dans une dissolution d'alun, il tomba au fond de la liqueur une très-grande quantité de poudre blanche; c'étoit la terre de l'alun dégagée par la chaux & le sel féléniteux, formé par l'acide vitriolique uni à la chaux. Cette expérience nous apprend que la chaux a plus de rapport avec l'acide vitriolique que la terre de l'alun.

La terre des os des animaux calcinés présente les mêmes phénomènes que la chaux; elle forme un sel féléniteux avec l'acide vitriolique; elle se dissout très-lentement dans l'acide nitreux & dans l'acide du sel marin, mais ne se dissout pas dans le vinaigre distillé.

La terre de l'alun séparée par un alkali fixe, & bien lavée, se dissout, quoique lentement, dans tous les acides. Ces solutions, au point de la saturation, ont le goût astringent de l'alun, & comme lui changent en rouge la teinture du tournesol. Il n'est pas possible de convertir cette terre en chaux, non plus que celle des os calcinés; & il ne paroît pas qu'elles éprouvent aucun changement de la part du feu.

O B S E R V A T I O N

Sur une hernie inguinale, avec étranglement & gangrene apparente, guérié sans l'opération, par M. DUCLOS fils, Chirurgien à Cormeilles.

Le 10 du mois d'Août de l'année 1756, je fus appellé à une Paroisse nommée Le Mesnil-sur-Blangy, pour y voir le Maître d'école de l'endroit, homme âgé de soixante ans, & malade depuis six jours. Le détail que me fit le messagier, ne me laissa point douter que la maladie dont il s'agissoit ne fût un bubonocele avec étranglement. Je ne me trompai point. Je le trouvai avec un entero-épiplocele dans l'aine droite, qui formoit une tumeur de la grosseur du poing. Il y avoit déjà six jours que l'étranglement s'étoit manifesté, joint aux accidens qui depuis avoient toujours augmenté, & le sentiment des Auteurs que je me rappellois sur la situation où je voyois ce misérable ; tout cela ne servit qu'à me convaincre de l'utilité des remedes qu'on pourroit y apporter. En effet les nausées, les vomissements bilieux qui s'étoient déclarés dès l'instant de la compression de l'intestin dans l'anneau, avoient continué au point que dès le troisième jour il avoit rendu des vers, &

successivement les matières fécales ; le hoquet étoit alors continual, les forces épuiées, le pouls concentré & intermittent, le visage plombé, les extrémités froides, & ce qui sembloit mettre encore le comble à cet état déplorable, le scrotum édémateux & presque insensible. Quel remede proposer dans une si triste conjoncture ? Ceux qui dans le premier tems de cette maladie auroient pu faciliter la réduction, ou du moins retarder la mortification, c'est-à-dire, les saignées réitérées, &c. avoient été négligés. On s'étoit contenté d'appeler une veuve de Chirurgien, autrefois établi dans ces quartiers-là ; elle lui avoit fait une saignée, ensuite avaler un purgatif très-vif. Ce remede loin d'apporter aucun soulagement, avoit irrité de telle sorte le canal intestinal, que de ce moment tous les accidens, les vomissemens sur-tout, & les douleurs du bas-ventre, en avoient considérablement augmenté. Cependant pour ne pas abandonner un malade au désespoir de se voir sans ressource, je lui proposai l'opération comme le seul & unique remede dont il pût espérer sa guérison. Le malade, comme presque tous ceux de sa sorte, ne voulut point entendre parler d'opération, & protesta qu'il mourroit plutôt que de souffrir la moindre incision. J'ai coutume dans ces sortes de maladies, lorsque je suis appellé dès le commencement, après plusieurs saignées

faites coup sur coup, les émolliens, les cataplasmes & embrocations, de faire passer un minoratif dans lequel j'ai fait dissoudre quelque calmant, afin de le faire séjourner dans l'estomac, qui ne manqueroit pas de le rejeter sans cette précaution; & presque toujours j'ai vu, à l'aide d'un lavement donné six à sept heures après, le purgatif produire son effet, & la réduction de l'intestin se faire quelquefois sur le champ & sans peine. Ce n'étoit pas-là le cas de s'en promettre le même succès; je le scavois: mais il falloit pourtant prescrire quelque chose à un malade qui sentoit son état. Il prit donc ce remede avec confiance, & me fit promettre de le revoir le lendemain. Je fus fort surpris quand on me dit qu'il étoit mieux. Ce ne fut qu'après l'avoir scrupuleusement examiné, que je reconnus en effet un mieux qui ne devoit point paroître suspect; le ventre s'étoit ouvert, le hoquet & les vomissemens n'étoient plus rien, & la tumeur étoit disparue autant qu'elle pouvoit l'être. Je dis autant qu'elle pouvoit l'être, parce que cet homme ayant cette incommode depuis très-long-tems; l'iléon avoit contracté une adhérence qui n'en pouvoit permettre la réduction complete.

Mais cette gangrene apparente & annoncée par tant de signes réunis, qu'étoit-elle devenue? Je n'étois point encore sans quelque défiance. C'est ce qui m'engagea à faire

faire au malade usage d'une potion cordiale par cuillerées, & à continuer les lavemens pendant quelques jours. Il le fit; & depuis, comme aujourd'hui, il a joui de la meilleure santé, jusqu'à ce qu'une nouvelle réchute le replonge dans le même état. Une si effrayante leçon, ni mes conseils, n'ont pu le déterminer à porter aucune espece de bandage.

Cette Observation qui doit plutôt être regardée comme une exception à la loi générale, que comme un point sûr de pratique, seroit cependant susceptible de plusieurs réflexions. L'intestin étoit-il gangrené, ou ne l'étoit-il pas? Il l'étoit, si les signes qui caractérisent la mortification de ces parties, n'en sont pas faux. S'ils sont seulement incertains, que de sujets ont péri, que l'opération faite dans un tems où on la regardoit comme inutile auroit sauvés, & combien d'autres à qui on l'auroit épargnée, si l'on avoit osé la différer un peu plus loin! La nature seule a des ressources inconnues aux yeux de l'Art, que le plus souvent on ne sçauroit prévoir, & auxquelles on ne peut suppléer que très-difficilement.



O B S E R V A T I O N

Sur un homme qui a rendu à plusieurs reprises des portions d'intestins par les selles, par M. SALGUES, Chirurgien à Sens.

Dans bien des cas la nature se conduit dans ses opérations d'une manière si mystérieuse, qu'il est difficile de pouvoir expliquer ses effets ; l'Observation suivante en fournit une preuve.

Il y a quelques années qu'on vint me prier d'aller voir un jeune homme de 15 ans, fils du nommé Bourgon, Vigneron demeurant au Fauxbourg Notre-Dame de Sens ; y étant arrivé, on me dit que depuis treize jours il souffroit de grandes douleurs dans le bas-ventre, que les plus vives se faisoient sentir autour de l'ombilic, qu'il vomissoit non-seulement tout ce qu'il prenoit, mais aussi les matières stercorales, & que pour tout secours on l'avoit faigné une fois, & fait prendre une potion huileuse & une dose de mercure crud, qui fut peu de tems après rejettée. A ce récit, mon premier soin fut d'examiner s'il n'y avoit pas un étranglement à quelqu'endroit du bas-ventre ; mais n'ayant rien trouvé qui pût en approcher, je conclus qu'un *Volvulus* donnoit lieu à tous ces

accidens ; le bas-ventre étoit fort tendu & douloureux, sur-tout aux environs de l'ombilic ; la fièvre étoit aigue, & le malade dans des inquiétudes inexprimables, ne pouvant garder aucune situation ; tel étoit l'état du malade lorsque je fus appellé. Le pouls étoit encore assez fort pour permettre la saignée, ce qui fit que dans le moment je lui tirai deux petites palettes de sang, & je lui fit faire des fomentations avec une forte décoction d'herbes émollientes, précédées d'une embrocation : j'ordonnai aussi qu'on lui fit prendre des lavemens de la même décoction ; tout fut exécuté. La nuit suivante le vomissement cessa, le ventre s'ouvrit, le malade rendit beaucoup de matières de couleur fort brune, d'une odeur fétide ; aussitôt le ventre s'affaissa & tous les accidens cessèrent. Après cette première évacuation il en vint une seconde, dans laquelle il rendit une portion d'intestin grêle de vingt pouces de long, gangrenée par ses deux extrémités & dans quelques endroits de son corps ; après l'avoit bien lavée je voulus le souffler, mais il ne me fut pas possible, l'air n'étoit pas plutôt insinué qu'il s'échappoit par plusieurs petits trous que la gangrène y avoit fait.

Le lendemain il en rendit encore une portion de six pouces de long, que je n'ai pas conservée ; deux de mes Confrères ont

vû l'une & l'autre portion. Après cet accident le malade ne pouvoit marcher qu'à demi courbé, & souffroit de vives douleurs après qu'il avoit mangé, quelquefois il vomissoit ce qu'il avoit pris. Je fis mon possible pour lui faire entendre que son salut dépendoit d'une grande diète, & qu'il ne devoit prendre que du bouillon, de la soupe & quelques œufs frais, afin que cette petite quantité d'alimens put passer dans le sang avant d'arriver à l'endroit où s'étoit fait la réunion des deux bouts d'intestin; toutes mes raisons furent inutiles, le malade voulut vivre à sa fantaisie; je l'abandonnai, & j'appris qu'il étoit mort d'une indigestion deux mois après son accident.

J'aurois fort désiré en faire l'ouverture; mais je n'appris sa mort que quinze jours après lorsqu'il n'étoit plus tems.

O B S E R V A T I O N

Sur un homme qui s'est fait l'opération de la castration sans accident fâcheux; par M. MAISTRAL, Médecin des Hôpitaux à Quimper.

En lisant dans le Journal du mois de Mars 1757, pag. 172, la seconde Lettre de M. Bianchi, adressée au Docteur Bassani, sur la

sensibilité & l'irritabilité des hommes & des animaux, j'y ai trouvé une Observation rapportée par Boerhaave & Van-Swieten, d'un payfan à qui l'on coupa avec un couteau l'artere axillaire sous l'aisselle, &c. Cette Observation & la suivante m'ont rappelé un fait dont j'ai été témoin, & dont voici l'histoire.

Un Religieux âgé de vingt-cinq à trente ans, dont je tairai le nom, l'Ordre & la patrie, continuellement tourmenté par les aiguillons de la chair & le feu de la concupiscence, forma le monstrueux projet de détruire en lui le germe qui les faisoit éclore, & que la nature lui avoit prodigué, parce qu'il troubloit sans doute à chaque instant la sécurité d'esprit & d'ame dont il vouloit jouir.

En conséquence il fit plusieurs expériences sur différens animaux qu'il sacrifia à son ignorance, pour pouvoir dans la suite ne rien risquer pour sa vie, & être en état de gouter cette paix Stoïque qui ne pouvoit s'acquérir, selon lui, qu'à ce prix.

Lorsqu'il crut être assez savant pour tenter sur lui la même opération, il se munit d'un rasoir bien affilé, & attendit que tous les Religieux de la Maison se fussent retirés. Dans le tems qu'il jugea le plus convenable, qui étoit entre dix à onze heures, il exécuta cette cruelle opération avec une constance & une fermeté inébranlables; il ne poussa

pas même le moindre cri, malgré toute la douleur qu'il dut ressentir; au moins les voisins de sa cellule ne l'entendirent pas.

Il ouvrit méthodiquement les deux côtés des bourses l'un après l'autre, en retira les deux testicules, & les sépara d'un coup de rasoir du cordon des vaisseaux spermatiques, à trois ou quatre lignes du corps des testicules. Il jeta ces deux corps glanduleux au bas de son lit, & termina là son opération avec autant d'adresse, que s'il avoit été le Chirurgien le plus exercé. Elle ne fut pas plutôt faite, qu'il sentit tout le poids du crime qu'il venoit de commettre, & le repentir éternel qui en seroit la suite nécessaire. La perte de son sang qui ruisseloit de toutes parts, lui fit craindre avec raison pour ses jours. Il courut à la cellule de son voisin, se jeta à ses genoux pour lui demander du secours, & lui avoua ingénument sa turpitude & son infamie. Son Collègue touché de commisération, courut bien vite chercher un Chirurgien, qui y arriva le plus promptement qu'il lui fut possible. Je ne tardai pas également à m'y rendre. Le Chirurgien effrayé de l'effusion abondante de sang de ce pauvre malheureux, se hâta de couvrir toutes les parties de charpie brute, afin d'arrêter l'hémorragie, & y appliqua un bandage convenable. Je ne pus arriver aussi-tôt que lui, eu égard à la distance de ma demeure à celle du Religieux, de fa-

çon que le pansement étoit fini lorsque j'arrivai. Je ne voulus rien faire déranger, & nous remimes au lendemain à examiner les choses avec plus d'attention. Comme le pouls du malade étoit encore fort, malgré la grande hémorragie qu'il avoit soufferte, je le fis saigner du bras pour éviter les différens accidens qui auroient pu survenir. Nous nous y rendimes à l'heure marquée. Quoiqu'il ne ressentoit aucune douleur à la partie malade, & qu'il étoit sans fièvre, je fis répéter la saignée; je lui fis observer la plus sévere diette, & je le mis à l'usage d'une simple tisanne composée d'orge, des racines d'althéa, de chiendent & de réglisse. Comme l'hémorragie n'avoit point reparue, on ne toucha point ce jour-là au bandage, & nous remimes de chec au jour suivant à lever l'appareil. Il passa très-bien cette nuit: enfin le troisième jour on imbiba un peu la charpie pour en tirer une partie, & pour voir si l'hémorragie reviendroit, mais tout se trouva au mieux. On en ôta de même une partie à chaque pansement, & peu de jours après la suppuration s'établit. On le pansa d'abord avec un digestif simple, & il se rétablit parfaitement au bout d'un mois ou de six semaines, en suivant la méthode usitée dans de pareils cas, sans avoir eu besoin de faire la ligature des vaisseaux spermatiques, ni de se servir des astringens.

Ce fait est une preuve de plus que « les arteres qui sont ouvertes, depuis les plus grosses jusqu'aux plus petites, se resserrent comme les arteres ombilicales », souvent sans aucun funeste événement.

O B S E R V A T I O N

D'un estomac qu'on a trouvé presque entièrement détruit par un ulcere cancéreux ; par M. HENRY, Chirurgien à Auxerre.

Agnès Alard femme de Barthelemy Thevenon, Maître Boulanger de cette Ville, âgée de 55 à 56 ans ou environ, d'un tempérament sanguin & bilieux, s'étant toujours bien portée & très-laborieuse, faisant même la plupart du temps les fonctions de son mari, commença à sentir une douleur sourde intérieurement & proche le cartilage xiphoïde du côté gauche ; elle la porta pendant un an sans néanmoins qu'elle l'empêchât de faire son travail ordinaire, qui étoit alors à veiller des malades & soigner des femmes accouchées. Mais les douleurs ayant augmentées, la fièvre lente & continue étant survenue, elle fit appeler M. Thienot son Médecin, qui après l'avoir examinée, lui donna différens remèdes intérieurs, & lui fit appliquer sur l'endroit douloureux des cataplasmes, qui ne

ne lui procurerent aucun soulagement : elle fit venir son Chirurgien environ deux mois après, & lui dit de vouloir bien l'examiner, qu'elle croyoit qu'à l'endroit de sa douleur il s'y formoit un abcès, parce qu'elle y fentoit une espece d'élancement ; l'ayant donc vu & touché, il sentit en effet une pulsation proche le cartilage xiphoïde, qu'il prit pour une dilatation d'artere dans cet endroit ; il ordonna en conséquence des remedes propres à calmer la circulation du sang, & pronostiqua aux parens qu'il n'y avoit point d'espérance de guérison ; il ne paroilloit à l'extérieur de la douleur ni élévation ni inflammation. Environ huit ou dix jours avant sa mort, je m'y trouvai par hazard & on me la fit voir ; l'ayant aussi examinée, je trouvai dans l'endroit dououreux une espece de battement qui répondoit assez au mouvement de diastole & de fistole du cœur, en sorte que je fus de même avis que mon Confrère, & qu'il falloit continuer les remedes qu'il avoit ordonnés ; mais tous ces remedes, tant du Médecin que du Chirurgien, n'ayant eu aucun effet, elle mourut.

Une maladie soupçonnée d'aneuvrisme dans cet endroit, demandoit un éclaircissement de ma part ; c'est en conséquence que je demandai avec instance aux parens de la défunte, la permission de l'ouvrir. Je le fis le lendemain en présence du Médecin & du

Chirurgien, & de plusieurs autres personnes.

Le bas-ventre ne fut pas sitôt ouvert, qu'un spectacle affreux se montra à nos yeux, & nous fit bientôt connoître la véritable cause de sa mort. L'estomac étoit presque entièrement détruit; il ne restoit de tout ce grand viscere, qu'un peu de son fonds avec le pilore, qui n'étoit plus soutenu que par quelques colonnes fibreuses & nerveuses, qui s'étendoient jusqu'au conduit de l'œsophage, & le tenoient comme suspendu. Les alimens que cette femme pretoit, sortant de l'orifice supérieur, tomboient précipitamment jusques dans ce restant d'estomac, & de-là enfiloient l'orifice du pilore, qui les conduisoit dans le canal intestinal. Cependant nous n'appercutmes point qu'il y eût aucun alimens épanchés dans la cavité de l'abdomen; ayant examiné le fonds de l'estomac, qui ressemblloit à une bourse à jettons, nous observames que les bords étoient frôncés, & il en suintoit, en les pressant, une liqueur jaunâtre & corrosive, par l'effai que nous en fimes.



DESCRIPTION

Des fiévres malignes avec inflammation sourde du cerveau, qui ont régné à Amale aux mois d'Octobre & Novembre 1757; par M. MARTEAU DE GRAND-VILLIERS, Médecin de l'Hôpital à Amale.

Les fiévres malignes que je vais décrire, ne sont pas les seules que j'ai observées en automne. Il a été fertile en maladies : je m'arrête à l'histoire de celles-ci, parce qu'elles étoient d'autant plus funestes, qu'elles paroisoient moins dangereuses.

Elles commençoiient par un sentiment de mal-aise général. Elles augmentoient insensiblement & par degrés, jusqu'à ce que les malades fussent obligés de garder le lit, ce qui n'arrivoit qu'au bout de trois ou quatre jours. Ils éprouvoient quelquefois pendant ces premiers jours, quelques petits sentimens de froid sur les lombes & entre les deux épaules, mais jamais l'invasion n'étoit marquée par un frisson. La fièvre les sept ou huit premiers jours étoit aussi médiocre que dans le tems de la rémission. On étoit dans le cas de la juge-*intermittente*, si un peu trop de chaleur à la peau n'avoit averti du contraire. Il n'y

avoit point d'altération, ni nausées, ni rapports, ni mauvais goût. La langue se conservoit humide & vermeille, ou tout au plus un peu blanche, mais sans crasse. Les urines étoient le plus souvent naturelles, quelquefois légèrement orangées avec un léger énéorème. La couleur des lèvres & des joues ne s'altéroit pas. Rien ne pouvoit être si insidieux qu'une maladie qui s'annonçoit avec si peu d'appareil. L'insomnie étoit le seul symptôme qui pût faire naître des inquiétudes, à raison du mal de tête pulsatif qui l'accompagnoit, & qui relâchoit avec la fièvre, mais sans cesser : cependant elle n'étoit pas accompagnée d'anxiétés ; c'étoit plutôt un accablement extrême.

Vers le huitième ou dixième jour, le mal de tête augmentoit, le malade étoit agité d'une insomnie plus cruelle ; le pouls étoit rapide, petit, dur & ferré. Les yeux devenoient plus brillans & plus rouges. Les urines en cet état donnoient de tems en tems des signes de coction imparfaite, & redevenoient ensuite variables. Un grand saignement de nez succédoit. Il se répéroit souvent. Les malades devenoient bouffis. Les convulsions, le délire, le météorisme, & quelquefois le flux de ventre étoient les dernières scènes de la tragédie. Les malades périssaient entre le quatorzième & le vingt-unième jour ; quelquefois avec des taches brunes, toujours

avec une langue noire, gersée, aride, rétrécie & tremblante, les dents sèches, les lèvres plombées & bouffies, la face livide, & quelquefois le saignement de nez duroit jusqu'à la mort. Le sang étoit dissous.

Tel a été l'état de ceux que la bénignité apparente de leur maladie a jetté dans une fausse sécurité. Appelé dans ces derniers moments, & quand tout étoit désespéré, je n'ai pu que tenter des secours inutiles & recueillir l'histoire des symptômes.

C'est sur les filles que cette maladie a régné. Les premières catastrophes ont fait ouvrir les yeux aux malades & aux Chirurgiens. C'étoit une inflammation fourde du cerveau, causée uniquement par la rarefaction du sang. Il falloit la reconnoître ; mais à quel signe ? La continuité du mal de tête, les pulsations sur-tout, devoient être des signes pathognomiques pour ceux qui par état ne doivent pas ignorer que la pulsation & la douleur, sont les compagnes individuelles du phlegmon. Il y avoit donc lieu de *conjecturer tout au moins* une inflammation du cerveau : le tintement des oreilles, & la difficulté de supporter une lumière trop vive, donnoient à ces conjectures tout le poids de la certitude. On n'a pas saisi d'abord toute la force de ces symptômes ; ils sont devenus meurtriers avant qu'on se doutât seulement qu'ils pussent être de quelque conséquence.

Le traitement a été des plus simples, & le succès assuré, quand on s'y est pris à tems. La seule, l'unique indication, mais pressante, étoit de diminuer les engorgemens du cerveau, & sur-tout de la pie-mere, que la rougeur des yeux me met en droit de regarder ici comme le principal siège de l'inflammation. C'étoit à la saignée à remplir ces vues. Celles du bras n'étoient que d'une médiocre utilité. Je préférois l'ouverture de la saphene, & je la réitérois brusquement jusqu'à quatre fois, sans aucun égard pour la présence des regles, que la force de la maladie faisoit souvent avancer ou reparoître, quoiqu'à peu de distance de leur période ordinaire. La saignée au pied ne trouble pas cette évacuation, ou ne la supprime que parce qu'elle la supplée. Les Praticiens sçavent assez que ces contremes ne se rencontrent jamais dans les maladies que pour nous contrequarrer; que le flux menstruel soulage rarement, & que l'inaction en pareil cas est souvent funeste aux malades.

Si après quatre ou cinq saignées, tant au bras qu'au pied, l'opiniâtré du mal de tête me laissoit encore quelque chose à redouter, je pratiquois la saignée de la jugulaire, & la répétois, s'il en étoit besoin. J'avois soin de tenir le ventre libre par quelques lavemens de jour à autre. Les boissons étoient une tisane simple avec un peu de nitre. Je prescri-

vois tous les soirs une émulsion dans laquelle je faisois entrer quelques grains de sel sédatif. J'avois la satisfaction de voir après les premières saignées, la peau devenir graisse & moite. Ces moiteurs s'entretenoient jusqu'au onzième ou quatorzième jour, qu'il se faisoit une éruption peu considérable de miliaire cristalline aux bras, à la poitrine & au bas-ventre. Cette éruption se soutenoit cinq à six jours, & emportoit le reste des accidens. S'il restoit de la fièvre, elle devenoit intermittente, & cédoit aux purgatifs. J'alliois à la fin de la maladie le diacode aux émulsions, mais à petite dose. Il auroit été nuisible dans le commencement & dans l'état.

LIVRES NOUVEAUX.

Plan d'un Cours de Chymie expérimentale & raisonnée, avec un Discours historique sur la Chymie ; par M. Macquer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & de l'Académie des Sciences, &c. & M. Baumé, Maître Apothicaire de Paris. Chez *Jean-Thomas Herissant*, Libraire, rue S. Jacques, à S. Paul. 1757. in-8°.

Observations sur les Accouchemens, traduites de l'Anglois de Smellie, D. M. par M. de Preville Médecin, contenant les Planches relatives à la théorie & à la pratique de

cet Art, ainsi qu'aux Observations, avec les explications des figures de chaque Planche, Tom. III. A Paris, chez la veuve de *Langette*, Libraire, rue S. Jacques. Prix broch. 4 liv. 10 f.

Traité pratique de la cure des fiévres, contenant la théorie des principaux symptômes qui accompagnent les fiévres, la description des fiévres & leur distribution en classes générales, divisées chacune en especes particulières. Traduit de l'Anglois de Theophile Lobb, D. M. Membre de la Société Royale de Londres. A Paris, chez *Prault* pere, Libraire, quai de Gevres. 2 vol. in-12. Prix rel. 4 liv. 10 f.

Formules de Médicaments à l'usage des Hôpitaux d'Armée, dressées par M. Hyacinthe-Theodore Baron, cy-devant Médecin en chef des Camps & Armées du Roi en Allemagne & en Italie. Sixième édition. A Paris, chez *Cavelier*, Libraire, rue S. Jacques. Brochure de 70 pages. Prix, 12 sols.



* * * * *

O B S E R V A T I O N S

MÉTÉOROLOGIQUES.

J A N V I E R 1758.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	À 6h. du matin	À 12h. du midi.	À 10h. du soir.	po- u- ces.	lig- nes.	par- ties.		
1	03	02 $\frac{1}{2}$	02	27	10	0	NE. méd.	Couvert.
2	01	1	3		7	$\frac{1}{2}$	N. foible.	Beauc. de nuages. Pl. fine la nuit.
3	4	7 $\frac{1}{2}$	5		6	0	S. méd.	Peudenua.
4	6	8	7		8	$\frac{1}{2}$	S.E. id.	Pluie méd. le mat. jus- qu'à 9 heur. Beauc. nua.
5	7 $\frac{1}{2}$	9	7 $\frac{1}{2}$		10	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
6	7	9	8	28	1	0	<i>Idem.</i>	Couvert.
7	7	9 $\frac{1}{2}$	6				S. <i>idem.</i>	Plui. méd. la nuit. Beauc. nua.
8	5	8 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$		2	$\frac{1}{2}$	S-S-E. <i>idem.</i>	Beauc. de nuages.
9	5	7 $\frac{1}{2}$	4			$\frac{2}{3}$	S-E. id.	<i>Idem.</i>
10	1	4 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$		3	0	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
11	4 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	6			$\frac{1}{2}$	S-O.méd.	Petite pluie par inter. le mat. serein le soir.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	16 h. du morn.	4 midz.	10 h. du soir.	pou- ses.	ilg- nes.	par- ties.		
12	7	8	6		2	1	<i>Id.</i> fort par interv.	Couvert. Pluie fine jour & nuit.
13	5	6 $\frac{1}{2}$	5		1	0	<i>Id.</i> méd.	Couvert.
14	4 $\frac{1}{2}$	5	4 $\frac{1}{2}$	27	9	0	<i>Idem.</i>	Beauc. de nuages. quelq. gout. de pluie à une h. soir.
15	0	2	1		5		N-O, mé- diocre.	Couvert. Neige forte le mat. jusq. 3 h. du f.
16	0	0	0 $\frac{1}{2}$		11	1	<i>Idem.</i>	Serein la n. Beauc. nua.
17	02	01	03	28	1	2	<i>Idem.</i>	Couvert. Brouillard épais.
18	02	01	01		3	0	N. <i>id.</i>	Peu de nei- ge la n. & le l. couvert.
19	01	01	03		0	0	<i>Id.</i> fort le soir.	Pet. neige la nuit jusq. 10 h. mat. serein la n.
20	06	04	07 $\frac{1}{2}$		1	0	N-E. mé- diocre.	Peu de nua. Pet. neige à midi.
21	010	07	08		0	1	N. fort.	Peu de nua.
22	010	08	06		0	0	<i>Idem.</i>	Serein. Pet. neige à 10 h. du soir.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.		Vents.	Etat du sol.
	À 6 h. du matin.	À midi.	À 10 h. du soir.	pou- ces.	lig. nes.		
23	04	02 $\frac{1}{2}$	03 $\frac{1}{2}$	2		<i>Id.</i> foibl.	Serein.
	"						Brouil. ép. à 8 h. mat.
24	04	02	01 $\frac{1}{2}$	3	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	Peu de nuage.
25	0	$\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	4	0	<i>Idem.</i>	Couv. le mat. & le f.
26	1	1 $\frac{1}{2}$	1	5		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> brouil. médiocre.
27	0	$\frac{1}{2}$	0	6	$\frac{1}{4}$	<i>Idem.</i>	Couvert.
28	0	2	0	9		<i>Idem.</i>	<i>Idem</i>
29	04	01 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{2}$	10	$\frac{1}{2}$	N-E. mé- diocre.	Serein.
30	04	0	$\frac{1}{2}$	9	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	Pet. brouil. au sol. couc.
31	1	1 $\frac{1}{2}$	1	0		<i>Id.</i> foibl.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 9 degrés $\frac{1}{2}$ au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 10 degrés au dessous de ce point: la différence entre ces deux termes est de 19 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 10 $\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 5 lignes: la différence entre ces deux termes est de 17 lignes $\frac{1}{2}$.

Il faut remarquer qu'il y a plus d'un an que le mercure n'a monté si haut.

Le vent a soufflé 11 fois du N.

5 fois du N-E.

6 fois du S-E.

2 fois du S.

4 fois du S-O.

3 fois du N-O.

Il y a eu 2 jours de tems serein.

14 jours de nuageux.

12 jours de couvert.

4 jours de brouillard.

7 jours de pluie.

5 jours de neige.

17 jours de gelée.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité pendant les 15 premiers jours, & de la sécheresse pendant les 15 derniers jours du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1758.

Par M. VANDERMONDE.

Les petites véroles qui ont été très-fréquentes & assez fâcheuses l'année dernière, ont continué leur ravage pendant ce mois; on a observé cependant que les confluentes n'ont pas été aussi communes qu'auparavant. Il y a eu quelques fiévres putrides, qui n'ont eu aucunes suites fâcheuses, quand on les a traitées méthodiquement; & quand on a pris une mauvaise route, elles ont dégénéré en fiévres malignes factices; car il est très-rare de voir dans cette Ville la fièvre maligne proprement dite. On a observé des ophtalmies qui ont été très-opiniâtres, &, ce qui est singulier, c'est qu'après les remèdes généraux, nous avons remarqué que les purgations y étoient tout à fait contraires; les lavemens, les boissons, les topiques résolutifs & les astringens, ne

produisoient aucun bon effet. Le tems seul & la diette opéroient la guérison. Il a régné aussi des déménageaisons, des dartres, des fluxions sur les oreilles, sur le visage, des douleurs rhumatisantes & généralement les maux qui viennent de la suppression de la transpiration. On y remédioit avec un air tempéré, une diette analeptique, & des boissons légèrement diaphorétiques.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Décembre, par M. BOUCHER, Médecin.

Il y a eu ce mois assez de variations dans les vents : celles du barometre n'y ont pas correspondu tout-à-fait ; le mercure a été observé constamment depuis le premier du mois jusqu'au 10, quelques lignes au-dessous de 28 pouces ; & depuis le 10, il s'est toujours trouvé au-dessus de ce terme, si l'on en excepte trois ou quatre jours.

Le vent a varié du Sud à l'Ouest les sept premiers jours du mois, puis il a été quatre à cinq jours *Nord* ou *Nord-Est* : du 12 au 15 il n'a eu rien de fixe ; après quoi il s'est fixé au Nord jusqu'au 23, qu'il a repassé au Sud, où il est resté jusqu'au 28 : les quatre derniers jours du mois il a soufflé du Nord vers l'Est. Ces variations du vent ont donné tantôt de

la neige, qui a commencé à tomber le 15, & qui a été assez abondante, & tantôt de la pluie. Nous n'avons eu que très-peu de jours fereins.

Le thermometre n'a pas eu de grandes variations après le 10. Du premier jusqu'à ce jour, il avoit été observé le matin plusieurs degrés au-dessus du terme de la congélation, si ce n'est le 4, où il s'est trouvé précisément à ce terme. Depuis le 10, il a toujours été observé près du point de la glace, si l'on en excepte le 14 & le 15, où il étoit à $3\frac{1}{2}$ degr. au-dessus, le 22 & le 23 où il étoit à 4 degr. au-dessous de ce terme, & le 31 où il s'est trouvé à $5\frac{1}{4}$ degrés aussi au-dessous.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois, $9\frac{1}{2}$ degrés au dessus du point de la congélation, & pour la moindre chaleur $5\frac{1}{2}$ degrés au dessous. La différence entre ces deux termes est de $14\frac{1}{2}$ d.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces $4\frac{1}{4}$ lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $2\frac{1}{4}$ lignes ; la différence entre ces deux termes est de 14 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nortd.

12 fois du Nord vers l'Est.

3 fois de l'Est.

2 fois du Sud-Est.

8 fois du Sud,

5 fois du Sud vers l'O.

1 fois de l'Ouest.

1 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.

7 jours de neige.

9 jours de brouillards.

13 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies épidémiques qui ont régné à Lille pendant le mois de Décembre.

Nous avons eu dans le cours de ce mois un assez grand nombre de morts subites, effet ordinaire de la continuation de l'humidité de l'air. La petite vérole a persisté avec opiniâtreté ; quoiqu'elle fût confluente dans beaucoup de sujets, peu ont succombé.

Il y a eu beaucoup de gros rhumes & des fluxions de poitrine fâcheuses, qui n'ont point requis de traitement particulier. Il y a eu aussi des vraies péripneumonies & des fluxions rhumatisantes en diverses parties du corps, & sur-tout autour du col.

La maladie aigue dominante étoit la fièvre continue rémittente ou double tierce, qui dans les uns a été du genre des fiévres catharrales simples, & putrides malignes dans les autres. Les premières, dans la plupart des sujets, portoient au sommet de la tête & à

P'occiput ; dans quelques-uns la poitrine & la gorge étoient affectées : il n'y avoit point de vice apparent dans les premières voies , dans le commencement & le progrès de la maladie. Le sang des premières saignées avoit ordinairement peu de consistance ; une gelée verdâtre ou de différentes couleurs , couvroit sa surface , & le fonds en étoit plus ou moins diffous : mais lorsque la fièvre persistante indiquoit de réitérer les saignées , le sang tiré de la veine étoit vermeil , avoit de la consistance , & il s'en séparoit peu de sérosité.

Les fièvres putrides étoient caractérisées par toutes les circonstances qui désignent la malignité ; le délire , les soubresauts , les selles féroreuses & fétides , les yeux égarés & larmoyans , &c. dans le commencement & dans l'augmentation de la maladie , les redoublemens prenoient tous les jours à certaines heures assez régulièrement , & ils étoient le plus souvent doubles. Nous dirons quelque chose de plus le mois prochain , du caractère spécial de cette fièvre , & du traitement qu'on a suivi à son égard.

APPARBATION.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le *Journal de Médecine* du mois de Mars. A Paris , ce 18-Février 1758.

BARON.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédicé à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Françoise, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.
Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

AVRIL 1758.

TOME VIII.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue
S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

A V I S

Au sujet d'une nouvelle Edition du Dictionnaire de Moreri.

On souscrit dès à présent chez tous les Libraires, tant de Paris & des autres villes de France que des pays étrangers, où se débite ce Journal, pour la nouvelle Edition du grand Dictionnaire historique, ou Mélange curieux de l'Histoire sacrée & profane, &c. par M. Louis Moreri, en dix volumes in-folio, dans laquelle les Articles des deux Suppléments sont entièrement refondus & remis à leur place. On y distribue actuellement le Prospectus, qui rend compte de l'arrangement & de l'ordre qu'on y a mis, ainsi que des augmentations considérables dont est susceptible un si grand Ouvrage.

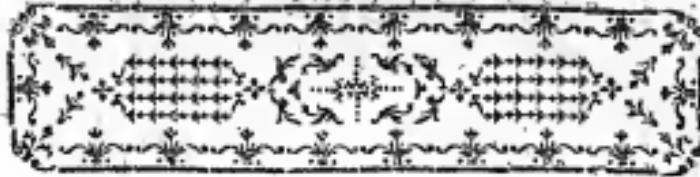
Les conditions pour ceux qui voudront s'en assurer l'acquisition, en profitant de l'avantage de la Souscription, sont,

De payer, 1^o en recevant la quittance de Souscription, 60 liv.

2^o En retirant les six premiers volumes en feuilles au mois de Mars de l'année prochaine, 72

3^o En retirant les quatre derniers volumes aussi en feuilles au mois de Juillet 1759, 48

180



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AVRIL 1758.

SUITÉ des Recherches sur le pouls, par rapport aux crises. A Paris, chez Debure l'aîné, Libraire, quai des Augustins. Prix relié, 2 liv. 10 sols.

TOUE évacuation critique décidée par un organe particulier, est précédée d'une espèce de pouls qui lui est propre. Le nez & les autres émonctoires de la tête, la gorge, la poitrine, la peau, l'estomac, le foie, les intestins, la matrice, la voie des urines, les viscères affectés dans la disposition hémorroïdale, toutes ces parties, tous ces couloirs ont chacun leur espèce particulière de pouls, lorsque les évacuations qui se font par

Tij

ces organes, sont vraiment critiques : c'est ce que nous avons détaillé dans notre Journal du mois précédent, d'après l'Auteur des Recherches sur le pouls : ces pouls sont, suivant lui, les pouls simples critiques.

On les trouvera dans la plupart des fiévres & des incommodités simples & bénignes, dans lesquelles un seul organe est principalement affecté, & termine la maladie par une révolution comparable à une excréition naturelle, ou qui se fait dans l'état de santé, à laquelle notre Auteur compare une maladie simple.

Une maladie de cette espece n'est, suivant lui, qu'une excréition laborieuse, forcée, dans laquelle le travail préparatoire de cette excréition, la disposition que prend l'organe pour cette excréition & enfin l'effort qu'il fait pour la terminer, sont plus sensibles que dans l'état de santé.

Or comme toute excréition naturelle a, même dans l'état de santé, une marche, des progrès & des effets évidens par rapport à la distribution du mouvement & des humeurs dans le corps, de même toute maladie simple a trois tems, dit notre Auteur, qui préfere sa division à celle des Anciens ; le premier dans lequel le corps se prépare, ou paroît se préparer aux efforts qu'il va faire contre la cause de la maladie, c'est le tems de l'irritation ; le second dans lequel la

matière à évacuer se dispose ou est préparée à l'évacuation, c'est le temps de la coction ; le troisième dans lequel la matière de la coction ou la matière morbifique est évacuée, c'est le temps de l'évacuation.

Dans le premier temps le pouls n'est point développé ; il est par conséquent non critique, comme nous le dirons plus bas ; il est développé & par conséquent critique dans le second ; il prend dans le troisième un caractère propre à l'organe, par lequel doit se faire ou se fait actuellement l'évacuation. Lorsqu'il est bien développé, & qu'ensuite il acquiert évidemment les qualités propres à cette évacuation & qu'il n'en a point d'autre, il est simple : on ne doit s'attendre à le trouver tel que dans les maladies simples, qui sont rares ; aussi les pouls simples avec tous les caractères qui leur conviennent, ne sont-ils pas communs.

Il est beaucoup plus ordinaire de trouver les pouls simples combinés entr'eux, ou mêlés de façon que chacun soit distingué par le rythme qui lui est propre ; d'où résulte un assemblage que l'Auteur des Recherches appelle composition des pouls ; pouls composés déjà connus par Galien, mais pris autrement qu'ils ne le sont dans les Recherches.

Les maladies dans lesquelles plusieurs parties sont affectées & plusieurs organes travaillent à l'excrétion critique, sont fort fré-

quentes : tantôt l'évacuation critique se prépare & se fait par deux ou plusieurs organes à la fois ; tantôt il se fait des évacuations critiques par plusieurs organes dans les différens tems & dans les différens jours d'une maladie. La nature semble flotter dans une incertitude singulière , en faisant des efforts redoublés pour emporter des embarras qui se trouvent dans les différens organes ; tantôt elle paroît vouloir déterminer la crise par plusieurs organes à la fois ; tantôt elle en abandonne un pour s'attacher à un autre , qu'elle quitte ensuite pour revenir au premier qu'elle avoit entrepris de débarrasser.

Cette incertitude , ce balancement & ces espèces d'efforts successifs , caractérisent , suivant notre Auteur , les maladies d'un genre plus composé que celles dont nous parlions tout à l'heure ; il ne s'agit point ici d'une seule excrétion & du travail d'un seul organe ; plusieurs organes sont affectés , il faut plusieurs efforts , plusieurs excréptions ; il faut une révolution composée , mixte , qui soit le résultat ou le mélange de toutes les révolutions propres à l'effort critique & particulier de chaque organe.

La connoissance du pouls débrouille ce mélange ; elle avertit l'Observateur des variations de la nature , des différens mouvements qu'elle opere , des loix qu'elle suit dans , ses opérations ; cette connoissance fournit

aussi des idées plus claires, plus fixes sur tous les phénomènes qui arrivent à des maladies composées, & qui sont souvent attribuées à des causes vagues, indéterminées; c'est ici, dit l'Auteur des Recherches, une matière aussi étendue & aussi difficile qu'elle est nouvelle: on ne sçauroit douter que les Observateurs n'y fassent un grand nombre de découvertes. Voici ses remarques générales sur les pouls composés.

Un pouls composé, par exemple, du pectoral & du nazal, est celui dont quelques pulsations ont le redoublement & la mollesse propres au pouls pectoral, & d'autres le rebondissement & la roideur propres au pouls nazal.

Les pulsations pectorales & nazales semblent quelquefois observer entr'elles une sorte de marche symétrique, c'est-à-dire, être à-peu-près de même nombre, & reparoître dans le même ordre: quelquefois elles se montrent irrégulièrement, & le plus souvent une espece de pulsations critiques prend le dessus sur l'autre; enfin le pouls paroît quelquefois bien pectoral pendant un jour ou le cours d'un redoublement, il change ensuite & devient nazal. Ce qu'on vient de dire de ces deux pouls supérieurs, il faut l'entendre de toutes les especes de pouls critiques.

Il faut pourtant remarquer qu'il y en a de congénères, ou qui ont tant de rapport les

uns avec les autres, qu'ils se joignent plus aisément entr'eux qu'avec des especes de nature différente : les pouls supérieurs sont très-communément combinés les uns avec les autres ; il en est de même des pouls inférieurs, tous fort analogues entr'eux.

Le pouls de la sueur est souvent joint aux pouls supérieurs. Le pouls intestinal se combine souvent avec toutes les autres especes, parce que les premières voies sont toujours plus ou moins affectées dans toutes les maladies.

La combinaison des pouls supérieurs avec les inférieurs, lorsqu'elle dure pendant tous les jours d'une maladie, indique son opiniâtreté, parce que le rithme propre aux pouls supérieurs, & celui qui caractérise les pouls inférieurs, sont très-différens, & qu'ils supposent des efforts critiques opposés.

Les pouls de toutes les hémorragies qui ont un rapport singulier entr'eux, se trouvent souvent combinés les uns avec les autres ; aussi voit-on assez souvent les hémorroïdes succéder à la retention des regles, le saignement de nez à la suppression d'un flux hémorroïdal, le crachement & le vomissement de sang au saignement de nez.

Le travail des couches fournit, lorsqu'il se passe bien, un exemple de la combinaison des pouls critiques, dans lequel celui de la sueur prend quelquefois le dessus. Il est bon,

en général, qu'une espece de pouls devienne dominante, sans quoi la maladie se juge imparfaitement, ou du moins très-lentement; car il est fort rare qu'il y ait des crises bien exactement universelles, ou qui se fassent en même tems par tous les couloirs généraux.

La combinaison des pouls critiques est quelquefois si intime, qu'on a bien de la peine à la juger; il faut être bien versé dans ce genre d'observations pour les bien faire. L'usage seul peut donner à cet égard les éclaircissemens nécessaires; ce n'est que par lui que les Médecins peuvent suivre & traiter à fonds des points de doctrine nouveaux sur la combinaison des pouls, sur leurs especes & leurs différences, sur celles qui sont préférables aux autres, convenables ou nuisibles au sujet qu'on traite, & enfin sur le parti que doit prendre un Praticien, lorsqu'il s'agit de favoriser ou d'arrêter une espece particulière de pouls.

Le pouls non critique est directement opposé au pouls critique; le premier se rencontre dans toutes les maladies & dans tous les tems de ces maladies où le pouls critique ne se trouve point. On connaît la nature du pouls non critique par l'absence des qualités qui caractérisent le pouls critique; ces caractères, il ne faut pas l'oublier, ne doivent se trouver que dans les incommodités ou les maladies, c'est-à-dire, lorsqu'il y a de la

fièvre , ou que le pouls est dérangé dans sa marche par une cause de maladie ou d'incommodeté : c'est une réflexion importante pour entendre le système de notre Auteur , qui dans ses définitions du pouls critique & du non critique , ne comprend jamais le pouls considéré précisément dans l'état de santé ; il ne faut donc point , pour faire l'application de ses principes sur le pouls critique & le non critique , s'arrêter à l'examen des caractères ou des propriétés du pouls qui n'est point dérangé par quelque maladie ou par quelque incommodeté. L'Auteur fait plus bas , au sujet du pouls de la santé , des remarques très-judicieuses & très-utiles.

Le pouls non critique n'est point analysé dans les Recherches ; il y est seulement défini & caractérisé par la petiteur , le serrément , quelques inégalités peu fixes , la roideur , la fréquence souvent plus grandes que dans l'état naturel , & sur-tout par l'absence des caractères propres au pouls critique.

Lorsqu'une maladie entrant dans son deuxième état , ou étant arrivée au tems dans lequel les signes de coction devroient se montrer , le pouls reste tel qu'il a été au premier tems de la maladie , ou qu'il se rapetisse ou se resserre davantage , il est non critique ; s'il garde ces modifications dans tous les tems de la maladie , & que dans celui des évacuations qui doivent la terminer , il n'acquiert

point les qualités propres à l'organe par lequel les évacuations se font ou doivent se faire , il est encore non critique : le développement ou le relâchement du pouls trop prompt , & qui dure trop sans qu'il survienne des signes d'une évacuation critique , forme une nouvelle espece de pouls non critique , fort trompeur lorsqu'on n'y prend pas bien garde , souvent même mortel : enfin le pouls est non critique dans le premier tems de toutes les maladies , dans celui des redoublemens de fièvre & même dans celui des efforts critiques brusques , parce que tous ces cas sont accompagnés d'un état de spasme ou d'irritation , dont la diminution ou le relâchement amene l'état critique du pouls.

Notre Auteur craint presque toujours le pouls non critique ; il le regarde comme étant ordinairement de mauvais augure ; non qu'il nie absolument qu'une maladie ne puisse guérir avec un pareil état du pouls ; mais suivant lui , ce phénomene est rare , il forme des exceptions à ses regles générales , dont nous nous dispensons de parler ici ; nous les indiquons pour avertir que l'Auteur ne croit point que toutes les terminaisons favorables des maladies doivent toujours être précédées & accompagnées des pouls critiques ; il est vrai que ces terminaisons extraordinaires ont quelque chose de particu-

lier, & qu'elles paroissent plus ou moins suspectes à notre Auteur.

Lorsque le pouls non critique se joint ou se combine avec le pouls critique, il en résulte un mélange qui constitue & qui caractérise le pouls compliqué; il est formé par l'union du pouls tendant à une terminaison heureuse ou critique, & du pouls qui s'oppose à toute évacuation critique, car tel est l'effet ordinaire du pouls non critique; s'il accompagne ou s'il précède des évacuations, ces évacuations ne sont presque jamais de bonne espèce ni avec une bonne coction.

Or l'union du pouls critique avec le pouls non critique, est très-possible & fort fréquente; elle se présente de plusieurs manières dans les maladies. En effet cette union existe, ou le pouls est compliqué, lorsqu'il est développé dans quelques pulsations, & non développé dans d'autres; lorsqu'il paroît développé pendant quelques heures, & qu'il retombe ensuite dans le non développement, lorsque sans s'être développé de manière à assurer la coction, il acquiert les inégalités ou quelques-uns des autres caractères propres aux bonnes évacuations; enfin lorsque paroissant bien développé dans quelques pulsations, & bien excréteur dans d'autres, il conserve dans les intervalles de ces pulsations critiques des marques de serrement,

d'irritation, & les autres caractères opposés à la plénitude de la crise.

Il seroit à souhaiter que l'Auteur eût donné dans ses Recherches plus d'observations sur le pouls non critique ; mais il n'a voulu apparemment que l'indiquer, sans le suivre dans ses différentes branches. Il faut consulter son Ouvrage pour voir ce qu'il y dit de la complication du pouls dans les suppurations, les maladies chroniques, les maladies accompagnées de malignité, & les maladies purement nerveuses ; les différences qui se trouvent dans les pouls des deux côtés, qui ne sont pas toujours égaux, & qui sont même plus souvent inégaux qu'on ne pourroit le croire de l'état du pouls, quand une crise se fait, & des modifications des organes qui en dépendent ; on y verra comment & jusqu'à quel point la marche du pouls dans ces maladies, autorise ce système.

On doit sur-tout lire & méditer avec attention le Chapitre où l'Auteur parle du temps & du jour de la maladie dans lesquels arrivent les évacuations annoncées par le pouls ; il est fort singulier que l'Auteur ait trouvé dans la marche du pouls, de quoi appuyer les idées d'Hippocrate sur les quartenaires, les jours & les ternes des maladies. L'histoire du pouls donne un lustre nouveau à cette Médecine Hippocratique, dont notre Auteur paroît être fort partisan, au point même

de faire très-peu de cas de quelques autres systèmes de Médecine, sur-tout de celui des Chymistes & même de celui de quelques Modernes ; il insiste peu sur l'application de son système à la pratique ; il se contente de proposer des doutes, & d'engager les Praticiens à les éclaircir.

L'application qu'il fait de ses principes à l'usage des saignées & des purgatifs dans les maladies, l'attention qu'il croit important d'avoir pour ne point déranger la nature lorsque le pouls est critique, tout cela mérite d'être lû dans l'Ouvrage, où tout Lecteur attentif trouvera les principaux matériaux d'un système de pratique ingénieux & suivi.

L'Auteur prétend que les sujets dans lesquels le pouls ne prend point dans les évacuations critiques, les modifications détaillées dans les Recherches, ont quelque partie habituellement dérangée & qui s'oppose au progrès du développement & de la marche critique du pouls.

C'est de-là qu'il fait dépendre certains pouls habituellement dérangés, qui sont, par exemple, intermittens ou irréguliers ; ces intermittences & ces irrégularités n'étant point précédées dans un sujet qui n'a point la fièvre du développement du pouls, elles ne doivent point être suivies des évacuations qu'elles annoncent dans un cas de maladie.

Or la plupart des hommes sont par leur

constitution naturellement soumis à l'action, ou à l'influence particulière d'un organe; c'est de cette influence que dépendent les tempéramens & les différens rythmes du pouls, propres aux différens sujets.

Le pouls des enfans n'est point assez formé, il est trop variable pour se prêter aux modifications critiques, celui des vieillards est trop dur & ordinairement dérangé par quelque affection habituelle; c'est pourquoi la doctrine de notre Auteur ne doit s'appliquer précisément qu'aux pouls des adultes.

Or plusieurs causes peuvent concourir à déranger le pouls, telles sont la digestion, les passions, le mouvement, le sommeil; il faut éviter d'essayer de juger du pouls dans ces circonstances-là.

Au reste tout le monde sait aujourd'hui que l'Auteur des Recherches a été précédé dans sa carrière par Solano. Si ce Médecin Espagnol a beaucoup servi à l'Auteur des Recherches, on peut assurer que celui-ci a beaucoup contribué à le faire connoître, ainsi que son Commentateur M. Nihell. M. Lavirotte, notre confrère, a publié en 1748 une traduction des Ouvrages Anglois de M. Nihell, avec une Préface judicieuse, où il s'efforce de prouver l'importance de cette matière. M. Senac, dont tous les Médecins connoissent les lumières & le zèle pour les progrès de la Médecine, a vérifié la plupart des Observa-

tions du Médecin Espagnol ; assurément c'en est assez pour donner beaucoup de poids à celle de l'Auteur des Recherches, & pour exciter la curiosité de tous les Médecins à ce sujet.

L'Auteur termine cet Ouvrage par les précautions qu'il faut prendre pour l'application des règles qu'il a proposées & par les exceptions qu'il faut y faire ; il traite ensuite du pouls des vieillards & de celui des enfans ; il donne la manière de tâter le pouls, & fait des remarques très-judicieuses sur les causes générales des changemens critiques du pouls.

L'Auteur des Recherches a déjà trouvé quelques Approbateurs parmi ses Confrères, & il y en a même qui ont entièrement adopté son système : l'Auteur d'un Ouvrage qui paroît depuis quelques mois, sous le titre de *Nouvelles Observations sur le pouls par rapport aux crises (chez Debure l'aîné)*, doit être mis de ce nombre ; il se donne pour disciple de l'Auteur des Recherches ; il feroit à souhaiter qu'il eût suivi la manière simple & honnête de proposer ses idées : mais nous prenons la liberté de lui faire sentir qu'il s'est annoncé avec un peu trop de présomption, sur-tout en frondant la manière dont on enseigne aujourd'hui la Médecine dans les Ecoles. Ce sont des sorties d'enthousiastes qui ne portent aucun coup à la Médecine, mais qui ne font pas honneur à ceux qui

qui les ont faites. Nous sommes bien éloignés de penser de même au sujet de l'Auteur du Livre dont nous venons de donner l'extrait. Nous avons admiré en lui de grandes vues, beaucoup de connaissances, un esprit modeste, & vraiment né pour faire des Observations.

OBSERVATIONS de Chirurgie, avec des Remarques. L'on y a joint la préparation & les effets de l'Agaric de chêne dans les hémorragies des grandes opérations : traduites de l'Anglois de M. Joseph Warner, Chirurgien de l'Hôpital de Guy, par M. Daniel Magenis, &c. avec figures. A Paris, chez la veuve de Charles-Maurice D'houry, Imprimeur-Libraire, rue de la Bouclerie. Prix relié, 2 liv. 10 sols.

Les Observations sont d'une si grande importance dans les Sciences, que les livres qui en contiennent deviennent par ce titre plus estimables que les autres ; mais elles sont encore plus généralement accueillies quand elles sont d'un bon choix, & qu'elles servent à éclaircir ou à découvrir quelques vérités. Celles dont nous rendons compte dans cet extrait, s'annoncent pour la plupart avec des caractères propres à piquer la curiosité des

Gens de l'Art , & même quelquefois à les instruire.

La plûpart de ceux qui ont écrit sur la Chirurgie avant que de parler de l'opération du trépan , ont coutume de prévenir sur le danger qu'il y a de la pratiquer sur certaines parties du crane , comme les sutures. M. Warner qui joint à de très-grandes connoissances dans son Art , une hardiesse éclairée , prétend prouver par plusieurs opérations qui lui ont réussies , que le trépan peut s'appliquer indistinctement sur toutes les parties du crane , quand les circonstances l'exigent. Il en excepte cependant les angles antérieurs & inférieurs des pariétaux qui répondent intérieurement à la route que suivent les vaisseaux de la dure-mère ; il en est de même de la partie antérieure & inférieure du coronal , sur laquelle il croit qu'on ne doit pas la tenter.

Le Chirurgien Anglois donne aussi le précis d'une Observation qu'il a faite au sujet d'une maladie incurable de l'œsophage. Il s'agit du cadavre d'une femme de vingt-cinq ans , qu'il a disséqué , & dans lequel il a trouvé l'œsophage considérablement épaissi immédiatement au-dessous du cartilage cricoïde. Cet épaississement s'étendoit à un pouce de long , & les membranes de ce canal étoient si rétrécies , qu'on auroit eu peine à y passer le fil le plus menu.

L'Observation sur une anévrisme à l'artere humérale , n'est pas moins intéressante. Après une amputation faite dans l'articulation du cubitus , l'artere humérale devint si souple & si flexible , que malgré toutes les précautions imaginables , il s'y forma trois anévrismes consécutifs , pour lesquels on fut obligé de faire trois fois l'opération.

Quelques Auteurs expérimentés qui ont traité de la Chirurgie , regardent une pierre qu'on tire de la vessie & dont la surface est inégale , comme un signe qu'il n'en reste pas d'autres. Cette règle qui est assez vraie , se trouve quelquefois démentie par l'expérience. Il y a même des grands Praticiens qui ont remarqué qu'on avoit laissé des pierres dans la vessie , en se fiant trop à ce principe général ; cela est si constant , que quelques personnes auxquelles on avoit tiré de ces sortes de pierres , qui ont éprouvé des rechutes , & qui ont été forcées très-peu de tems après leur guérison , de se faire opérer une seconde fois , en portoient de si grandes , qu'elles ne pouvoient pas s'être formées dans l'intervalle des deux opérations. Ce que l'on dit ici des signes équivoques de l'unité de la pierre , est bien prouvé par les Observations de M. Warner , qui a opéré des personnes dans lesquelles il a trouvé plusieurs pierres inégales à la fois. L'Auteur proscriit aussi avec une espece de raison l'opération de la taille dans les fem-

mes, qui consiste dans une dilatation forcée de l'urethre sans y faire aucune incision. Il coupe l'urethre obliquement en haut vers le côté droit, jusqu'à environ la moitié de sa longueur, & il introduit après le gorgeret. Par ce moyen, dit notre Auteur, la plaie est plus simple, & on ne craint pas la retention d'urine comme dans l'autre opération.

C'est ainsi que s'annonce M. Warner. Hardi sans être téméraire, ingénieux sans esprit systématique, toujours judicieux, toujours prévoyant, il n'adopte de règles sûres que celles qui sont dictées par l'Observation, par des raisonnemens justes & une théorie lumineuse.

On a joint à la fin de ce volume quelques Observations de Loëseke, Docteur en Médecine, que l'on a traduites du Latin sur l'édition de Berlin. On y voit une formation nouvelle de la cavité glénoïde de l'omop'ate, qui fert à l'articulation de l'humerus par un effet singulier de la nature, une membrane du tambour qui étoit double, & une artère pulmonaire qui alloit se décharger dans l'aorte. Ces dernières Observations sont peu communes, & accompagnées de remarques utiles & curieuses.

Si le Traducteur se fût contenté de réduire toutes ces Observations à une petite brochure de 30 pages, il en auroit pu faire un petit Ouvrage estimable; mais il a cherché

à grossir le volume, en y incorporant des matières qui ont été traitées & discutées dans des Ouvrages connus. Telle est la méthode d'extraire la cataracte par M. Daviel, les expériences de M. Broissart sur les effets de l'agaric de chêne dans les hémorragies, & une Appendice touchant les effets éprouvés de la garance sur les cartilages & les os des animaux. On a également ajouté des figures en taille-douce, dont les unes sont tout-à-fait inutiles, & les autres si mal dessinées & si mal gravées, qu'on auroit beaucoup mieux fait de se dispenser de les y mettre. Au reste nous ne concevons pas pourquoi le même Ouvrage a paru successivement chez deux Libraires différens (Ganeau, rue S. Severin, & la veuve D'houry, rue de la vieille Boucherie); à l'un, comme nous venons de le dire, on a joint beaucoup de choses étrangères & connues ; dans l'autre on trouve deux Lettres aussi mal pensées que mal écrites, qui ne portent aucun caractère d'utilité, & que l'on auroit dû supprimer. C'est manquer au respect qu'on doit au Public, que de le jouer de cette manière ; nous nous croyons obligés de l'en instruire pour qu'il n'en soit pas la victime.



*DISSERTATION sur l'Æther, &c.
dans laquelle on examine les différens
produits du mélange de l'esprit de vin
avec les acides minéraux ; par M. Bau-
mé, Maître Apothicaire de Paris. A Pa-
ris, chez Herissant, Libraire, rue S. Jac-
ques, un volume in-12. 2 liv. 10 sols.*

Plus deux liqueurs dont on veut faire le mélange, sont composées de parties constitutantes de différente nature, plus les combinaisons résultantes de ce mélange présenteront de phénomènes singuliers ; tel est précisément le cas de l'union de l'acide vitriolique & de l'esprit de vin, liqueur fameuse connue depuis Frobenius, sous le nom d'æther.

M. Baumé s'est proposé moins d'examiner cette liqueur, que les autres produits du mélange. On peut ranger ces produits sous deux classes ; les liqueurs qui accompagnent l'æther, & les matières qui restent dans la cornue & forment le résidu. Les premières sont, suivant notre Auteur, une portion d'esprit de vin, un esprit acide vineux, l'æther & une portion d'acide sulphureux. Les produits du résidu sont différentes liqueurs, acides sulphureuses, une huile douce légère, une autre huile plus pésante, une véritable huile de vitriol, une sorte de soufre, enfin une matière bitumineuse.

La première intention de M. Baumé a été d'examiner cette dernière classe de produits ; mais comme pour y réussir il faut séparer les premières liqueurs, il s'est cru obligé non seulement d'indiquer les proportions de ces liqueurs, mais encore les précautions qu'il croit nécessaires pour retirer de son mélange la plus grande quantité possible de liqueur aéthérée. Au reste ce procédé étoit déjà connu de M. Rouelle, qui l'a publié dans ses *Cours*, & M. Venel l'a donné tout au long à l'article *Æther* du Dictionnaire encyclopédique.

Chacun des produits dont nous avons fait l'énumération, fait l'objet d'autant d'articles différens. Celui où l'on examine l'æther lui-même, est sans contredit le plus long, & contient beaucoup d'expériences sur cette liqueur appliquée au réfroidissement des corps. On en conclut que plus les liqueurs s'évaporent aisément, & plus elles impriment de froid aux corps auxquels elles sont appliquées.

La maniere de retirer l'huile de vitriol pure du résidu bitumineux où elle est noyée, est fort facile ; elle consiste à la laisser filtrer à travers une bouteille de grais de six à huit pintes, & au bout de dix-huit mois il s'en trouve la quantité de quatre livres quinze onces de filtrée. Elle est dégagée de son bitume ; on la rectifie & on s'en sert comme d'autre huile de vitriol qui n'auroit pas encore servi.

Les différentes liqueurs acides perdent à

l'air leur odeur sulphureuse, & en acquerent une approchante de celle du vinaigre, quelquefois de l'acide marin, & ne varient qu'en ce qu'elles contiennent plus ou moins d'acide délayé. Toutes donnent avec les alcalis fixes un tartre vitriolé.

L'espèce de soufre qui se sublime lorsqu'on distille le résidu, n'est pas un vrai soufre, suivant l'Auteur; c'est une substance dissoluble dans l'eau, qui ne brûle pas sur les charbons. Ceci nous paroît un paradoxe.

Enfin le bitume lui-même n'est pas un vrai bitume; il donne à la cornue un sel volatil & une huile fétide, quand on le distille avec un alcali fixe.

A la suite de ce premier Ouvrage on en trouve un autre beaucoup moins long, qui ne contient que le détail des expériences que l'Auteur a faites, dans lesquelles il a couru de très-grands risques, pour s'assurer que le mélange de l'acide nitreux avec l'esprit de vin devoit se faire dans la proportion de trois parties sur deux, & que tout le secret pour empêcher l'explosion qui arrive assez ordinairement, consiste à donner à l'esprit de vin un mouvement de rotation, lorsqu'on y verse l'acide nitreux. Nous savons que M. Rouelle suit depuis long-tems cette méthode pour faire l'aéther nitreux.

Comme l'Auteur se promet d'étendre par la suite le peu d'Observations qu'il donne dans ce Traité, nous renvoyeron pour le

présent à l'Ouvrage lui-même, qui contient des détails fort curieux & fort intéressans.

Enfin pour terminer son Ouvrage, M. Baumé a ajouté une très-courte exposition d'un appareil qu'il imagine propre à fournir de l'æther marin; appareil qu'une figure rend encore plus sensible que sa description. Ici l'Auteur ne se dissimule pas les doutes qu'on peut former sur la production réelle de cette espece d'æther.

Telle est en abbrégé la distribution des matieres qui font le sujet de cette Dissertation. M. Baumé jusqu'ici est digne par ses talents de la reconnaissance publique, il marche d'expériences en expériences, quelquefois il instruit, & quelquefois il intéresse. Falloit-il donc ternir un travail si estimable par des détails injurieux & passionnés contre un des plus sçavans Chymistes de l'Europe? A quoi bon attribuer à un homme qui fait depuis long-tems l'admiration de tous ceux qui l'ont entendu, des discours vides de sens, dont les phrases sont si mal liées, qué non seulement ils sont dénués de toute vraisemblance, mais même qué tout homme sensé ne peut pas concevoir comment on a pu laisser passer à l'impression de pareilles inepties? Nous sommes très-persuadés que M. Baumé est rempli de vénération pour le Chymiste qu'il a voulu désigner dans ses Ecrits, & qu'on doit moins s'en prendre à quelques raisons particulières, qu'à la cha-

leur de la composition qui l'aura conduit au-delà des égards qu'on doit à un confrere & à un sçavant respectable.

M. Baumé prétend, *pag. 2.* que M. Pott *n'a eu d'autre intention que celle d'exciter les curieux à travailler.* La Dissertation de cet Auteur, que tous les Chymistes doivent connoître, présente assez d'expériences faites ou répétées par lui-même, pour prouver au moins qu'il a donné sur cette matière *un travail très-suivi*, & qu'il ne s'est pas contenté de compiler les Ouvrages des Auteurs. Nous sommes surpris que M. Baumé s'exprime de cette façon contre un Chymiste aussi célèbre que l'est M. Pott, & dont il a tant emprunté pour son Ouvrage.

Dans la liste des Auteurs qui est à la tête du volume, dont plusieurs pour être cités dans la Dissertation de M. Pott, ne le sont pas comme ayant connu l'aether; il y a des fautes de nomenclature, parmi lesquelles le nom d'un homme illustre dont l'Ouvrage ne peut être inconnu à M. Baumé, puisqu'il est écrit en François, & que l'Auteur tient en France un rang distingué, est défiguré; on lit, *Snat*, tandis que c'est M. *Senac*, Premier Médecin du Roi, dont M. Pott indique l'Ouvrage.

En décrivant, *pag. 29*, la maniere dont l'aether tapisse l'intérieur de la cornue où il distille, l'Auteur dit qu'il forme des points

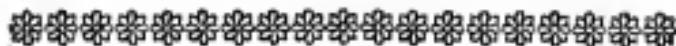
fixes en forme de stries, qui paroissent & disparaissent successivement; ces idées confuses ont besoin certainement d'une explication.

Dans une note qui est au bas de la page 54, on lit que l'huile de vitriol blanchie par le nitre, & rectifiée, n'est pas pure, *parce qu'elle ne laisse jamais précipiter entièrement la base alcaline de ce sel.* Il nous semble qu'il ne devroit point y avoir de précipité, & qu'il suffiroit pour rectifier cette huile de vitriol, de la distiller, parce que le tartre vitriolé qui se forme par l'union de l'acide vitriolique à la base du nitre, ne peut pas monter dans la distillation.

On imagine difficilement comment *p. 55.* une liqueur extrêmement acide, chargée du cinquième au moins de son poids d'huile de vitriol, a pu se filtrer au travers du papier gris, sans brûler & crever ce papier.

Quoi qu'il en soit des remarques que nous avons faites au sujet de cet Ouvrage, on ne peut disconvenir qu'il ne contienne de bonnes choses, & que l'Auteur n'ait eu le talent de bien assortir ses expériences à celles que M. Pott & quelques Phyliens Anglois ont déjà faites sur cette matière.





O B S E R V A T I O N

Sur une hydrophobie communiquée par l'atmosphère ; par M. LEBEAU, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, au Pont-Beauvoisin.

La négligence du Public à inhumer avant la putréfaction les cadavres des animaux morts de la rage, ne scauroit être trop blâmée, & m'engage à communiquer cette Observation, qui prouve d'ailleurs que ce levain ne meurt point avec l'animal, & peut acquérir par un mouvement intestin un degré d'acrimonie assez volatil pour infecter l'air.

Il y a quelques années qu'un chien bien reconnu enragé, fut tué à un quart de lieue de Bourgoin, & jetté dans un réservoir qui servoit à un moulin ; après quelques jours la putréfaction ayant élevé le cadavre sur l'eau, il fut dirigé par le courant jusques dans les tuyaux. Le Meunier prit une perche pour les dégager ; il créva le ventre de l'animal, qui répandit sur le champ une puanteur si forte & si mal faisante, que ce pauvre malheureux fut fix jours après surpris d'une hydrophobie cruelle dont il mourut.

684/29

DESCRIPTION

D'une maladie singuliere, analogue à celle que M. Petit, Docteur en Médecine, a décrite dans le Journal de Janvier de cette année; par M. HUON DE MAXEY, Chirurgien à Vaucouleur.

Un Tisserand résident à un village distant d'une lieue de cette Ville, âgé d'environ quarante-cinq ans, d'une constitution robuste, jouissant d'une assez bonne santé, est sujet depuis près de dix ans, à avoir la peau élevée par des tumeurs très-confétables, qui naissent sur toute la surface de son corps, à l'exclusion des jambes, du visage, & des parties génitales.

Ces tumeurs commencent par des petites duretés de la grosseur d'un pois, sans chaleur ni rougeur; elles croissent insensiblement, ce qui fait qu'elles ne causent point de douleur. Quand elles sont parvenues à leur état, les plus petites sont de la grosseur d'une noix. Elles ne changent point la couleur de la peau, & ne causent que peu, ou point de douleur. Le malade n'est presque jamais sans avoir quelques-unes de ces tumeurs; elles sont quelquefois au nombre de quinze, vingt ou trente, plus ou moins. Leur marche est si lente,

318 OBSERVATION

qu'elles sont plus de trois semaines pour parcourir tous leurs périodes. Je ne me suis jamais apperçu qu'elles eussent causé au malade le moindre accès de fièvre. Elles ne le gênent point pour le travail, l'appétit est bon, la digestion se fait bien & toutes les fonctions; son embonpoint est aussi bon qu'il doit l'être pour un homme de son état.

L'absence des symptômes accidentels qui se rencontrent dans la maladie observée par M. Petit, peut être causée par les progrès moins rapides de celle-ci, ou dépendent du plus ou du moins d'altération de la limphe.

Cet homme regarde sa maladie d'un œil très-indifférent, ce qui est causé qu'il n'a tenté aucun remède pour sa guérison.

O B S E R V A T I O N

*Sur une hydropisie guérie par le vomissement,
par M. PINOT, Docteur en Médecine de
Montpellier, Médecin du Roi à Bourbon-
Lancy, Intendant des Eaux en survivance,
& Correspondant de l'Académie de Dijon.*

Il y a quelque tems que je fus appellé chez M. de Challemeux, dans la province du Nivernois. Ce malade âgé de soixante ans, étoit sujet à un *bubonocelle* qu'il avoit l'habitude de réduire lui-même. Lors de ma première

visite, il étoit *leucophlegmatique*, & prochainement menacé d'*hydropisie ascite*. Je prescrivis tous les remedes usités en pareil cas, & un régime approprié, cela n'empêcha point un épanchement dans la capacité, qui fit un progrès si rapide dans l'espace de trois semaines, qu'il étoit facile de juger que l'abdomen contenoit plus de vingt pintes d'eau, mesure de Paris.

Les pieds, les jambes, les cuisses, les lombes, le scrotum, les mains, le visage, tout le corps étoient dans un état affreux d'enflure; il ne restoit plus que très-peu d'appétit au malade; il étoit dévoré d'une soif brûlante; il rendoit peu d'urine, quoiqu'il bût beaucoup d'une tisane rafraîchissante apéritive; il n'alloit à la garderobe que par artifice; & cette maladie s'étoit insensiblement déclarée depuis plusieurs mois, sans que le malade y eût jamais donné occasion par aucune sorte d'excès. Il étoit seulement sujet depuis long-tems à quelques accès d'oppression asthmatique, qui se terminoient par une copieuse expectoration.

Je conseillai dans une situation si fâcheuse la *paracentese*; le malade la refusa, & tous autres remedes, préférant, disoit-il, la mort à une opération qui ne feroit que prolonger ses souffrances.

M. Besançon, Chirurgien de la ville de Lusy, & moi, l'abandonnâmes, physique-

ment certains, nous sembloit-il, qu'avant huit jours nous apprendrions sa mort.

Il en arriva tout autrement; deux jours s'étoient à peine écoulés depuis notre départ, que nous fumes mandés de nous rendre en diligence auprès du malade, qui éprouvoit de grandes douleurs avec un vomissement d'eau qui inondoit son appartement.

M. Besançon arriva le même jour, & je le trouvai le lendemain occupé à finir un travail qui duroit depuis plus de quinze heures, pour réduire l'hernie du malade, que le Chirurgien avoit très-bien jugé être la cause des douleurs & du vomissement.

A peine cette réduction fut-elle finie, que le malade se trouva dans un calme admirable, & guéri de son hydropisie, de maniere que le ventre étoit très-plat, & tout le corps ressembloit à un squelette recouvert d'une peau ridée.

Dans l'espace de deux mois il reprit de l'embonpoint, & recouvrira une très-bonne santé à l'aide d'un régime laiteux, & de quelques prises d'opiate stomachique & apéritive, entremêlée des plus doux hydragogues. Il a vécu plus de trois années, sans maladies ni incommodités qui eussent rapport à celle dont nous venons de donner l'histoire.

Il se trouva très-mal un Dimanche à la Messe où il chantoit au lutrin, & mourut sans connoissance dans l'espace de deux heures.

Je

Je n'ai pu sc̄avoir la cause de cette mort su-
bite, n'en ayant été informé que bien du tems
après son arrivée, & par des gens incapables
de faire aucunes observations à ce sujet.

L'hydropisie ascite étant une maladie
communément incurable, il n'y auroit point
de risque à faire vomir souvent, consécuti-
vement & avec violence, & à donner la
préférence à cette évacuation, sur celles des
urines & du ventre, qui sont presque tou-
jours sans efficacité.

Ce seroit suivre à la lettre le conseil de
Boerhaave dans son 1245 Aphorisme : *Sed
fortia dari s̄apè repeti, & sine longā morā
intermediā se mutuò excipere debent (eme-
ticia).*

1^o Dans tous les cas de bouffissures ou
d'obstructions naissantes, l'émétique seroit un
bon remede pour prévenir l'hydropisie; puis-
que dans l'Observation rapportée, toute la
féroſité des extrémités du scrotum & de la
circonference s'est rendue à l'estomac, &
a été vomie : ce qui avoit été remarqué
depuis long-tems par le sage Sydenham, sui-
vant qu'il s'en explique à la page 77 de sa
Dissertation sur l'hydropisie, & qui est con-
firmée par l'Observation de *Notta*, rapportée
au premier volume de l'Histoire des ma-
ladies hépatiques de M. Bianchi.

2^o L'opération de la paracentese (qu'il
est rare de pouvoir placer avec les conditions

exigées par les Auteurs qui en sont partisans) doit , pour ainsi dire , tomber dans l'oubli , & pour les raisons qui en sont rapportées par l'Auteur cité (Sydenham) , & parce qu'elle ne peut évacuer toutes les eaux des hydropiques ; mais particulièrement parce qu'il est démontré par notre Observation qu'il existe des issues (a) de l'abdomen à l'estomac & aux intestins , par où elles sont transmises dans ces capacités pour être évacuées. Les incrédules peuvent lire à ce sujet la réponse que leur fait Sydenham d'après Hippocrate , s'ils nient ce fait , parce qu'ils ne connoissent point ces issues.

Est-il bien vrai que l'affujettissement au bubonocelle soit un obstacle qui doive toujours empêcher qu'on ne procure le vomissement à ceux chez qui il est indiqué d'ailleurs.

Le mouvement inverse de l'estomac , qui entraîne à la même détermination celui des boyaux , & la pression des muscles abdominaux , du diaphragme qui se fait dans le vomissement de bas en haut , ne devroient-ils pas au contraire concourir à une réduction plus aisée ? On entend que ce mouvement doit être ménagé ; & qu'il faut avoir égard à ce qu'il n'y ait ni inflammation ni obstacles insurmontables , & que la main habile d'un Chirurgien doit coopérer à cet ouvrage.

* (a) Cette évacuation , selon toutes les apparences , s'est faite par le moyen du tissu cellulaire ; il est inutile de chercher d'autres issues qu'on ne connaît pas.

FIEVRE GANGRENEUSE

*Guérie par le quinquina ; par M. VARNIER,
Docteur en Médecine de l'Université de
Montpellier, de la Société Royale des
Sciences, & de la Société littéraire de
Châlons-sur-Marne.*

Le 4 d'Août de l'année 1757, le nommé Dumont, Cuisinier de Messieurs les Doctri-naires du Collège de Vitry, fut saisi vers midi d'un frisson, & après d'une fièvre vio-lente ; il n'appella pas de secours ce jour-là, ne se croyant attaqué que d'une fièvre tierce ; vers minuit il fut réveillé par les dou-leurs les plus vives & les plus cuisantes aux parties naturelles (la verge & le scrotum) qui, en quelques heures se sont enflammés & gonflés extraordinairement. Au point du jour il envoya chercher son Chirurgien, M. Dufrainay, qui le faigna amplement & brusquement au moins quatre fois ce jour-là, deuxième de sa maladie, lui prescrivit une diette exacte, de la tisanne nitrée, & lui appliqua des cataplasmes de mie de pain, de lait & de sain-doux. Ce malade m'en-voya chercher, avec son Chirurgien, le lendemain Dimanche à dix heures du matin ; je lui trouvai une grande fièvre, le pouls fort

dur, se plaignant beaucoup de douleurs cuisantes aux parties. Le scrotum étoit dur comme du bois, gros comme une tête d'enfant ; je remarquai à la verge, vers le prépuce & sous l'urètre, à proportion & à différens endroits, des taches livides & quelques phlictaines bleuâtres, saillantes en dehors & remplies d'une ichor roussâtre. Je fus très-surpris d'un pareil désordre en si peu de tems. On le saigna encore deux fois ce jour-là ; on fit quelques mouchetures avec la lancette sur les parties enflammées, & particulièrement sur les phlictaines, on fit de plus prendre un lavement émollient au malade ; le soir tout étoit déjà tout noir. Le Lundi on le purgea avec la casse, &c. en deux verres ; on lui fit beaucoup de scarifications, & on appliqua sur les parties souffrantes un cataplasme de fleurs de mélilot, de camomille & de quinquina, le tout bouilli dans le gros vin, avec addition d'un peu de graisse de porc pour empêcher le trop prompt désecchement. Le Mardi matin nous fumes très-vivement frappés en entrant dans la chambre, de l'odeur cadavereuse qui y étoit répandue ; examen fait des parties nous les trouvâmes dans l'état le plus affreux de gangrene & de pourriture, nous avions peine à soutenir l'odeur fétide qui en exhaloit ; les scarifications furent multipliées par-tout où il le falloit ; & pour empêcher le progrès,

& séparer le mort du vif, outre le cataplasme ci-dessus, je prescrivis les apozèmes de quinquina pour boisson, & à chaque pensément on lavoit les parties affectées avec la décoction de quinquina dans le vin, avec addition d'eau-de-vie camphrée, comme les meilleurs remedes & les plus sûrs antiséptiques que nous connoissions.

Le Mercredi matin il se détacha quelques lambeaux pourris. Ce qui nous rassuroit pourtant du côté de la vie du sujet, c'est que les décoctions ci-dessus, & le cataplasme, lui caufoient des cuissous dont il se plaignoit fort.

Le Jeudi matin tout le reste de la peau du scrotum & du dessous de la verge tomba avec le cataplasme, le dessus du prépuce s'enleva avec facilité, & le tout d'une puanteur excessive; le dessous restant encore livide, le soir il parut d'une grande sensibilité. Le Vendredi matin la peau livide qui restoit tomba avec le cataplasme, & nous fit voir ce qu'elle couvroit d'un rouge vif & d'une sensibilité si exquise, que le malade eut peine à supporter toutes ces lotions. L'odeur cadavereuse presque dissipée nous donna lieu d'espérer, la fièvre se calma; nous tempérâmes la vivacité des fomentations, mais nous lui conseillâmes fort la continuation des apozèmes de quinquina, la diette rigoureuse de six bouillons en 24 heures. Le malade n'a but que

cinq à six pintes desdits apozèmes, dans chacun desquels il entrôit dix gros de quinquina, le nitre & la réglisse ; peu-à peu le gonflement se dissipa & fit évanouir le danger. On a été obligé d'appliquer quelquefois la pierre infernal ; enfin le malade a été près de six semaines dans son lit , pendant lesquelles la peau s'est régénérée insensiblement. Quelques circonstances de retours de fièvre , &c. ont obligé de le purger plusieurs fois.

Cette Observation fait voir bien clairement la vertu admirable du quinquina contre la gangrene , tant en boisson qu'en fommentation ; sa décoction dans le vin , animée de la dissolution de camphre dans l'esprit de vin , fait le plus grand antiseptique que la faine Chirurgiè puisse employer.

J'ai traité il y a deux ans une jeune Dame , qu'on avoit été obligé d'accoucher de force avec les crochets , qui après sa couche souffroit extraordinairement des parties & dans laquelle , dès le lendemain , l'odeur de pourriture se faisoit appercevoir , qui a été parfaitement guérie en peu de tems par la diette rigoureuse & la boisson de quinquina ; ce qu'il y eût de singulier , c'est qu'il tomba des lambeaux pourris que la vertu du quinquina avoit apparemment séparé du vif.



O B S E R V A T I O N

*Sur quelques maladies peu communes ; par
M. THIERY, Docteur-Régent de la Fa-
culté de Médecine de Paris.*

Un homme âgé de 40 ans, de taille quar-
rée, d'un tempéramment phlegmatique &
bilieux, après avoir fait plusieurs voyages de
Madrid à Paris, avoit acquis un embonpoint
excessif par un long séjour à Bayonne, où
sans aucune sorte d'exercice, il passoit la plus
grande partie du temps à table. Il revint à
Paris en poste à cheval, non sans beaucoup
de fatigue, & au moment de son arrivée, le
16 Octobre 1755, il tomba malade d'une
fièvre manifestement putride. J'avois appris,
en le traitant en plusieurs occasions, com-
bien cet homme, quoique robuste & dur au
travail, perdoit aisément ses forces à la moin-
dre maladie & par les saignées. Je les ména-
geai donc dans celle-ci, je n'en fis que deux
ou trois même fort petites, & uniquement
pour donner lieu à l'émétique & aux autres
remèdes. Bientôt je m'apperçus que ce qui
n'étoit d'abord que précaution sage, deve-
noit nécessité ; & que les saignées étoient
absolument impraticables par la foiblesse du
pouls & l'abattement extraordinaire des

forces. Je me tournai du côté des purgatifs combinés avec les antiputrides ; je les entremêlois de cordiaux , parmi lesquels l'elixir de propriété tenoit la première place , & étoit employé en grande dose , même au plus fort de la fièvre. Ce traitement , quoique singulier dans un tempéramment qui paroifsoit athlétique , réussit sans me surprendre ; l'habileté dans notre art consistant , ce me semble , a bien saisir toutes les circonstances d'une maladie , & à ne suivre dans la cura-
tion des méthodes tellement générales , qu'elles ne soient continuellement appropriées au cas particulier de chaque sujet , & rendues pour ainsi dire , *individuelles*. Les évacua-
tions du bas-ventre étoient soutenues tous les jours chez notre malade ; elles furent pro-
digieuses par la quantité ; le cours des urines supprimé dans les commencemens se rétablissoit peu-à-peu ; un sentiment de pen-
santeur & de douleur dans la région ombili-
cale se dissipoit insensiblement , ainsi que la foibleesse , la lassitude , & tous les acci-
dens : nous gagnons le 14 Novembre & le malade est absolument sans fièvre. On vient aux alimens qu'on ne donne à notre convalescent qu'en quantité & qualité con-
venables : cependant peu de jours après il se plaint d'un sentiment de plénitude , de dégoût , de nausées , & se trouve si fati-
gué & si foible qu'il est obligé de se ren-

mettre au lit. Je prescris aussitôt un vomitif, puis un purgatif, & de suite un apozème à prendre tous les matins, fait avec les racines d'aulnée, de serpentaire de Virginie & de contrayerva. Le malade se trouve mieux; il demande de la nourriture, dont on le fait user avec encore plus de précaution que ci-devant, & qu'on fait précéder à chaque fois de l'elixir de propriété dans une infusion de fleurs de camomille. Au bout de six jours la même scène se renouvelle: nausées, vomissements, anxiétés produites par une abondance de vents, lassitude, foibleesse extrême, pesanteur de tête. En conséquence, je vins aux purgatifs mêlés avec les antiputrides: craignant pour lors qu'un reste de levain fébrile ne fut la source cachée d'où se renouvelloient tous ces accidens, je prescrivis un vin de Quinquina avec les stomachiques & les amers; & comme la constipation du ventre sembloit être le symptôme avant-coureur de tous les autres, je fis répéter plusieurs fois dans la journée l'usage de pillules composées d'aloës, de myrrhe, de rhubarbe, de savon & de baume du Pérou: j'ordonnai au surplus que le convalescent sortît du lit, qu'il essayât de faire quelques tours dans sa chambre, qu'il évitât l'excès de sommeil auquel il se sentoit très-disposé, &c. insistant principalement sur la nourriture, qu'il ne devoit

prendre que quand il se sentiroit pressé de la faim ; qu'il restât sur son appétit , & qu'au moindre sentiment de plénitude ou de pesanteur , il eut recours à quelques cuillerées de bon vin , ou à un peu de caffé. Tout cela fut assez fidélement exécuté , & pendant huit à dix jours les choses parurent prendre le tour le plus favorable. Cependant une pesanteur de tête à la moyenne partie du front , dont le malade n'avoit jamais été bien quitte , reparut avec plus de violence , ainsi que les autres accidens. Il s'y joignit un délire obscure d'idées tristes & noires , des vomissemens de matieres tantôt vertes & tantôt noîrâtres. Le visage étoit plombé , & avoit je ne sçais quoi de sinistre ; les yeux étoient éteints ; le pouls , qui avoit été très-lent depuis le 14 de la maladie aigue , le fut pour lors bien davantage ; cet homme avoit à peine la force d'articuler avec une lenteur extrême quelques paroles , pour exprimer son désespoir , & la persuasion où il étoit qu'il alloit mourir. De nouveaux accidens , si graves par eux-mêmes & plus encore par les circonstances , me déterminerent à employer de nouveaux secours. Quoique les évacuations par les selles , toutes épaisses , humérales , bilieuses , allassent , depuis le 16 d'Octobre jusqu'au commencement de Décembre , a plus de cent livres , par l'évaluation la plus médiocre que j'en avois faite , je ré-

solus d'en procurer encore de nouvelles par le mercure doux uni à d'autres remèdes, pour passer ensuite à l'usage du vin suivant :

℞ Radic. Helleb. nig. ʒ ʒ enul.
campan. ʒ vj cinnamom. ʒ iiij
contrayerv. ʒ iij digerant. in
vini alb. generos. ℥b iiij per
horas xlviij. Cola s. a. &
solv. tartar. martial. solubil.
ʒ iij.

Effectivement, la pesanteur de tête & le délire furent emportés en peu de jours, le malade qui se trouvoit mieux qu'il ne l'avoit été depuis longtems, commençoit à espérer sa guérison. Malgré ce changement heureux, le vomissement reparoiffoit de tems à autre, & fut pour lors accompagné d'une douleur à la région du foie & de l'estomac : il s'y joignoit une jaunisse légere qui n'étoit pas continue, & dont les retours étoient aussi fréquens qu'irréguliers. Le malade étoit privé d'alimens solides depuis 12 à 15 jours ; sa foibleffe ne lui permettoit plus de sortir du lit, rien ne sembloit ranimer ses forces. Je l'e fis voir à plusieurs de mes confreres, qui proposerent différens remèdes qu'on emploia sans succès apparent. Un bruit se répandoit pour lors que cet homme avoit été

empoisonné, bruit fondé, sans doute, sur la singularité d'une maladie si rebelle, & aidé peut-être de la confiance au Médecin, qu'on savoit d'ailleurs s'être donné bien des soins dans tout ce traitement. Quoiqu'il en soit, on ne put constater aucun fait relativement à ces soupçons. Cependant pour ne rien négliger de ce qui pouvoit assurer une guérison commençante, je ne les méprisai pas tout-à-fait. Me rappelant alors l'histoire de la maladie, il me parut que si cet homme avoit pris par mégarde, ou autrement, quelque poison, ce devoit être principalement quelque préparation de Saturne. Dans cette idée je voulus essayer d'un mélange d'huile d'amandes douces, de manne, de thérébentine & autres substances qui convenoient également à tout. Dès le lendemain le malade parut mieux. Les douleurs de ventre, la constipation, la lassitude se dissipèrent : je continuai l'usage de la thérébentine sous une autre forme. Les urines, qui précédemment couloient avec peine malgré les remèdes convenables, charierent pour la première fois un dépôt muqueux fort abondant ; le pouls acquéroit une fréquence plus naturelle ; les vomissemens étoient plus rares, de qualité moins mauvaise, ils cédoient aisément à une potion calmante & appropriée ; le corps, qui, dans une maladie si longue, paroifsoit avoir perdu à peine quelque chose

de sa plénitude, commençoit depuis quelques jours à s'exténuer ; tout sembloit se disposer à une heureuse guérison. En effet, le sixième jour de l'usage de la thérébentine, &c. qui étoit le premier Janvier 1756, le malade d'un air gai, & avec une vivacité dans les yeux & dans la parole qu'on ne lui avoit point encore vue, assuroit à son Médecin qu'il se fentoit intérieurement revivre & qu'il étoit guéri. Il prit ensuite les eaux de Vichi, aiguisees de différentes manieres & entremêlées de purgatifs. Le ventre continuoit d'être libre, les vomissemens s'éloignoient de plus en plus ; mais cette convalescence, quoiqu'enfin heureuse, fut bien longue. Le malade employa trois semaines à essayer de se tenir debout dans sa chambre, & à user des alimens les plus légers. Il fut près d'un mois à s'affermir dans les tentatives de monter & de descendre les escaliers, & de soutenir dans une voiture la présence des différens objets. A la fin de Mars, ils se trouvoit en état de se traîner aux promenades. Il s'apperçut pour lors d'un nouvel accident. C'étoit d'être saisi d'horreur & d'effroi à la vue d'un bassin ou d'une mare d'eau, horreur qu'il ne fentoit pas quand assis tranquillement dans sa chambre il voyoit répandre de l'eau, ou qu'il en buvoit lui-même. Cet accident se dissipa insensiblement par l'usage des corroborans, de

l'exercice & par l'habitude : il reprit ses forces & ses fonctions ordinaires à la fin du printemps, & s'est toujours bien porté depuis.

Le sieur Robert, Garçon de chambre de Madame Sophie de France, se trouvant au mois de Juillet 1756 à Compiegne, où la Cour étoit pour lors, y fut attaqué d'un mal de tête de la dernière violence. Bientôt la fièvre s'y joignit, elle fut longue, cruelle & maligne. On employa les saignées, l'émétique & les purgatifs. La fièvre diminua par ces secours, & le sieur Robert fut en état de revenir à Versailles. Mais il lui restoit des accidens fâcheux qui paroissoient incurables, parce qu'ils avoient résisté aux remèdes qu'on avoit faits en assez grand nombre. Madame Sophie qui avoit des bontés pour lui, me fit l'honneur de le confier à mes soins, me faisant recommander par Madame la Maréchale de Duras de lui porter les secours les plus convenables, au cas que je crusse qu'il y eût encore à espérer. Je faisois pour lors de fréquens voyages à Versailles pour la santé d'une Dame plus illustre encore par ses vertus que par sa naissance & la place qu'elle occupe ; & qui veillant avec tant de succès à l'éducation des Enfans de France, rendoit sa conservation encore plus intéressante à la Cour & au Public. Je visitai donc le sieur Robert le 13 Octobre. Il étoit âgé de 34 à 35 ans, son tempéramen-

ment me parut fort & répondroit à sa taille ; quoiqu'il fut maigri par une maladie de trois mois je le trouvai assez charnu ; la fièvre étoit médiocre sans redoublemens réguliers , le pouls très-plein : il se plaignoit d'une douleur fixe , gravative & continue à la partie moyenne du front : il ne pouvoit jouir pleinement de sa tête , ses idées étoient confuses & mélancoliques : pour peu qu'il essayât de se tenir debout il étoit saisi de vertiges : mais ce qu'il y eut de plus singulier , c'est que sa vue étoit considérablement diminuée , que le regard avoit quelque chose de farouche , quoique le malade fut d'un caractère fort doux , & que ses yeux étoient devenus louches. Ces symptômes me fournissant l'idée de quelques varices ou anevrismes dans la substance du cerveau , ou dans les nerfs optiques , je formai en conséquence le plan de la curation. Je débutai par une saignée de la jugulaire , qui fut très-copieuse , & qui n'avoit point encore été tentée. Le sang étoit épais & noir. Le lendemain je lui fis commencer l'usage , répété plusieurs fois dans la journée , de pillules , qui en fondant & évacuant doucement , fissent une révolution continue du cerveau. Il prenoit par-dessus chaque prise , une tasse d'infusion de petite sauge. De jour en jour le malade se trouvoit plus dégagé. La semaine d'après il passa à l'usage d'une décoction de gayac ,

aiguisee de purgatifs & de vulnéraires ; ce qui fut continué plusieurs jours de suite. Pendant tout ce tems je prescrivis la diète la plus austere, le malade maigrir beaucup ; mais la fièvre, la plénitude du pouls étoient emportées, tous les accidens diminuoient à vue d'œil ; la douleur de tête n'étoit plus gravative, ou lancinante comme autrefois, & du front où elle étoit fixée, elle avoit passé à l'occiput après avoir parcouru différentes parties. Je crus pour lors être assez avancé pour en venir à l'usage des remèdes toniques & corroborans. Je commençai par les eaux de Forges, qui furent continuées pendant 8 à 10 jours. Immédiatement après le malade prit plusieurs fois dans la journée le vin suivant.

By Cortic. Peruvian. crassiusc.
triti 3j radic. gentian. aris-
toloch. rotund. serpentar.
virgin. aa 3 ij. cortic. citr.
3j ℥ sal. absinth. 3j lima-
tur. chalyb. optim. 3 ℥
pulp. colocynthid. 3 iij di-
ger. per dies iv in yini bur-
digal. ℥ iij. dein col. f. a.

Il joignit à ce remède l'usage de l'exer-
cice & des alimens solides en quantité con-
venable,

venable. Au commencement de Décembre il restoit à peine quelques vestiges d'une si grande maladie : le sommeil étoit bon, tranquille, sans être excessif ou troublé comme auparavant ; les yeux étoient revenus à-peu-près dans leur état naturel, la vue se fortifioit de jour en jour, la tête étoit très-libre ; jamais malade n'exprima avec des transports plus marqués la joie de se voir guérir. Pour y mettre plus de certitude, & éviter toute rechute, je lui fis continuer ce derhier reméde, avec quelques changemens, jusqu'à la fin de l'année, ce qui ne l'empêchoit pas de faire son service. Depuis ce tems jusqu'au mois d'Août de l'année 1757, le sieur Robert a joui de la plus parfaite santé, & étoit parvenu au mois de Juillet à une constitution d'Athlète. Mais que cet état est trompeur, selon la judicieuse remarque d'Hippocrate ? Une indigestion bien méritée fut trop méprisée par cet homme robuste ; il mangea par-dessus à son ordinaire, parce que l'appétit étoit bon ; il s'en forma une seconde accompagnée de vertiges, qui furent bientôt suivis d'une foibleesse dont il sortit avec la bouche un peu tourné. Cependant comme la tête resta libre, & qu'il n'y eut point de dérangement dans les yeux, tout se rétablit bientôt & sans aucune suite fâcheuse avec les remèdes indiqués. Mais convaincu par ce nouvel accident, quoique très-léger en

comparaison de la première maladie, què dans ce sujet les vaisseaux de la tête sont naturellement trop dilatés & qu'ils s'engorgent aisément, j'en pris l'occasion de faire envisager de nouveau au sieur Robert l'importance des maladies de cette espece ; qu'il devoit, pour en prévenir les retours fâcheux, s'astreindre rigoureusement au genre de vie que je lui avois prescrits, qu'il se méfiât d'une plénitude excessive qui seroit toujours à craindre pour lui, & qu'il usât pendant plufieurs années de quelques préservatifs au tems des solstices, principalement à celui d'été.

L E T T R E

A l'Auteur du Journal de Médecine, sur la Rougeole ; par M. GONTARD, Conseiller Médecin du Roi à Villefranche en Beaujolais.

M O N S I E U R ,

On est trop persuadé que la rougeole & la petite vérole sont deux maladies semblables par leur nature, comme l'observe très-judicieusement M. Hatté dans sa fçavante Dissertation insérée dans votre Journal (Tom. II. pag. 346). La plûpart des Auteurs mêmes les regardent comme deux maladies analogues.

gues, en en traitant tout à la fois comme d'une seule maladie, & ils donnent une même méthode curative pour toutes les deux, tandis qu'elles n'ont rien de commun que le titre générique d'inflammation, & que du reste elles sont très-différentes. L'une, d'un caractère phlegmoneux, doit se terminer heureusement par une suppuration louable & tranquille ; c'est par cette voie que la nature se délivre de l'humeur variolique, & malheur à ceux dans qui cette opération ne se fait pas parfaitement. L'autre, d'un caractère éréspélateux, se termine par résolution : mais la matière morbifique, que devient-elle, si l'on ne l'expulse dans le tems qu'elle est en mouvement ? La voie de la transpiration semble être celle que la nature se propose, puisqu'elle pouffe l'humeur vers l'habitude du corps ; cependant les sudorifiques qui portent un peu de chaleur sont ordinairement nuisibles, & l'on ne s'apperçoit gueres que la sueur même spontanée, diminue les symptomes. C'est qu'il n'y a qu'une petite partie de l'humeur qui se montre sur l'habitude du corps, la plus grande exerce ses cruautés dans l'intérieur. La voie des selles, quoiqu'opposée, lorsque la nature s'en sert, est pourtant la plus salutaire, pourvu qu'elle ne soit pas trop abondante ; au lieu qu'elle est très-dangereuse dans la petite vérole, de même que tout ce qui est capable de détourner l'humeur de

l'habitude du corps. Mais dans la rougeole ; où il n'y a point de suppuration ni d'excrétion cutanées à faire , où l'humeur rubiolique doit même se retirer de la peau par la résolution , que risque-t-on de l'attirer vers les couloirs des intestins ? La méthode que j'ai suivie , prouve qu'il n'y a pas de meilleure voie & qu'elle n'est jamais dangereuse , pourvu qu'on ait soin de faciliter le dégorgement des petits vaisseaux , siège de l'inflammation externe & interne , par un nombre de saignées qui doit répondre aux forces du malade , & diminuer par-là , de même que par les autres calmans , l'érétisme présent , & prévenir celui que les évacuans pourroient causer.

Voici quel étoit en général le caractère des rougeoles qui régnerent ici pendant les mois de Décembre 1756 & de Janvier suivant : la fièvre se déclaroit par un frisson , des maux de tête & des nausées qui continuoient jusqu'à ce que j'eusse fait vomir le malade. L'éruption commençoit le troisième ou le quatrième jour de la fièvre ; & plus celle-ci étoit forte ou d'un mauvais caractère , plus elle retardoit l'éruption. Cette rougeole attaquoit principalement les adultes. Elle commençoit par le visage & les bras. Il y en avoit qui n'en avoient gueres par le reste du corps , d'autres dont tout le corps en étoit extrêmement couvert.

Quand je la soupçonneois , je faisois saigner

le malade , & le lendemain je le faisois vomir d'une maniere proportionnée à ses forces , quand même il n'y auroit eu aucune indication bien marquée , cে qui étoit rare. Auffi-tôt après l'effet du remede , la rougeole paroifsoit. Ensuite je réitérois la saignée selon la force de la fiévre & l'intensité de l'inflammation , où je me contentois de purger une ou deux fois de deux jours l'un. Et ordinairement avant la dernière purgation , c'est-à-dire , le troisième jour de l'éruption , la rougeole , la fiévre & tous les symptomes disparaifsoient , & le malade se portoit aussi bien que s'il ne l'avoit point été du tout. Si la rougeole étoit sortie lorsque je voyois le malade , je le traitois de la même façon & avec le même succès. Il y en eut quelques-uns où la fiévre paroifsoit tout-à-fait putride ; c'est-à-dire , qui avoient la langue fort chargée , des vomissemens d'une matiere bilieuse porracée , avec un pouls foible & mol. Quelquefois dans ce cas je ne jugeois pas la saignée nécessaire , mais j'infissois davantage sur les évacuans , & ces malades avec quelques jours de plus que les autres , étoient aussi parfaitement guéris.

Je n'aurois pas pensé , Monsieur , à vous envoyer ceci , si je n'avois eu occasion depuis d'éprouver le même succès de la même méthode sur plusieurs autres malades , sur chacun desquels j'ai eu attention de faire des

Observations particulières & le Journal du traitement.

Le premier fut une fille âgée de vingt ans, que je vis le 28 Septembre dernier couverte de rougeole qui avoit commencé à paroître le jour d'auparavant. Comme elle venoit d'avoir ses regles, & qu'elle n'étoit pas bien malade, j'attendis la fin de cette évacuation naturelle. Le 30 les taches diminuoient, Le premier Octobre je lui donnai un émétique, & le lendemain il ne paroifsoit plus aucune tache, & elle se portoit bien.

Le 29 du même mois je vis une autre fille du même âge toute couverte de rougeole, qu'on avoit commencé à appercevoir le jour d'auparavant. Elle avoit beaucoup de fièvre, une toux continue, la respiration gênée, de grands maux de tête & un feu considérable dans la gorge. Je la fis saigner sur le champ. Le 30 je lui fis prendre un émétique. Je lui fis faire aussi une potion bêchique adoucissante. Le premier Octobre il n'y avoit plus ou presque plus de toux, & les taches étoient beaucoup diminuées. Le 2 il n'y avoit plus ni fièvre, ni toux ni rougeole. Elle fut purgée & se porta au mieux.

Le troisième étoit un homme robuste âgé de trente ans, que je vis le premier d'Octobre avec une fièvre des plus fougueuses. Je le fis saigner & le lendemain vomir, selon les indications qu'il y avoit, sans penser même

à la rougeole. Le 4 l'ayant purgé avec une légère infusion laxative & la manne, la toux survint avec un crachement de sang, comme dans les péripneumonies, quoique l'oppression & la douleur de poitrine ne fussent pas bien considérables. Je lui ordonnai une potion bêchique. Le 5 la rougeole parut avec la diarrhée, & le crachement de sang continua, de même que le 6. Il lui survint le 7 une inflammation à la gorge, qui ne lui permettoit d'avaler le liquide qu'avec beaucoup de peine. La diarrhée avoit beaucoup diminué. Quoique ces symptômes semblaient demander la saignée, le peu de consistance du pouls me parut s'y opposer. Je le purgeai comme ci-dessus, de même que le 9, que les symptômes diminuerent. Il avoit tous les soirs une potion bêchique & narcotique. Le 11 il fut purgé ; il restoit fort peu de rougeole, & il alloit beaucoup mieux. Le 13 il le fut encore, & tout disparut ; excepté un reste de fièvre & quelque expectoration louable qui finirent tout-à-fait le lendemain. Il y a lieu de penser que, sans toutes ces évacuations, la maladie accompagnée de tant de mauvais symptômes, ne se seroit pas terminée aussi heureusement ; peut-être même qu'une saignée de plus auroit encore mieux fait ; mais je m'en abstins par la raison que je viens de dire.

Le 12 du même mois une femme d'environ vingt-cinq ans, avoit une fièvre qui n'étoit

pas bien forte, & ne se plaignoit que de mau^x de cœur. Je lui ordonuai un vomitif, dont l'effet fut suivi immédiatement de l'éruption de la rougeole. Le 13 tout son corps en étoit couvert. La fièvre étant plus forte & le pouls plus plein que le jour d'auparavant, je la fis saigner, & le 14 purger. La rougeole étoit encore dans son état, mais d'ailleurs la malade se trouvoit beaucoup mieux. Le 15 les taches diminuerent, & il resta très-peu de fièvre. Le 16 elle fut repurgée, & il ne fut plus question ni de rougeole ni de fièvre; & la malade dès-lors se porta au mieux.

Le 20 je fus appellé pour voir une fille de vingt-cinq ans, qui avoit une toux seche, continue & comme convulsive, le pouls d'une fréquence fébrile; mais quoiqu'elle fût d'un tempérament assez robuste, il n'étoit ni plein ni fort. Elle se plaignoit d'un mal de tête, d'une ardeur dans la gorge & de maux de cœur. Je lui fis donner sur le champ une dose convenable de tartre stibié mêlé avec de la manne. Elle vomit beaucoup de matière bilieuse, & aussi-tôt après on vit paroître une quantité prodigieuse de taches de rougeole. Sa boisson ordinaire fut une infusion de capillaire & de coquehcot. Je lui fis prendre tous les soirs une potion bêchique avec vingt gouttes de teinture anodine. Le 22 je lui prescrivis seulement trois onces de manne, qui la purgerent assez. La nuit sur le matin elle suat

beaucoup, la toux parut diminuer. Le 23 dans la nuit elle fut aussi. Le 24 elle fut purgée, & se trouva un peu mieux. Le 25 elle touffoit encore beaucoup le jour & la nuit, & souffroit beaucoup de la tête. Le 26 beaucoup de toux & la respiration gênée. Je lui fis prendre trois onces de manne, ensuite elle se trouva mieux & passa bien la nuit. Le 27 la respiration étoit libre, la toux moins violente & moins fréquente, les taches disparaissaient, & le soir il y avoit peu de fièvre ; aussi passa-t-elle très-bien la nuit, ainsi que le lendemain que la fièvre, les taches, la toux, tout disparut entièrement. J'observe ici que les sueurs n'étoient suivies d'aucun soulagement, au lieu que les évacuations par les selles lui en procuroient quelque peu.

Le 23 je vis un homme de trente ans assez robuste, tout-couvert de rougeole, avec une toux fréquente & des nausées. Il me dit que le 21 il avoit craché du sang, & que le lendemain 22 la rougeole avoit paru. Je le fis saigner & le lendemain vomir. Il se trouva mieux, de même que le 25, que la toux cessa entièrement. Le 26 il fut purgé, & le 27 il n'y eut plus ni fièvre ni taches de rougeole.

Le 25 je purgeai une fille de onze ans, à l'occasion d'une petite fièvre qui n'étoit accompagnée d'aucun symptôme remarquable. Après l'effet du remède, la rougeole parut. Le 26 elle n'en étoit point incommodée. Je

la repurgeai le 27, & le même jour elle fut sans fièvre & sans rougeole, & se porta au mieux.

Le 30 Novembre un enfant de quinze ans, guéri depuis quelques jours d'une fièvre quarté, reprit la fièvre presque tout d'un coup, & en même tems la rougeole parut sans aucun accident. Je le fis saigner le même jour, le lendemain vomir, & après l'effet du remede, la rougeole & la fièvre disparurent, & il se porta parfaitement bien. Je ne laissai pas que de le purger deux jours après.

Dans ce dernier exemple, comme dans bien d'autres, que devient le prétendu venin de la rougeole qui disparaît presque tout d'un coup de la surface du corps, & le malade se trouve guéri ? On craint cependant vulgairement qu'il ne se repompe dans le sang, & qu'il ne cause des ravages dans l'intérieur. On ne juge que sur les apparences, & l'on ne pense pas qu'il y en a toujours plus dans l'intérieur qu'il n'en paroît sur l'extérieur, & que ce n'est pas par la peau qu'il doit se dissiper, puisque ce ne sont pas des exanthemes qui se terminent par la suppuration, mais par la résolution qui ne s'opere sur l'extérieur comme dans l'intérieur, que par le dégorge-ment des vaisseaux enflammés. Que les mêmes inflammations superficielles qui paroissent à l'extérieur, se trouvent aussi sur les membranes internes ; cela est prouvé par les

maux de gorge , où l'on voit dans le palais , au fonds du gosier , aux amigdales , à la lutt e , les mêmes rougeurs. Dans la trachée artere , dans les bronches elles excitent cette toux seche & convulsive qui accompagne presque toujours la rougeole ; dans l'estomac les envies de vomir & quelquefois le vomissement ; & dans les intestins , les diarrhées qui surviennent. L'ouverture des cadavres pourroit le confirmer.

J'ai l'honneur d'être , &c.

BANDAGE SYMMETRIQUE,

Ou Corset hernier imaginé par M. HOUSSET , Docteur en l'Université de Médecine de Montpellier , de la Société Royale des Sciences , Médecin des Hôpitaux & Membre de la Société des Sciences & belles Lettres d'Auxerre.

Le bandage que je présente au Public à la figure d'un corset qui seroit échancré dans son milieu , je le nomme *symétrique* , parce qu'étant partagé en deux parties , ce qu'on remarque d'un côté se trouve aussi de l'autre ; pour en avoir une démonstration claire , j'en ai fait tirer un double dessin afin qu'on le puisse considérer sous ses deux faces.

La figure première le fait voir extérieurement comme appliqué sur un sujet ; je le divise en corps & en branches. Le corps désigné par la lettre *a* est convexe pour s'ajuster à la forme du bas-ventre, & en couvrir une bonne partie ; il n'a rien de particulier, sinon qu'il est percé de plusieurs trous, 1, 2, 3, 4, & propres à introduire le lacet *d*, qui serre & réunit les deux côtés du corset éloignés par l'espace *b*, pour ne point gêner les parties de la génération : à sa portion inférieure on attache une boucle grand *C*, qui reçoit une lanière marquée par *e*, trouée de distance en distance, comme on peut s'en assurer dans la seconde figure.

Un peu plus haut que la boucle grand *C*, est un anneau petit *c*, dans lequel s'introduit & se fixe le bout de la lanière. Les extrémités de notre bandage ne font autre chose que les lanières *ee* & la petite ceinture *GGG*, qui concourent de concert à appliquer fortement le corps *aaa* sur les endroits du bas-ventre qui doivent être comprimés. Les lanières *ee* roulent à volonté sur la ceinture, qui est leur point fixe, parce qu'elles forment un anneau dans leurs extrémités supérieures ; elles descendent le long des vertèbres lombaires, passent sous les cuisses, entrent dans les boucles grands *CC*, & lorsque tout est bien arrangé & ajusté, le

bout de ces branches est arrêté dans les anneaux petits *cc*, la ceinture travaillée par échancrure au dépens du corps, ne fait avec lui, si l'on veut, qu'une seule pièce, ou bien il en est séparé seulement d'un côté du corset, pour ensuite y être joint par le moyen d'une boucle qui répondroit en devant pour la commodité du malade; mais il est mieux, à ce que je crois, de n'être pas obligé d'ajouter une nouvelle boucle, attendu que par le moyen du lacet *d*, on peut ferrer ou desserrer le bandage de la maniere qu'on le désire.

La figure seconde fait voir l'intérieur de la machine qui est concave; on n'y observe rien de nouveau, excepté les pelotes *bb* situées inférieurement & les lanières flotantes *dd* attachées à la ceinture, dont les extrémités inférieures sont trouées par dégré pour un usage particulier dont nous allons parler.

Par ce que je viens d'exposer il n'est pas difficile de concevoir l'application de cette machine sur le vivant. Le corps *aaa*, couvre une bonne partie du bas-ventre; les pelotes *BB* sont placées sur les anneaux des muscles de cette région, les compriment, & empêchent la rechute de l'intestin, ou de l'épiploon, dans les hernies après en avoir fait la réduction; c'est-à-dire, lorsque les parties mentionnées sont rentrées dans

la capacité de l'abdomen. La ceinture *ggg* monte, selon une direction oblique, sur la crête des os des îles : ils en sont les points d'appui dans l'étendue indiquée par *ff*; les lanières *dd*, fixées supérieurement à la ceinture, vont se rendre antérieurement aux boucles grand *CC*, & par leur moyen on peut serrer de plus en plus le pelotes *bb*, & le lacet *d* réunit au milieu & rapproche les deux côtés du corps du bandage *aa*.

Ce bandage est un diminutif de celui que j'ai eu l'honneur de présenter à la Société Royale des Sciences de Montpellier, applicable dans toutes les espèces de hernies, les hydropisies du bas-ventre, &c. Il ne peut servir que dans les hernies inguinales & ventrales, dites autrement *exomphales*. Il a cet avantage par dessus les autres, de soutenir les intestins, d'entretenir leur équilibre, d'assujettir fortement les pelotes, de ne point gêner les malades qui peuvent vaquer sans risque à leurs affaires. Il a deux points fixes, on le serre & on le desserre selon le besoin sans peine.

Cette machine peut être exécutée en fer-blanc, en cuir, en acier, couverte de linge & de peau, &c. L'endroit où l'on met les pelotes doit être muni d'une cuirasse proportionnée à leur volume; ces pelotes trouvent leur place, selon les différentes hernies

du bas-ventre , dans tous les points du corps susceptible d'augmentation & de diminution.

M. Briffet , Chirurgien à Auxerre , l'exécute & commence à le pratiquer avec succès.

O B S E R V A T I O N

Sur une pierre urinaire considérable ; par M. GOURGUES , Chirurgien à Beau-mont-sur-Oise.

Un enfant de quatre ans , fils de la veuve Parquet , demeurante à Champagne , village situé à une lieue & demie de cette ville , après des douleurs très-vives , a rendu par la partie moyenne & latérale gauche de la verge , une pierre du poids de cinq onces , formée comme un très-gros œuf de poule : il y a dans une de ses extrémités une cavité dans laquelle on pourroit y introduire le bout du doigt. J'ai eu l'honneur d'instruire M. Morand de ce fait ; je lui ai même adressé l'enfant & envoyé la pierre , qui est à présent entre les mains de Madame Darty , résidente à l'Isle-Adam.

Nota. M. Gourgues a oublié de nous instruire des accidens qui ont précédés & suivis la sortie de cette pierre , s'il s'est fait une suppuration , si l'on a été obligé d'aider

la nature avec l'instrument, & si il n'y a point eu quelques déchiremens, ou quelques délabremens dans les parties génitales de l'enfant.

O B S E R V A T I O N

Sur une femme qui rend par la matrice des portions d'os de différentes grandeurs & de différentes grosseurs ; par M. DE VILLIERS, Chirurgien au Mans.

Le 8 Septembre 1745, je fus mandé pour voir la femme de Simon Barreau, âgée de 19 ans & mariée depuis dix mois. Elle étoit depuis quatre jours dans un travail si laborieux, que deux de mes Confrères & une sage-femme qui vouloient la délivrer, ne pouvoient y réussir. L'enfant se présentoit par la tête, mais les épaules étoient si larges qu'elles ne pouvoient se prêter que très-difficilement à sa sortie. J'insinuai mes doigts le plus doucement & le plus avant qu'il me fut possible, pour me faire des aisselles de l'enfant, & je tirai à moi un des bras avec beaucoup de peine. J'en fis de même à l'égard de l'autre ; après cette manœuvre j'achevai de délivrer la mère à l'ordinaire ; elle s'est rétablie insensiblement, & au bout de deux mois elle vaqua à ses affaires : il lui resta

resta pour toute incommodité, un écoulement d'urine involontaire. Mais depuis trois ans elle est devenue, par la singularité de ses maux, un objet de surprise & de commisération. Elle a rendu, à plusieurs reprises par la matrice, des portions d'os. Les sept premiers sont gros comme le doigt indice, d'un pouce & demi de longueur; le huitième est de la grosseur d'un œuf de poule, tout hérissé de pointes & à demi carié. On ne saurait croire les douleurs qu'ont occasionné ces corps étrangers par leurs sorties. Le 5 Février dernier, il en sortit encore un de la grosseur d'une petite noix. J'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour prescrire à la malade des remèdes & un régime adoucissans; mais toutes ces ressources sont inutiles, cette femme souffre toujours des douleurs cruelles, & produit tous les jours de ces matières osseuses. J'imagine que ce sont les os pubis qui se détruisent par parties, & qui sont rongés par l'âcreté de l'urine qui coule involontairement; ne doit-on pas aussi conjecturer que la matrice est ulcérée dans la partie qui touche aux os pubis? Cette maladie m'a paru si singulière, que j'ai visité plusieurs fois la malade, & je n'ai senti aucune inégalité ou défectuosité apparentes dans les os du bassin. Cette femme rend tous les jours des chairs pourries, & des urines mêlées d'une fânce roussâtre. Ce-

pendant elle continue son travail de journées comme à l'ordinaire, & soutient les fatigues attachées à son état ; elle est à présent âgée de 33 ans, & mène une vie très-languissante.

PRÉCIS

Des expériences sur les eaux minérales de Hartfell, près de Moffat en Ecoffe ; par M. HORSEBOURG, Docteur en Médecine, de la Société d'Edinbourg.

Les eaux minérales d'Hartfell qui n'ont été découvertes qu'en 1748, ont été examinées à *Moffat*, trois ou quatre jours après avoir été prises à la fontaine. Elles étoient claires & transparentes ; leur goût étoit âpre, septique, & ayant quelque chose d'alumineux & de martial. Elles décomposeroient le savon, firent prendre une légère couleur verte au sirop de violettes : avec la noix de galle elles prirent une couleur bleue d'abord, ensuite pourpre, & enfin noire. Bouillies avec le lait elles ne le caillerent point ; l'huile de tartre par défaillance y fit paroître quelques nuages d'adord verds, qui ensuite devinrent noirs, & enfin se précipiterent.

On les laissa reposer. Elles déposerent un véritable ocre, perdirent peu-à-peu leur

goût martial, mais conservèrent constamment leur goût alumineux qui parut même augmenter. On en retira par l'évaporation un sel, qui ayant été dissous de nouveau dans de l'eau pure, lui donna le goût de l'eau minérale, changea en verd le sirop de violettes, & tira une teinture bleue de la noix de galle. Ce sel se boursoufla dans le feu, & lorsqu'on le calcina il devint rouge & semblable au colchotar ; il ne fit effervescence ni avec les acides, ni avec les alkalis.

Par des expériences ultérieures, on s'est assuré que ces eaux étoient moins chargées de parties minérales après les tems secs qu'après de longues pluies.

L'Auteur conclut de ses expériences, que ces eaux contiennent un vitriol volatil & un vitriol fixe ; il veut dire, sans doute, qu'une partie du vitriol se décompose, car tous les vitriols sont également fixes au feu ; mais il y en a une partie qui se décompose comme le prouve l'ocre que ces eaux déposent. Outre le vitriol, il admet encore un véritable alun, dont l'existence lui paroît prouvée par le goût particulier de ces eaux, & par le gonflement qui arrive au sel qu'on en retire quand on l'expose au feu : il y a trouvé aussi une petite quantité de terre calcaire.

On pourroit presque conclure de cet analyse, que les eaux d'*Hartfell* sont bonnes dans le cas où les solides sont relâchés, & le sang trop aqueux & apauvri. Mais comme ces analogies sont souvent fautives, il vaut mieux ne s'en rapporter qu'à l'expérience, qui démontre qu'elles réussissent dans la gale, les dartres, les vieux ulcères, prises intérieurement & appliquées extérieurement. Elles ont produit aussi de très bons effets dans les maladies de l'estomac & des intestins, dans les flux de sang, dans les hémophilhies, les pertes, les suppressions, dans les fleurs blanches, pour prévenir les fausses couches, &c.

Pour prouver toutes ces vertus, on a présenté en même tems à la société d'Edinbourg, l'histoire bien attestée de vingt-deux personnes guéries par le secours de ces eaux.



DÉTAIL

Des maladies épidémiques & des fièvres malignes pestilentielles qui ont régné dans la Basse-Provence en l'année 1755 ; par M. DARLUE, Docteur en Médecine à Caillan.

Les chaleurs de l'été toujours très-vives dans la basse Provence, furent d'une plus grande durée en 1754 que de coutume ; les mois d'Octobre & de Novembre, dont les nuits sont constamment plus fraîches, & les jours susceptibles de plusieurs variations dans l'atmosphère, parurent ramener le printemps par une température agréable & uniforme ; les pluies que nous avons dès l'entrée d'Octobre ne tomberent qu'à la fin de Novembre ; mais elles furent si abondantes, les temps devinrent tout-à-coup si orageux, & les vents d'Est & Nord-Est soufflèrent si longtemps, que nous passâmes sans gradation sensible du chaud au froid. A peine jouimes-nous de deux ou trois beaux jours en Décembre. Les mois de Janvier & Février furent encore plus rigoureux : les neiges & la gelée rendirent les froids si vifs, qu'on ne se rappelloit point dans la Province d'en avoir effuyés de pareils. Une bonne

Z iiij

partie de nos oliviers, presque tous nos orangers qu'on cultive en plein vent, & beaucoup d'arbres fruitiers en périrent. Plusieurs comparoient ce froid à celui de 1729. En effet, quoique la liqueur du thermometre n'atteignit pas au même terme, elle resta tout le mois de Janvier plusieurs degrés au-dessous de la congélation, ce qui arrive très-rarement. Les mois de Mars & d'Avril furent également pluvieux, mais moins froids. Les inégalités de la saison & les fréquens débordemens de nos rivieres, nous retarderent le printemps jusqu'à la fin de Mai.

Quoique les fiévres putrides, les dyssenteries, les *cholera-morbus*, soient assez fréquentes vers la fin de l'été, rarement vont-ils jusques en Automne, à moins que quelque cause particulière n'en prolonge la durée. Il régnait à S. Césaire, petit village mal bâti & fort peuplé, pendant les mois d'Août & de Septembre, une fièvre d'un caractère putride, dont guérirent heureusement tous ceux qui en furent attaqués, lorsque l'atmosphère s'étant réfroidi tout-à-coup cette fièvre devint maligne & contagieuse. L'infection se répandit de part & d'autre pendant l'hiver. Les parens des malades, les gardes, la plupart de ceux qui les visitoient, furent également affectés par l'épidémie; mais ce qui contribua le plus à porter cette fièvre au plus haut degré de malignité, & à la ren-

étre pestilentielle, ce fut la petiteſſe des appartemens trop resſerrés, où l'on entaſſoit plusieurs malades les uns ſur les autres, un air toujours infecté qu'on étoit obligé de reſpirer continuellēment en communiquant avec eux, une ventilation imparfaite dans des rues étroites, & des appartemens écrasés; ajoutez la malpropreté ſi commune parmi les pauvres, & le peu de ſecours pour les alimens. C'est ainſi qu'on voit tous les jours une ſimple fiévre ſynoque, devenir bientôt putride & fe communiquer rapidement aux affiſtans, lorsque dans les vaiffeaux, dans les hôpitaux, où dans les prifons trop ſur-chargées de malades, on n'a pas ſoin de fe garantir de l'infection, & de corriger l'air qu'on reſpire, toujours imprégné de miaſmes ſeptiques & dangereux.

Les ſympτômes dont cette fiévre étoit accompagnée furent d'abord une eſpece d'engourdiſſement dans tout le corps, des vicifſitudes de froid & de chaud, des langueurs, la perte d'appétit, avec un pouls un peu plus vite qu'à l'ordinaire. Deux ou trois jours après le pouls s'élevaſſoit davantage, la chaleur de la peau devenoit acre & brûlante. La langue fe couvroit d'une croûte verdâtre & ſale. On la voyoit tremblante, feche, brûlée & fe gercer profondément. Les malades ne la tiroient qu'avec peine, leur viſage étoit enflammé, quelques-uns avoient les yeux bri-

lans & l'haleine puante, de la douleur de tête, des nausées continues, une anxiété générale, voulant toujours se lever de leurs lits, & se découvrant à tous momens, bientôt après le délire & l'affouillement surveillnoient.

C'est ainsi que la fièvre restoit comme suspendue dans la plupart de ceux qui avoient communiqué avec les malades. Lorsqu'elle se développoit tout-à-coup dans les autres, la prostration des forces, les lassitudes spontanées, la difficulté de se remuer dans le lit, précédonoient le délire qui se manifestoit bientôt. Les tremblemens de la langue, les bégayemens, les soubresauts des tendons en étoient les suites. Le bas ventre se météorisoit, les urines étoient rouges, enflammées dès le commencement, toujours claires & ténues dans l'augmentation, & ne devenoient nébuleuses que vers la fin de la maladie. Le pouls constamment déprimé à la rémission des paroxysmes, accéleroit un peu plus sa marche dans les redoublemens qui arrivoient chaque soir. Les hommes l'avoient alors plein, haut, & quelquefois dur. Dans les femmes & les enfans qui jettoient beaucoup de vers ascarides par haut & bas, il étoit si vite, qu'on distinguoit avec peine l'intervalle des oscillations de l'artere de l'une à l'autre. Quelques-unes de celles-là eurent au déclin de la maladie, des apétits extraor-

dinaires ; il n'y avoit pas de mal d'adhérer à leur fantaisie.

Les signes funestes étoient une respiration laborieuse, un grand abattement, des sueurs fétides dans les redoublemens, la dépression & l'irrégularité du pouls, la langue noirâtre & gangrénéeuse, une douleur sourde & constante dans la région de l'estomac, la tension inflammatoire des intestins, le hoquet & les convulsions. Tout ceux qui en périrent, communément dans l'état du mal, tomboient dans un calme profond, suivi du râle, des sueurs froides & des mouvemens convulsifs. Un jour ou deux avant la mort le pouls s'éclipsoit totalement.

Cette fièvre devint ensuite pétéchiale & exanthémateuse. Les taches se manifestoient dès les premiers jours, d'abord en petite quantité sur les bras & la poitrine ; lorsque la maladie se terminoit heureusement, elles disparaisoient sans qu'on s'en apperçut, autrement elles s'étendoient sur les principales parties du corps, & dégénéroient le plus souvent en pustules livides & charbonneuses. Le sang de la plupart des malades parut d'abord sans sérosité, d'un rouge sec & coagulé, couvert rarement d'une croûte inflammatoire : dans la suite il tendoit plus à la dissolution.

Généralement toutes les personnes du sexe eurent leurs évacuations périodiques dès l'en-

trée du mal. Comme cela n'arrivoit que dans des tems irréguliers , il falloit n'y avoir égard pour le traitement que lorsque les symptômes naissans ne pronostiquoient point une grande maladie , ce qui étoit bien rare. Les femmes grosses eurent pourtant cette fièvre dans un moindre degré. Celles qui accoucherent , & qu'on n'eut pas soin de garantir de l'infection , se ressentirent également de l'épidémie , mais avec plus de danger. Les lochies se supprimèrent , la fièvre s'alluma avec un pouls dur , haut , & fréquent. Un météorisme considérable dans le bas - ventre rendoit leur respiration laborieuse ; toutes râloient dans les redoublemens ; elles perdoient l'usage de la parole & de l'ouïe , & passoient dix à douze jours dans une espece d'agonie , n'ayant de libre que la déglutition. La fièvre se terminoit vers le 30 par des dépôts purulens , & des abcès sur les muscles de la gorge , dont elles avoient bien de la peine à se remettre.

L'ouverture des cadavres nous montra les principaux viscères du bas - ventre affectés : une inflammation , qui ayant dégénéré partie en abcès & partie en gangrene , attaquoit principalement le foye , que nous trouvâmes grossi de volume : la vésicule du fiel très-distendue & remplie d'une bile verte : les intestins mortifiés en plusieurs endroits & météorisés : les vaisseaux du poumon &

du cerveau gorgés de beaucoup de sang , & une matiere ichoreuse répandue dans la poitrine. La vésicule du fiel étoit si gonflée dans un autre cadavre , que la bile avoit passée à travers ses mailles , enflammé les parties adhérentes du mésentere & du colon , & s'étoit répandue dans l'abdomen.

L'infection étant devenue générale pendant l'hiver , par la quantité des malades que nous avions tous les jours , on vit des familles entieres s'aliter subitement. A la plûpart des symptomes énoncés il s'y joignit un délire phrénetique , mêlé de clamours épouvantables , de ris extravagans & de chansons continues. Les malades refusoient alors les bouillons , & passoient plusieurs jours sans rien prendre. Ils avoient les yeux & les muscles de la face convulsifs , une jaunisse presque toujours critique , qui se manifestoit le 11 , ou le 14 ; suspendoit un peu l'anxiété & leurs mouvements continuels ; mais la gorge leur enfloit tout-à-coup , ils perdoient la parole , & courroient risque d'être étouffés , sans un dépôt subséquent qui se jettoit sur quelqu'unes des parotides.

Ces tumeurs également externes & internes , en pressant l'œsophage & le canal de la trachée artere , mettoient obstacle à la déglutition , & éclipsoient totalement la voix des malades , qui repousoient dans ces moments les bouillons par le nez , & souffroient

des convulsions continues dans les muscles de la face, dont les divers mouvements attiroient souvent les ris des assistans. Leur agitation étoit si violente, qu'on avoit bien de la peine à les retenir dans leur lit, ce qui ne cessoit ordinairement qu'après l'ouverture de l'abcès. Le pus des parotides supurées devenoit quelquefois si corrosif qu'il leur excorioit intérieurement le voile du palais, faisoit tomber en suppuration la luette & la membrane qui tapisse l'arriere-bouche, & formoit extérieurement des sinus & des clapiers très-difficiles à guérir.

La délitecence des parotides étoit un symptome des plus funestes ; s'en étoit fait bien-tôt des malades sans quelque heureuse métastase de la matière morbifique sur les intestins. La diarrhée qui survenoit après leur disparition obvioit au danger, & quelques-uns se sauverent par cette-voie-là. On remarqua dans les femmes une plus grande tendance à l'assoupissement qu'au délire. La posture uniforme qu'elles gardoient dans cet état, leur attiroit des gangrenes fâcheuses aux cuisses & aux fesses, qui retardoient encore plus la guérison. Ce fut-là le dernier période de cette fièvre ; après quoi décroissant proportionnellement de violence & de malignité pendant le cours d'Avril & de Mai, elle se calma presqu'entièrement à la fin du mois de Juin. ~

La méthode curative que je mis en usage fut relative aux symptômes, & fondée sur la nature du mal. Les précautions de corriger la qualité de l'air imprégné des émanations putrides qu'on respiroit auprès des malades, soit en le faisant renouveler souvent, soit par d'autres moyens également connus ne furent pas inutiles, & l'on remarqua que les plus aisés du lieu, ceux qui avoient les commodités de la vie à leur bienféance, & qui étoient logés dans des maisons plus aérées, se délivroient aisément de l'infection; la saignée ne réussit qu'aux premiers accroissemens de la maladie. La qualité d'un sang coagulé, & souvent coëneux, la sécheresse de la peau, un pouls haut & plein, une chaleur ardente, de vifs redoublemens, des inflammations subséquentes, exigerent même qu'on la réitérât quelquefois, & toujours avec succès. Lorsque la corruption des humeurs fut portée à un plus haut degré, que le pouls demeuroit constamment petit & déprimé, que le sang tournoit à la dissolution, que j'observois; en un mot, des pustules livides, des exanthèmes, qui rendoient la fièvre pestilentielle, après m'être permis une ou deux saignées au pied seulement aux premiers jours de la maladie, je n'insistois plus, excepté dans un cas dont je parlerai plus bas.

Les émétiques antimoniaux, l'hypéca-

cuana, dans l'occurrence où la tension inflammatoire de l'abdomen, & les cardialgies, exigeoient des vomitifs plus doux, soulageoient fort bien les malades; leur action étoit presque toujours suivie d'une grande quantité de matières septiques. Les fréquentes nausées, à l'odeur des bouillons, cessoient après leur effet, & les cardialgies devenoient supportables. Les tisannes aigrelettes, les délayans antiphlogistiques & nitrés, les fomentations anodines, les lavemens & les minaratifs réitérés, avec le tamarin & la manne achevoient la curation. Dans les convulsions & les soubresauts des tendons, j'avois recours aux sels neutres & sédatifs. Les acides végétaux & minéraux, donnés sous diverses formes à plus grande dose qu'à l'ordinaire, réussirent également bien (a); & par leur adstriction naturelle arrêtoient les oscillations déréglées du genre nerveux, & disipoièrent les convulsions des muscles de la

(a) Un jeune Chirurgien se trouvant pressé en mon absence de donner du secours à un malade agonisant depuis deux jours, sans pouls, sans sentiment, n'ayant pour tout signe de vie que des convulsions aux muscles de la face, lui fit prendre une cuillerée d'esprit de vitriol sans aucun véhicule, pour du lilium. Les convulsions cessèrent tout à coup comme par enchantement; une parotide interne qui causoit tous ces symptômes, crêva par la toux qui prit au malade. Il rendit beaucoup de pus par la bouche, mêlé avec des crachats visqueux & gluans, recouvrta les sens & la parole, & guérît en peu de tems. Cet heureux qui-pro-quo prouve encore mieux la nécessité des acides, qu'on sait être des puissans anti-septiques.

bouche & de la gorge, que les parotides abscédées intérieurement causoient presque toujours.

Ce traitement, modifié aux tempérammens & à la variété des symptômes, fut celui que je suivis dès les premiers commencemens de cette fièvre qui ne paroifsoit alors que putride. Les foiblesses, l'abattement, la dépression du pouls, les taches pétechiales & les dépôts gangréneux, ayant exigé dans la suite des toniques & des spiritueux, je crus devoir employer préférablement aux meilleurs alexipharmiques l'alkali volatil, parce que j'avois également à soutenir le principe de vie, à combattre la corruption totale des humeurs, & à résister à la gangrene qu'elles entraînoient avec elles. J'eus le plaisir de voir que je ne m'étois point trompé. Je le donnois donc tantôt en liquide, tantôt sous forme séche, & je l'associois également bien avec les décoctions des meilleurs anti-septiques, telles que la serpentaire de Virginie, le contrayerva, la fleur de camomille, le camphre même. Dès que j'avois relevé le pouls par cette manœuvre, que la chaleur devenoit plus forte, que je voyois les progrès des exanthèmes arrêtés, & la séparation des escarthes gangréneuses s'en ensuivre, je suspendois l'administration de ce reméde, auquel je substituois des antiseptiques plus doux, de peur

que le sang n'augmentât en dissolution & en acrimonie. C'est-là un effet contre lequel on ne sçauroit être trop en garde, & j'ai vû quelquefois des hémorragies du nez, des érosions à la bouche & aux glandes muqueuses du goſier, un plus grand degré de putridité dans le sang, pour n'avoir pas fait usage avec économie des alkalis volatils. Les minoratifs réussissoient ensuite au mieux, & je me hâtois toujours d'entraîner les mauvais sucs, & une bile infecte & croupissante dans les premières voyes.

Les teintures de kinkina données seules, ou associées à quelque léger diaphorétique, aux minoratifs même, lorsque la fièvre avoit encore des redoublemens marqués après le dix-septième jour, nous furent d'un grand secours ; je fus obligé de les faire continuer assez de tems à tous ceux dont les gangrenes & les abſcès retarderent la guérison, & toujours avec succès. Les vérificatoires n'eurent pas les inconveniens que j'avois remarqués dans quelques fiévres putrides d'été, & où les humeurs péchent bien souvent en acrimonie ; leur application réitérée obviolet toujours à l'affouillement, & ranimoit l'oscillation languissante des vaisseaux, sans que les ulcères de la peau fussent suivis de dysfurie ou de gangrene.

Les parotides, ordinairement critiques, sembloient devoir interdire toute évacuation ; je

je regardois ces tumeurs comme de vraies dépurations que la nature amenoit par les émonctoires du corps dans ces jours critiques, qui marquoient, selon les Anciens, la coction des matieres putrides introduites dans le sanguin; aussi me hâtai-je de leur faciliter au plutôt une issue par le fer, ou bien par le cautere potentiel. Le plus léger retardement, sur-tout lorsqu'il y avoit sous la peau quelque apparence de fluctuation, en rendoit le pus si corrosif, qu'on n'étoit pas maître de prévenir les fusées & les finus considérables qu'il causoit dans le pannicule adipeux; mais lorsque la nature, impuissante dans cette dépuration, sembloit manquer d'activité & de force, que les malades étoient menacés d'une prompte suffocation par la bouffure subite du visage, & la distension des muscles de la gorge, je fus obligé d'avoir recours promptement à la saignée, & de la réitérer quelquefois le même jour.

Ce ne fut pas sans crainte que je me déterminai à cette évacuation. Le pouls des malades étoit alors si misérable, ils avoient si peu de forces qu'on les auroient cru agonisants, & d'ailleurs n'y avoit-il pas à craindre de s'opposer à la crise qu'amenoit la nature? L'expérience ayant confirmé cette pratique, j'en devins plus hardi à l'exécuter. Riviere l'avoit employée heureusement dans un cas semblable; il est vrai que ses ma-

lades n'avoient pas la bouffisuré du visage & les symptomes que j'observai ici, du moins n'en parle-t-il pas, ce qui sembleroit devoir exclure encore plus la saignée. Mais sur l'idée qu'il se forma du méchanisme de la nature dans cette crise, il crut ne pouvoir mieux seconder ses efforts qu'en saignant les malades. Lancisi, qui les combattit avec des secours moins favorables, regrette beaucoup de n'avoir pas mis en œuvre cette pratique, quoique le Docteur Pringle prétende, dans ses maladies des camps & des armées, que Riviere ne fut obligé d'avoir recours à la saignée que pour l'avoir négligée dès le commencement, ce qu'on ne pourra pas me reprocher.

Je ne crois pas cependant que l'on doive saigner communément lorsqu'il se fait de pareilles éruptions, à moins que les parotides ne se manifestent dès les premiers jours, ainsi que les taches pétéchiales, ou qu'elles ne soient accompagnées des symptomes énoncés, & que, sur l'idée de Riviere, l'espace pour contenir l'abscès critique ne paroisse trop resserré; il y auroit trop de danger à se conduire de la sorte. Je purgeois quelquefois le lendemain de cette évacuation; après quoi, les entières étant dissipées, la tumeur devenoit circonscrite, & la suppuration s'établissoit sans trouble.

Comme l'on n'a pas souvent de règle fixe

pour traiter des épidémies également compliquées, c'est toujours le bon ou le mauvais succès des remèdes qui doit nous guider. Voilà quelles furent les indications que j'ai suivies dans ces cas douteux. La réussite n'en scauroit être plus heureuse. Sur plus de cinq cents malades, de tout âge & de tout sexe, que nous eumes pendant le cours de six mois, à peine en perdimes-nous vingt, sur lesquels il faut prélever encore ceux à qui la décrépitude de l'âge, le tems qu'ils mirent à demander du secours, la maladie ayant déjà fait bien des progrès, & leur habitation à la campagne, ne permirent pas d'employer d'abord tous les remèdes nécessaires. J'ajouterai encore ici pour le bien de l'humanité, & pour servir de règle, s'il se peut, dans le traitement de toutes ces épidémies, qui font les fléaux des gens de la campagne, où l'on manque toujours des moyens efficaces pour les combattre, que je trouvai d'abord sous ma main tous les secours convenables pour obvier aux dangers d'un mal si pressant, la Communauté de S. Césaire ayant fait distribuer *gratis* tous les remèdes dont ses Citoyens, la plupart misérables, avoient besoin; ce que j'avoue avec reconnoissance avoir influé beaucoup à leur guérison.

Il est évident par cet exposé, que la fièvre étoit d'une nature maligne & pestilentielle. L'abattement des forces, la petiteesse du

pouls, les sueurs putrides, les taches pétechiales & livides, la suppuration des parotides, les abcès purulens & la gangrene, dénotoient, sans doute, la putréfaction du sang, & la corruption totale des humeurs. C'en étoit là sûrement la cause prochaine, par où l'on voit combien il faut être attentif à éloigner tout ce qui peut augmenter cette putréfaction. L'usage des antiseptiques destinés à la combattre ne souffre pas d'exception : ces remèdes ne sont pas cependant les seuls qu'on doive employer. La putréfaction des humeurs amène toujours des abcès, des dépôts gangreneux dans les viscères, & l'on est toujours sûr d'en trouver, lorsqu'on veut se donner la peine d'ouvrir les cadavres. Comment pouvoir en délivrer les malades, lorsque la durée de la fièvre, après qu'on a appaisé les symptômes les plus urgents, en fait soupçonner l'existence ? car après s'être servi d'une méthode active dès les premiers jours, il faut moins compter sur les efforts critiques de la nature. N'est-ce pas-là où les ressources de l'art se trouvent bornées ?

Il n'étoit pas rare de voir quelques-uns de ces malades, après avoir resté plusieurs jours dans un délire phrénétique, venir à résipiscence & recouvrer leurs sens, sans que la fièvre cessât d'avoir des redoublemens après le vingt-un, avec un pouls petit, vif &

ferré, & des frissons irréguliers ; c'est qu'alors l'inflammation étoit dégénérée en abscès ; les teintures de kinkina, les volatils, les sudorifiques réussissoient quelquefois comme nous avons dit, mais non pas toujours. L'on avoit le désagrément de voir périr les malades au moment même qu'on étoit porté à concevoir quelqu'espérance de guérison. Les convulsions, l'aphonie, la rigidité des tendons, qui précédoient la mort, marquoient l'abscès dans le cerveau, tandis que les diarrhées colliquatives, la tension du bas-ventre, le hoquet, dénotoient sûrement quelque viscère supuré dans ces parties. Il seroit à souhaiter qu'on eût quelque remède efficace pour expulser sûrement au-dehors la matière de l'abscès, contre laquelle on n'est pas toujours en garde. Il est très-dangereux alors de s'obstiner à repurger comme je l'ai vu pratiquer ; la nature choisit rarement la voie des extrémens pour expulser les matières purulentes, & l'on précipite à coup sûr les malades. Enfin c'est beaucoup, quand, par une méthode raisonnée & relative aux symptômes, on peut réussir à les sauver presque tous.

LIVRES NOUVEAUX.

Examen d'un Livre qui a pour titre :
T. Tronchin in Academiâ Genevensi Med. Prof. Collegii Medici Amstelodamensis olim

A a iij

Inspect. Acad. Reg. Scient. Berolin, &c. De colicâ Piltonum. Par un Médecin de Paris. *Ne gloriari libeat alienis bonis.* Phædr. Fab. III. lib. I. A Geneve. Broch. de 68 p. in-8°.

Cette Critique nous a paru délicate & judicieuse. Les opinions de M. Tronchin y sont analysées, combattues & refutées avec une sagacité & une érudition singulieres. On y rend sans partialité aux différens Auteurs tout ce que M. Tronchin avoit sc̄u s'approprier sans leur aveu. On l'attaque dans ses propres pensées, & on lui prouve qu'elles sont toutes ou fausses ou dangereuses, de façon que l'on retire beaucoup plus de profit & d'agrémens de la lecture de cette Critique, que de l'Ouvrage même. L'Auteur s'est donné le titre de Médecin de Paris. Le Traité de M. Tronchin mérite-t-il un pareil adversaire ? Quoi qu'il en soit quand on observe les traits de force & de lumiere qui brillent de toutes parts dans cette Critique, on y reconnoît aisément la main d'un très-habille homme, qui, s'il n'est pas Médecin de Paris, est très-digne de l'être.

Discours historique & critique sur le Traité des maladies des os, de feu M. *Petit.* Par M. *Louis*, Maître en Chirurgie, &c. A Paris, chez *Cavelier*, Libraire, rue S. Jacques. Prix broché, 1 liv. 4 sols.



O B S E R V A T I O N S

MÉTÉOROLOGIQUES.

F E V R I E R 1758.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	À 6 h. du matin	À mi-d. h.	À 10 h. du soir.	pou- ces.	liq- ues.	par- ties		
1	0	0	0 $\frac{1}{2}$	28	8	$\frac{1}{2}$	E. foible.	Couvert. Bruine tout le jour.
2	0 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$		5	0	O. méd.	<i>Idem.</i>
3	2	4	3 $\frac{1}{2}$		3		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
4	0 $\frac{1}{2}$	1	0		4		N-E. au N - O. <i>id.</i>	Neige pet. le mat. nuag. le soir.
5	03	0	01		5		E. méd.	Serein le m. couv. à 10 h.
6	0 $\frac{1}{2}$	0	$\frac{1}{2}$		3	$\frac{1}{2}$	S-E. au S. <i>idem.</i>	Nuageux. Neige épaiss- se à 5 h. f. jusqu'à 9 h.
7	1 $\frac{1}{2}$	4	2		5	$\frac{1}{2}$	O. méd.	Couvert. Brume méd.
8	0 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	3		3	$\frac{1}{2}$	S. au N-O. <i>idem.</i>	Pluie méd. le mat. nuag. le soir.
9	2 $\frac{1}{2}$	6	6		4	$\frac{1}{2}$	S-O. <i>id.</i>	Couvert.
10	5	6	5		2	0	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Bruine jourt & nuit.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	6 h. du matin.	12 h. du midi.	18 h. du soir.	po- siti- on.	fig- uac.	par- tiss.		
11	4	6	3	27	10	$\frac{1}{2}$	Id. fort.	Bruine le matin. grêle petite à 2 h. soir.
12	2	$6\frac{1}{2}$	7		7	0	Id. impét.	Couvert. pl. par inter. presq. tout le jour.
13	$4\frac{1}{2}$	7	4		9	$\frac{1}{2}$	O. Idem.	Beauc. de nuages. Pet. grêl. à 2 h. f.
14	2	$4\frac{1}{2}$	3		7	$\frac{1}{2}$	Id. méd.	Nuageux. petite pluie à 3 h. f. jusq. 8 heures.
15	$2\frac{1}{2}$	$5\frac{1}{2}$	3	11	$\frac{1}{2}$	O. au N-O très-fort.	Couvert. plu. par int. tout le jour.	
16	3	8	6		4	$\frac{1}{2}$	S. au O. id.	Idem.
17	$2\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{2}$		8	$\frac{1}{2}$	O. id.	Nuag. le mat. grêle à midi, & pl. le soir.
18	$1\frac{1}{2}$	5	2	11	$\frac{1}{2}$	N-O. id.	Nuageux. grêle à 3 h. f.	
19	01	5	$\frac{2}{3}$	10	0	N. au E. S-E. méd.	Peu de nuages.	
20	3	$8\frac{1}{2}$	7		8	$\frac{1}{2}$	S-E. méd.	Beauc. nuageux. pluie méd. tout le soir. coup de v. la nuit.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	À 6 h. du matin.	À midi.	À 10 h. du soir.	pou- ces.	lign. es.	par- ties.		
21	2	6	3	28	1	0	O S. O. <i>id.</i>	Peu de nua.
22	1 $\frac{1}{2}$	6	4	27	8		S. méd.	Serein le mat. couv. le soir.
23	2	5 $\frac{1}{2}$	3		9		S-O. méd.	Beauc. de nuages.
24	1 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	3		10	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	Nuageux le mat. peu de neige à 8 h. couvert le soir.
25	2	2 $\frac{1}{2}$	3		9		S-S. O. <i>id.</i>	Couvert. Petite pluie par interval. tout le jour. grêle à 4 h. du soir.
26	2 $\frac{1}{2}$	5	4	28	0	0	O. méd.	Couvert.
27	3	4	3	27	10		S-E. au N.	Pluie pet. la n. & tout le matin.
28	2	6 $\frac{1}{2}$	5	28	2		O. fort.	
							N-O. méd.	Peu de nua.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 8 degrés $\frac{1}{2}$ au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 3 degrés au dessous de ce point: la différence entre ces deux termes est de 11 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 8 $\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de 16 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du N.
 1 fois du N-E.
 2 fois de l'E.
 4 fois du S-E.
 4 fois du S.
 8 fois du S-O.
 9 fois de l'O.
 6 fois du N-O.

Il y a eu 17 jours de tems nuageux.

11 jours de couvert.
 5 jours de bruine.
 9 jours de pluie.
 3 jours de neige.
 5 jours de grêle.
 7 jours de gelée.

Les hygromètres n'ont marqué de la sécheresse que vers la fin du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Février de cette année.

Par M. VANDERMONDE.

Les petites véroles n'ont été ni plus fâcheuses ni plus fréquentes dans ce mois que pendant le précédent. Il y a eu peu de vraies pleurésies, & quelques péripleumonies fausses qui n'ont exigé rien de particulier dans le traitement. On a observé des coliques bilieuses, dont quelques-unes dans l'état étoient suivies de vomissements & d'une diarrhée qui caractérisoient des *cholera morbus*. Plusieurs de ceux qui en ont été attaqués y ont succombé, malgré les saignées, les délayans,

les eaux de poulet, les lavemens, les légers purgatifs & les narcotiques. Nous avons été témoins d'une de ces coliques qui a passé successivement par trois différens états; elle a d'abord dégénéré en *cholera morbus*, ensuite en passion iliaque, & enfin en colique qui avoit tous les caractères de celle de Poitou. Nous avons remarqué que les saignées n'ont pas réussi en cette occasion, comme nous avions lieu de l'espérer. Les lavemens, les fomentations, les boîfsons délayantes, les huileux ont eu un meilleur succès. Au déclin de cette maladie les urines étoient fort troubles, & dépoisoient une quantité considérable de matières glaireuses.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Janvier 1758, par M. BOUCHER, Médecin.

Il y a eu assez de variations dans la température de l'air jusqu'au 16 de ce mois: le thermometre, les deux premiers jours, s'est trouvé plusieurs degrés sous le terme de la glace; ensuite il a été constamment plusieurs degrés au dessus de ce terme, si ce n'est le 9 & le 10, qu'il y étoit précisément fixé. Depuis le 16, le thermometre a toujours été observé plusieurs degrés au dessus du point de la glace jusqu'au 24, & de-là jusqu'au dernier du mois, il s'est toujours tenu tous les matins très-près de ce terme. Le 20 il marquoit $7\frac{1}{4}$ dé-

380 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.
grès sous ledit terme, le 21 10 degrés, & le
22 12 $\frac{1}{2}$ degrés.

Il a tombé assez de neige pour garantir nos campagnes de la forte gelée du 21 & du 22.

Le vent, depuis le premier jusqu'au 20, a soufflé du Sud ou des environs, excepté pendant quatre à cinq jours, qu'il a été *Nord-Est* & *Ouest*; ensuite de quoi il a été constamment *Nord*.

Le barometre, les trois quarts du mois, a été observé au dessus de 28 pouces.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois, 9 degrés au dessus du point de la congélation, & pour la moindre chaleur 12 $\frac{1}{2}$ degrés au dessous. La différence entre ces deux termes est de 21 $\frac{1}{2}$ d.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 10 $\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes; la différence entre ces deux termes est de 14 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.

10 fois du Nord vers l'Est.

7 fois du Sud-Est.

5 fois du Sud.

2 fois du Sud vers l'O.

5 fois de l'Ouest.

1 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 19 jours de tems couvert ou nuageux.

6 jours de brouillards.

10 jours de pluie ou bruine.

5 jours de neige.

17 jours de gelée.

Les hygrômetres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies épidémiques qui ont régné à Lille pendant le mois de Décembre.

La fièvre putride maligne dont j'ai fait mention dans le Journal du mois précédent, a été presque bornée à une famille distinguée de cette Ville : de quatre sujets, frères & sœur, (tous quatre d'un assez bon tempérament & dans la fleur de l'âge, habitans trois maisons différentes) deux sont morts, savoir, l'aîné & le plus jeune des frères ; le premier au vingt-troisième de la maladie, après avoir effuyé les symptômes marqués de l'irritation la plus violente du genre nerveux, le coma, la léthargie, le tétanos, deux accès de catalepsie, &c. L'autre après avoir traîné trente-cinq jours & avoir donné les espérances les plus fondées par des selles & des urines critiques, &c. mourut le trente-septième, d'une inflammation dans le bas-ventre qui survint contre toute apparence, & qui ne dura que trente-six heures : le frère & la sœur qui ont échappé, ont toutes les peines du monde à se rétablir. Je n'ai vu d'ailleurs qu'une seule personne dans le cas de la fièvre putride maligne, mais qui a été bien différente dans le caractère, la durée & la terminaison : c'étoit une fille d'environ vingt-cinq ans, dont la maladie a cédé le treizième à l'administration d'une décoction

de quinquina avec le scordium & des fleurs de petite centaurée, après quelques minora-tifs & trois ou quatre saignées faites dans le commencement.

Il y a eu ce mois des fiévres tierces & doubles-tierces, ainsi que des récidives de fiévres quartes d'automne, qu'on avoit traitées avec les fébrifuges employés en pareil cas.

Les inflammations du bas ventre ont été assez communes, plus aux femmes qu'aux hommes : les nouvelles accouchées & les femmes enceintes y ont surtout été sujettes ; mais elles portoient plutôt l'emprise de fluxions inflammatoires que d'inflammations vives : j'en ai vu de compliquées de fièvre continue rémittente, qui n'ont cédé qu'à l'emploi alternatif des apozéumes purgatifs & des remèdes parégoriques, ensuite de plusieurs saignées.

Nous avons eu, tant à la campagne qu'à la Ville, des apoplexies & des affections comateuses, & aussi quelques rhumatismes inflammatoires, qui ont exigé des purgatifs doux après des saignées suffisantes.

Les maladies les plus communes ont été des rhumes portant à la tête & à la poitrine, & des fluxions de poitrine.

La petite vérole a régné avec plus de vigueur que jamais : elle a été de l'espèce dif-crete dans la plupart, quoique souvent fâcheuse : la rigueur de la saison a exigé que l'on soutint la suppuration par des cordiaux mitigés.

Fig. Première.

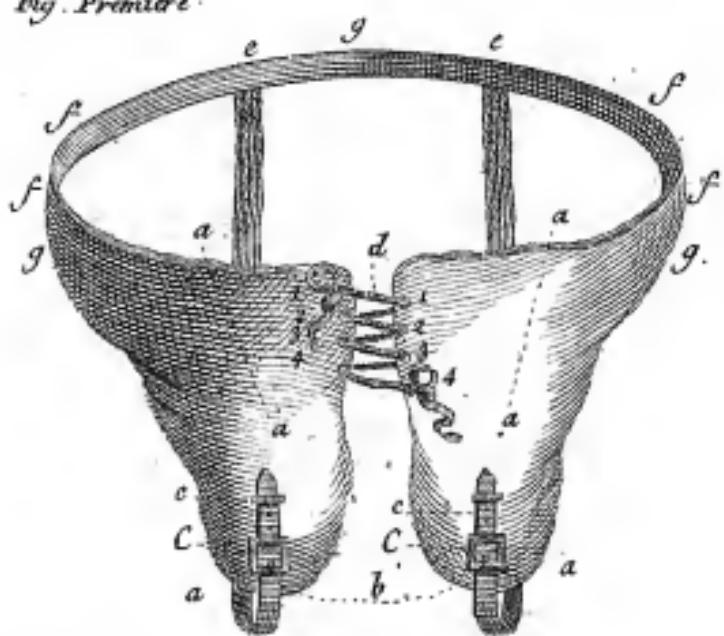
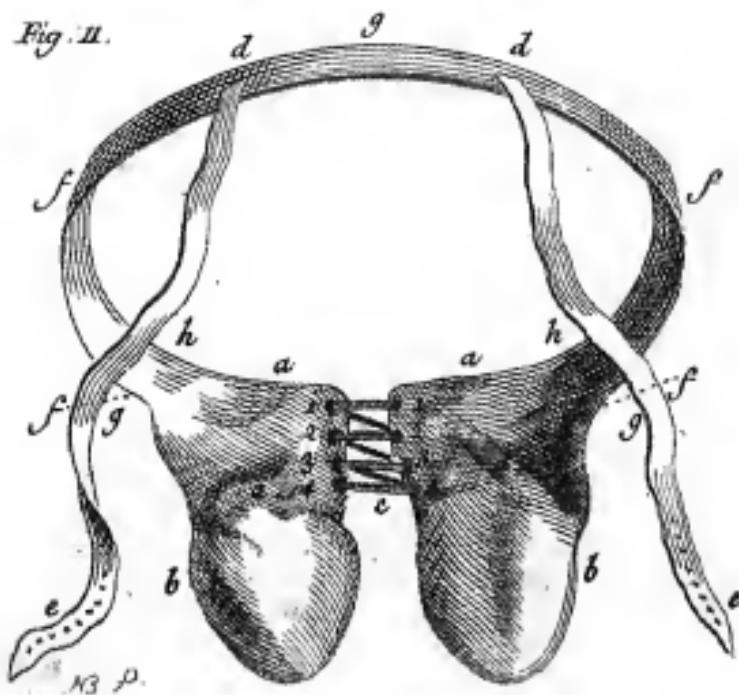


Fig. II.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Avril. A Paris, ce 23 Mars 1758.

BARON.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Françoise, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viatn.
Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

M A I 1758.

TOME VIII.



A. PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue
S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

AVIS au sujet de la nouvelle Édition du Dictionnaire de Moreri.

On délivre actuellement le Prospectus, & on souscrit chez Vincent, rue S. Severin, à Paris, & chez les Libraires où se débite ce Journal, pour la nouvelle Édition du grand Dictionnaire historique, ou Mélange curieux de l'Histoire sacrée & profane, &c. par M. Louis Moreri, en dix volumes in-folio, dans laquelle les Articles des deux Suppléments sont entièrement refondus & remis à leur place. Le Prospectus rend compte de l'arrangement & de l'ordre qu'on y a mis, ainsi que des augmentations considérables dont est susceptible un si grand Ouvrage.

Les conditions pour ceux qui voudront s'en assurer l'acquisition, en profitant de l'avantage de la Souscription, sont,

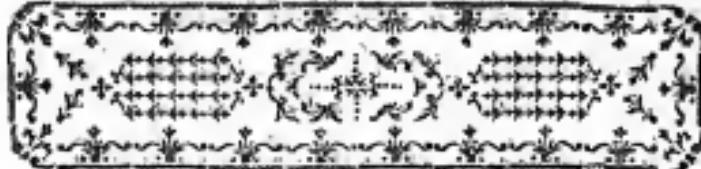
De payer 1^o en recevant la quittance de Souscription, 60 liv.

2^o En retirant les six premiers volumes en feuilles au mois de Mars de l'année prochaine, 72

3^o En retirant les quatre derniers volumes aussi en feuilles au mois de Juillet 1759, 48

180

On ne sera admis à souscrire que jusqu'à la fin de cette année; passé ce tems le prix sera de 240 livres.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

M A I 1758.

TRAITÉ des Maladies qu'il est dangereux de guérir : Ouvrage utile & nécessaire aux Médecins & aux personnes sujettes à des incommodités habituelles ; avec des Observations nouvelles & intéressantes ; par M. RAYMOND, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Doyen de l'Aggrégation de Marseille, Pensionnaire du Roi, Président, Trésorier de France ; 2 Vol. in-12. Imprimé à Avignon, chez Mérande ; & se trouve à Paris, chez Vincent, rue S. Severin. Prix relié, 5 liv.

Rien n'est plus intéressant que le titre de cet Ouvrage. On voit aisément que c'est moins la production d'un Médecin, que

B b ij

celle d'un vrai citoyen, qui n'a eu d'autre but dans ses travaux que le bien de l'humanité. Il ne vient pas multiplier les remédes & augmenter l'histoire de nos maladies, il cherche au contraire à prouver qu'il faut vivre avec ses maux, ne les pas irriter par les remédes, temporiser, en un mot, attendre de la simple nature, ce à quoi l'art s'efforceroit inutilement de prétendre. Ces principes judicieux n'avoient pas échappés aux plus grands Médecins. *Hippocrate, Celse, Sydenham, Baglivi*, & les plus fameux Praticiens, ont senti toute l'importance de cette matière, & ont désiré qu'on en fit un jour un corps de doctrine suivie. Ce projet, que M. Raymond vient de mettre en exécution, est le fruit de quarante-huit ans de pratique, pendant lesquels l'Auteur a blanchi dans l'exercice de la Médecine. Que ne doit-on pas attendre de ses réflexions & de ses observations après un tems si long, & si utilement employé ?

L'Ouvrage est divisé en trois parties. L'auteur traite, dans la première, des éruptions cutanées, comme la sueur habituelle de quelque partie, une simple dartre, quelques légères pustules, un cautere, ou ulcere qui s'est formé naturellement. Il s'agit dans la seconde de quelques évacuations, comme l'hémorragie, la diarrhée, le vomissement, les fleurs blanches, &c. La dernière

renferme les maladies proprement dites qu'on ne doit pas guérir ; l'Auteur met de ce nombre, la goutte réguliere ou primitive, & quelques especes de fièvre.

M. Raymond, avant d'entrer en matière, a cru devoir expliquer ce que les Médecins entendent par nature. Il prétend qu'elle consiste dans le mouvement de nos organes & de nos humeurs. C'est à ce mouvement libre, égal, & à l'équilibre entre les solides & les liquides, qu'il croit devoir rapporter la santé & la vie. L'auteur explique de-là les différens tempéramens. Au reste nous n'avons rien trouvé dans ce chapitre qui ne fut connu des Médecins, c'est pourquoi nous ne nous y arrêterons pas.

L'article suivant concerne les sueurs habituelles. L'auteur les divise en critiques, symptomatiques, habituelles ou accidentielles. Il passe fort rapidement sur les premières. A l'égard des sueurs habituelles, il conseille très-fort de ne point les combattre avec des remèdes extérieurs, (cet avis est apparemment pour les Charlatans.) Il en distingue de plusieurs sortes. Les unes qui n'ont aucune odeur, & dont les malades ne sont aucunement affoiblis, en ce cas il conseille de les supporter avec patience, de se tenir propre en se lavant souvent avec de l'eau chaude, ou de l'eau de fleurs d'orange, d'éviter les excès de table, les passions violen-

tes, &c. Pour les sueurs habituelles qui ont une odeur d'ail, ou de soufre, il faut modérer l'impétuosité des humeurs par la saignée, les humectans, les rafraîchissans, les eaux acidulées, les bains tièdes, &c. M. Raymond prescrit également des remèdes & un régime convenable pour ceux qui sont sujets à des sueurs épaisses & visqueuses; au reste, ceci est la doctrine de tous les Médecins qui ont écrit sur l'hygiène, & ne nous donne aucunes vues nouvelles.

La galle, dit l'Autur, est une maladie qu'il est dangereux de guérir; cet arrêt est bien cruel pour ceux qui ont eu le malheur de la gagner, puisqu'ils deviennent par-là odieux à la société. Mais il ne faut pas l'oublier, M. Raymond n'entend parler que des remèdes extérieurs qu'il proscrit presque toujours. Il admet quatre espèces de galle. La première est critique & salutaire, & ne demande aucun remède, ni interne, ni externe, il faut laisser agir la nature. La seconde est la galle spontanée, elle est l'effet d'une nourriture mal saine, ou d'un mauvais air; il convient dans ce cas de délayer les humeurs, de les adoucir & de les évacuer, après quoi on peut avoir recours aux pomades. La troisième espèce de galle est la symptomatique, qui suit ou accompagne quelqu'autre maladie, comme la jaunisse ou la vérole; elle se guérit avec les remèdes

propres à la maladie dont elle dépend. La quatrième espece ne vient que de cause externe, & l'Auteur croit qu'on peut y remédier avec les applications extérieures. On voit par le détail que nous venons de faire qu'il n'a point suivi l'objet qu'il s'étoit proposé, & qu'il conseille lui-même des remèdes interries & externes dans toutes les maladies qu'il annonce comme ne devant pas être guéries. Ce chapitre est terminé par un plan de conduite que peuvent suivre les Médecins, quand la galle rentrée cause différens accidens.

L'auteur suit le même système dans les dartres, dont il admet plusieurs especes, l'une qu'il appelle farineuse, furfuracée ou miliaire, dans laquelle on apperçoit sur la peau comme une farine légère. La seconde est la crustacée, caractérisée par des croutes plus ou moins épaisses qui couvrent la partie attaquée. La dernière espece est la rongeante, coulante ou humide ; elle est rouge, avec feu, ardeut & une grande démangeaison. L'auteur passe de-là à la teigne qu'il suit, dans trois degrés différens, & pour laquelle il trace la même conduite que ci-dessus. D'abord elle se déclare par quelque humidité sur la tête ou à ses côtés ; ensuite il survient de la rougeur, & on voit des petits grains sur la peau ; il s'y forme des petits trous, d'où fuinte une humeur visqueuse, voilà le second degré. Le dernier degré est

caractérisé par des ulcères profonds & malins qui font tomber les cheveux ; ils sont aussi couverts d'une croûte, dont la chute occasionne l'écoulement d'une humeur saigneuse, puante & souvent sanglante.

M. Raymond conseille avec raison aux personnes qui sont exposées à des ulcères anciens, ou qui conservent depuis longtems des cauteres, de ne point les faire fermer ; il rapporte à ce sujet des Observations frappantes qui prouvent de quelle conséquence il est de suivre cet avis salutaire. A la fin de cette première partie, on trouve un examen suivi des différens états de la lymphe, reconnue comme cause des maladies cutanées, & des altérations qu'elle éprouve, selon les différentes qualités des êtres physiques qui servent à nous réparer.

Dans la seconde Partie, l'Auteur traite des hémorragies, & il recommande de ne pas les arrêter à moins qu'elles ne durent depuis longtems, & que la foiblesse ne soit considérable. Il propose la saignée comme le remède général, & le plus estimé pour y remédier. Nous ne concevons pas comment on peut faire un chapitre de 130 pages sur une matière si rebattue, & que tous les Médecins ont très-bien traitée. L'auteur s'excuse de ce reproche en ajoutant : *en voilà assez sur ce sujet, qu'on aura trouvé assez diffus & peut-être trop ennuyeux.*

Il en est de même du vomissement habituel, de la diarrhée spontanée & des fleurs blanches, qui sont des maladies dont le traitement est fondé sur des principes théoriques & pratiques, & qu'aucun Médecin instruit ne s'avisera jamais de fixer par des répercussions froids ou astringens, ni par des remèdes intérieurs de cette nature.

Les maladies proprement dites qu'on ne doit pas guérir, forment la troisième partie de ce traité. Telle est la goutte régulière ou primitive. L'auteur entend par cette dénomination celle qui est indépendante de toute maladie antérieure ; il prétend par-là distinguer celle-ci de la goutte secondaire, qui survient après de longues maladies, & qui est une espece de crise.

Quand la première n'agit point au dehors, elle constitue ce qu'on appelle goutte anomale, ou interne ; l'Auteur la nomme aussi *goutte remontée*. Ces deux dernières especes se traitent & doivent se guérir par le moyen des remèdes convenables, qui sont, selon l'Auteur, dans les maladies aigues, les faignées, les délayans ; dans les chroniques, les amers, les diurétiques, les martiaux, les légers sudorifiques, les purgatifs ; & surtout les finapismes, & les épispastiques qui rappellent aux articulations cette humeur errante qui céde difficilement aux autres remèdes.

La goutte primitive est absolument incurable , dit l'Auteur , les tentatives que l'on fait pour la détruire sont inutiles. Il appuie son sentiment par l'exemple de Sydenham , qui a été tourmenté pendant longtems de cette funeste maladie , & qui a avoué qu'il n'a voit jamais pu ni en découvrir la cause , ni en arrêter les effets ; M. Raymond rapporte aussi un passage de Boerhaave qui dit , qu'il faut être Charlatan pour promettre la guérison de la goutte. Il se borne seulement à prescrire la diette , & un régime nécessaire pour rendre le sang plus coulant & moins acre.

Le dernier chapitre roule sur la fièvre. C'est sans contredit la seule maladie , de toutes celles que l'Auteur a traitées dans cet Ouvrage , qui soit véritablement dans le cas de n'être pas attaquée par les remèdes , parce que ces sortes de fièvres prouvent quelqu'effort de la nature , brisent & travaillent des humeurs altérées qui pourroient causer beaucoup de désordres dans la machine ; il seroit alors dangereux d'arrêter le cours de ces fièvres par les secours les mieux indiqués en apparence. Nous aurions cru que ce chapitre qui est le plus intéressant de l'Ouvrage auroit été traité un peu au long , puisque cette matière suffit pour faire un Volume ; M. Raymond a rassemblé en dix-neuf pages tout ce qu'il avoit à dire sur ce sujet. Il auroit

cependant beaucoup mieux valu s'étendre sur les fièvres continues & les intermittentes, dont la guérison prématurée fait avorter tous les jours les efforts de la nature & entraîne des accidens très-fâcheux, que de nous dire, par exemple, qu'il ne faut pas guérir de la galle & de la teigne par les topiques, sans avoir auparavant fait précéder les remèdes intérieurs.

M. Raymond nous permettra de lui faire observer que c'est à tort qu'il range la goutte parmi les maladies proprement dites dont il est dangereux de guérir. Il ne s'ensuit pas de ce que la goutte primitive est incurable, qu'il soit dangereux d'y porter remède. Si les Médecins abandonnent les personnes attaquées de cette maladie, c'est parce qu'ils n'ont pas encore trouvé les remèdes appropriés à la goutte ; mais ce n'est pas qu'ils pensent qu'on ne doive pas en guérir : ce qui le prouve démonstrativement, c'est que dans ces sortes de cas l'Auteur lui-même conseille de s'astreindre à un régime, qui n'est autre chose qu'une médecine prophylactique, ou préservative. A l'égard des especes de fièvres dont il ne faut pas guérir, il est constant que non-seulement on ne doit risquer en ces cas aucun remède, puisqu'ils sont nuisibles, mais pas même prescrire une diette propre à diminuer l'effet de ces sortes de fièvres, qui sont ou qui

doivent être salutaires. Il n'en est pas de même de la goutte, qui est un mal cruel, qui consume les malades de douleurs, & qui est un fleau d'autant plus à craindre qu'on ne peut le détruire par aucun remède connu.

Il est donc évident que le titre de cet Ouvrage est trop générique, que les trois quarts des choses qu'il renferme lui sont étrangères, que la plupart des principes qui y sont répandus sont familiers à tous ceux qui ont la moindre connoissance de Médecine, & que l'Auteur auroit pu rendre cette production plus utile. L'objet qu'il a eu en vue de traiter est un des plus intéressans, & un de ceux qui demandent le plus de capacité & d'expérience. Nous engageons quelque Médecin, ami de l'humanité, à suivre l'invitation de M. Raymond, qui dit avec autant de franchise que de modestie, « qu'il a rempli, autant que ses foibles & courtes lumières ont pu s'étendre, le titre de ce petit Ouvrage, qu'il soumet à la censure & à la correction de qui youdra prendre la peine de le lire, l'assurant de toute sa docilité; mais le priant de ne le regarder que comme un simple *canevas*, qu'il doit rectifier & perfectionner pour le bien public. »

Cet Ouvrage est écrit dans un style qui n'est ni correct ni élevé, & la partie Typographique est exécutée avec la dernière négligence.

OBSERVATIONS sur les Accouchemens, traduites de l'Anglois de M. Smellie, Docteur en Médecine, par M. de Préville, Médecin, Tome III, contenant les planches relatives à la théorie & à la pratique de cet Art, ainsi qu'aux Observations ; avec les explications des figures de chaque planche. A Paris, chez la veuve Delaguette, Imprimeur-Libraire, rue saint Jacques. Prix broché, 4 livres 10 sols.

Les deux premiers Volumes de cet Ouvrage ont été assez favorablement reçus du Public, pour qu'on puisse présumer que celui-ci ne lui sera pas moins agréable. La réputation brillante de M. Smellie, jointe à sa grande pratique dans l'art des Accouchemens, doit donner beaucoup de poids aux Ouvrages qui sortent de sa plume sur cette matière.

L'auteur, après avoir travaillé avec succès à simplifier le plus qu'il lui a été possible les principes de son art, a cru devoir pousser plus loin ses recherches & ses soins, & rectifier toutes les planches qui ont paru jusqu'ici pour représenter les parties qui servent à la grossesse & à l'accouchement. Comme M. Smellie les a trouvées presque toutes défectueuses à bien des égards, il en a fait

exécuter de nouvelles qui nous ont paru bien supérieures à celles que l'on a publiées jusqu'à ce jour.

La plupart de ces figures ont été dessinées d'après des sujets préparés, pour démontrer tout ce qui pouvoit servir à l'instruction des élèves. L'auteur a eu surtout une attention particulière à fixer la vraie situation des parties, & leurs dimensions respectives, & s'il a négligé quelque chose, ce n'est que des recherches anatomiques très-détaillées, & qui deviennent souvent minutieuses.

M. Smellie qui craignoit que ces planches ne tombassent entre les mains de quelques personnes qui n'auroient pas eu connoissance de son premier Traité sur la théorie & la pratique des Accouchemens, y a ajouté un abbrégé de la pratique qui n'est pas complet ; mais qui peut très-bien servir à éclaircir plusieurs points qui autrement seroient inintelligibles par la simple représentation.

D'abord le nombre des planches qui sont dans ce Recueil avoit été limité par l'Auteur au nombre de vingt-deux, que M. Rymondyke avoit achevées il y a plus de deux ans ; mais comme elles ne donnoient pas les éclaircissemens suffisans, M. Smellie a jugé à propos d'en augmenter le nombre.

M. Smellie avoue que le Docteur Camper, Professeur de Médecine à Fransquer, l'a beaucoup aidé dans la composition de

ces planches. Au reste, elles ont été gravées par M. Grignion. Il paroît qu'on a moins cherché la finesse & l'élegance du dessin, que la force & la fidélité des traits. Elles sont au nombre de trente-neuf; les trois premières représentent le bassin sous différentes positions. Les autres sont voir les parties extérieures de la femme, la situation de la matrice, & comment elle est suspendue, dans quel volume elle se trouve dans les deux premiers mois de la grossesse, & tous les changemens successifs qu'elle éprouve jusqu'au terme de l'accouchement. Il nous a semblé que le méchanisme de tout ceci est presqu'aussi aisé à concevoir par la beauté & la vérité des dessins, que si l'on en faisoit la démonstration sur le vivant. Dans les planches suivantes, on trouve l'enfant qui se présente dans l'accouchement. On y suit aisément tous les efforts qu'il fait, les variations dont il est susceptible, & en un mot toutes les positions des accouchemens naturels, laborieux, ou difficiles. On y peut aussi appercevoir dans quel gène & dans quelles situations est le fœtus quand le bassin est mal conformé. Enfin, la trente-sixième planche donne sous une vue latérale du bassin, la méthode de tirer avec le crochet courbe la tête du fœtus restée seule dans la matrice, à raison de son volume trop gros & de l'étroitesse du bassin.

400 OBS. SUR LES ACCOUCHEM.

Les deux planches suivantes découvrent différens instruimens utiles dans les accouchemens laborieux & difficiles. A la planche trente-huit est un filet monté sur une tige de baleine, qui peut servir quelquefois pour les accouchemens laborieux, lorsque l'Opérateur n'est point pourvu d'un forceps en certaines occasions imprévues. La dernière enfin, représente une paire de crochets courbes, joints ensemble à la maniere des forceps. On se sert rarement de cet instrument parce qu'il est rare que l'on en ait besoin; on doit en faire usage quand le menton est tourné vers l'os sacrum, & quand il est impossible de déplacer la tête pour tirer l'enfant par les pieds, ni de le dégager avec le forceps.

On voit par le petit détail que nous venons de faire, combien cet Ouvrage est important à ceux qui se mêlent de l'art des accouchemens; l'Auteur, qui a senti de quelle nécessité il pourroit être aux élèves, & à ceux qui pratiquent cet art, a cherché à n'y rien épargner pour le rendre parfait, d'autant plus que la modicité du prix met tout le monde en état de se le procurer.



LA PLATINE, l'Or blanc, ou le Huitième métal ; Recueil d'expériences faites dans les Académies Royales de Londres, de Suède, &c. sur une nouvelle substance métallique tirée des mines du Pérou, qui a le poids & la fixité de l'or, &c. A Paris, chez Lebreton, rue de la Harpe ; Durand, rue du Foin ; Pissot, quai de Conti ; Lambert, rue de la Comédie Françoise ; un Volume in-12. Prix relié, 1 livre 10 sols.

Depuis environ cinq ou six mille ans que les hommes ont commencé à ouvrir le sein de la terre pour en retirer les métaux qui font l'objet le plus cher de leur cupidité, on étoit presque persuadé que leur nombre étoit fixé, & qu'il n'étoit pas possible qu'il y en eut d'autres dans la nature que ceux qu'on connoissoit déjà ; cependant en voici un qu'on n'a découvert que depuis un très-petit nombre d'années, & qui est d'autant plus singulier qu'on pourroit le placer à côté de l'or s'il étoit un peu plus traitable.

Ce métal qu'on a trouvé dans le nouveau Monde, n'est connu en Europe que depuis le retour de MM. les Académiciens envoyés au Pérou pour mesurer un degré du Méridien. Dom Antoine de Ulloa, qui les accom-

pagna par ordre de Sa Majesté Catholique, est le premier qui en ait parlé dans l'Histoire de ce voyage qu'il a publiée en 1748, Les Anglois & les Suédois l'ont examiné aussitôt ; il n'y avoit que les François qui n'en eussent encore aucune notion. Le Recueil que nous annonçons, & qui contient tout ce qu'on a écrit jusqu'ici sur ce sujet, nous met en état de profiter de leurs travaux & de leurs découvertes. Il contient : 1^o. Une introduction de l'Editeur, qui n'est qu'un précis historique de tout ce qu'on scâit de ce métal. 2^o. L'extrait de deux lettres de M. *Watson*, de la Société Royale, à M. *Bose*, Professeur de Wittemberg en Saxe. 3^o. Les Expériences de M. *Wood*, extraites des Transactions philosophiques. 4^o. Deux Mémoires de M. *Scheffer*, tirés des Annales de l'Académie Royale de Suède. 5^o. L'examen analytique de la Platine, par M. *Lewis*, de la Société Royale. 6^o. Enfin, une lettre écrite de Venise sur le même sujet, qui n'a pas encore été mise au jour.

Comme ces différens morceaux ne contiennent que des expériences qui ne sont pas toujours susceptibles d'être abbrégées, il ne nous est pas possible de parler de chacun en particulier ; nous nous contenterons de donner un précis des travaux de M. *Lewis*, les plus complets que nous ayons sur cette matière.

Il paroît qu'on n'est pas encore instruit ni de l'état où est ce métal dans la terre, ni de la maniere dont les Espagnols le traitent; il semble cependant qu'il résulte de l'examen qu'en a fait M. *Lewis*, qu'il doit se trouver pur, ou, comme parlent les Minéralogistes, *nudum*, dans le sein de la terre, puisqu'il ne peut pas contracter d'union avec le soufre, & qu'il accompagne les mines d'or qu'on en sépare vraisemblablement par l'amalgamme, puisqu'il a trouvé parmi, de véritable or & de petits grains d'amalgamme.

Une des propriétés les plus singulieres de ce métal est sa pesanteur spécifique, qui approche presque de celle de l'or: car elle est à celle de l'eau à-peu-près comme dix-huit à un. Exposé au feu le plus violent, soit seul, soit avec les flux réductifs, ou les autres fondans, il n'a pu être mis en fonte. Le soufre ne l'a point attaqué; mais il a été dissous par le foye de soufre: ces deux dernieres propriétés lui sont communes avec l'or.

Traité avec les sels, il ne s'est laissé difoudre, ni par l'acide vitriolique, ni par l'acide nitreux, ni par celui du sel marin; soit que ces acides aient été tenus en digestion avec lui, soit qu'on l'ait stratifié dans des creusets avec différens cimentans, même avec le cement royal, qui, comme l'on scait,

est un mélange de vitriol, de sel marin & de briques pilées, il ne paroît pas qu'il en ait été attaqué, ce qui ne lui est commun qu'avec l'or; mais comme ce roi des métaux il a été dissous dans l'eau régale.

Cette dissolution, au point de la saturation, étoit d'un rouge tirant sur le brun: l'acide vitriolique qu'on a versé dessus, a fait tomber au fond de la liqueur une poudre d'une couleur sombre qui n'a point été dissoute par l'eau qu'on a ajoutée au mélange; mais lorsqu'on a étendu la dissolution avant de verser l'acide vitriolique, il ne s'en est rien précipité.

Cette dissolution évaporée, & placée pour refroidir, a donné des cristaux presque opaques, d'un rouge foncé, feuillettés comme des fleurs de benjoin, mais plus épais; ces cristaux, lavés avec de l'esprit de vin, ont perdu un peu de leur couleur; exposés au feu, ils ont paru se fondre, ont donné des fumées blanches, & se sont enfin convertis en une chaux grésâtre.

L'étain a dégagé la platine de l'eau régale, comme il en dégage l'or, mais sous la forme d'une poudre tirant sur le rouge, au lieu que celle que fournit l'or est pourpre. Quelques gouttes de dissolution d'or, mêlées à une grande quantité de dissolution de platine, ont donné une poudre purpurine lorsqu'on a mis des lames d'étain dans le

mélange : nous avons donc un moyen de reconnoître si la platine contient de l'or.

Lorsqu'on verse de l'esprit de vin bien rectifié sur une dissolution d'or, ce métal se revivifie & vient nager à la surface de la liqueur. De l'esprit de vin versé sur une dissolution de platine, n'en a rien dégagé ; mais lorsqu'on a mêlé une dissolution d'or à celle de la platine, l'or s'est séparé & a formé une pellicule dorée : ce qui nous fournit un nouveau moyen de séparer l'or de la platine.

Les alkalis, soit fixes, soit volatils, & même le sel ammoniac, précipitent la dissolution de platine, mais seulement en partie. Le précipité est sous la forme d'une poudre rouge brillante qui ne fulmine pas comme les précipités d'or : la liqueur qui furnage est encore colorée, & l'étain en dégage un peu de platine qui n'avoit pas été précipitée ; ce qu'il y a de singulier, c'est que la platine qui reste de la dissolution, ne paroît pas différente de celle qui se précipite. Cette propriété des dissolutions de la platine pourra fournir un moyen de la découvrir lorsqu'elle sera alliée à l'or, quelque petite qu'en soit la quantité : car tout l'or se précipite quand on y verse un alkali, au lieu qu'il reste toujours une partie de platine dans la liqueur ; ce qu'on reconnoît à la couleur jaune qu'elle conserve.

Le zinc, le fer, le cuivre, mis dans une dissolution de platine, l'en dégagent en partie; le mercure ne produit aucune séparation, au contraire, il s'y dissout. Une dissolution d'or n'en dégage rien non plus; mais si on étend le mélange de beaucoup d'eau, l'or vient nager à la surface. Ces dissolutions combinées de mercure & de platine, d'or & de platine, mises à cristalliser, ont donné des cristaux qu'on a reconnu contenir principalement du mercure, ou de l'or, & très-peu de platine.

Les différents précipités de platine, mêlés à la frite du verre, n'ont jamais pu être vitrifiés quelque feu qu'on ait fait.

Mr. Lewis examine ensuite les différentes combinaisons de la platine avec les métaux & les demi-métaux, & leurs alliages. Les bornes que nous sommes forcés de nous prescrire, ne nous permettent pas de suivre l'Auteur dans ce travail; nous nous contenterons de dire que tous les métaux & les demi-métaux, ont donné la fusibilité à la platine, & qu'elle les a tous rendus plus ou moins cassants, quoiqu'il y ait eu de ces alliages qui ont conservé assez de ductilité pour faire espérer qu'on en pourra tirer quelque avantage.

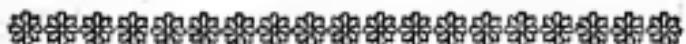
La platine résiste non-seulement au plomb & au bismut dans la coupelle, mais encore retient une partie de ces métaux qui échappe

à la vitrification ; passée à l'antimoine, elle y paroît aussi fixe que l'or & n'en est point attaquée : ces épreuves ne suffiront donc plus pour s'assurer de la pureté de l'or, il faudra avoir recours à d'autres moyens ; il feroit à souhaiter qu'on put leur substituer l'amalgame, comme le font espérer les travaux de M. *Lewis* : il a amalgamé un alliage d'or & de platine avec une suffisante quantité de mercure, & les a triturés pendant longtems dans l'eau, toute la platine s'en est séparée sous la forme d'une poudre grise ; & l'or qu'il a retiré ensuite, en faisant évaporer le mercure, lui a paru aussi pur qu'avant l'alliage.

Disons un mot de la lettre qui termine ce Recueil. L'auteur s'est proposé de prouver qu'il feroit peut-être possible de transmuter la platine en véritable or ; il se fonde sur ce que ce métal a les propriétés essentielles de l'or, le poids spécifique, la fixité à l'épreuve du cement royal & de l'antimoine, & la solubilité dans l'eau régale, & qu'il n'en diffère que par les qualités qu'il appelle accidentielles, parce qu'elles peuvent se diminuer ou s'accroître, s'ôter ou se donner, s'extraire ou s'introduire ; telles sont, par exemple, la couleur, la fusibilité & la ductilité. Il croit que cette différence ne peut venir que de deux causes, ou de quelque corps hétérogène profon-

ment uni à la substance métallique, ou de manque de soufre teignant : il ne s'agiroit donc que de purger la platine de ce corps étranger, ou d'y introduire la teinture solaire pour en faire un métal parfait.

La précision & l'exactitude avec laquelle ces différens morceaux sont rendus, prouvent que l'Editeur est très-versé dans la Chymie, outre l'introduction qui est entièrement de lui, il a répandu dans le corps de l'Ouvrage des notes intéressantes & souvent nécessaires. On pourroit souhaiter qu'il eut un peu moins négligé son style, & qu'il eut mis un peu plus de netteté dans sa dictio[n] ; ce léger défaut n'ôte rien du mérite de son travail, il prouve seulement qu'il s'est plus occupé des choses que des expressions.



D E S C R I P T I O N

De la fièvre jaune d'Amérique, par M. LINING, Médecin à Charles-town, dans la Caroline méridionale.

I. On donne dans ce pays-ci le nom de fièvre jaune, à une espece de fièvre qui dure deux ou trois jours, se termine sans aucune espece d'évacuation critique, laisse le malade dans une foiblesse extraordinaire, accom-

pagnée d'un pouls petit & qui s'enfonce au plus léger mouvement, & lorsque le malade se tient debout ; ce qui est bientôt suivi d'une jaunisse universelle accompagnée de vomissements & d'hémorragies, sans la moindre fièvre ni la moindre chaleur.

II. Il ne paroît pas que cette fièvre doive son origine à aucune constitution particulière de l'air, puisque les années où elle a fait le plus de ravages, n'ont été ni plus chaudes ni plus pluvieuses que celles dans lesquelles elle n'a pas paru : mais elle est très-contagieuse, & ne se communique même que par cette voie ; toutes les fois qu'elle regne, il est aisé de remonter à ceux qui l'ont apportée des Isles de l'Amérique, où elle est épidémique.

III. Elle attaque principalement les blancs de l'un & de l'autre sexe, sur-tout les étrangers nouvellement arrivés des climats froids ; les Indiens, les Métifs, les Mulatres de tout sexe & de tout âge, excepté les petits enfans & ceux qui en ont échappé une fois ; ces derniers en sont exempts pour le reste de leur vie. Les Negres n'en sont jamais attaqués, ce qui est assez extraordinaire, car ils sont sujets comme les blancs aux fièvres bilieuses.

IV. En 1748 cette fièvre commença vers le milieu, ou plutôt à la fin du mois d'Août, & dura jusques vers le milieu d'Octobre, que le tems devint assez froid pour en arrêter les progrès.

V. Deux ou trois jours avant d'être attaqué de cette maladie, on se plaignoit de grandes douleurs à la tête, aux lombes, aux extrémités, sur-tout aux genoux & aux gras des jambes, de perte d'appétit, de foibleesse & de lassitude spontanées. Mais il y eut des gens qui furent pris de la fièvre, sans avoir éprouvé ces symptômes préliminaires.

VI. Au frisson & à l'horripilation par où cette maladie commençoit généralement, succédoit une fièvre dans laquelle

1^o Le pouls étoit très-fréquent jusqu'à la fin, étant assez généralement plein, dur & fort ; dans quelques malades il étoit petit & dur, dans d'autres il étoit souple quoique petit ; dans tous ces cas sa plénitude & sa dureté varioient beaucoup : on observoit dans quelques malades un battement très-sensible dans les carotides, comme dans la maladie hypocondriaque.

2^o La chaleur ne passoit gueres le 102^o du thermometre de Farenheit ; elle varioit beaucoup, quoiqu'assez égale par tout le corps. Il y avoit quelques malades qui, le premier jour, éprouvoient des especes de frissons qui revenoient de tems en tems, sans que pour cela la chaleur diminuât. Il y en eut d'autres dans lesquels cette chaleur diminua si considérablement, qu'on auroit imaginé que la fièvre se changeoit en rémittente, ou en intermittente : elle commençoit à s'appaiser à la fin du second jour.

3° Quelquefois la peau étoit seche, mais le plus souvent elle étoit moite & disposée à la sueur. La sueur étoit très-abondante, elle étoit plus modérée le second, elle s'arrêtroit souvent pour un espace de tems très-court, pendant lequel la chaleur augmentoit & le malade souffroit davantage. Le troisième jour cette disposition à fuer diminuoit si fort, que la peau étoit seche; il n'y avoit que le front & le dos des mains qui fuffent un peu moites.

4° La respiration étoit libre & aisée, mais elle s'accéléroit au plus léger mouvement, ou dès que le malade avaloit quelque chose.

5° La langue étoit humide, rude & blanche; le second jour le milieu en étoit un peu brun; le troisième elle commençoit à reprendre sa couleur & sa souplesse.

6° En général la soif étoit modérée.

7° Le troisième jour lorsque le pouls, la chaleur & la disposition à fuer commençoint à diminuer, il surviennoit des nausées, des vomissemens, ou de fréquentes envies de vomir, sur-tout lorsque le malade avoit pris quelque médecine ou quelque nourriture; il y en eut un très-petit nombre qui vomirent le premier jour de la bile, ou des flegmes.

8° Les hypocondres n'étoient ni durs ni tendus.

9° Presque tous les malades étoient assoupis le premier jour, passé lequel ils ne dorimoient plus.

10° Le second jour ils étoient dans une agitation continuelle, ne pouvant rester en repos.

11° Ils tomboient dans le découragement dès la première attaque;

12° Et leurs forces étoient entièrement abbatues.

13° Les douleurs qu'ils avoient senties d'abord, augmentoient considérablement le premier jour; mais elles se dissipoit presque toujours le second.

14° Leur visage étoit animé, leurs yeux étoient rouges & enflammés, & ne pouvoient soutenir la lumiere.

15° Il y en eut quelques-uns qui eurent un peu de délire le premier jour.

16° Le sang qu'on leur tiroit n'avoit point de croute inflammatoire; dans les tems chauds il étoit rouge & fleuri comme le sang artériel, & se conservoit tout en une masse molle & homogene, sans qu'il s'en séparât aucune sérosité; s'il y arrivoit quelque séparation, le caillot étoit d'un tissu extrêmement lâche.

17° Passé le premier jour les selles étoient noires & dures, à moins qu'on ne les eût procurées par quelque lavement ou quelque médecine, car le malade étoit très-constipé.

18° Les urines étoient abondantes & pâles, à moins que le tems ne fût extrêmement chaud; alors elles étoient plus colorées, moins abondantes; on y remarquoit un grand

nuage, & elles déposoient presque toujours beaucoup de sédiment dès le premier jour ; le second elles étoient aussi abondantes, quelquefois elles étoient troubles & fournisoient une plus grande quantité de sédiment que le premier jour ; ce sédiment étoit quelquefois brun, & étoit suivi d'urines sanguinolentes le troisième jour. La quantité & la couleur de cette excrétion varioient beaucoup depuis le commencement jusqu'à la fin de la maladie.

VII. Cette fièvre se terminoit le troisième jour, ou plus généralement en moins de 72 heures, sans aucune excrétion qu'on pût regarder comme critique ni aucune apparence de résolution. Il n'y avoit que ceux dont la maladie avoit pu être domptée dans les commencemens, par des évacuations procurées à tems, & en entretenant une sueur abondante jusqu'à la fin de la fièvre par des diaphorétiques doux & des délayans, qui fussent hors de danger : pour tous les autres, quoique leur état ne présentât d'abord rien d'effrayant ; (car on ne leur trouvoit qu'une grande foibleesse & un peu de jaune dans les yeux,) leur situation changeoit bientôt de face, & ils entroient dans le second période de la maladie, bien plus terrible que le premier quoiqu'il fut sans fièvre. Voici les symptômes qui l'accompagnnoient.

VIII. 1°. Après que là fièvre avoit cessé le pouls étoit un peu plus fréquent qu'en santé, dur & petit ; bientôt après il devenoit plus lent & plus souple ; cette souplesse subsistoit tant qu'on pouvoit sentir le pouls. Dans beaucoup de malades il s'affoiblissait, quelque chose qu'on fit pour le soutenir, & enfin il cessoit d'être sensible ; lorsque cela arrivoit, la jaunisse, le vomissement, le délire, l'agitation augmentoient ; quelquefois le pouls paroissoit un peu plus plein, mais cela duroit peu.

2°. La chaleur étoit presque naturelle : à mesure que le pouls s'affoiblissait, la peau devenoit froide, le visage, la poitrine & les extrémités paroissoient un peu livides.

3°. La peau, qui étoit sèche dans le froid, étoit moite & gluante lorsqu'il faisoit chaud.

4°. La respiration étoit naturelle & même un peu lente.

5°. La langue étoit humide & beaucoup plus nette que dans le premier période : sa pointe, ses bords, les gencives & les lèvres étoient d'un rouge plus vif qu'elles ne le font naturellement.

6°. Très-peu de malades se plaignoient d'une grande soif, quoiqu'ils désirassent tous de boire froid.

7°. Les vomissements, ou les efforts pour vomir, augmentoient au point qu'il y avoit

des malades qui ne pouvoient rien garder dans leur estomac ; quelques-uns vomissoient du sang, d'autres ne rendoient que ce qu'ils avoient pris, & d'autres avoient ce qu'on appelle le vomissement noir ; c'étoit une bile épaisse & noire mêlée à la mucosité de l'estomac : car j'ai observé dans tous les cadavres des gens morts de cette maladie que j'ai ouverts, que la mucosité de l'estomac avoit été emportée, & que la bile étoit noire & épaisse. J'ai aussi constamment observé que le sang étoit fluide, & que les vaisseaux des viscères en étoient distendus tant ils en étoient remplis, ce qui, pour le dire en passant, me persuade que lorsque la maladie n'avoit pas été domptée dans le premier période ; il se faisoit vers le déclin de la fièvre une métastase de la matière morbifique sur les viscères.

8°. Les malades ne dormoient point, & ceux qui étoit assoupis se reveilloient à tous momens, & se trouvoient d'un abattement & d'une foibleesse extraordinaire.

9°. Ils étoient tellement agités qu'on pouvoit rarement les retenir au lit, ils ne se plaignoient cependant d'aucun mal-aise ; au contraire, quand on leur demandoit comment ils se portoient, ils répondroient *très-bien*.

10°. Leur foibleesse étoit si grande qu'on ne pouvoit pas lever leur tête de desflus le

couffin pour les faire boire , que leur pouls ne s'affoiblit au point de devenir insensible ; ils étoient froids & couverts d'une sueur gluante , leurs lèvres , leur visage , leurs extrémités , & jusqu'à leurs ongles devenoient livides.

11°. Le délire revenoit & augmentoit ; il étoit constant dans ceux qui avoient le pouls petit & affaillé.

12°. L'inflammation de la conjonctive faitoit des progrès ; elle n'étoit accompagnée d'aucune douleur.

13°. Si la jaunisse n'avoit pas paru avant la fin de la fièvre , elle se déclaroit pour lors dans les yeux ; elle occupoit bientôt tout le corps & le jaune devenoit plus foncé. Il y avoit des malades qui n'avoient de jaune qu'aux yeux presque jusqu'au dernier moment de leur vie , alors il s'étendoit très-rapide-ment , surtout sur la poitrine & le col.

14°. La poitrine & le col étoient couverts de petites taches d'un rouge livide , qui ne s'élevoient pas plus que la peau ; on en voyoit aussi , mais en petit nombre , aux extrémités.

15°. Les regles couloient abondamment dans les femmes , quoique le tems où elles devoient les avoir ne fut pas arrivé.

16°. Le sang étoit si dissous dans cet état de la maladie , qu'outre celui qu'on rendoit par le vomissement & par les urines , com-

me nous l'avons dit, il survenoit des hémorragies par le nez, la bouche, les oreilles, les yeux, & quelquefois par les plaies des vésicatoires; il y eut même deux ou trois personnes, dans lesquelles le sang sortit par les pores de la peau.

17°. Quelques malades étoient constipés; d'autres alloient fréquemment à la selle, & parmi ces derniers les uns rendoient des matières noires, liquides, qui les fatiguoient beaucoup; dans d'autres elles étoient semblables à du goudran par la mollesse, la tenacité, la couleur & la consistance; ceux dans lesquels cette évacuation étoit modérée, quoique les matières fussent noires, s'en trouvoient fort soulagés.

18°. Les urines étoient abondantes & de couleur de saffran lorsque le malade avoit la jaunisse, quand il ne l'avoit pas elles étoient pâles; mais dans l'un & dans l'autre cas elles déposoient beaucoup de sediment; elles étoient troubles dans quelques-uns, dans quelques autres il y avoit du sang, & ce sang étoit d'autant plus abondant que le pouls étoit plus petit.

Ce période de la maladie deroit quelquefois sept ou huit jours avant que le malade ne mourut.

IX. Quand le malade devoit guérir, tous les symptômes diminuoient ou s'évanouissoient; son pouls devenoit plus plein; il

acquéroit des forces , quoique lentement. Au contraire , quand la maladie devoit se terminer par la mort , les symptômes non-seulement continuoient , mais encore devenoient plus violens , & il en survenoient de nouveaux qui constituoient le troisième période.

X. Le pouls devenoit extrêmement petit & inégal , les extrémités froides & livides ; quelques-uns avoient le visage animé ; il étoit plombé dans quelques autres : les taches augmentoient si prodigieusement , qu'il y avoit des malades dont la poitrine & le col étoicnt tout noirs. Le cœur palpitoit fortement ; la chaleur augmentoit dans la ré-gion du cœur ; la respiration devenoit difficile , & étoit accompagnée de fréquens soupirs. Le malade étoit inquiet & agité , la sueur couloit de son visage , de son col & de sa poitrine ; le sang lui sortoit par le nez , par la bouche , ou par les oreilles , & dans quelques-uns par tous ces endroits à la fois : il survenoit une difficulté d'aval-ler , un hoquêt , des soubresauts aux tendons. Le malade tomboit en léthargie , ou étoit plongé dans un délire continu ; quelque-fois il étoit huit , dix , & même douze heu-res dans ce cruel état avant de mourir , même après avoir perdu la parole , & après qu'on avoit cessé de sentir le pouls au poi-gnet. Lorsque la maladie étoit très-aigue ,

la tragédie finissoit par des convulsions ; les taches augmentoient après la mort, & la putréfaction arrivoit, ou plutôt s'achevoit très-rapidement.

XI. Quand le tems étoit extrêmement chaud, ou que les premiers symptomes étoient très-violens, la maladie parcouroit ses différens tems avec tant de promptitude, qu'il n'étoit pas possible de distinguer ses différens états : on a vu des malades mourir en moins de quarante-huit heures,

XII. On a remarqué 1°. Que l'infection étoit augmentée par le chaud, & que le froid la diminuoit. 2°. Que les symptômes des différens périodes de la maladie étoient plus ou moins violens, selon que le tems étoit plus ou moins chaud ; de sorte que lorsque la chaleur venoit à augmenter jusqu'à un certain point, les malades, qui étoient les mieux en apparence, retomboient & périssoient quelquefois ; au contraire, quand le tems se mettoit au froid, les plus malades échappoient au danger. 3°. La maladie étoit ordinairement plus dangereuse pour ceux qui étoient enfermés dans de petites chambres, dont on ne pouvoit pas renouveler l'air ; pour les constitutions fortes ; pour les étrangers, qui venoient des pays froids ; pour ceux qui craignoient la mort ; pour ceux qui s'étoient échauffés par de violens exercices & l'usage des liqueurs for-

tes ; enfin , pour ceux dont le corps avoit été affoibli par des maladies précédentes.

XIII. Voici les pronostics qu'on pouvoit tirer dans le premier période de la maladie. 1°. Plus les douleurs à la tête , aux reins , &c. étoient grandes & durables , plus les yeux étoient enflammés , plus les malades avoient de peine à supporter la lumiere ; enfin plus le visage étoit animé au commencement de la maladie ; plus la fièvre étoit violente. 2°. La fièvre duroit d'autant moins que les symptômes étoient plus violens. 3°. Le second période étoit plus ou moins court , selon que la maladie parcourroit plus ou moins rapidement le premier. 4°. Plus ce premier période étoit court , plus le malade courroit de danger dans le second : car lorsque la fièvre se terminoit avant le commencement du troisième jour , la mort étoit presqu'inévitable , & elle arrivoit ordinai-rement avant la fin du cinquième jour , à moins que le tems ne devint beaucoup plus froid. 5°. Un pouls enfoncé à la fin de la fièvre étoit d'un mauvais présage ; il pronostiquoit des vomissemens , des agitations , du froid , de la lividité aux extrémités , des hémorragies , du délire , &c. 6°. Plus les forces étoient abbatues dans le commencement , plus le danger étoit grand. 7°. Le vomissement qui survenoit au commencement de la maladie étoit un mauvais signe ,

il annonçoit presque toujours le vomissement noir. 8°. Le sédiment qui paroiffoit dans l'urine le premier ou le second jour étoit d'un mauvais pronostic ; plus il étoit abondant, plus le danger étoit grand.

XIV. Dans le second période, 1°. lorsqu'on commençoit à appercevoir du jaune dans les yeux dès le second jour de la maladie, le malade mourroit ordinairement le quatrième ; mais lorsqu'il ne paroiffoit qu'à la fin du troisième jour, si le malade n'en échappoit point, il alloit ordinairement jusqu'au neuf ou dixième jour du second période. Plus la jaunisse s'étendoit rapidement, plus la couleur étoit foncée, plus le danger étoit grand. 2°. L'augmentation de l'inflammation des yeux étoit d'un mauvais signe. 3°. Aussi-bien que la rougeur de la peau à l'endroit où l'on avoit appliqué des vésicatoires. 4°. Si le vomissement continuoit ou augmentoit, c'étoit un mal ; le vomissement noir étoit généralement mortel. 5°. Les variations du pouls ne pronostiquoient rien de bon, quoique dans cette maladie comme dans toutes celles où il y a de la malignité, on ne doive pas beaucoup compter sur le pouls. 6°. Plus les forces du malade étoient détruites dans le premier période, plus il y avoit de danger dans le second. 7°. Les grandes agitations, le délire, lorsqu'il commençoit de bonne heure, ou lorsqu'ils con-

222 DESC. DE LA FIEV. JAUNE D'AM:

tintuoient , étoient mauvais. 8°. Les taches livides & la lividité des levres , des ongles , ou la rougeur du visage , ou même sa pâleur , annonçoient une mort prochaine. 9°. Un dévoymenent fréquent ; qui ne soulageoit pas le malade , étoit mauvais ; lorsque les matieres étoient noires , & qu'elles n'étoient pas accompagnées d'une diminution des symptômes , elles pronostiquoient assez généralement la mort. 10°. Le sang qui venoit avec les urines , & généralement toutes les hémorragies , excepté les petites hémorragies du nez , étoient d'un mauvais pronostic ; mais les ménstrues , quoiqu'elles parussent hors de leur tems , si elles étoient accompagnées d'une diminution des symptômes , étoient un bon signe. 11°. La suppression d'urine , surtout dans ceux dans lesquels elles avoient été abondantes , annonçoient une mort prompte.

XV. Les malades qui parvenoient au troisième période , ne pouvoient attendre que la mort , aucun n'échappoit.



SUITE DES OBSERVATIONS

Par M. THIERY, Docteur - Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

III. OBSERVATION.

Le sieur Pairoux, Tailleur d'habits, me vint prier le 14 Septembre 1757, de venir voir sa femme, qui étoit, disoit-il, à toute extrémité. La maladie s'étoit déclarée par de grandes évacuations de sang par haut & par bas; ce sang étoit le plus souvent caillé & noirâtre; quelquefois sa femme en avoit rendu jusqu'à la quantité d'une livre à la fois, ce qui avoit duré trois à quatre jours: le Chirurgien, ajoutoit-il, avoit fait quatre saignées copieuses tant du bras que du pied: ensuite il avoit employé divers astringens, tant en lavemens que pour prendre par la bouche, & il m'en montroit les recettes; enfin, me disoit-il, ma femme ne vomit plus de sang, & n'en rend plus par les selles depuis deux jours; mais loin d'en être soulagée, il semble à chaque instant qu'elle aille passer. Lui ayant représenté le risque auquel il s'étoit exposé en ne me faisant pas avertir dès le commencement de la maladie, & que peut-être les secours arriveroient trop tard, je me rendis aussi-tôt chez

Div

lui. Cette femme, âgée de 22 à 23 ans, mariée depuis 18 mois, d'une bonne constitution, & ayant naturellement les plus belles couleurs, avoit pour lors la voix si foible qu'on l'entendoit à peine parler : les chairs étoient molles, le visage très-pâle : on découvroit à travers les couvertures un tremblement presque continual aux cuisses, & aux jambes qui augmentoit par accès, de sorte qu'alors les extrémités supérieures & le tronc se mettoient de la partie ; ces tremblemens étoient accompagnés de sueurs qui souvent étoient froides : la langue étoit chargée d'une mucosité blanchâtre : la malade avoit de l'horreur pour les alimens : le pouls étoit petit, foible, mol & très-fréquent. Cette espece de pouls, que j'appellerois volontiers *pouls putride*, s'il étoit permis de donner de nouvelles dénominations au pouls, qui ne sont déjà que trop nombreuses, cette espece de pouls, dis-je, diffère de celui des agonisans en ce qu'il n'est pas intermittent ; il est assez semblable à celui que l'on trouve souvent dans les fièvres malignes ; mais je l'ai observé plusieurs fois dans certaines maladies putrides très-différentes des fièvres malignes, principalement en ce que dans celles-là les fonctions du cerveau ne sont pas altérées comme il arrive toujours dans celles-ci. Après avoir bien examiné la malade, je m'arrêtai à l'é-

tat du pouls comme au signe qui pouvoit me conduire le plus surement dans un cas qui étoit nouveau pour moi. Je me déterminai à l'instant pour les remèdes antiputrides. Les symptomes m'annonçoient assez qu'il y avoit un foyer de pourriture dans l'abdomen ; mais l'ayant examiné avec soin, le tact ne put m'en découvrir le véritable siége , que je supposois devoir être différent d'une simple pourriture dans les premières voyes qui est si ordinaire , & qui avoit lieu aussi dans notre malade. M'étant informé là-dessus si elle ne feroit pas grosse ; le mari & la femme me répondirent qu'ils n'en avoient aucun soupçon , que l'évacuation menstruelle avoit paru comme à l'ordinaire le mois passé , qu'elle paroissoit même actuellement , bien qu'en très - petite quantité. Rasssemblant donc toutes les indications de la pourriture , de la foibleffe & du flux périodique , j'ordonnai à la malade les remèdes suivans :

By Mastich. rhei ele&t. affæfœtid. aa 3 ij terræ japonic. myrrh. sele&t. aloes foccotr. aa 3 3 M. cum balsam. peruvian. gutt. XX & f. q. syrup. de artemisia , : f. f. a. pill. argent. gr. iii. capiat

ægra ij pill. omni triborio,
superbibend. infus. croci
orient. vel chamæmel rom.
cyath. I cui add. potion.
sequent. cochl. I aut alter.

R. Aquarum. simplic.
menth. naph. aa 3 ij cin-
namom. 3 B cerasor. nigror.
3 X. M. f. pot.

Cela fut fait exactement, & une heure
après chaque prise on donnoit à la malade
une tasse de bouillon où l'on délayoit un
peu de crème de ris. Je trouvai le lende-
main que ses forces étoient un peu re-
venues, que le pouls étoit moins mauvais ;
les autres accidens subsistant, on eonti-
nua les mêmes remedes. Mais le jour suivant
le sieur Pairoux, prévenant ma visite, cou-
rut chez moi me disant qu'il croyoit sa
femme sauvée, qu'elle venoit de jettter un
faux germe. J'examinai ce qu'il m'apportoit.
Cette masse étoit ronde, presque de la
grosseur d'un œuf de poule : les membra-
nes en étoient dures, comme charnues &
assez épaisses : il y avoit dans l'intérieur une
espece de cavité, capable de contenir une
noix, remplie de grumeaux de sang. Etant
allé voir la malade, je la trouvai sensi-
blement mieux, l'évacuation menstruelle

étoit augmentée, les tremblemens convulsifs diminués. J'insistai sur le même traitement; seulement j'augmentai la nourriture, & j'y fis ajouter quelques cuillerées de vin d'Espagne. Au bout de peu de jours les tremblemens cessèrent tout-à-fait, le pouls revint dans son état naturel, il parut un flux blanc qui fut de peu de durée. Je fis pour lors usage de déterfifs, unis à des purgatifs, qui rétablirent entièrement la malade, aux forces près. Elles furent longtems à revenir, surtout celles des jambes: les stomachiques, joints à une bonne nourriture, les lui redonnerent insensiblement, ainsi que ses couleurs naturelles, & elle s'est très-bien portée depuis. Cette observation peut servir à faire voir jusqu'à quel point de convenance & de certitude on peut pousser le traitement d'une maladie, quand toutes les circonstances en sont étudiées avec soin. Je ne craindrai pas de l'assurer. Une histoire bien suivie des symptomes & des signes conduira toujours assez sûrement un Médecin sage & attentif, pour le rendre utile à la société, dans la curation des maladies même peu connues. Il est évident que dans le cas dont nous parlons, quand l'espèce déterminée du mal eut été aussi connue dès le commencement, qu'après l'expulsion du corps étranger, le traitement n'eut pas été différent. Il est vrai que la fréquence fin-

guliere du pouls , sans les symptomes ordinaires de fièvre putride , m'avoit fait naître quelques soupçons sur le véritable siége de la maladie. Ils étoient fondés sur un cas de pratique que j'avois vu en Province au mois de Février 1744. Une femme ayant accouchée d'un enfant mort qui n'étoit pas à terme , l'arrière-faix fut retenu. Au bout de quatre à cinq jours que la sage-femme employa inutilement à le tirer , les accidens devinrent très-graves ; la foibleesse étoit extrême , la malade tomboit continuellement en syncope ; les sueurs étoient très-abondantes & fétides ; mais ce qui me frappa le plus étoit la fréquence du pouls , qui étoit telle , qu'à peine pouvoit-on compter les pulsations. Ayant fait prendre les emmenagogues convenables , & une décoction de canelle pour boisson ordinaire , cette femme , au bout de trente heures , rendit par lambeaux l'arrière-faix tout pourri , & elle guérit heureusement. Mais les réponses assez positives du sieur Pairoux & de sa femme , qu'elle n'étoit point grosse , avoient fait évanouir mes soupçons. On voit en second lieu , par cette Observation , combien la nature , même dans le trouble , cherche à se conformer aux vues de ses loix générales , & à suivre les *traces* de ses démarches ordinaires : car le mouvement des quilles de notre malade , à l'examiner de

près, n'étoit que le mouvement *manqué* de celui que sont obligé de faire les femmes qui accouchent ; celui des bras & du tronc étoit principalement sympathique, & imitoit assez ces sortes d'efforts dont elles se ferment machinalement pour hâter leur délivrance ; & enfin l'augmentation par accès des mouvemens dont nous parlons, représentoit assez bien ces reprises du travail des femmes en couche.

I V. O B S E R V A T I O N.

On m'invita au commencement du mois de Janvier dernier, à visiter M. Boccagne, Prêtre de la Paroisse de la Magdelaine, faubourg S. Honoré. Je trouvai ce malade avec un délire continual, la voix entrecoupée, & la respiration très-gênée. La langue étoit tellement gonflée, sans aucun signe d'inflammation dans le voisinage, qu'à peine il la pouvoit tirer : le ventre étoit mol, tuméfié & insensible ; mais le pouls étoit si inégal, si irrégulier & accompagné de tant d'intermittences, que ne me ressouvenant pas d'avoir vu sauver des malades avec cette espece de pouls, je ne craignis point d'assurer aux personnes qui s'intéressoient à celui-ci, qu'il y avoit gangrene dans les

principaux viscères , & qu'il étoit perdu sans ressource. Notre malade cependant réveillé par la présence du Médecin , faisoit tous ses efforts pour rappeler ses idées , & répondre aux questions que j'avois à lui faire. il me confirma ce que j'avois déjà appris des personnes de sa connoissance ; que s'étant trouvé incommodé quelques jours avant les fêtes de Noël , & ayant eu un peu de fièvre , que je jugeai par les circonstances n'avoir été qu'une simple fièvre catharrale , il avoit eu recours à son remède ordinaire , (la poudre d'Alliot) : qu'il en avoit pris neuf prises les quatre à cinq premiers jours , que néanmoins il avoit continué ses fonctions pendant toutes les fêtes : qu'il étoit au sur- plus depuis douze ans dans l'habitude de prendre cette poudre tous les mois pour se préserver de tous maux , quoiqu'il ne fut naturellement sujet à aucunes maladies , si- non à des battemens de cœur & à des étouf- femens. D'abord je lui repräsentai , ainsi qu'aux assistants , combien il étoit dangereux , & même criminel , d'employer pour soi ou pour les autres , non-seulement ces poudres d'Alliot , dont j'avois déjà vu de funestes effets ; mais tous autres remèdes d'une cer- taine force , quand on n'avoit pas les con- noissances nécessaires pour les mettre en usage dans les cas convenables. Puis réflé-

chissant sur la composition de cette poudre (a), je prescrivis un électuaire composé de mucilages, & pour boisson ordinaire le petit lait édulcoré avec les syrops d'althea, &c. J'ajoutai l'usage répété de lavemens adoucissans. Le deuxième jour le malade paroifsoit moins mal, les évacuations étoient abondantes sans être forcées : je fis mêler des laxatifs & des tempérans aux remèdes dont on continuoit l'usage. Ce,

(a) Elle est principalement résinuse : il paroît qu'elle a eu en différens tems quelques variétés. Celle qu'on débitoit il y a dix à douze ans sous le nom de poudre d'Aix, ou d'Alliot, parloit assez généralement pour un mélange de jalap, de scammonée & de racine de squine. M. Rouelle, de l'Académie Royale des Sciences, dont l'habileté en fait d'Analyses est si connue, trouva, quelques années après, que cette poudre n'étoit autre chose que l'électuaire diacarthame, dont on peut voir la composition dans toutes nos pharmacopées, & à laquelle on avoit ajouté une grande quantité de sucre pour la masquer. La poudre dont notre malade fit usage est noire, & pèse une drame & douze grains pour chaque prise. Elle est aussi composée de résines, comme les précédentes, & paroît être un mélange de jalap, de scammonée & de quelques tithymalts, le tout torréfié, tant pour diminuer la virulence de ces drogues, que pour les déguiser. De nouveaux effais, dès que la saison fournira des plantes fraîches, détermineront plus particulièrement les substances qui entrent dans cette poudre dangereuse. En attendant nous n'avons qu'à rougir que le sieur Alliot, que nous apprenons n'avoir eu ni confiance ni considération dans la patrie, ait porté le nom de Médecin ; & ait été, ou assez ignorant, pour croire qu'un purgatif résineux pourroit convenir dans toutes les maladies & à tous les tempéremens, ou assez de mauvaise foi pour tâcher de le persuader au peuple.

pendant le délire paroifsoit augmenter, & la même espece de pouls subsistoit toujours. Me ressouvenant alors des succès heureux que j'avois souvent éprouvé de la thérébentine, non-seulement dans le malade dont l'histoire est rapportée ci-dessus (*a*), mais dans d'autres maladies très-graves des viscéres de l'abdomen, j'ordonnai un mélange où elle entroit en assez grande dose, & qui fut pris en très-grande partie. Je dois dire à la louange de ce reméde que relevant le lendemain matin faire ma visite, je trouvai le pouls plein, fort, égal & sans intermittence. Un changement aussi favorable qu'il étoit peu espéré; le tempérament du malade qui étoit sanguin & charnu; la couleur assez vive du visage, joint aux autres circonstances, & nommément à ce qu'il s'étoit déjà passé cinq à six jours depuis qu'il avoit cessé l'usage de ses poudres, me déterminerent à tenter une saignée, que j'avois rebutée jusqu'à ce moment. Elle fut donc faite au pied ce matin même: le malade la souffrit très-bien: le sang paroifsoit sortir avec impétuosité! immédiatement après on appliqua à la nuque un large emplâtre vésicatoire, ainsi que je l'avois prescrit. Mais trompeuse espérance! soins superflus! le sieur Boccagne ne tira d'autres fruits de ces secours, que de pouvoir remplir avec

(*a*) Journal d'Avril pag. 327.

plus de connoissance & d'édification les derniers devoirs d'un bon Chrétien : à sept heures du soir il n'étoit plus. Je demandai à M. le Curé de la Magdeleine , qui savoit le jugement que j'avois porté de la maladie dès ma premiere visite , que le corps fût ouvert. Animé , comme il l'est , de l'amour du bien public , non-seulement il y consentit ; mais il témoigna que le désirant lui-même , il avoit résolu de m'en prier , afin que cette ouverture pût servir d'exemple à ses paroissiens. Elle fut faite le 7 Janvier au matin , trente-six heures après la mort , en présence de beaucoup de personnes.

D'abord nous remarquâmes que la peau étoit en plusieurs endroits parfemée de grandes taches vertes & violettes , qui nous annonçoient une corruption plus prompte qu'on ne l'observe communément dans un pareil espace de tems après la mort. Dès que le sieur Banniere , Chirurgien , eut ouvert l'abdomen , il en sortit une vapeur fétide , quoique l'incision eût été faite habilement & sans blesser les intestins. Mais à mesure qu'on découvroit les principaux viscères , leur altération parut si sensible & si éloignée de l'état naturel , qu'elle frappoit d'étonnement les personnes les moins instruites. Le foie , la rate , les reins , le poumon étoient de couleur de poix noire , friables , secs , gonflés , comme si on les eut légèrement soufflés. Je

ne pourrois en donner une idée plus exacte qu'en les comparant, tant à l'extérieur que dans leur substance la plus intime, à différentes masses d'amadou d'un brun foncé, qu'on auroit rendue moins compacte en la fôufflant. Il est digne de remarque qu'il ne sortit pas une goutte de sang, tant par l'ouverture des tégumens, que par les incisions les plus profondes que je fis faire au foie, à la rate, aux poumons : cependant il faut se ressouvenir que le malade n'avoit été saigné qu'une seule fois, comme on l'a dit ; qu'il étoit replet, sanguin & à la fleur de son âge ; que sa maladie avoit été trop courte pour qu'il eût eu le tems de maigrir sensiblement, & qu'enfin il n'avoit été privé d'alimens solides que cinq à six jours avant sa mort. L'estomac, surtout à son fond, le pilore, l'épiploon, le duodenum étoient, en plusieurs endroits, pénétrés de cette singulière espece de gangrene que je viens de décrire. L'estomac étoit vuide, sa tunique interne ou veloutée, ainsi que celle du duodenum, paroissoit détruite. Les autres intestins, qui étoient fort gonflés, n'offroient rien de particulier, du moins quant à l'extérieur. Le cœur étoit si flasque & si gros qu'à peine pouvoit-on reconnoître sa figure. Il n'y avoit pas une goutte de sang dans ses cavités : sa substance, qui est naturellement très-compacte, étoit singulièrement mol-

le : il étoit adhérent au péricarde , & ne faisoient ensemble qu'une masse commune : cette masse étoit de la couleur & de la consistance que nous avions trouvée au foie , aux poumons , &c. Mais d'ailleurs on ne découvrit ni polypes , ni ossifications , soit au cœur , soit dans les grands vaisseaux , ni aucune sorte de vice auquel on pût attribuer les battemens de cœur & les palpitations qui affligerent notre Prêtre pendant plusieurs années. Il y a donc toute apparence que ces accidens n'étoient produits que par sympathie , & par l'irritation des entrailles excitée par les poudres d'Alliot qu'il étoit dans l'habitude de prendre. On peut croire aussi que le délire qui accompagna sa dernière maladie , étoit produit en grande partie par les prises du même remède , dont il venoit en dernier lieu de faire usage. Car ayant aussi voulu examiner le cerveau , je n'y trouvai aucun engorgement , soit lymphatique , soit inflammatoire , ni aucun autre vice sensible. Seulement , loin d'être mol & friable , comme les autres viscères , il avoit un peu plus de fermeté & de consistance que dans l'état ordinaire.

Ayant fait le rapport de cette ouverture à M. le Curé de la Magdeleine , & ayant ajouté que l'histoire de la Médecine ne rapportoit d'aussi grands changemens dans le corps , qu'à la suite des poisons ou des fiévres

pestilentielles, ce digne Pasteur se rappelloit pour lors avec le plus vif chagrin, que son prédécesseur étoit mort aussi par l'usage des poudres d'Alliot; que le corps ayant été ouvert, MM. les Médecins y trouverent plusieurs traces de gangrene; que M. Boccagne, loin de céder à ses fréquentes exhortations & de quitter ses poudres, les faisoit prendre en secret à plusieurs malades, ce qui produissoit communément les effets les plus funestes; que nommément dans un jeune homme, à qui le sieur Boccagne ne put nier d'avoir donné ses poudres, elles furent suivies d'une mort très-prompte. Des exemples si frappans, & si bien constatés, ne scauroient étre rendus trop publics. Ils serviront peut-être à arrêter ces personnes téméraires, qui, sans considération du péril auquel elles s'exposent elles-mêmes ou leur prochain, osent bien se servir d'armes dangereuses qu'elles ne connoissent pas, & employer à tout hasard des remédes qui ne peuvent étre que destructeurs, soit par leur nature, soit par l'abus qu'on en fait, soit enfin par les circonstances dans lesquelles on les employe; tandis que ceux qui par goût, & par les devoirs de leur profession, ont fait une longue étude de l'humanité & de ses maux, osent à peine s'en rapporter à leurs lumières, à leur expérience & à celle de plusieurs siècles, quand, dans des ma-

ladies un peu difficiles, il s'agit de la juste application des remèdes les plus connus & les plus expérimentés.

O B S E R V A T I O N

Au sujet d'une rechute après une fièvre maligne, causée par le dessèchement trop prompt d'une plaie faite au dos par un emplâtre vésicatoire; par M. VETILLARD DU RIBERT, Docteur en Médecine, agrégé au Collège des Médecins du Mans.

Dans le mois d'Octobre dernier j'ai gouverné une Dame d'une fièvre putride & maligne (a); le mal a toujours augmenté pendant dix-sept jours; le douzième ou le treizième jour de la maladie, la langueur de la circulation, l'engourdissement des solides, le peu de vigueur des esprits rendant la maladie comateuse, je fis appliquer au dos un emplâtre vésicatoire, de concert avec M. le Houx, l'un de mes Confrères. Cet emplâtre tira beaucoup de sérosités; nous fimes entretenir l'écoulement de la plaie avec le basilicum & la feuille de bette; enfin après le dix-septième jour la malade fit usage des premiers

(a) Cette maladie a été très-commune au Mans à la fin de 1755 & au commencement de 1756. Je compte en donner un détail particulier.

momens de sa connoissance pour se plaindre ; & nous faire de vifs reproches de ce que nous l'avions fait ainsi *écorcher*, nous soutenant qu'elle auroit bien guéri sans ce cruel moyen ; dès ces premiers momens elle désiroit, & nous demandoit en grace qu'on fit guérir sa plaie. Mais fondés sur l'experience & sur ce principe de Willis, *Ulcuscula ubertim fluentia prout non facile est, ita non tutum est occludere priusquam tota morbi minera absuntur* ; nous vinmes à bout d'attraper huit ou dix jours la malade, lui faisant croire que l'onguent avec lequel on la pansoit, étoit pour procurer le desséchement ; impatiente enfin de l'incommodité & du mal qu'elle souffroit, elle s'apperçut qu'on la trompoit ; il fallut absolument travailler à dessécher la plaie, malgré une suppuration abondante & toutes nos représentations. On la pansa avec la poudre de bol & le blanc rhasis : ces déssicatifs n'empêcherent pas que la suppuration ne fût encore abondante les deux ou trois premiers jours ; enfin la plaie se cicatrisa : cinq à six jours après Madame de *** se plaignit d'une grande oppression, qui, disoit-elle, *lui partoit du dos*. Comme cette oppression étoit accompagnée de dégoût, & que notre convalesciente avoit un peu mangé la veille, je l'engageai à se purger le lendemain ; ce qu'elle fit avec sa médecine ordinaire, qui opéra beaucoup plus qu'elle n'a-

voit coutume de faire ; la nuit se passa assez bien ; le lendemain matin l'oppression revint encore plus violente que la veille , & accompagnée d'une toux seche : ces symptomes me déterminerent à ordonner une saignée au bras , qui fit en peu de tems cesser l'oppression & la toux. Le lendemain matin je trouvai Madame de *** sans fiévre ; elle avoit bien reposé pendant la nuit , & ne s'étoit plaint de rien ; elle mangea un potage vers midi ; sur les deux heures je trouvai la chaleur de la peau & la vîtesse du pouls augmentées ; mais sur le soir une fiévre violente se manifesta tout à coup avec beaucoup de chaleur & de délire. Je reconnus alors la véritable cause du mal que je n'avois fait que soupçonner ; je l'attribuai à une métastase occasionnée par la répercussion subite de l'humeur qui avoit pris son cours par le dos. Il y avoit à craindre que cette matiere extrêmement âcre , portée vers le cerveau , ne s'y déposât tout-à-fait , n'interceptât le cours des esprits , n'enflammât les membranes & n'occasionnât la rupture des vaisseaux : la tension , la dureté & la vivacité du pouls , la chaleur extrême de la peau , les yeux étiellans , le délire m'engagerent d'abord à faire faire une saignée au pied , de dix onces au moins , qui fut répétée à dix heures du soir , & renouvellée entre trois & quatre heures du matin. Ce ne fut qu'après cette

troisième saignée que j'aperçus un peu de modération dans les symptômes, & moins de chaleur à la peau ; je profitai de ce moment pour faire appliquer deux larges emplâtres de vérificateurs à la partie interne des deux cuissots. Sur les dix heures du matin la fièvre ayant encore augmenté, je fus obligé de faire faire une quatrième saignée au pied, après laquelle la connaissance revint un peu ; mais ce ne fut pas pour long-tems : le pouls étant relâché dans cet intervalle, je décidai avec mon Confrere que je rappellai à mon secours, de donner une eau de caffé émétisée, ce qui produisit une évacuation par bas assez forte. La malade dès-lors ne voulut plus rien prendre ; elle se tint les dents ferrées pendant toute la nuit ; on eut beaucoup de peine à lui faire avaler quelques cuillerées de liquide ; le lendemain matin Madame de *** eut des soulèvements de cœur, & rejeta quelques glaires ; nous décidâmes de suivre le chemin que la nature indiquoit ; la malade prenant plus facilement, nous donnâmes l'émétique à petites doses plusieurs fois répétées ; ce remède occasionna l'expulsion de beaucoup de glaires : la manie contre le liquide ayant recommencé, on ne put point laver autant que le remède l'exigeoit ; sur les quatre heures après midi Madame de *** eut un râlement avec un pouls faible & concentré, les yeux fixes, les dents

serrees & les extrémités froides ; quoique ces derniers symptomes me fissent perdre l'espérance de la rappeller à la vie, cependant j'introduisis dans une de ses narines le col d'une fiole que j'avois heureusement sur moi, remplie d'esprit volatil de sel ammoniac. Je vins à bout par ce moyen de la ranimer un peu ; je m'y repris à plusieurs fois, & je parvins à l'aide d'une cuillier, à lui faire ouvrir la bouche, & à y introduire un peu d'eau de melisse composée, dont elle avala quelques gouttes ; elle fut dans un grand combat après ce remede ; le râlement augmenta ; le pouls devint plus fort, & par un effort violent, que je regardai dans ce moment comme le dernier, elle jeta un flocon de glaires plus gros qu'un œuf, de consistance de gelée épaisse, & qui ne formoit qu'un seul morceau glutineux très-difficile à séparer. Cet effort de la nature ranima notre espérance ; nous fimes prendre à la malade une demi-cuillerée d'eau de melisse avec autant d'eau ; il se fit une copieuse évacuation par bas ; la nuit se passa toujours sans connoissance, & avec un peu moins de répugnance pour la boisson. Sur les six à sept heures du matin on pansa les cuisses, qui avoient beaucoup rendu de sérosités ; on enleva l'épiderme ; ce fut cette opération qui parut ramener le jugement. Madame de *** se plaignit beaucoup, & depuis ce tems elle a joui d'une

connoissance qui n'a été troublée que pour quelques momens : ces absences momentanées nous engagerent à faire appliquer les sangsues au front ; la connoissance a été parfaite depuis cette application ; la fièvre a encore persisté quelque tems, sur-tout le soir ; nous l'avons combattue par l'usage du sel de kinkina, & de tems en tems par de petits purgatifs. Les plaies des cuisses pendant dix ou douze jours ont rendu une quantité incroyable de matière purulente ; enfin cette matière diminuant peu à peu, nous avons laissé sécher les plaies, nous contentant de les baigner avec le vin miellé.

Tant que la fièvre a duré, la malade a toujours eu une toux seche ; ces deux accidens ont disparu en même tems ; il ne reste plus que de la foibleesse, & un peu de bouffissure aux jambes lorsque la convalescence est un peu de tems levée. Ce dernier symptome diminue aussi chaque jour, à mesure que les forces reviennent.



DIVERSITÉS ANATOMIQUES,
*Par M. BALLAY le jeune, Démonstrateur
en Anatomie & en Chirurgie à Orléans.*

J'ai disséqué deux cadavres, l'un en 1745, lorsque je préparois les Leçons Anatomiques, pour le Cours d'Anatomie chez M. Barbaut, Membre de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris. Sçavoir, un triceps brachial antérieur, c'est-à-dire, un biceps qui avoit trois têtes; comme M. Morel, Démonstrateur en Anatomie & Chirurgie à Colmar, l'a judicieusement remarqué. (Voyez le Journal périodique de Médecine du mois de Décembre 1757, pag. 436.) Le même bras de ce cadavre avoit le muscle palmaire, un des fléchisseurs du poignet, qui manque quelquefois, qui étoit charnu à moitié de sa longueur, du côté où il va ordinairement se terminer au ligament annulaire, par un tendon très-grêle, & après former la patte d'oye; mais cette patte d'oye manquoit: au contraire le tendon du même muscle palmaire alloit se terminer au condile interne de l'humérus sans se réunir avec le rond pronateur, comme lorsque sa partie charnue s'y confond lorsqu'elle s'y attache; de façon que le tendon étoit en place de la partie charnue, &

la partie charnue en place du tendon, variétés que je fis voir à M. Barbaut. L'autre muscle triceps brachial antérieur, ou biceps à trois têtes, comme j'ai déjà dit, a été remarqué sur un cadavre qui a fait une partie de mes Démonstrations Anatomiques publiques à Orléans en 1755.

J'ai injecté un cadavre en 1745, chez M. Barbaut. Voici les remarques que j'ai faites sur le même cadavre, & que je fis voir à M. Barbaut en préparant les vaisseaux pour les Leçons de ses Démonstrations. 1° Le sujet étoit mort sans obstruktion, âgé de seize ans, par conséquent mon injection réussit au mieux. En préparant le bas-ventre j'ai trouvé les arteres spermatiques partir des deux arteres émulgentes ou rénales droite & gauche, au lieu de partir du tronc de l'aorte inférieure.

J'ai aussi observé avec étonnement, 2° qu'une artere spermatique droite dans d'autres cadavres, partoit de l'émulgente droite; & l'artere spermatique gauche partoit de l'aorte inférieure à l'ordinaire. 3° J'ai aussi vu la variété des veines spermatiques aller se terminer tantôt dans la veine-cave inférieure, tantôt dans les deux veines émulgentes. Dans le même cadavre en 1745, j'ai trouvé deux veines azigos égales en grosseur, une à droite de la poitrine, & l'autre à gauche, ayant la même origine, fais-

tant le même trajet, & ayant le même usage ; & elles alloient se terminer par un tronc commun, après leur réunion, à la partie postérieure de la veine-cave supérieure, au lieu ordinaire, lorsqu'il n'en trouve qu'une.

Il partoit du même sujet, immédiatement de la convexité de la croise, les deux carotides & les deux sous-clavieres. Les deux carotides étoient internes, & les deux sous-clavieres étoient externes ou latérales ; par conséquent le tronc carotidien manquoit.

Enfin le même cadavre avoit au bras droit deux arteres brachiales, que j'ai trouvées, 1^o immédiatement après que l'artere axillaire a perdu son nom pour prendre celui de brachiale par un tronc seul, de la longueur de cinq lignes ou environ : après quoi ce même tronc se bifurquoit en deux branches presque égales ; l'une interne, qui étoit la plus considérable, & suivoit le trajet ordinaire jusqu'aux extrémités des doigts, en se divisant & subdivisant en cubitale interne, osseuse interne & externe, en radiale & palmaire, & autres : c'est cette branche que nous appellons brachiale lorsqu'elle est seule ; l'autre branche postérieure externe, ou pour mieux dire, surnuméraire, étoit la plus petite ; elle alloit joindre la partie postérieure & externe du bras, l'avant-bras, le poignet & les doigts ; elle alloit de la partie-interne à la partie externe du bras, en traversant la par-

tie de la terminaison du muscle deltoïde, suivoit les muscles extenseurs de l'avant-bras, & ensuite le trajet des mêmes muscles de haut en bas jusqu'au condile externe de l'humérus, où elle se divisoit en deux branches, l'une longue & l'autre courte. La branche courte alloit se distribuer à tous les muscles du poignet & des doigts, sur-tout aux muscles radiaux externes ou bicornis, le long supinateur & les extenseurs communs des doigts & cubital externe, & le muscle extenseur du petit doigt jusqu'au poignet, après avoir fourni des artéries aux parties circonvoisines : étant ensuite parvenue à la partie externe du poignet, elle se subdivisoit en trois branches presque égales ; une interne ou moyenne, & deux latérales ; la branche supérieure latérale gagnoit le muscle abducteur du doigt indicateur, & des extenseurs propres du pouce : la branche inférieure latérale se joignoit à l'hypoténard ou abducteur du petit doigt, en s'y perdant : enfin la branche interne ou moyenne se terminoit à toute la partie externe du poignet & des doigts, & alloit s'anastomoser avec la branche de l'artère radiale qui va gagner la partie externe du poignet ordinairement.

Le 3 Janvier 1754, je fis, par l'ordonnance de M. le Lieutenant criminel, avec M. Vilac, Médecin du Roi, & en présence de MM. les Gens du Roi, la dissection du

cadavre d'un Soldat du Régiment de Chartres, aux cazernes à Orléans, lorsque le Régiment y étoit pour les travaux de notre nouveau pont. Lorsque j'eus ouvert le bas-ventre, & reconnu la cause de la mort de ce Soldat, qui étoit un coup d'épée qu'il avoit reçu dans la région hypogastrique supérieure de haut en bas, qui avoit ouvert l'aorte inférieure environ trois lignes avant sa bifurcation en iliaques ; comme je faisois voir la situation des parties contenues dans chaque région à quelques-uns de mes élèves qui étoient présens, je fus extrêmement surpris de trouver dans la région hypocondriaque gauche une rate extraordinaire. Elle étoit située dans l'hypocondre gauche à l'ordinaire, de même substance spongieuse, de couleur bleuâtre tirant sur le rouge, & de figure ovale, comme l'est une rate ordinaire ; mais elle étoit une fois plus grosse qu'une rate naturelle. Elle étoit divisée en trois lobes, de même que le poumon droit & le foie, dans l'état naturel ; il y avoit grand, moyen & petit lobe. Le grand lobe étoit inférieur, tourné du côté du bassin, & sa séparation étoit dans le milieu de la rate & traversoit les trois quarts de son épaisseur si profondément, que je crus d'abord qu'il y avoit deux rates ; mais je fus trompé lorsque j'examinai sa partie convexe qui ne formoit qu'une même substance à sa partie postérieure qui n'é-

toit nullement divisée. Cette rate au contraire étoit divisée en lobes à sa partie concave jusqu'aux trois quarts de son épaisseur. Le lobe moyen étoit entre le supérieur qui étoit le plus petit, & l'inférieur qui étoit le plus grand ; ce même lobe moyen recevoit par sa partie concave l'artere, le nerf & la veine splénique à l'ordinaire ; enfin son lobe supérieur ou petit, touchoit au diaphragme par en haut du même côté ; sa partie convexe répondoit à la concavité des côtes, & sa concavité regardoit le cul-de-sac de l'estomac, & où s'attachoit l'épiploon, & étoit enveloppée de la continuation du péritoine pour former ses membranes à l'ordinaire. Voilà une observation qui n'est pas commune, & que peu d'Anatomistes ont faite sur la rate. J'autois voulu l'emporter chez moi, pour la préparer & l'examiner plus scrupuleusement, & la garder ; mais les Officiers présens s'y opposerent. Je l'examinai à la hâte ; je la coupai en différens endroits pour mieux observer sa substance intérieure & sa composition, que je trouvai semblable à une rate ordinaire bien saine.

L'année dernière, en faisant l'ouverture du bas-ventre du cadavre d'une femme de cinquante ans, & en enlevant les parties de la génération, pour mes Démonstrations Anatomiques publiques sur les parties de la génération de la femme, je fus surpris de n'y trouver

trouver qu'un seul rein, de la figure, composition & substance d'un rein ordinaire; mais placé dans le milieu du bas-ventre, posé sur le corps des vertèbres lombaires, vis-à-vis la partie la plus enfoncée du bas-ventre, que nous appellons région des flancs ou des reins, qui est leur situation ordinaire. 1° Il étoit aussi gros lui seul, que les deux reins ordinaires réunis. 2° La partie convexe regardoit le diaphragme, & la partie concave le bassin. 3° Il avoit deux ureteres qui partoient de la partie concave & de l'*infundibulum* ou entonnoir près l'un de l'autre dans leur origine, comme si ces conduits avoient deux canaux & une embouchure commune à leur commencement; & ensuite s'écartoient l'un de l'autre à droite & à gauche, pour aller gagner la partie postérieure de la vessie urinaire près de son col, à la distance ordinaire. 4° Enfin les vaisseaux émulgens ou fénaux, les arteres, veines & nerfs alloient dans le rein à l'ordinaire.

Cette observation m'en a rappelé une autre semblable que j'avois faite en 1745, en disséquant le cadavre d'un homme dans l'Amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui étoit âgé de 60 ans. J'étois alors un des Chirurgiens de la Maison sous M. Boudou, Chirurgien en chef dudit Hôtel-Dieu.

Galv.

OBSERVATION

Sur une tumeur carcinomateuse, guérie par les caustiques ; par M. CIVADIER, Chirurgien-Major des Gardes-du-Corps.

Au mois de Juillet 1757, on vint me chercher pour voir une femme âgée de 50 ans, d'un tempéramment robuste ; elle portoit depuis deux ans une tumeur située un travers de doigt au-dessous de la première vertébre du dos. Cette tumeur, qui s'étoit formée deux ans auparavant la perte de ses règles, n'avoit presque point pris d'accroissement pendant ce tems-là ; mais depuis la cessation de ces menstrues, elle a augmenté dans l'espace d'un an ou dix-huit mois si considérablement, que sa baze avoit douze pouces & demi de circonférence, sur quatre pouces six lignes de hauteur, ensorte qu'elle s'étendoit sur les deux omoplates ; elle avoit une couleur livide, étoit d'une dureté extrême, & causoit à la malade des douleurs si vives qu'elle ne pouvoit pas reposer pendant la nuit ; elle ne m'a cependant point paru adhérente.

Après avoir fait d'inutiles tentatives pour engager la malade à se faire faire l'opération, je fus obligé d'employer tout autre moyen. Je la préparai d'abord par des bouillons apéritifs & quelques purgations légères, après quoi j'appliquai sur le centre de la tumeur

un papier chargé d'un emplâtre caustique, de la largeur d'un doigt & de la longueur de trois pouces ; je levai le lendemain à la même heure l'appareil, & je trouvai l'escarre formée. Je la détachai avec le bistouri & une erine ; la malade n'avoit presque point souffert de l'action du caustique ; je renouvellai l'emplâtre comme ci-dessus, qui produisit dans le fond une escarre considérable, &acheva de détacher les restes de celle qui avoit été formée la veille. Après quelques jours de pansement, je m'apperçus que la tumeur s'ouvroit de plus en plus à sa superficie, & qu'au contraire elle devenoit plus étroite à sa base, ce qui faisoit une espece de châpignon produit en partie par le renversement de la peau ; alors j'appliquai du papier caustique sur tout ce qui étoit à découvert. Le lendemain j'eus la satisfaction de trouver la malade plus tranquille, & qui n'avoit presque point souffert. Il y avoit sur la tumeur une escarre de six lignes au moins, que j'ai voulu détacher comme je l'avois fait précédemment. J'en ôtai une partie, mais il survint une hémorragie qui m'empêcha d'emporter le reste. Je cessai même ce jour-là l'usage du caustique, & j'arrêtai l'hémorragie par les remèdes convenables. Au bout de deux jours, après la levée de l'appareil, je trouvai des chairs qui s'étoient formées de l'épaisseur du petit doigt ; de façon que la

tumeur étoit devenue pour lors aussi grosse qu'au commencement. Je réitérai le caustique comme ci-devant, & je pansai la plaie avec la charpie séche & un emplâtre fondant ; je ne touchai point à l'escaſſe qui s'éleva le lendemain de lui-même, & se trouva de l'épaisseur d'un travers de doigt. Ce succès m'engagea à continuer l'usage du même reméde ; jusques-là la malade avoit toujours vaqué à ses affaires domestiques ; c'étoit le vingtième jour de sa maladie ; elle fut pour lors obligée de s'aliter à cause d'une dysſenterie accompagnée d'une fiévre considérable. Malgré ces accidens & ces traverses, je continuai mes pansemens à l'ordinaire, en diminuant cependant l'usage des caustiques. La malade se mit à la diète, aux boissons adoucissantes, & aux remédes convenables ; tout fut calmé au bout de dix jours. La tumeur diminuoit tous les jours de volume par l'application répétée des caustiques : la peau qui étoit renversée, comme je l'ai dit, se rapprochoit insensiblement de la circonference au centre, & je n'abandonnai entièrement les caustiques, que quand je vis manifestement que la tumeur étoit totalement détruite, ce qui arriva au bout de trois mois qu'elle fut parfaitement cicatrisée. Il n'est resté à l'endroit aucune difformité remarquable. La malade a recouvré l'appétit & le sommeil qu'elle avoit perdu, & jouit à présent d'une parfaite santé.

O B S E R V A T I O N

Sur une hernie épiplocelle, avec un épanchement des plus considérables dans le bas-ventre; par M. LOUIS, Chirurgien à Verdun, & Aide-Major de l'Hôpital Royal & Militaire de cette Ville.

M. de *** Ecuyer, ancien Capitaine, Prévôt Royal & Chef de Police de la Ville de ***, âgé de cinquante-neuf ans, d'un bon tempérament, avoit depuis vingt ans une hernie en l'aine droite, qui étoit de la grosseur d'un œuf de poule; elle n'avoit jamais été réduite, & ne lui avoit causé aucun accident. Il fut attaqué le 5 Janvier 1758, à neuf heures du soir, de douleurs très-vives dans tout le bas-ventre, particulièrement dans l'aine où étoit la hernie, avec des vomissemens violens & continuels. A deux heures après minuit un Chirurgien fut appellé, & ensuite un Médecin; après avoir examiné le malade & la maladie, ils jugerent qu'un étranglement à l'intestin causoit tous ces désordres; ils n'épargnerent rien pour en faciliter la réduction; les saignées réitérées, les lavemens, les cataplasmes émolliens, les fomentations & les bains furent mis en usage; nonobstant tous ces secours, les acci-

dens ne firent qu'augmenter ; le bas-ventre s'enflamma , & devint fort tendu & très-douloureux dans toutes ses régions ; la fièvre étoit aiguë , & le malade vomissoit les matières fécales. Il resta dans cet état jusqu'au 15 dudit mois ; le Médecin & le Chirurgien pensoient qu'il y avoit mortification à la hernie ainsi qu'aux autres parties du bas-ventre , qui auroit infailliblement causé la mort du malade ; le Médecin proposa l'opération le quatrième jour de la maladie ; le malade ne voulut pas s'y soumettre dans ces premiers tems , espérant qu'il pourroit guérir sans s'exposer aux incisions. Je fus mandé ce même jour quinzième , à deux heures après midi. Je trouvai le malade dans le danger le plus éminent ; après avoir bien examiné la cause de la maladie , je reconnus véritablement une hernie avec étranglement , sans néanmoins aucunes marques de gangrene. Je proposai deux moyens pour le tirer de ce mauvais état : le premier étoit un topique émollient pour tenter la réduction de la hernie , & qui m'avoit réussi en beaucoup d'occasions ; le second étoit de faire l'opération du bubonocelle , si le premier ne réussissoit pas. J'appliquai le topique , que je levai le 16 à sept heures du matin. Il n'avoit produit d'autres effets que celui de détendre passablement le bas-ventre ; la hernie & les autres accidens restèrent dans le même état.

Toute cette journée se passa de même que les précédentes ; le malade me proposa plusieurs fois de lui faire l'opération.

Le 17 à sept heures du matin, les parens demanderent une Consultation de tous les Médecins & Chirurgiens de la Ville, qui fut faite à onze heures ; l'opération y fut décidée, après avoir fait le pronostic à la famille que la mort du malade étoit sûre & prochaine, sans l'opération, & qu'en la faisant il pourroit guérir. Je la fis donc à deux heures après midi du même jour, en présence & sous les yeux des Consultans. Après avoir découvert le sac herniere, je trouvai un autre sac ou kiste, dans lequel étoit enfermé une portion de l'épiploon ; ce kiste n'avoit aucunes attaches avec les parties contenantes propres, ni avec les parties contenues ; il paroissoit étre fait d'une partie de l'épiploon même, qui s'étoit rendue membraneuse par la longueur du tems, & formoit une véritable bourse qui logeoit dans son fond cette portion de l'épiploon, & l'entrée ferroit ce qui restoit dans la capacité, comme s'il y eût eu des cordons à cette bourse ; & c'est ce qui faisoit l'étranglement, car il n'y en paroissoit que très-peu de la part des anneaux qui me permirent d'introduire mon doigt indice dans l'abdomen, après les avoir quelque peu dilatés ; après la ligature faite à la partie de l'épiploon restante, je la coupai.

proche le kiste avec le bistouri, & il en sortit un peu de pus qui étoit enfermé dans ce kiste.

L'opération fut achevée à la satisfaction du malade & des spectateurs ; les principaux accidens cesserent à l'instant, mais l'inflammation & la grande tension du bas-ventre continuèrent avec des nausées fréquentes.

Le 18 l'appareil fut levée à la même heure, tout fut trouvé en bon état, la fièvre ayant beaucoup diminué, mais la tension & l'inflammation étant toujours les mêmes, les saignées furent réitérées avec l'application des cataplasmes & embrocations émollientes ; les tisannes & clisteres émolliens ne furent point omis, avec une diète exacte pendant huit jours que cette inflammation & tension ont duré, & qui se terminerent enfin par un épanchement considérable de pus dans la capacité du bas-ventre, qui surpris le malade en augmentant sa crainte ; ce pus pris tout de suite son issue par la plaie pendant la nuit.

Le 24, à sept heures du matin, je fus voir le malade à mon ordinaire, qui me fit part de sa surprise ; j'ouvris aussitôt le lit, je vis effectivement le malade baigné dans une grande quantité de pus noirâtre, fétide & répandant une odeur cadavereuse ; je le rassurai en lui disant que c'étoit sa guérison, je le pansai dans ce moment, le pus con-

tinua à sortir avec une telle abondance que je fus obligé de le panser trois fois par jour.

L'écoulement de ce pus a cessé en huit jours, à la fin desquels le ventre a été rétabli dans son état naturel, ce qui restoit des autres accidens a cessé de même, à l'aide de la décoction de casse en boissons & en lavemens, &c. Le malade a recouvré le sommeil, la tranquillité, l'appétit, la santé, & une guérison radicale dans l'espace d'un mois après l'opération.

Elle lui a procuré un double avantage ; le premier est d'avoir été guéri de sa hernie, & le second d'avoir donné une issue libre à cette grande quantité de pus, qui a été au moins de quatre pintes.

Ce fait est rare, & mérite l'attention des Savans pour décider où étoit le siége de cette abondance de pus ; je pense que l'inflammation occupoit les muscles de l'abdomen & le péritoine sur lequel s'est formé le dépôt, qui par son grand poid a si fort tendu cette membrane, qu'elle s'est percée dans la partie la plus mince & a fait l'épanchement : cependant en examinant toutes les fois la tension du bas ventre, l'on n'y a trouvé aucune marque ni apparence de fluctuation ; l'épiploon n'a pu être le siége de ce dépôt, ses enveloppes étant trop minces pour avoir gardé si longtems une quantité

de pus aussi considérable ; d'ailleurs il n'a pas paru qu'il y ait eu d'inflammation à ce corps graisseux, n'y en ayant point appercu dans l'opération, ni d'altération sensible ; si l'épanchement eut été fait dans le bas-ventre avant l'opération, le pus feroit sortis en la faisant comme il a fait huit jours après.

O B S E R V A T I O N

Sur un Index arraché avec les tendons fléchisseurs, presque sans sentiment de douleur ; par M. LEBEAU, Docteur en Médecine de Montpellier, au Pont de Beauvoisin.

Le nommé Munier, laboureur des Abrets, à une lieue du Pont Beauvoisin, menant un chien par une ficelle de moyenne grosseur entortillée au doigt indice de la main gauche, conversoit avec un charretier, lorsque le chien eut peur, & passa par dessous le chariot, la ficelle s'accrocha à un rayon de la roue, & entraîna de force le doigt du Pâisfan : cet homme se sentant tout d'un coup le doigt tiré avec assez de violence, sans douleurs néanmoins, crut d'abord que cet accident ne dépendoit que d'un mouvement du chien qui faisoit résistance ; mais

On peut juger de son étonnement lorsqu'il vit son doigt arraché avec ses tendons ; il prit alors son mouchoir & s'enveloppa la main, qui ne donnoit pas beaucoup de sang. Il sentit dans l'instant un grand engourdissement dans l'avant-bras, qui fut la même nuit suivi de grandes douleurs qu'il rapportoit à l'origine des tendons arrachés & au pli du bras ; il ne put dormir de toute la nuit, il survint un peu de fièvre. Au bout de trois jours l'avant-bras s'enflamma considérablement, ce qui le détermina à faire venir un Chirurgien, qui le saigna & appliqua pendant huit jours sur tout l'avant-bras & le bras des cataplasmes anodins & émolliens qui le soulagerent infiniment, de façon qu'après ce tems il commença à plier l'avant-bras. Les tégumens qui couvroient la premiere phalange étant emportés. Il s'est fait une suppuration qui a duré un mois & demi, pendant lequel tems on a eu grand soin de l'entretenir avec les remédes convenables. Le blessé n'a pu se servir de son bras que quelques mois après. Il ne lui reste actuellement aucune incommodité.

Le doigt arraché, que j'ai envoyé au savant M. Rouelle dans de l'esprit de vin, avec ses tendons, comprend les deux dernières phalanges, les tégumens du doigt depuis la moitié de la premiere phalange où la ficelle étoit attachée, avec toute la

longueur des tendons des muscles sublimis & profond, & une partie des fibres charnues desdits muscles qui ont restés à ces mêmes tendons, qui paroissoient déchirés dans la partie moyenne ; il y a encore une partie du tissu cellulaire qui unit les deux tendons ensemble en forme de gaine. M. Maurice, Chirurgien-Major du Régiment de Lusitanie, dragon Espagnol, qui a vu le malade, ne pouvoit concevoir comment il ne s'étoit fait aucune fusée, ni suppuration dans toute l'étendue de l'avant-bras, & surtout comment il se pouvoit faire que le Païsan n'eut senti, dans le tems de l'avulsion, qu'une légère douleur. Ce fait est des plus extraordinaires. Ne tendroit-il pas à prouver l'insensibilité des tendons, selon le sentiment de M. de Haller ? Ne pourroit-on pas supposer que ce Païsan, d'ailleurs robuste en apparence, avoit le sang corrompu par quelque vice particulier, & que par cette raison la texture de ses fibres étoit altérée, & comme à demi détruite ?



EXPÉRIENCE FAITE

*Sur le Sel d'Epsom ; par M. BERTRAND,
Maître Apothicaire juré de la ville d'Aix
en Provence.*

Je mis en 1750 dans un creuset trois livres de sel d'Epsom, tel qu'on le vend à Marseille ; je plaçai ce creuset dans un fourneau à un feu de roue ; à l'impression de la première chaleur, il se fondit & devint limpide : la chaleur augmentant, la matière bouillit de façon à sortir du creuset ; j'arrêtai par un coup de soufflet cette forte ébullition, & quoique le feu fut au même degré de chaleur, la matière ne monta plus & resta fondue dans le creuset en bouillant ; pendant cette ébullition, cette matière renvoyait des fumées jaunâtres, fortes, pénétrantes, & de même odeur que celles qui s'élèvent dans l'évaporation de l'eau-mère de salpêtre quand on fait la magnésie.

Je plongeai un bâton dans le creuset, je le retirai enduit d'une matière visqueuse qui durcit en refroidissant.

Je poursuivis mon opération, je continuai ma calcination. La matière manquant d'humidité, & se figeant dans le creuset, j'en pris de la grosseur d'une châtaigne que je

jettai dans une écuelle pleine d'eau fraîche ; le liquide devint à l'instant laiteux , ainsi qu'il arrive à la magnésie ; je laissai reposer le tout , & après un intervalle de tems , ayant de nouveau remué , je ne trouvai qu'une eau très-limpide , sans sédiment & sans aucune couleur de lait ; je la goûtais alors , & je la trouvai légèrement salée , mais fort amère.

Quand toute la matière du creuset fut totalement figée , & que je crus mon sel assez calciné , je plongeai mon creuset dans de l'eau froide ; l'eau devint à l'instant trouble , & de couleur de safran de Mars apéritif ; je remuai bien cette matière , & je la filtrai à travers un papier gris , après l'avoir laissée reposer pendant six heures. J'eus sur le filtre une matière terrestre de couleur grisâtre ; cette terre séchée me rapporta le même goût que la magnésie.

Je fis évaporer le liquide qui restoit jusqu'à pellicule ; je le fis cristalliser , j'eus un sel de même goût que le sel d'Angleterre , frais sur la langue , amer & salé au goût , ses cristaux de forme cubique & allongée , d'où on doit conclure que le sel d'Epsom est composé d'un acide vitriolique & de l'alkali du sel marin , ce qui doit nécessairement faire un sel de Glaubert.

Nota. Le sel d'Epsom n'est point un sel de Glaubert comme le prétend ici l'Auteur , le sel de Glaubert a pour base l'alkali qui

est dans le sel marin, le même que celui de la soude, au lieu que la base du sel d'Epsom est une véritable terre incapable de contracter aucune union avec l'eau : cela paroît manifestement par l'expérience de notre Observateur, puisqu'en filtrant la solution de son sel calciné, il en a retiré une terre qui lui a paru avoir le goût de la magnésie, & encore mieux par celles de M. *Black*, que nous avons rapportées dans le *Journal du mois passé*, page 254. M. *Hoffman*, dans son *Examen chymique des Eaux de Selditz, & du sel qu'on en tire*, & qui est le même que le sel d'Epsom, aovoit remarqué la différence qu'il y a entre la base de ce sel & celle du sel de Glaubert ; car quoiqu'il les regarde l'une & l'autre comme des terres (on ignoroit dans le tems qu'il écrivoit cette Dissertation l'identité qu'il y a entre la base du sel marin & l'alkali de la soude.) Cependant voulant expliquer pourquoi la solution d'Epsom devient trouble, & dépose une terre quand on y verse une solution de sel de tartre, au lieu que celle du sel de Glaubert ne dépose rien, & conserve sa transparence, il dit : *Il est très-vraisemblable que la terre du sel commun est d'une nature alkaliue très-subtile, approchant de celle de la chaux, ou plutôt du spath ; mais que la lessive dont on se sert pour faire le sel d'Epsom en contient une plus grossiere & plus*

pesante, qui se dégage lorsqu'on verse une solution de sel de tartre sur celle de ce sel. Examen chymico-medicum fontis Sedlicensis amari, &c. § xj Oper. Tom. V. p. 189.

DE S C R I P T I O N

Des Maladies épidémiques qui ont régné à Bitche pendant les mois de Décembre & Janvier derniers ; par M. LANDEUTTE, Médecin du Roi en son Hôpital Militaire, & Membre du Collège Royal des Médecins de Nancy.

L'action continue de l'air sur le corps humain, a sans contredit beaucoup de part aux différens changemens qu'il éprouve, & les variations, dont ce fluide est susceptible, rétablissent ou dérangent la santé ; elles ont plus ordinairement lieu en hiver qu'en toute autre saison, mais pour lors leur effet tourne communément au détriment de l'œconomie animale, qui s'en trouve dérangée par des maladies analogues à l'intempérie de l'atmosphère : c'est ce que nous venons d'éprouver par les grands froids que nous avons eu ici en Décembre & Janvier, les vents du Nord & d'Est n'ayant presque pas cessé de souffler alternativement ; nos montagnes, en

en outre, étant toujours couvertes de neige ; d'ailleurs, la situation élevée de cette Ville & du Comté de Bitche, qui se trouvent au-dessus de Paris de 117 toises, & de 163 & 4 pieds au-dessus du niveau de l'Océan (*a*) ; tout cela, dis-je, avoit concouru à nous rendre l'air si vif, si pénétrant & coagulant, qu'il donna lieu à beaucoup de maladies catharrales.

La suppression de la transpiration fut si complète chez douze ou quinze personnes entr'autres, tant de la garnison que du peuple, l'obstruction des glandes de la peau si opiniâtre, le resserrement des vaisseaux capillaires, tant sanguins que lymphatiques, si considérable, qu'il en résulta un très-grand épaississement de toutes les humeurs du corps capable de coagulation, & il fut porté au point que l'anasarque se déclara d'abord accompagnée d'une forte oppression, de toux pressante & douloureuse, d'un pouls petit & presque insensible, de constipation, & dans quelques-uns, d'un point de côté avec léger crachement de sang ; certains

(*a*) Ces Observations ont été déterminées par des opérations barométriques, comparées pendant plusieurs années par M. l'Abbé Dautfoche, Ingénieur-Géographe, avec celles qu'on trouve dans le Journal de Médecine ; & elles ont été faites avec un baromètre dont une ligne d'abaissement, à commencer au niveau de l'océan, répondait à neuf toises trois pieds deux pouces, & la différence qui régnoit dans la progression avoit été trouvée de deux pieds.

eurent, presqu'en même tems, épanchement dans la poitrine, ou dans le bas-ventre.

Le nommé Cornefer, pauvre bourgeois de cette ville, & Simon Ragot, dit Lafleur, déserteur Prussien, rentré depuis quelques jours au service dans le Régiment de Maugiron, cavalerie, réunirent les trois espèces d'hydropisie ci-dessus ; c'est-à-dire, l'anasarque, l'ascite & celle de poitrine ; ce dernier souffrit même la ponction huit jours avant sa mort : il fut le seul qui périt de cette maladie.

J'en fis faire l'ouverture ; & j'aperçus à l'incision des tégumens, dont l'épaisseur est aisée à imaginer, une gelée abondante d'un rouge citrin, mêlée de quelques sérofités qui garnissoient entièrement le tissu cellulaire de la peau.

Les cavités de l'abdomen & du thorax se trouverent remplies d'une eau assez limpide.

La plévre & le péritoine, de même que les viscères qui y sont renfermés, étoient comme enduits à leur surface de cette gelée épaisse dont je viens de parler ; le péricarde lui-même en étoit tapissé au dedans comme au dehors ; & le cœur, beaucoup moins rouge qu'à l'ordinaire, contenait dans ses ventricules de très-gros polypes blanchâtres.

Voila ce que m'offrit l'ouverture de ce

cadavre, qui ne fit que m'affermir dans ma méthode curative, laquelle étoit fondée sur les indications suivantes; scavoir, ranimer, rétablir la transpiration, & l'ordre des sécrétions, diviser les humeurs qui avoient pris trop de consistance, détourner celles qui étoient épanchées, & enfin rendre aux solides leur ressort naturel & légitime.

Les remèdes dont je me suis servi avec le plus d'avantage dans les commencemens de cette maladie, furent premièrement la mixture suivante :

*Et Aquar. Scabiosæ
 Cardui benedicti
 in quibus dissolve secundum Artem,
 Kermes mineral.
 Antimohii diaphoret.
 Theriacæ veter.
 Sperma cœti
 Syrup. de Althea
 Papav. rheados a a.
 Omnibus mixtis, tunc erit potio
 cochleatim sumenda.*

Les remèdes y étoient dosés conséquem-
 ment au tempérament, à l'âge & à la gran-
 deur des symptomes; j'y faisois ajouter quel-
 ques onces d'huile d'amandes douces,

quand le point de côté s'y trouvoit joint.

Les lavemens n'y furent point oubliés matin & soir, ils étoient composés de la décoction de deux gros de séné, de fleurs de camomille & de miel.

La tisanne étoit faite avec le capillaire de Canada, très-peu de squine, la réglisse, & quelques grains de nitre; lorsque les malades n'urinoient pas, (ce qui étoit assez ordinaire dans les premiers tems) ils uferent aussi dans ce cas d'une poudre faite avec un demi gros de cloportes préparées, autant de nitre purifié, dix grains de canelle, & deux grains de kermès minéral, le tout divisé en six paquets pour autant de doses, à deux heures d'intervalle.

Je n'oubliai pas de faire prendre fréquemment les meilleurs bouillons.

Cette méthode satisfit d'abord aux trois premières indications.

J'eus recours ensuite avec succès à l'opiate qui suit, & dont on prenoit un demi gros quatre fois le jour.

R^g Sperma cœti

Pulv. Ireos florentin.

Glisserhifæ

Kermes mineral.

Milleped. pp.

Diaphoret. mineral.

Gum. ammoniaci.

Theriacæ veter.

Syrup. hæder. terrestr.

La maladie ne fut que pour six jours ; après quoi je plaçai un minoratif, dans lequel je fis dissoudre un grain & demi de kermès (a) ; il opéra à souhait. Enfin pour rendre la nature parfaitement victorieuse, les symptômes diminuant journellement, je fis faire usage d'un nouvel opiate, que l'on continua jusqu'à guérison ; en voici la formule.

Rx Æthiop. mineral.

Gum. ammon.

Ireos florentin.

Milleped. *pp*

Diaphoret. mineral.

Pulver. ari

Scammonii

Trochifcor. Scylliticor.

Benzoini

Syrup. de rhamno Cathartico.

Les malades en prirent premierement qua-

(a) Les Praticiens ne seront point étonnés de me voir employer fréquemment le Kermès minéral dans cette maladie, je puis assurer qu'il m'a très-bien réussi.

Gg iij

470 MALADIES ÉPIDÉMIQUES,
tre fois par jour, à la dose d'un gros ; en-
suite deux fois, & finalement une.

On ajouta à la tisanne ordinaire les ra-
cines d'asperges.

Quand je pus permettre de la nourriture,
je la prescrivis cordiale & la plus séche qu'il
fut possible.

Les malades, qui, dans les premiers jours,
transpirerent beaucoup, furent plutôt hors
d'affaire ; aussi ai-je eu grand soin d'entre-
tenir ces moiteurs salutaires, qui ranimoient
& développoient le pouls.

Il y eut sur la fin de grandes & fréquentes
évacuations par les selles & par les urines :
l'expectoration fut aussi des plus abondantes,
& les crachats étoient très-épais & de cou-
leur cendrée.

Cette maladie, quelque compliquée
qu'elle fut, n'a pas été si rebelle, ni si diffi-
cile à guérir que les autres hydropisies ; la
raison m'en paroît simple, c'est que le vice
des humeurs n'étoit pas ancien, & qu'il
n'y avoit pas longtems que les parties avoient
perdu leur ressort.

J'ai terminé la cure par faire prendre tous
les matins aux convalescens pendant dix
jours, un scrupule de teinture de Mars, &
autant d'élixir des propriétés dans une cuil-
lerée de bon vin.

LETTRE

A l'Auteur du Journal, par M. HOUSET, Docteur en Médecine, à Auxerre,

J'ai présenté à MM. les Chirurgiens d'Auxerre, mon bandage symétrique en gravure ; en attendant leurs observations sur cette machine, M. Briffet & moi avons considéré, par les expériences qui ont été faites, que le mouvement de flexion des vertèbres lombaires pourroit n'être pas exécuté aussi librement que nous le désirerions si l'on n'y apportoit aucun changement ; nous avons, en conséquence, résolu de pratiquer une charnière à l'endroit de l'insertion de chaque pelote, ce qui fait évanouir tout le scrupule que j'aurois pu avoir sur le succès que je me suis promis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LIVRES NOUVEAUX.

Avis & Préceptes de Médecine du Docteur Mead ; avec un Discours Académique sur les qualités qui constituent & perfectionnent les Médecins. Par M. Kaau Boerhaave, Médecin de l'Impératrice de toutes les Russies. Traduit par M. de Puiseux.

A Paris, chez *d'Houry*, rue de la vieille Bouclerie, au S. Esprit. Prix relié, 2 liv.

Nouveau Recueil de Remédes pour toutes sortes de Maladiés, par ordre Alphabetique. Par M. *Naudié*, Médecin. A Paris, rue de la vieille Bouclerie, chez *d'Houry*, pere, & *d'Houry*, fils, deux Vol. in-12. Prix relié, 5 liv.

Examen d'un Livre qui a pour titre : *T. Tronchin in Academiâ Genevensi, &c.* brochure in-12. A Geneve; & à Paris, chez *Barbou*, Libraire, rue Saint Jacques, aux Cigognes. *

* Quand nous avons annoncé ce Livre dans le Journal dernier, nous ignorions où il se débitoit à Paris. Nous remédions à cet inconvénient pour satisfaire à l'empressement du Public & des Médecins de Province, qui paroissent fort curieux de cette Critique.

E R R A T A.

A la Page 338 du Journal dernier, on lit: nous gagnons le 14 Novembre; *lisez*, le 14 de la maladie.

A la page 352, au lieu de M. Devilliers, Chirurgien au Mans; *lisez*, à Vermenton.





OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A R S 1758.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	À 6 h. du matin	À midi.	À 10 h. du soir.	pou- ces.	ég- es.	par- ties		
1	5	6	6	28	0	$\frac{1}{2}$	S. au S-O. fort par interval.	Couvert. Pluie fine tout le jour.
2	3	8	3		9		S-O. méd.	Beauc. de nuages.
3	$2\frac{1}{2}$	7	3		11	$\frac{1}{2}$	O. id.	Idem.
4	0 1	7	5				S. méd.	Brouillard épa. beauc. de nuages.
5	3	7	5		7		<i>Idem.</i>	Couv. Pluie fin. t. le m.
6	3	$8\frac{1}{2}$	5		5		<i>Idem.</i>	Beau. de n. plu. fine à 8 h. f. & la n.
7	3	5	2		11		N. le m. O. à mi- di.	Beau. de n. Peu de grêl. à 1 h. du f.
8	$1\frac{1}{2}$	3	$\frac{1}{2}$	28	1	$\frac{1}{2}$	N-O. fort par inter.	Beauc. nua. Pet. neig. le mat.
9	$0\frac{1}{2}$	2	$1\frac{1}{2}$		2		N. méd.	Beauc. de nuages.
10	1	3	0 1	0	0		<i>Id.</i> foibl.	<i>Id.</i> petite

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	16 h. du soir.	17 h. mi. h.	18 h. du soir.	pou- ces.	ég- uations.	par- ties.		
11	02	1 $\frac{1}{2}$	0				N. au N. E. <i>id.</i>	pl. le matin. Beauc. de nuag.
12	0 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	1	27	11		N. méd.	<i>Idem.</i>
13	01	7 $\frac{1}{2}$	5		9		N.-E. <i>id.</i>	Sérein.
14	5 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$		8		S. S-E. fo. par inter.	Couvert.
15	7	11	8 $\frac{1}{2}$		11		S. méd.	Beauc. de nuages. pl. m. à 10 h. f.
16	6 $\frac{1}{2}$	13	9	28	0	0	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> à 5 h. f. orage. gros. plu. éclairs, ton. & grê. Plu. méd. à 11 h. du f.
17	7	12	9	27	11	$\frac{1}{4}$	O. méd.	Peu de nua. Petite pluie à 5 h. du f.
18	8 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	8		7	$\frac{1}{2}$	S-E. très- fort.	Pl. fine tout le mat. nua. le foir.
19	7 $\frac{1}{2}$	11	8		6	0	S. <i>idem.</i>	Beau. de n.
20	6	8	5 $\frac{1}{2}$		4	$\frac{1}{2}$	O. méd.	Couvert. Pet. Plu. à 4 h. du foir.
21	4 $\frac{1}{2}$	10	9		8	0	S-E. <i>id.</i>	Beauc. nua. Couvert.
22	7 $\frac{1}{2}$	11	8 $\frac{1}{2}$		7		S.-O. <i>id.</i>	Pet. pl. tout le jour.
23	7	11	6		11		<i>Idem.</i>	Beauc. nua. Pet. Pl. par int. le m. &

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	Abh. du matin.	A midz.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lign. nes.	par- ties.		
24	5	8	6	28	1	$\frac{1}{2}$	O. <i>id.</i>	le soir. Beauc. nua.
25	5	9	$6\frac{1}{2}$		4	0	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
26	6	$9\frac{1}{2}$	7		5	0	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> pet. pl. par interv. tout le jour.
27	7	$10\frac{1}{2}$	8		6		<i>Idem.</i>	Beauc. nua.
28	$5\frac{1}{2}$	12	$8\frac{1}{2}$		5		S-E. méd.	Serein.
29	6	15	11		4	$\frac{1}{2}$	E. S-E. à l'E. <i>idem.</i>	<i>Idem.</i>
30	$7\frac{1}{2}$	15	11		2	0	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
31	6	15	11		0	$\frac{1}{2}$	E. méd.	Peu de nua.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 15 degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 2 degrés au dessous de ce point : la différence entre ces deux termes est de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de $13\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.

2 fois du N-E.

3 fois de l'E.

6 fois du S-E.

7 fois du S.

4 fois du S-O.

8 fois de l'O.

1 fois du N-O.

Il y a eu 4 jours de tems serein,

22 jours de nuageux,

- 5 jours de couvert.
- 1 jour de brouillard.
- 13 jours de pluie.
- 1 jour de neige.
- 2 jours de grêle.
- 1 jour de tonnere.
- 1 jour d'éclairs.
- 5 jours de gelée.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse excepté vers le milieu du mois.

*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars de cette année,
Par M. VANDERMONDE.*

Les maladies de ce mois sont des petites vétoles, qui pour la plupart n'ont eu aucunes suites fâcheuses, surtout celles qui étoient du genre des discretes. Il y a eu quelques rougeoles parmi les enfans, qui ont cédé aux remèdes ordinaires, si ce n'est que l'on a remarqué qu'il falloit insister davantage sur les purgatifs. Nous avons eu occasion d'observer aussi des fièvres bilieuses continues avec redoublemens, qui s'annonçoient avec une soif considérable, des envies de vomir & des vomissemens d'une bile verte & très-mordicante, un étranglement nerveux & un léger mal à la gorge; la langue, les premiers jours, étoit sèche, ramassée & très-chargée; après les premières saignées, la peau, qui jusques-là avoit été très-sèche, devenoit moite; les apozèmes purgatifs réitérés, précédés des délayans, des boillsons nitreuses & du petit lait,achevoient la guérison. Quelques-uns ont eu des délires: la saignée au pied, les vésicatoires, trouvoient successivement leur place. Sur la fin de la maladie, la surpeau de la langue s'enlevoit, & les malades avoient des maux de cœur & de tête qui exigeoient encore des purgatifs unis aux stomachiques.



*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Février 1758, par
M. BOUCHER, Médecin,*

Les alternatives de la constitution de l'atmosphère quant au sec & à l'humide, ont suivi les fréquentes variations des vents, qui ont soufflé tantôt du Nord, tantôt du Sud & tantôt de l'Ouest. Les variations du barometre n'y ont point cependant tout-à-fait correspondu : le mercure a été constamment observé au-dessus de 28 pouces depuis le premier du mois jusqu'au 12 ; & du 12 au 27, il a toujours été au-dessous : le 16 il a descendu à 27 pouces 2 lignes. Il y a eu plusieurs jours de vent forcé, ou de tempête.

Il n'y a pas eu de grandes variations au thermometre. Sa liqueur, si l'on en excepte trois jours, n'a pas monté au-dessus de 3 degrés, & n'est pas descendu plus bas que 2 degrés au-dessous du terme de la glace.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois, 7 degrés au dessus du point de la congélation, & pour la moindre chaleur 2 degrés au dessous. La différence entre ces deux termes est de 9 dég.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 8 lignes,

478 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES:

&c. son plus grand abaissement a été de 27 pouces 2 lignes ; la différence entre ces deux termes est de 1 $\frac{1}{2}$ pouce.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.

3 fois du Nord-Est.

2 fois du Sud-Est.

10 fois du Sud.

8 fois du Sud vers l'O.

8 fois de l'Ouest.

3 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

20 jours de pluie.

6 jours de brouillards.

3 jours de neige.

1 jour de grêle.

7 jours de gelée.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies épidémiques qui ont régné à Lille pendant le mois de Février.

La petite vérole n'a point relâché de sa violence en cette Ville, & elle a régné avec la même vigueur dans nos Villes voisines. Elle a été confluente dans nombre de sujets, sans être meurtrière. Cette maladie a présenté en plusieurs personnes des singularités dans certains points de sa révolution. J'ai vu des petites véroles de l'espèce très-discretes, être accompagnées de salivation depuis le commencement de la suppuration.

jusqu'au parfait desséchement, & des confluentes, ou des discretes très-chargées, se terminer heureusement sans ptialist-e & sans cours de ventre. Un homme jeune & robuste, vint à mon Hôpital, ayant le corps, depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, tout couvert de grains de petite vérole qui se touchoient presque : il n'avoit pas été saigné ; il n'eut ni selles, ni apparence de salivation ; quelques sueurs, à la vérité, parurent y suppléer un peu ; (circonstance que j'ai encore observée dans d'autres sujets) les pustules desséchées se détachèrent à diverses reprises, partie en petites écailles, partie en forme de matière furfuracée, l'un & l'autre formant un volume très-confidérable, dont le lit du malade a été chargé pendant huit jours.

Le grand Boerhaave, cherchant un antidote, ou spécifique pour détruire le levain de la petite vérole dans son principe, & avant qu'il ne soit fixé dans le tissu de la peau, dit qu'on peut espérer de le trouver dans les préparations de mercure & d'antimoine, auxquels la Chymie a communiqué une vertu très-incisive ; (Aphor. 1392) le fait suivant ne laisse gueres d'espoir à cet égard de la part du mercure. Un jeune homme, d'une constitution assez foible, étoit sujet depuis plusieurs années à de gros boutons rouges & calleux, qui lui couvraient

les joues & les deux côtés du col, & pour lesquels il avoit tenté inutilement nombre de remèdes. Quoique convaincu par son récit qu'il n'y avoit rien de vénérien, je crus qu'il ne restoit rien de mieux à faire que d'employer le spécifique de M. Van-Swieten, composé de sublimé corrosif & d'eau-de-vie de grain. Les boutons ne céderent point tout-à-fait à l'usage de ce remède, continué quatre mois à deux cuillerées presque tous les jours, & il n'empêcha pas la petite vérole de se développer dans le tems même que le sujet en faisoit encore usage : elle fut abondante, & ses divers périodes se passèrent comme à l'ordinaire.

Après la petite vérole, la maladie aigue la plus dominante a été la pléuropneumonie*, qui, dans quelques sujets, a été compliquée d'embarras inflammatoires dans le bas-ventre : il y a eu aussi des fluxions de poitrine, des fluxions rhumatismales & quelques esquinancies légères.

Il y a eu encore des fièvres continues-rémittentes, des intermittentes simples, & un petit nombre de fièvres malignes.

* Au Journal de Février, page dernière, ligne 14 : lisez pleuropneumonie au lieu de péripneumonie.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mai. A Paris, ce 20 Avril 1753.

BARON.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Françoise, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

• Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.
Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

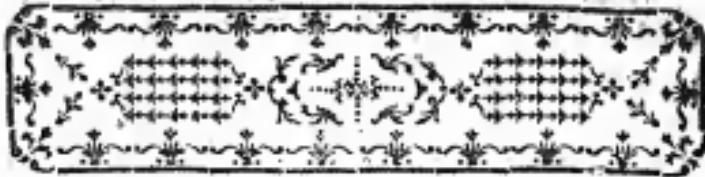
JUIN 1758.

TOME VIII.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue
S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JUIN 1758.

*TRAITÉ des affections vaporeuses du sexe ;
avec l'exposition de leurs symptômes, de
leurs différentes causes, & la méthode
de les guérir ; par M. RAULIN, Doc-
teur en Médecine, Médecin ordinaire du
Roi, des Académies Royales des Belles-
Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux
& de Rouen. A Paris, chez Jean-Tho-
mas Hérisson, Libraire, rue S. Jacques,
à S. Paul & à S. Hilaire ; un Volume
in-12. Prix relié, 2 liv. 10 sols.*

IL n'est point de maux plus communs
que les vapeurs, il n'en est pas cependant
sur lesquels nous ayons des notions
moins précises ; ces maladies se présentent

H h ij

sous tant de formes différentes, & sous des caractères si bizarres, qu'elles en imposent souvent aux Médecins, & que le Public croit que ce sont des fantomes qui n'existent que dans l'imagination ; il étoit donc important de donner un bon traité sur cette matière. C'est ce que vient d'entreprendre M. Raulin, & c'est ce qu'il a exécuté autant bien que le permettoit la difficulté du sujet.

Cet Ouvrage est divisé en deux Parties ; la première comprend l'aéthiologie, & la seconde, la cure des vapeurs. Dans la première section de la première Partie, M. Raulin décrit les principaux symptômes de ces maladies ; dans la seconde, il en établit les causes éloignées ; & dans la troisième, il explique les causes prochaines ou immédiates qui les produisent. La première section de la seconde Partie renferme le prospectus curatif des symptômes des vapeurs ; dans la seconde, l'Auteur s'étend davantage sur les causes éloignées dont il a déjà traité dans la première Partie, afin qu'on puisse en acquérir une plus parfaite connoissance, & par-là qu'on soit plus en état d'en prévenir les effets ; dans la troisième section, il donne la cure des causes prochaines. Chacune de ces Parties, & des sections qui les forment, sont composées de plusieurs chapitres, de sorte que ceux de la seconde Partie qui regardent la

cure, répondent exactement à ceux de la première qui concernent la théorie ; cette précaution étoit nécessaire pour donner plus de clarté à l'Ouvrage, & pour le rendre plus instructif.

M. Raulin observe dans le Discours préliminaire, que les vapeurs affligeoient la plus belle partie de l'humanité dès la naissance de la Médecine, qu'elles étoient déjà fréquentes du tems de Démocrite & d'Hippocrate, qu'elles se sont multipliées depuis ces tems éloignés, qu'elles sont devenues communes aux hommes & aux femmes, qu'elles sont plus épineuses, plus compliquées, plus difficiles à guérir, qu'elles deviennent héréditaires, qu'elles sont endémiques dans les grandes Villes, que les femmes riches sont principalement sujettes à ces maladies, qu'il semble qu'elles payent par une suite de langueurs l'agrément des richesses. Il rapporte toutes les différentes opinions qu'on a eues depuis les commencemens de la Médecine, sur la cause des vapeurs ; il les compare aux qualités occultes desquelles on les établoit : il pense de même au sujet des esprits animaux, qu'il regarde comme des suppositions gratuites.

M. Raulin indique ensuite en abrégé les véritables causes des vapeurs ; il dit qu'elles sont presque aussi nombreuses que les différentes affections chroniques des viscères, &

des autres parties de notre corps, que les vapeurs sont l'effet des mouvements irréguliers, ou contre nature des muscles, des membranes, où des fibres dont ils sont composés, qu'elles dépendent de la délicatesse naturelle des femmes, de l'irritabilité de leurs solides, des différens vices des liquides, des obstructions, des engorgemens qu'ils causent dans les différens viscères, des impressions que ces désordres font sur les solides, des pertes, des suppressions, des évacuations naturelles, &c. Il remarque ensuite, malgré l'opinion la plus générale, que si l'on en excepte les pertes & les suppressions, il est rare que la matrice contribue plus que les autres viscères à donner des vapeurs. Il indique, pour cause éloignée des vapeurs, l'abus de quelque une des six choses que les Médecins appellent *non-naturelles*; il l'attribue surtout aux différences qualités de l'air, à ses vicissitudes, à la façon de vivre de la plupart des femmes, au peu d'exercice qu'elles font, &c. C'est par ces abus qu'il prétend que ces maladies se multiplient, qu'elles passent des pères aux enfans, & que les femmes qui en proviennent semblent, par leur grande délicatesse, être destinées par la nature à languir avant d'avoir joui de la vie. Il propose ensuite des moyens pour prévenir ces accidens; il les prend dans la façon dont

Les habitans des Campagnes élèvent leurs enfans ; il ajoute que c'étoit par de tels moyens que les Héros de la Gréce & de Rome devenoient robustes & invincibles : ils avoient pour principe que l'exercice, la frugalité & la tempérance les conduisoient aux honneurs & à la vertu par des routes assurées : l'auteur cite des Peuples célèbres qui élevoient leurs enfans dans ce goût, & il remarque qu'avec ces sages précautions ils les mettoient en état de fournir une postérité faine, & capable de soutenir avec éclat la gloire de leur nation. Il ajoute que quoique les femmes riches n'e soient pas destinées au travail par la nécessité, elles ne doivent point, par délicatesse, ni par préjugé, se condamner elles-mêmes aux maladies ; faute de chercher les moyens de les éviter.

L'ouvrage est encore précédé d'un Chapitre préliminaire, où l'Auteur dit qu'on entend par affections vaporeuses, des spasmes, des mouvements convulsifs, des spasmes, ou des convulsions, de quelque partie, de quelque viscere, de plusieurs ensemble, ou successivement, ou généralement de tout le corps, suivis de symptomes différens plus ou moins violens, plus ou moins modérés, selon la sensibilité, l'irritabilité, la différence de la force méchanique des parties affectées, & selon la quantité ou la qualité de

leurs causes. Il paroît que M. Raulin a mieux aimé faire la description des principaux symptômes des vapeurs, que les définir; il ne pouvoit guéres faire autrement: car ces maladies se présentent sous trop de faces différentes pour être susceptibles d'une définition régulière. L'auteur observe ensuite que les anciens Médecins se trompoient en attribuant à la matrice toutes les causes des vapeurs, qu'on a reconnu par l'observation, qu'il y en a une infinité dont la plupart ne proviennent pas de ce viscere, que les femmes ne sont pas les seules qu'elles affligen, qu'elles ont acquis des droits sur les hommes, que la connoissance des unes mene à celle des autres.

La première section de la première Partie contient huit Chapitres: on voit dans le premier les signes qui annoncent, ou qui précédent les attaques vaporeuses, lorsqu'elles ne surviennent pas tout-à-coup. Dans le deuxième, on fait l'énumération des symptômes généraux des vapeurs: on fait voir comment on peut les distinguer des foibleesses, des syncopes, &c. Cette connoissance est si nécessaire, qu'on a souvent pris pour mortes pendant un & deux jours, des femmes qui n'avoient que de longues attaques de vapeurs: M. Raulin en rapporte des exemples. Il présente ensuite, en autant de Chapitres particuliers, les symptô-

mes vaporeux qui se manifestent au bas-ventre, à la poitrine, à la tête, à l'extérieur du corps ; il ne fait qu'indiquer ces symptômes & les viscères qu'ils affectent. Dans le septième Chapitre, il fait connoître les symptômes des vapeurs compliqués avec d'autres maladies ; connaissance essentielle : il donne pour le signe le moins équivoque de la complication de ces symptômes, les bailemens qui surviennent aux malades quand on comprime l'épigastre avec la main. Il finit la première section, en distinguant les affections vaporeuses d'avec d'autres maladies qui ont des symptômes à-peu-près semblables, comme la syncope, la catalepsie, l'apoplexie, l'épilepsie, la passion iliaque, la néphrétique, &c.

La seconde section traite des causes éloignées des affections vaporeuses, ou des causes qui disposent à cette maladie ; telles sont, la mauvaise disposition des tempéramens, des vices héréditaires, l'abus de quelqu'une des six choses non-naturelles, l'air, la boisson & les alimens solides, le mouvement & le repos, les excretions trop abondantes, en trop petite quantité, ou supprimées, & les passions de l'ame. Toutes ces causes, quand elles ne sont pas dans l'ordre de la nature, ou quand on en abuse, produisent peu-à-peu des dérangemens dans les corps, & donnent occasion à

des vices locaux qui font naître les vapeurs.

Monsieur Raulin parle ensuite en particulier des tempéramens propres à produire des vapeurs : il fait voir la différence du tempérament des femmes des Villes, de celui des femmes qui habitent la campagne, celles-ci étant presque toujours robustes & les autres valétudinaires : il en conclut que les maladies sont nées de la société : il observe qu'on les connoît à peine chez les sauvages, que la nudité, le défaut d'habitation, & la privation de toutes les commodités que nous croyons si nécessaires, sont les principales causes de la santé & de la conservation de ceux que la nature y a assujettis. Il fait voir comment les hommes deviennent vaporeux, souvent au point qu'ils en sont plus tourmentés que les femmes : il observe que les maladies des deux sexes paroissent devenir communes à l'un & à l'autre, que Sénèque avoit déjà remarqué à Rome que les femmes qui prenoient les habitudes des hommes, qui partageoient leurs excès dans le régime, & qui imitoient leur façon de vivre, contractoient leurs maladies, qu'il n'est pas surprenant que les hommes soient attaqués des maladies des femmes après en avoir pris les habitudes, & fait tous leurs efforts pour réduire leur tempérament à la délicatesse du beau sexe. Il passe ensuite aux

maladies héréditaires, qu'il regarde comme causes éloignées des affections vaporeuses; il appuie son sentiment par des observations & par des raisons solides. Il établit que les maladies héréditaires se transmettent avec la semence & le lait, que les vapeurs sont de ce nombre, & que les peres hypocondriaques & les mères vaporeuses engendrent des enfans sujets aux mêmes maladies. L'air est une cause éloignée des affections vaporeuses, selon M. Raulin; il l'est encore d'autres maladies différentes, selon les différentes qualités de cet élément. Il a traité à fonds cette matière dans plusieurs de ses Ouvrages, dont le Chapitre six de la seconde section est comme l'extrait; il s'est contenté d'y rapporter des faits curieux & utiles qu'il a éclaircis ailleurs: nous ne pouvons que les indiquer. L'auteur explique ensuite les effets de l'abus des alimens & des boissons en usage; il observe qu'il faut que les alimens dont nous nous nourrissons, soient analogues à notre nature, que c'est par cette qualité qu'ils peuvent l'entretenir & la réparer sans la détruire; que tant que nos peres se sont conduit par la sagesse de cette loi, ils n'ont pas connu les langueurs, mais qu'à mesure qu'ils se sont écartés de cette vie simple, ils ont été entraînés par une foule de maladies causées par l'excès des passions, & qui ont fait des progrès à proportion des abus

qu'ils ont fait des alimens : il entre dans un détail lumineux de principes & de conséquences qui constatent la vérité de ses réflexions : de-là la nécessité de la sobriété, du choix des alimens & de la boisson , surtout pour éviter les affections vaporeuses & mélancoliques. Comme l'usage du thé , du caffé , du chocolat & du tabac est trop fréquent en Europe , il rapporte leurs bonnes & mauvaises qualités , pour qu'on puisse en faire un usage convenable , selon les tempéramens & les incommodités auxquelles on est assujetti. Il s'élève ensuite contre l'oisiveté , il la regarde comme la principale cause des vapeurs , elle engourdit & relâche le corps , elle amollit les tempéramens , l'indolence en est la suite , elle passe de l'esprit aux membres ; ce genre de vie une fois adopté on a beau faire des efforts pour se vaincre , les membres refusent d'obéir , ce qui produit une source intarissable de langueurs. L'auteur expose dans ce Chapitre l'utilité de l'exercice pour se préserver de ces accidents. Il finit la section des causes éloignées des vapeurs par les évacuations retardées , supprimées , ou trop abondantes , & par les passions de l'ame ; les premières troublent les fonctions du corps & dérangent celles de l'esprit ; les autres commencent par l'esprit & finissent par le corps : c'est une suite de la loi de leur concours mutuel , & le prin-

épise de toutes les maladies où le genre nerveux est principalement affecté.

La troisième section comprend les causes prochaines & immédiates des affections vaporeuses. M. Raulin les fait consister dans la sensibilité & l'irritabilité du genre nerveux, dans les vices des liquides, dans les obstructions en général, dans celles des viscères du bas-ventre, de la poitrine & de la tête : il traite séparément de celles qui sont particulières à chacun des viscères du bas-ventre, il explique les différens symptômes qui en proviennent, tant aux hommes qu'aux femmes ; il développe surtout les accidens qui arrivent à la matrice à l'occasion des engorgemens qui y surviennent, comme les fleurs blanches, les suppressions, les différentes pertes ; il entre dans un détail nécessaire sur ces maladies, & il finit cette section en donnant une idée de la métastase des vapeurs convulsives. Il a reconnu que les mouvemens convulsifs se communiquent souvent de fibre en fibre, de muscle en muscle, par le seul mécanisme renversé de ces parties : il l'explique au premier Chapitre de cette section ; de sorte qu'en comparant ces deux Chapitres, on concevra le mécanisme irrégulier de tous ces phénomènes. Dans le détail des causes éloignées & prochaines des vapeurs, nous n'y voyons rien que d'utile, & comme l'on ne peut guérir les ma-

ladies sans les connoître, on ne sçauoit répandre assez de lumières sur leurs véritables causes, ni les représenter assez souvent : cette attention étoit nécessaire dans la théorie des vapeurs, par les raisons que l'Auteur en a données au commencement de cet Ouvrage.

Toutes les Sections & tous les Chapitres de la seconde Partie, sont établis & divisés dans le même ordre que les Chapitres & les Sections de la première, comme nous l'avons déjà observé ; ils en sont, pour ainsi dire, la suite. On voit dans les uns les principes des vapeurs & de leurs symptomes, & dans les autres on en trouve la cure. Cette Partie est précédée d'un Chapitre préliminaire, où l'Auteur donne, dans l'ordre suivant, quelques instructions nécessaires sur la cure de ces maladies. Il exhorte de s'assurer du tempérament des malades, de leur éducation, de leur façon de vivre, & de celle qu'on leur a fait observer dans l'enfance. Il conseille même de s'instruire du tempérament des parens, de la nourrice, de leurs inconvénients, de leurs habitudes & de leurs maladies, d'examiner si les vapeurs ont leur principe dans les nerfs, dans leur relâchement, leur trop de roideur, leur sensibilité ou leur irritabilité, dans l'épaississement ou l'âcreté du suc nerveux ; si elles proviennent de quelque vice des liquides,

de pléthore , ou d'inanition , de pertes trop abondantes , de suppressions des règles , ou de toute autre évacuation naturelle ou habituelle , d'un vice scorbutique , d'embarras dans les premières voies causés par des glaires , des crudités , des vers , &c. Il exhorte ensuite à passer à l'examen des viscères & des autres parties du corps , de s'assurer s'il n'y auroit pas des obstructions causées par des corps étrangers , par des polyposes , par des engorgemens , des tumeurs dans les os , dans les tendons , au voisinage des grandes artères , des nerfs , ou dans le tissu cellulaire de ceux-ci ; de distinguer si les obstructions sont sanguines , lymphatiques , bilieuses , chileuses , ou si elles dépendent du suc nerveux , de connoître & de s'affûrer de leurs différens degrés de densité , de mollesse , de dureté , & les parties où elles sont situées , parce que la différente texture & irritabilité des viscères , exigent des ménagemens & des remèdes différens. Toutes ces causes & ces différens moyens se trouvent dispersés dans l'Ouvrage de M. Raulin ; nous ne faisons ici que les rappeller , pour prouver de quelle nécessité il est de ne pas les perdre de vue dans la méthode curative de ces maladies. L'auteur finit ce Chapitre en observant que les connoissances nécessaires pour la cure des vapeurs sont si étendues , qu'il n'est pas possible de les

expliquer en détail dans un petit Ouvrage ; qu'il ne fera que présenter les principales vues curatives , dont on ne doit pas s'écartter , & les remèdes convenables pour les remplir ; qu'il n'en faut pas davantage pour des Médecins éclairés , que ce n'est qu'à eux seuls qu'on doit confier des maladies aussi délicates & aussi dangereuses. Les premiers moyens que l'Auteur propose , sont pour prévenir les attaques des vapeurs lorsqu'on en ressent des avant-coureurs ; ils tendent tous à rétablir le genre nerveux dans l'ordre de la nature. Il passe à la cure des symptomes généraux , à celle des symptomes particuliers qui surviennent dans les différens viscères , & à celle des vapeurs compliquées avec d'autres maladies. Il avertit de la nécessité de faire attention à cette complication de maladies ; il rapporte des exemples & des observations qui autorisent son sentiment.

Dans la deuxième Section de la seconde Partie , l'Auteur ne fait , pour ainsi dire , que donner plus d'étendue à quelques Chapitres de la seconde Section de la première Partie , qui comprend les causes éloignées des vapeurs ; il suppose qu'il est naturel de s'abstenir des choses nuisibles quand on les connoît , à moins qu'on ne soit assez assujetti aux sens , pour préférer leurs impressions séduisantes à tout ce qui est en état de conserver

conserver la santé. L'auteur donne ensuite les moyens de former de bons tempéramens, pour se préserver des vapeurs, & pour prévenir les effets des maladies héréditaires; de faire choix de l'air & de l'eau pour en éviter les mauvais effets, des alimens & de la boisson pour se garantir des maladies qui en proviennent.

On trouve dans la dernière Section la cure des causes prochaines des vapeurs. M. Raulin renvoie très-souvent aux Chapitres de la théorie, sur laquelle il a fondé ses vues curatives; il se fert encore dans cette Section de nouveaux moyens & de nouvelles observations pour éclaircir, & rendre plus lumineux, les principes qu'il a posés au commencement de l'Ouvrage. Il commence par remédier à la sensibilité & à l'irritabilité des nerfs, aux vices des liquides qui les agacent, qui les irritent & mettent le défordre dans leurs directions naturelles; il reprend la théorie des obstructions en général, il particularise avec exactitude les moyens de les guérir, & il en indique les remèdes. Il suit en détail la cure des différentes obstructions des viscères particuliers du bas-ventre, selon la qualité de ces obstructions, selon l'état des viscères obstrués & des liquides qui y forment les engorgemens. L'auteur donne dans le Chapitre qui regarde le foie & la rate, une cure

assez étendue de la mélancolie des hommes ; il instruit ensuite sur les moyens de remédier à la diminution, à la suppression des secours périodiques du sexe, & à ses différentes pertes. A l'article de la suppression il propose la méthode de guérir les pâles couleurs, dont il a donné l'aethiologie dans la première Partie. Il finit par les pertes blanches ; il fait la différence de leurs qualités, & il indique les différens moyens de les guérir.

HISTOIRE Naturelle des Animaux ; par MM. ARNAULT DE NOBLEVILLE & SALERNE, Médecins à Orléans ; pour servir de suite à la Matière médicale de M. GEOFFROY, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris. A Paris, chez Desaint & Saillant, rue S. Jean-de-Beauvais ; Cavelier & Le Prieur, rue S. Jacques ; 6 Volumes in-12. Prix, 3 livres 10 sols le Volume relié.

Lorsque feu M. Geoffroy conçut l'idée d'un Traité complet de Matière médicale, la vaste étendue de ses connaissances ne lui cacha aucun des obstacles qui s'opposoient à la prompte exécution de son projet ; aussi en avoit-il fait l'objet des travaux

qui devoient uniquement l'occuper le reste de ses jours. Il ne pouvoit pas prévoir que la mort viendroit borner trop tôt une vie que ses talens rendoient si précieuse ; il mourut en laissant à remplir une portion du règne végétal & tout le règne animal ; mais il nous a donné dans les trois Volumes *in-8°*. dont il avoit dirigé l'exécution typographique, un modèle estimable de la maniere dont il falloit conduire à sa fin une entreprise aussi utile.

La Matiere médicale n'est pas seulement l'histoire des différens corps tirés des trois régnes, dont la thérapeutique peut & doit espérer des secours ; c'est encore l'exposition des vertus particulières que possédent ces corps, & celles des compositions dans lesquels ils entrent. On ne se borne pas à une nomenclature nombreuse qui ne coûte que la peine de copier les Auteurs qui ont pu parler de tel ou tel de ces corps : on extrait les descriptions que ces Auteurs en ont donné ; on discute leurs opinions ; on les réduit à leur valeur, & par une sage critique, on détermine le Lecteur du côté le plus vraisemblable. On met en œuvre non-seulement les caractères extérieurs & sensibles du corps qu'on décrit ; mais encore ceux que l'analyse, ou l'examen chymique peuvent faire naître : sur ces caractères réunis, on établit une définition presqu'inaffi-
liij

ble , ou du moins telle qu'on est difficilement trompé , & qu'on distingue , à quelques nuances près , l'être ou le sujet qu'on a décrit en quelqu'endroit qu'on le rencontre.

Non content de cette description , on traite des propriétés des corps , des produits qu'ils peuvent donner , de l'usage dont ils sont dans leur entier , & de celui que peuvent procurer , ou les parties , ou les produits de ces mêmes corps ; & enfin , on donne un modele des manieres dont un Praticien doit les mettre en formule , & une liste des compositions officinales où ils peuvent entrer en quelque qualité que ce puisse être. Vaste entreprise , dont l'exécution exige une lecture presqu'universelle des Naturalistes , des Chymistes , des Pharmacologistes & des Observateurs en Médecine , qui suppose dans celui qui la conçoit , un jugement sain , une mémoire heureuse , & une expérience consommée.

M. Geoffroy n'hésita pas à mettre ces talens en œuvre pour construire son Traité de Matiere médicale : prodigue de desseins pour amasser les matériaux nécessaires à son édifice , il fut œconoime dans leur emploi , & trouva l'art singulier de dire beaucoup de choses avec concision , de paroître original en copiant exactement , d'intéresser , enfin , par l'importance & même l'élégance de son

stile. Qu'on nous permette cet éloge; c'est une justice que nous rendons à la vérité; le respect, l'admiration l'ont dicté à tous ceux qui l'ont connu, & l'inspirent naturellement à ceux qui lisent son Ouvrage.

Les Auteurs de la suite de cette Matière médicale ne se sont pas dissimulé la difficulté de suivre ce plan pour la maniere de traiter le règne animal; règne intéressant pour de simples curieux, mais ingrat pour le Chymiste, & plus infructueux pour le Praticien.

La diversité des individus de ce règne, le nombre de classes, d'espèces, qu'ils composent, la description de leurs parties, l'histoire de leurs moeurs, de leurs changemens, de la durée de leur vie, offrent des tableaux sans nombre, qu'Aldrovandus, Linnæus, Swammerdam, Jonston, M. de Reaumur, & l'Auteur du Spectacle de la Nature, ont su rendre agréables & piquants. Mais les mêmes Auteurs ont rarement passé au-delà de ces descriptions amusantes.

Les Chymistes, ou ont peu remarqué de diversités dans les produits comparés de ces mêmes individus, ou, peut-être, ont trop négligé d'en faire le parallel; & les Médecins accoutumés à voir les animaux servir d'alimens aux hommes, n'ont pas été assez curieux de les faire passer dans la classe des médicaments.

Cette disette a obligé nos Auteurs à remplir les six volumes in-12 qu'ils s'étoient sans doute proposés de nous donner sur cette matière, de la description très-peu racourcie de plusieurs individus de ce règne, description extraite mot pour mot des différens Auteurs qu'ils citent.

Les Volumes dont nous rendons compte concernent les insectes, les poissons, les amphibiens, les oiseaux, les quadrupèdes & l'homme; chacune de ces classes contient, sous l'ordre alphabétique, la description d'un petit nombre d'individus, & toujours à cause du peu de secours que la Médecine en tire. La description naturelle ou anatomique, tient la plus grande place dans chaque article.

Nous devons cependant des éloges aux deux Auteurs qui se sont exposés à marcher sur les traces d'un si grand homme. Le Public avoit besoin de cette suite; elle paroît; l'objet est autant bien rempli qu'on devoit l'espérer; & nous sommes persuadés que MM. de Nobleville & Salerne, ont été les premiers à regretter la perte du grand homme dont ils ont continué l'Ouvrage.

La Seiche, que tous les Naturalistes nomment en Latin *Sepia*, à l'exception d'un petit nombre qui l'ont appellé Araignée de mer, est une espèce de polype, dont la grandeur ne peut pas être déterminée, s'il

est vrai, comme dit Pline, qu'on en présenta une à Lucullus qui étoit de la grosseur d'un tonneau. Ordinairement ce poisson a deux pieds de long, est garni sur le dos d'une écaille large, connue sous le nom d'*os de Seiche*, qui lui-même est recouvert d'un corps charnu; à sa tête se trouvent dix pieds, dont deux plus longs que les autres, garnis à leur base de plusieurs anneaux cartilagineux qu'on a nommés suçoiros, & qui pourroient bien servir, comme aux chenilles, de soutiens pour les aider à se transporter d'un lieu à un autre.

M. Needham, & avant lui Rondelet, ont donné la description de cet animal, dont il y a deux sexes, dont la copulation se fait en s'embrassant mutuellement, & dont les œufs, gros comme des baies de myrthes, sont blancs d'abord, & ne noircissent que lorsque la femelle y a versé son encré.

Cet encré est, suivant Pline, le fang de ces animaux, & d'après Rondelet c'est leur bile. Quoiqu'il en soit, il est certain que, soit à dessein, soit par frayeur, la Seiche rend aisément cette liqueur quand on la poursuit. M. Hermann croit que cette liqueur est la base de l'encre de la Chine; il faudroit pour cela que la Seiche fut commune sur les côtes de cette partie du globe; cependant c'est dans la Méditerranée & sur les côtes de l'océan, que se trouve

plus communément cette espece de testacé.

Quant à l'usage médicinal de la Seiche, son os seul est employé dans les Dentifrices & dans les compositions astringentes : car pour ce qui est de la liqueur noire & des œufs, nos Auteurs ne nous citant aucun Ecrivain qui en fasse l'usage qu'ils prescrivent, nous pouvons croire que la difficulté d'avoir par tout, & l'encre, & les œufs, en a proscrit entièrement l'usage.

Les Fondeurs employent avec assez de succès, l'os de Seiche pour leur servir de moule.

Qu'on nous permette ici une obseruation qui a lieu pour tous les articles de cet Ouvrage ; ils sont terminés par des recettes extemporanées qui ne peuvent pas servir de modèle, puisque chaque Praticien doit les combiner suivant les circonstances. N'eut-il pas mieux vallu donner une table des doses où les substances, ou bien leurs produits pouvoient entrer : par exemple dire pour l'os de Seiche, qu'on l'ordonne ordinairement depuis un scrupule jusqu'à deux gros.

Parmi les especes très-nombreuses de fourmis, tant de ce pays, que des pays étrangers, la fourmi commune & celle qui fournit la lacque, sont les seules qui intéressent directement, ou indirectement les Médecins. Swammerdam, Derham, M. de Reaumur, Bontius, M. James,

les excellens Mémoires du Pere Tachard, refondus dans celui de M. Geoffroy le jeune, sont les sources différentes où nos Auteurs ont puisé l'Histoire de ces insectes, sans compter ceux des Anciens qui ont pu dire quelque mot de morale sur les fourmis, & les Voyageurs qui ont pu parler des légions de ces insectes qui ravagent par fois quelques pays : voici le précis de tous ces récits peut-être un peu diffus.

La Fourmi est un insecte *connu de tout le monde*, qui vit en république comme les Abeilles, dont on distingue trois classes ; l'ouvrière, qui est la plus grêle, la mâle & la femelle ; celle-ci est la plus grosse. Les œufs des Fourmis sont un vrai vermisfeau, dont les Fourmis prennent grand soin, jusqu'à ce qu'après être passé dans l'état de nymphe, ils deviennent ensuite de vraies Fourmis.

Le soin des mères pour ces embrions est infini, il semble même que les peines qu'elles se donnent pour amasser du grain, & autres choses, ne tendent qu'à la conservation de ces fruits de la république : car il est faux qu'elles fassent ces amas pour se nourrir durant l'hiver, elles sont engourdis pendant tout ce temps, & ne reprennent vigueur que dans la belle saison ; alors une partie des Fourmis se trouve ailée, voltige & plane dans les airs ;

il y a quelques Ecrivains qui ont cru que les fourmillières étoient autant de Lacédémones.

L'odeur vive qu'on sent après avoir remué une fourmillière, démontre que ces insectes contiennent une liqueur âcre & acide ; nous sommes étonnés de ne pas trouver ici les Expériences de M. Neumann, tant sur l'huile que sur l'acide des Fourmis ; on auroit pu, sans se rendre plus diffus, au moins citer les *Prædictiones Chymicæ* de cet Auteur, & les *Miscellaneæ berolinensis* ; & nous croyons qu'avec ces secours on n'auroit pas attribué l'érosion qu'on remarque à certaines pierres sur lesquelles passent & repassent souvent les Fourmis, à leur activité, ou à leur ardeur pour le travail. Ces sortes de Fourmis sont très-bonnes à préparer les squelettes des animaux délicats, tels que les foetus, les grenouilles, les lézards, &c. elles rongent toutes les chairs, & ne laissent que les os nettoyés & blanchis.

La gomme lacque qui, à bien des égards, ressemble à la cire des Abeilles, est le fruit des travaux d'une espece de Fourmis ailée très-commune au Pégu & dans l'île de Madagascar ; elles recueillent la matière de la lacque, & en construisent des alvéoles pour se loger. L'incertitude du Pere Tachard & de M. Geoffroy, à cet occasion, auroit dû

inspirer de la concision à leurs copistes. La lacque elle-même a été analysée par MM. Leinéry & Geoffroy ; & on a copié ici jusqu'à la mauvaise expression du premier, qui fait abonder le soufre dans les résines & le sel, ou l'eau dans les gommes ; & sans répéter ses expériences, ou sans en entreprendre de plus convaincantes, on décide que la gomme lacque est une gomme résine.

La suite au Journal prochain.



O B S E R V A T I O N

Sur une disposition prochaine à la gangrene, causée par le froid, & dissipée par des bains de neige & de glace ; par M. LE NICOLAIS DU SAULSAY, Docteur en Medecine, à Fougères.

Il n'est pas rare de trouver dans les pays du Nord des habitans qui, à l'occasion d'un froid violent, sont différemment mutilés : les uns ont perdu le bout des oreilles & du nez ; les autres sont privés de quelques-uns des doigts des pieds, des mains, ou de quelques autres parties plus considérables. Ces accidens y sont pourtant moins fréquens depuis que ces Peuples, pour s'en préserver, ont appris le secret de se frotter

les membres gelés avec de la neige, ou de les plonger dans de l'eau qui approche beaucoup de la congélation. Cet usage leur est aujourd'hui si familier, qu'ils ne rentrent point dans leur maison, ou ne s'approchent point de leur feu, ayant grand froid, sans prendre cette précaution. Ici cette pratique est autant connue parmi un certain nombre de personnes, qu'elle est ignorée du Public, qui, bien loin de s'y conformer, tient le plus souvent une conduite diamétralement opposée, & par-là fait naître un danger imminent de gangrene, ou de sphacèle dans des parties dont la conservation est toujours précieuse. Eclaircissons le fait en sa faveur, & que l'observation lui soit un sûr garant du même succès dans nos climats.

Pendant l'hiver de 1751, un jeune homme, âgé d'environ vingt ans, fort & robuste, se chargea à Rennes d'apporter des lettres aux Officiers de deux Compagnies du Régiment Dauphin étranger, cavalerie, alors en garnison à Fougères. La terre depuis dix à douze jours étoit couverte de neige & de glace, & le froid continuoit d'être très-violent : ce Commissaire, pauvre & mal vêtu, entreprit de faire à pied la route qui est de dix lieues ; vers les deux tiers du cheinin, un de ces souliers se trouva usé au point de ne pouvoir plus s'en servir ; il se détermina à aban-

donner l'autre , espérant être moins fatigué en marchant nuds pieds ; à peine eut-il fait en cet état une demie lieue , qu'il sentit aux jambes & aux pieds des douleurs assez vives pour le forcer à ralentir son pas ; quoique le mal augmentât en continuant sa route , il se rendit cependant à sa destination , mais épuisé de fatigue , & presque perclus des extrémités inférieures. A son arrivée , on l'engagea à s'asseoir devant le feu , persuadé qu'il trouveroit dans le repos & la chaleur un reméde assuré contre son mal ; mais le malheureux n'en retira , au contraire , qu'un accroissement de douleurs , qui devinrent si aigues , que ne cessant dès lors de gémir & de pleurer , les Officiers , touchés de sa triste situation , le payèrent & le firent transporter à l'Hôpital S. Nicolas de cette Ville. Là on commit , avec la meilleure intention , la même erreur qu'au tems de la première arrivée ; on l'exposa de nouveau devant un grand feu , on échauffa bien un lit & on l'y coucha : dès ce moment les douleurs devinrent insupportables ; le málade ne sçavoit plus qu'elle situation garder ; il ne cessoit d'être dans de violentes agitations & de pousser des cris perçans. Tous les malades de l'Hôpital , dont il troubloit le repos , murmuroient contre lui , quelques-uns le traitoient comme un enfant qui n'avoit jamais souffert de froid : heureusement pour

lui, quelqu'un jugea autrement de son état & m'envoya chercher, quelqu'avancée que fût la nuit.

Instruit de ce que je viens de rapporter, j'examinai attentivement les pieds & les jambes de cet homme : la chose étoit d'autant plus facile, que n'ayant pu souffrir que les draps touchassent aux parties douloureuses, il les avoit constamment tenues avancées au-dehors de son lit, & exposées nues à l'air froid. J'observai que la plante des pieds étoit pâle comme dans un cadavre, qu'il n'y restoit de chaleur qu'autant qu'il en faut pour n'être pas froide, & qu'elle n'étoit point enflée : le dessus des pieds, au contraire, étoit fort rouge, enflé, reluisant & chaud, de même que les doigts des pieds, dont trois étoient d'une couleur noire & ne conservoient presque plus de sentiment. Les jambes étoient fort enflées, surtout depuis le mollet ; la peau en étoit dure, d'une belle couleur pourpre, variée de veines violettes ; l'impression du doigt y restoit marquée ; la chaleur y étoit considérable. Le malade compareoit les douleurs qu'il y ressentoit, à celles qu'on se représente que des aiguilles profondément enfoncées dans les chairs vives doivent occasionner ; en quelques endroits des jambes il éprouvoit une démangeaison insupportable, & qui se terminoit par de vifs élancemens après les avoir

frottées ; l'épiderme ne se trouva nulle part séparé de la peau : au reste, le malade avoit le pouls dur, fréquent, & ressentoit une grande douleur à la tête.

On voit par cet exposé que les extrémités inférieures étoient effectivement dans un danger imminent de gangrene, qui, dans ces circonstances, se manifeste en peu d'heures ; il y avoit particulièrement bien à craindre pour les doigts des pieds qui étoient d'une couleur noirâtre : ce fut aussi le pronostic que j'en portai devant plusieurs personnes, les avertissant que je ne serois pas surpris d'être obligé le lendemain de faire faire à cet homme l'amputation des deux jambes, & que le seul moyen de l'en préserver, étoit de les plonger plusieurs fois pendant le reste de la nuit dans de l'eau de la rivière, qui alors étoit en partie glacée. Les assistans crurent de bonne foi que je plaisantois, & ne firent que rire de mon conseil : je ne cherchai de mon côté à les persuader du contraire qu'en le faisant promptement mettre en exécution.

Pour cet effet, j'envoyai chercher de l'eau de rivière au tiers d'un grand sceau, j'y fis ajouter de la neige & de la glace, & j'engageai le malade à y plonger ses jambes : ce premier bain dura près d'une heure, & les douleurs pendant ce tems furent moins violentes qu'à l'ordinaire ; une heure après

je lui fis prendre un second bain apprêté comme le premier ; le malade s'y trouvant de nouveau soulagé le prolongea deux heures : j'observai pendant ce tems de faire piser de l'eau du sceau par distance de demi-heure , & d'y faire substituer de la neige & de la glace nouvelle. Un soulagement marqué fut le fruit de ce second bain : les doigts des pieds qui étoient noirs , devinrent rouges , les taches violettes des jambes se dissipèrent , l'enflure étoit beaucoup diminuée , les douleurs étoient légères & avec interruption : cependant je fis répéter les bains six fois , après lesquels il ne resta pour accident qu'une sensibilité à la plante des pieds , assez douloureuse pour empêcher le malade de s'appuyer dessus. L'après-midi on commença à faire des frictions sur les pieds & les jambes ; on y appliqua ensuite des compresses trempées dans un vin aromatique , sur lequel on avoit mêlé une petite quantité d'esprit de vin camphré ; ces secours furent renouvelés par intervalle de trois heures. Intérieurement on fit boire d'une tisanne de sarsapareille. Dans huit jours le malade fut parfaitement guéri , & le quinzième il s'en retourna chez lui à pied.

Après les deux premiers bains , j'examinai si je ne découvrirois pas sur la peau quelques parties de glace ; mais s'il y en avoit elles étoient imperceptibles à mes yeux. Je
me

me lessouviens , à ce sujet , de ce que rapporte Hildanus , sur le témoignage d'un homme très-digne de foi (a). Un Voyageur fut trouvé dans un chemin , sans sentiment apparent , ni connaissance , & porté à l'auberge la plus voisine comme mort de froid. L'hôte le fit aussitôt déshabiller , & jeter dans un bain d'eau froide ; sur le champ des pointes de glace sortirent de la peau de cet homme en telle quantité , qu'après l'avoir retiré du bain , on vit tout son corps couvert de glace.

Cette particularité me paroît avoir besoin d'être constatée par de nouvelles observations. Ce n'est pas que les parties de glace qui sortent par la peau ne puissent être réelles , quoiqu'invisibles. Notre peau exposée au contact immédiat de la neige , de la glace , de l'air , qui , dans un grand froid , est chargé de particules de glace , lui donne passage par les vaisseaux absorbans ; elle ne peut se débarrasser des parties intégrantes du sang , dont elle a en partie fait perdre la fluidité , qu'en repassant par les mêmes vaisseaux , ou par les excrétoires de l'insensible transpiration ; ainsi les particules glacées étant proportionnées au calibre de ces vaisseaux , seront d'une finesse imperceptible , à moins que leur abord conti-

(a) *Hildanus ; de gangrenâ & sphacelo , cap. 131.*

514 - OBSERVATIONS

nuel, & leur arrangement constant sur la peau, ne devienne assez considérable pour en former un corps palpable & visible.

Si ce fait est constant, le mouvement intestin & progressif des humeurs, les contractions des arteres, les oscillations des fibres, la chaleur des parties, la texture des vaisseaux, l'épaisseur des tégumens, n'apporteront point un obstacle à la production du même effet qui arrive en pareille circonstance à une pomme gelée (a). Qu'on la jette dans de l'eau aussi froide qu'elle puisse être sans devenir glace, elle se trouvera couverte de pointes de glace après l'avoir retirée de l'eau: on répète ce procédé jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus de glace sur la pomme, quand on veut faire revenir sa première & naturelle saveur, & l'ayant ensuite essuyée & fait sécher, on peut encore la conserver long-tems sans qu'elle se gâte. Au contraire, si vous exposez cette pomme au feu pour la dégeler, aussi-tôt elle perd sa saveur, devient molle, & se corrompt bientôt. N'est ce pas là un tableau bien naturel de ce qui peut arriver aux parties du corps humain menacées de gangrene par un froid violent, & exposées en cet état à un grand feu.

(a) *Van-Swieten, Comment. in Herm. Boerhaave Aphor.*
§ 451.

Les particules de glace , après avoir pénétré dans une certaine quantité le tissu des tégumens & des vaisseaux , agissent peut-être sur la sérosité du sang par préférence , ensuite sur la partie lymphatique & les globules rouges , comme sur l'eau ordinaire exposée à leur action : elles en ralentissent le mouvement intestin & progressif plus ou moins vite , à proportion de leur degré de congéllation ; elles en rapprochent les parties intégrantes , elles les unissent les unes aux autres par l'abord continué de nouvelles parties de glace , & d'un corps fluide ; elles en forment enfin un solide qui leur est analogue. Ce premier obstacle à la liberté de la circulation une fois formé dans les capillaires , les vaisseaux collatéraux ne tarderont pas d'être engorgés par l'abord du sang constamment poussé par le cœur & les artères sur la partie engorgée , & par la difficulté du retour de ce même sang au cœur ; d'où naîtront nécessairement tous les symptômes essentiels à l'inflammation , comme la pulsation , l'enflure , la tension , la douleur , la déman-geaison , la rougeur , la fièvre .

Qu'on fasse des friction sur des parties ainsi enflammées , ou qu'on les expose à la chaleur ? peut-on en attendre autre effet qu'une raréfaction dans le sang , qu'une

impulsion plus forte des humeurs sur la partie engorgée, que des contractions redoublées dans les artères, que des chocs violens, & souvent répétés, sur les pointes de glace qui irriteront en proportion les nerfs des vaisseaux à l'extrémité desquels elles sont arrêtées, & conséquemment une augmentation de tous les accidens. Que la chaleur soit communiquée à ces parties enflammées dans un degré plus violent & subit; la distension des vaisseaux, l'engorgement du sang deviendront tels, que la circulation y sera presqu'entièrement interceptée, d'où il s'ensuivra mortification ou gangrene dans le tissu graisseux & dans la peau. Enfin, un degré de plus, le mouvement sera aboli, toute action vitale anéantie, & il succédera un sphacèle, ou la mort de la partie, qu'il faudra séparer du vif par l'amputation.



O B S E R V A T I O N

Sur une espèce de Maladie noire, qui fut précédée & suivie d'une soif immoderée, qui dura près de deux ans; par Monsieur MERLIN, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, & Médecin à Lille en Flandres.

Mademoiselle *** âgée de vingt-neuf ans, d'un tempérament vif, sec, bilieux, effuya le 18 Octobre 1755, une maladie qui fut annoncée par des élancemens assez violens à l'estomac, occasionnée par la crainte de perdre son pere, qui étoit attaqué d'une maladie dont il mourut.

Ces élancemens durerent pendant huit jours sans fièvre. Le huitième, la malade se sentit une envie d'aller à la selle, qui fut suivie d'une déjection copieuse de matière noire comme de l'encre, & dont l'odeur cadavereuse infectoit. Trois heures après il lui survint des nausées; elle vomit assez abondamment des caillots d'un sang noirâtre. Le même vomissement reprit par trois fois, & disparut ensuite tout-à-fait; mais trois ou quatre selles de même nature que la première, ne tarderent pas à lui succéder.

La malade étoit foible, abbattue, & prête

K k iij

318 OBSERVATIONS

à défaillir lorsqu'elle étoit au bassin. Son Médecin, qui est un grand Praticien, lui prescrivit les remèdes qu'il crut être indiqués pour arrêter & prévenir le vomissement de sang.

Cette première scène, qui dura deux jours, se passa encore sans fièvre. On voit qu'elle caractérisoit assez bien la *maladie noire*, dont M. Varnier nous a fait part par la voie de ce Journal (a); car il y avoit un abattement général, le pouls faible sans fièvre, hémorragie, déjections noires, &c. La fièvre enfin se mit de la partie le troisième jour, & dès-lors les selles ne parurent plus qu'à l'aide des lavemens réitérés : pour le peu que la malade en eût, elles tenoient toujours de la nature des précédentes. Cette fièvre portoit vraiment le caractère d'une fièvre putride ; elle étoit continue avec redoublemens ; la langue étoit sèche & aussi noire que les déjections du ventre. La malade ne cessoit de demander ce que la nature lui suggeroit, c'est-à-dire, des aigres pour appaiser sa soif, qu'elle croyoit ne pouvoir jamais éteindre.

Ce ne fut qu'un mois après l'invasion de sa maladie, vers le milieu de Novembre, qu'on ne put se refuser à ses instances sur ce point. La malade se fit alors saigner de son propre mouvement ; on lui donna les

(a) Journal de Février 1757, page 84.

syrops aigrelets, celui de limon, des oranges, des citrons, de l'oximel, &c. mais rien n'étanchoit cette soif extrême. Il survint, pour surcroît d'affliction, des douleurs assez vives à la région du foie, & des petits tiraillemens à celle de la rate: on y appliqua des emplâtres indiqués en pareil cas, & la douleur fut palliée.

Quoique la fièvre eut disparu le huitième jour, la soif néanmoins étoit toujours aussi grande. (Il est bon de remarquer que la malade avoit commencé à être un peu altérée cinq à fix mois avant qu'elle fut réellement attaquée de sa maladie.) Son état fut toujours à-peu-près le même jusqu'au milieu du mois de Janvier 1756, où elle ressentit de nouveau des élancemens à l'estomac, qui furent le prélude d'une fièvre continue avec redoublemens, de la même nature que la précédente, & qui dura aussi huit jours. Les selles noires & le vomissement de sang ne reparurent pas dans ce tems. On saigna la malade trois fois pendant ces huit jours; son sang étoit coëneux; on tenta les minoratifs, qui ne procurerent que peu d'évacuations, & quelquefois n'en procuraient point du tout. Ce qu'elle rendoit alors n'étoit plus noir, mais d'un jaune-verdâtre. Il falloit être prudent sur le choix des purgatifs; car lorsqu'ils n'opéroient pas, la malade en étoit tellement échauffée, qu'on

320 OBSERVATIONS

étoit obligé d'avoir recours à huit ou dix lavemens par jour pour calmer la chaleur.

Depuis ce tems, jusqu'au commencement de l'été de la même année, la malade observa avec toute l'exactitude possible, un régime végétal-aigrelet ; la nature lui offrit dans cette saison de quoi appaiser sa soif immodérée ; aussi mangeoit-elle copieusement des cerises, des groseilles, des mûres ; sa boisson ordinaire étoit du petit lait, dans lequel elle faisoit bouillir alternativement du cerfeuil, de l'oseille, du pourpier, &c. & rarement manquoit-elle de prendre un ou deux lavemens par jour, pour solliciter le ventre qui étoit extrêmement paresseux.

La soif, par ce régime, fut un peu allégée ; mais les élancemens à l'estomac se faisoient sentir de tems en tems, & donnaient lieu de craindre un retour de vomissement ; ce qui obligea la malade à se faire saigner de deux en deux mois.

Tout se passa assez bien aussi long-tems qu'elle eut de la ressource dans les fruits & dans les légumes de la saison ; mais à peine ce court espace de tems fut-il passé, qu'elle commença de nouveau à éprouver une soif plus considérable que jamais.

Son Médecin, dans cette fâcheuse circonstance, lui proposa l'elixir vitriolique de mynsith, dont elle fit usage assez copieusement pendant trois mois. Ce remède,

& le régime exact qu'observa la malade pendant l'hiver de 1756, rendirent la soif supportable jusques vers le printemps de 1757.

Ce fut alors qu'elle me consulta. Son état étoit si fâcheux que, pour peu qu'elle s'écarta de son régime, la salive ne lui couloit plus, la bouche devenoit aride, elle ne pouvoit plus avaler, & tout le corps paroifsoit s'enflammer : ainsi elle se trouvoit comme asservie à son régime médecinal. Elle consentit à s'astreindre en tout à mes avis.

Je lui trouvai le pouls assez dur & ferré, les pulsations cependant en étoient égales; le teint olivâtre, une petite toux séche, le flux naturel au sexe étoit irrégulier, tant pour la quantité que pour le période; (c'étoit sur-tout lorsque le tems approchoit que la malade étoit en proie au plus haut degré de sécheresse & de soif) la langue étoit d'un verd-noirâtre; le dégoût étoit général, les aigres seuls exceptés; la digestion du peu d'alimens que la malade prenoit, étoit vaporeuse & causoit toujours du malaise; le ventre étoit opiniâtrément constipé & les urines claires & limpides, finon dans les tems où la malade avoit quelque intervalle de mieux; elles étoient pour lors plus colorées.

Je commençai par supprimer son élixir qui sembloit exciter sa toux. Je la fis faire

gner, & lui fis faire usage pendant deux jours, d'eau d'orge, de petit lait avec la chicorée, & d'autres boissons de cette nature; après quoi je la purgeai avec les tamarins, la manne & la rhubarbe en infusion: ce remède opéra mieux qu'aucun des purgatifs employés jusqu'alors. Je lui fis prendre de suite pendant quinze jours un bain d'eau de rivière chaque jour, & pendant tout ce tems elle fit usage d'un bouillon fait avec de la rouelle de veau, des écrevisses de rivières, des cuisses de grenouilles, de la bourache, de la pimprenelle, de la chicorée de jardins, de la scolopendre, de la fumeterre, du cerfeuil & de l'ozeille. Elle en prenoit un le matin dans le lit, un autre dans son bain, & le troisième le soir. Cette conduite soulagea tellement la malade, que le quatrième jour la falive couloit librement, elle avaloit facilement, & il sembloit qu'elle reprenoit un nouvel être, & qu'elle étoit déjà guérie. Mais le six ou septième jour les règles ayant paru, la malade fut molestée de nouveau pendant deux jours de sa soif ordinaire; les règles coulerent cependant avec plus de régularité & de facilité. Le seizième jour je la purgeai avec six onces de suc de fumetere dépuré, dans lequel je fis infuser deux onces de tamarins & une once de manne: ce purgatif, en faisant l'effet désiré pour l'évacuation, diminua beau-

coup l'altération. Je me flatai dès lors pouvoir déraciner la maladie.

Ne pouvant douter qu'il n'y eut un ralentissement de circulation dans le foie, dans les vaisseaux qui communiquent de l'estomac à la rate, dans la rate même & dans le mésentere, & un principe d'obstruction dans ces viscères en conséquence des symptômes ci-dessus observés, il me parut que je devois employer les moyens suivans pour lever les obstructions, & rétablir la liberté de la circulation dans ces parties.

Je mis la malade pendant quinze jours à l'usage du petit lait ferré, après quoi elle reprit son purgatif fait avec le suc de fumetere ; ensuite de quoi elle passa immédiatement à l'usage des pilules suivantes qu'elle a continué jusqu'aujourd'hui.

- ¶ Savon de Venise 3 ij
- Extrait de fumetere 3 iij
- Fiel de bœuf épais en consistance de miel.
- Aloës soccotrin.
- Saffran de Mars apéritif.
- Yeux d'écrevisses a a 3 j

Je fis diviser cette masse en pilules de six grains, dont la malade prit quatre par jour. Il est probable que ces pilules ont

déraciné la maladie ; car elle est absolument guérie , elle n'est plus du tout altérée , elle ne ressent plus d'élancemens à l'estomac , elle a le ventre souple & libre , elle a de l'appétit , elle fait bien ses digestions , elle a ses mois régulièrement , & la nature fait bien ses fonctions à tous égards.

M. Boucher , Médecin , Pensionnaire de cette Ville pour l'Ecole publique d'Anatomie & de Chirurgie , m'a dit avoir vu , dans le cours de sa pratique , plusieurs personnes attaquées de la maladie noire , entr'autres à la fin de l'été de 1756 , un Payfan , âgé d'environ 60 ans , qui en fut pris à la suite d'une vie dure & laborieuse. Il étoit au lit depuis quelques jours , lorsque M. Boucher y fut appellé ; il se trouvoit dans un abattement excessif , & dans les autres circonstances que décrit M. Varnier dans le Journal du mois ci-devant cité : on présenta à ce Médecin un grand pôt-de-chambre rempli de matières qui avoient la consistance d'une bouillie épaisse , d'un noir foncé , & exhalant une odeur très-fétide. Persuadé qu'elles n'étoient rien autre chose qu'un fang corrompu , qui , après avoir croupi dans la rate & dans diverses distributions du genre veineux qui concourent à former la veine-porte , s'étoit échappé dans l'estomac & dans les intestins par les vaisseaux courts & par les veines mésenteriques forcées. M. Boucher

trût n'avoir rien à faire de mieux que de prescrire des apozêmes, composés de racines & de plantes aceſcentes & légerement toniques, fraifier, ozeille, chicorée, pourpier, &c. auxquels il joignit de l'eau d'orge, avec les sytrops de mûres & de capillaires, & de relever les forces abbatues par des gelées de viande, & quelques potions légèrement cordiales & antiseptiques. En conséquence les choses prirent un train favorable; le sujet fut en état d'être transporté en Ville; mais ce fut dans un hôpital où M. Boucher ne le vit point, & où il mourut après avoir traîné quelque tems.

Le même Médecin fut appellé au mois d'Octobre 1756 pour une Dame Religieuse, âgée d'environ 60 ans, & qui, ayant été autrefois fort incommodée de rhumatisme, se trouvoit alors dans le cas de la maladie suivante. Il lui avoit pris tout-à-coup, la veille, des vomissemens de matieres très-noires, après avoir ressenti pendant plusieurs jours des douleurs sourdes à la région épigastrique, & à la partie moyenne du dos qui correspond à cette région: une partie de ces matieres étoit liquide, & l'autre étoit en caillots noirs, plus ou moins considérables, qui, étant divisés, laissoient entrevoir par leur couleur rougeâtre de quelle nature ils étoient; ces vomissemens étant revenus à diverses reprises, il se trouva dans quel-

ques-uns des portions de sang plus ou moins vives. La malade avoit déjà été saignée à l'arrivée de M. Boucher ; quoiqu'elle parut assez abbatue & que son pouls fut concentré, il crut devoir réitérer la saignée au bras, d'autant plus qu'il restoit à la malade des picotemens à la région épigastrique ; il prescrivit pour boisson ordinaire une infusion des fleurs de mauve & de bouillon blanc, édulcorée avec le syrop de capillaires, & de l'eau d'orge perlée avec un peu de sucre, & il ne permit pour alimens que des bouillons de veau & de poulet, & des laits de poule fort étendus ; la malade eut bientôt des selles de même nature que le vomissement, mais qui étoient plus noires, & qui, de plus, étoient fétides. M. Boucher joignit aux boissons prescrites, une mixture faite avec les eaux distillées de primeverre & de cérises noires, les syrops d'œillet & d'althæa de Fernel, & la liqueur minérale d'Hoffman, le tout entremêlé de quelques lavemens émolliens. On appliqua sur la région épigastrique de la thériaque étendue sur du gros papier roux, avec une douzaine de gouttes d'huile de noix muscades, & ensuite un cataplasme de mie de pain bouilli dans du gros vin : la malade ne put supporter ce cataplasme par rapport à son poids. Les picotemens de la région épigastrique se trouvant allégés & le pouls

un peu développé, on prescrivit une eau de casse pour aider la nature à évacuer les matières noires encore contenues dans le canal intestinal ; ce remède en fit effectivement sortir beaucoup. Pour relever les forces abbatues, on fit mettre du vin blanc dans les laits de poule, & on ajouta de la gelée de viande aux boissons alimenteuses ; on évacua encore la malade à diverses reprises avec une eau de manne aiguisée d'un peu de vin, & par le moyen des alimens adoucissans & de facile digestion, elle parut recouvrer une santé parfaite, de façon qu'il ne lui revint rien de tout l'hiver.

La maladie reprit cependant au mois d'Avril dernier avec les mêmes symptômes. La Dame fut d'abord saignée du bras. Instruit par le Mémoire de M. Varnier, M. Boucher voulut faire un usage plus libéral qu'en premier lieu des acides ; il prescrivit des syrups de groseilles & de limon, de la limonade aiguisée d'un peu de vin, & il permit d'ajouter aux bouillons du verjus délayé dans un jaune d'œuf. Mais il se rencontra ici une circonstance que l'on ne doit pas omettre ; la malade n'étoit point altérée, par cette raison elle ne désiroit point des boissons acides, & d'ailleurs son estomac parut ne pas s'en accommoder : on fut donc obligé de les abandonner, & de s'en tenir aux bouillons de veau & de poulet, à l'eau

d'orge édulcorée avec le syrop d'althæa ; aux infusions théiformes des fleurs mucilagineuses anodines ; & à la mixture faite avec la liqueur minérale d'Hoffman , qui avoit été employée avec fruit dans la première attaque de la maladie , ayant soin d'évacuer de tems en tems le bas-ventre avec l'eau de manne aiguisee d'un peu de vin. Cette méthode curative simple a remis la malade sur pied quoiqu'un peu lentement ; elle se porte très-bien à présent.

Cette dernière observation semble un peu déroger à la doctrine de M. Varnier , sur le traitement de la maladie noire par le secours des acides ; mais il faut faire attention qu'elle n'est pas en tout relative à l'idée de la maladie noire , telle qu'elle nous est présentée par ce Médecin. Cette Observation a plus de rapport avec la description qu'Hippocrate donne de cette maladie , à la fin du second Livre du Traité des Maladies , section 5^e. où le vomissement des matières noires en constitue un des principaux symptômes. *Les malades , dit le Pere de la Médecine , vomissent de la bile noire , qui quelquefois paroît être du sang , qui d'autres fois ressemble à de la lie de vin , & est par fois aussi sous la forme de concrétions polypeuses noires comme de l'encre ; cette matière a quelquefois tout l'acide du vinaigre. . . . Lorsque la matière du vomissement*

vomissement a la forme d'un sang noir, elle exhale une odeur cadavéreuse, & laisse une impression d'ardeur brûlante dans le gosier & dans toute la bouche, &c.

Dans Hippocrate le vomissement des matières noires, ou des matières qui approchent plus ou moins de la bile noire, paroît être le symptôme fondamental de la maladie ; il n'y s'agit pas même d'aucune espèce de déjection par le bas. Au contraire dans la description donnée par M. Varnier, il n'est nullement question de vomissement ; la maladie consiste essentiellement dans des selles noires & très-fétides. Or il est visible que les indications curatives doivent varier selon les rapports & les différences de ces divers exposés.

O B S E R V A T I O N

*Sur une faim extraordinaire ; par M. SO-
NYER DU LAC, Docteur en Médecine,
à S. Didier en Velay.*

Un Avocat septuagénaire ; d'un tempérament sanguin, gros & robuste, qui a passé toute sa vie dans le pénible travail de sa profession, s'est plaint depuis plusieurs années d'un appétit immoderé, qui lui arrive ordinairement deux fois l'année, au

530. OBSERVATIONS

printemps & dans l'automne, ou plutôt dans le tems des *Equinoxes*. Il n'en ressent aucune incommodité. Il n'est suivi, ni de vomissemens, ni de diarrhées, &c. mais la faim qui le presse l'oblige de prendre des alimens à chaque instant. Il mangeroit même plus abondamment, si les muscles qui servent aux mouveimens de la mâchoire ne perdoient presque leur jeu par la fatigue qu'ils éprouvent. Cet homme, respectable à tous égards, ressent des vertiges qui l'incommodent depuis deux à trois ans, sans quoi il jouitroit d'une santé parfaite. Il soutient avec force & vigueur le poids de ses fatigues & de ses années.

L'on ne peut pas dire que le froid qui se fait sentir dans notre climat dans le tems des *Equinoxes*, puisse occasionner cette prodigieuse faim, en concentrant dans l'intérieur l'humeur qu'exhalent les pores cutanés. Les sectateurs de Galien soutiendroient que c'est une pituite acide, l'atrabile; mais, ni l'une, ni l'autre ne peuvent produire un pareil effet. Si c'étoit le froid, cette faim se feroit encore plus sentir dans l'hiver, ce qui n'arrive pas; les seuls *Equinoxes* étant les époques de ce grand appétit. Ce n'est pas non plus la dégénération des humeurs, puisque notre Jurisconsulte a toujours joui, à cela près, d'une santé très-constante. D'ailleurs le vin, dont il fait dans tous les tems

un usage assez abondant, détruireoit de pareilles causes, selon l'oracle de la Médecine (a). Reste donc à chercher celle qui peut produire cet effet.

La Lune fait sentir sa pesanteur dans le printemps & dans l'automne d'une façon plus sensible. L'air éprouvant pour lors de grandes variations (b), nos corps doivent en même-tems subir de grands changemens; c'est ce que l'Histoire des Maladies nous confirme (c). L'on cessera même de s'étonner de les appercevoir si grands, si l'on fait attention aux calculs du célèbre Mead. Il en résulte que la différence de la compression qu'éprouvent nos corps par un air très-pesant, ou par un air très-léger, est d'environ trois mille livres. Si dans le tems des *Equinoxes* la compression lunaire, par rapport à nos corps, équivaut à 33684 livres, qui est celle d'un air très-pesant, les artères extérieures seront comprimées, toutes les sécrétions

(a) *Famem vini meracordis potio tollit.* *Hip. Aph. XXI.* *scđ. 11.*

(b) *Mead, de Imp. solis & luna, pag. 436*, d'après *Ramazzini*.

(c) D'après Pitcairn, M. Mead fait mention d'une maladie qui revueoit dans les Equinoxes. M. Van-Swieten a aussi observé des trianies périodiques dans les Equinoxes, *Tome III de ses Commentaires*, page 518. Dans les Equinoxes, les goutteux souffrent davantage. *Heisteri, compend. Med. Pract.* pag. 198. Ramazzini a remarqué que dans le territoire de Padoue, les enfans étoient sujets au mydriase dans l'Equinôxe de Mars. *De morb. artificium.* pag. 209.

332 . . . O B S E R V A T I O N S

seront moins abondantes, le sang sera porté librement dans le cerveau, parce que ses vaisseaux seront à l'abri de cette compression par la boîte osseuse qui entoure ce viscere. De-là, l'augmentation de la sécrétion du fluide nerveux (*a*), ce principal agent de la digestion, ce dissolvant par excellencie (*b*) coulera très-abondamment dans l'estomac, à cause des nerfs innombrables qui y aboutissent. De cette abondance de suc digestif, & de sa grande energie, il s'ensuivra nécessairement un appétit dévorant qui reviendra dans tous les *Equinoxes* (*c*), par les raisons que nous avons exposées, parce que notre Jurisconsulte est grand mangeur dans tous les autres tems.

(*a*) Voyez les *Essais de Médecine* de M. Robert Emett, Traduits, pag. 125.

(*b*) M. le Baron de Haller, *Comment in Boerh.* p. 147 à *Tom. I. in-4°.*

(*c*) Je n'ignore pas l'observation 31 du Livte 3 de Schenckius, touchant une faim canine qui tevenoit tous les ans vers les Solstices. Je ne saurois en donner la raison. M. Ramazzini n'a observé dans ces tems aucune variation dans l'air.



O B S E R V A T I O N

Sur une hydropisie de poitrine, accompagnée de circonstances singulieres; par M. BOUCHER, Médecin à Lille.

Le 7 Juillet 1757, on amena à mon Hôpital de S. Sauveur, un garçon de vingt ans, dont la constitution peu robuste se ressentoit des affections asthmatiques dont son pere avoit été tourmenté, & des excès de boissons auxquels il s'étoit livré; ce sujet n'avoit cependant pas effuyé de maladie considérable avant celle dont il étoit alors travaillé, & qui avoit commencé à la fin de Mai; elle étoit la suite d'une fluxion de poitrine, pour laquelle on avoit pratiqué nombre de saignées; on n'avoit pû néanmoins parvenir à lever l'engorgement du poumon. Je trouvai le malade très-oppresé, & ne pouvant être couché que fut le côté droit; il avoit le visage fort gonflé, ainsi que les paupières; les tégumens de la poitrine étoient aussi dans un état d'infiltration, plus du côté droit que du gauche; le bas des jambes & les pieds participoient aussi de l'œdème: les urines étoient en petite quantité, elles déposoient un sédiment briqueté; il y avoit une toux sèche, qui

augmentoit après que le malade avoit pris quelque chose ; la déglutition se faisoit avec peine, la respiration étoit très-laborieuse & accompagnée de sifflements ; il avoit des étouffemens fréquens ; enfin, l'oppression étoit portée au point que le sujet me paraît ne pouvoir rester longtems en cet état, son pouls étant petit & irrégulier. Je ne doutai point que ces symptomes ne fussent l'effet de la compression des poumons par une colonne de lymphé épanchée dans la poitrine, lequel épanchement avoit lieu visiblement dans le côté droit. Pour m'en assurer mieux, je fis mettre mon malade tout nu sur son séant : pour lors je vis le côté droit sensiblement plus élevé, ou ayant une circonférence plus étendue que le côté gauche. Quoique l'abattement du sujet & l'état de son pouls ne laissaient guéres d'espoir quelque parti que l'on prit, je crus devoir me déterminer à l'opération de l'empyème, aimant mieux tenter, selon le conseil de Celse, un remède douteux, que d'abandonner le malade à une mort prompte & inévitable. On tira entre cinq & six livres d'une lymphé fluide & de couleur citronnée, qui devint un peu gluante vers la fin ; le sujet se sentoit soulagé à mesure que l'évacuation s'en faisoit, & son pouls paroissoit se développer ; il en coula encore beaucoup dans le reste de la journée & la

nuite suivante ; le 9 au matin , on en tira encore plus d'une livre , mais le pouls fut considérablement affoibli ; la respiration restoit gênée , & la déglutition n'étoit pas plus libre qu'avant l'opération ; le visage ne s'étoit pas du tout désenflé ; pour comble d'infortune , les urines étoient supprimées. Comme on avoit ordonné au malade de rester couché sur le côté où s'étoit faite l'opération , pour faciliter la sortie de ce qui restoit de lymphe épanchée dans la poitrine , je voulus sçavoir si depuis l'opération il n'avoit pas plus de pente à se coucher sur le côté opposé , dans la vue de m'assurer s'il n'y avoit pas aussi quelqu'épanchement de ce côté ; il l'essaya & ne s'en trouva pas plus à son aise ; (ceci paroîtra surprenant lorsque nous rendrons compte de l'ouverture du cadavre.) Le 10 , je le trouvai au plus mal , il étoit constamment couché sur le côté droit , se penchant un peu sur le devant : il mourut le soir même.

Une circonstance extérieure se présenta d'abord , lorsque nous nous mêmes en devoir de faire l'ouverture du cadavre. Les veines cutanées de la poitrine , du dos , de l'épaule & du col du côté malade , quoiqu'affaissées , étoient élargies au point que leur diamètre paroîssoit le triple au moins de ce qu'il est dans l'état naturel ; elles ne sembloient contenir qu'un sang dif-

sous. Les viscères du bas-ventre n'offrirent aucune sorte de dérangement, ou d'altération, sinon que l'épiploon étoit presque tout fondu.

Après avoir levé le sternum, nous observâmes que le thymus étoit d'un volume & d'une consistance bien différentes qu'il ne doit étre à l'âge du sujet. Il avoit deux grands travers de doigt d'épaisseur & environ quatre de longueur; il étoit adhérent très-intimement à la moitié supérieure du sternum, & sa substance étoit absolument calleuse: on conçoit que la bâze de l'aorte, & surtout le commencement de l'aorte ascendante, devoit en étre comprimé considérablement. Le lobe droit du poumon étoit ramassé, & adhérent en partie aux parois de la poitrine: il avoit une consistance squirrheuse dans sa partie supérieure, & il étoit en suppuration dans l'inférieure. Les glandes bronchiques dans les deux lobes étoient fort gonflées, & en parties stéatomateuses. Le lobe gauche étoit bleuâtre & flétrî, sans étre adhérent ni en suppuration. Mais ce qui nous a le plus surpris, c'est de trouver la cavité latérale gauche de la poitrine, dans le cas d'un épanchement presqu'aussi considérable que l'avoit été la droite: le péricarde lui-même étoit rempli de lymphé. Le cœur étoit flétrî à l'extérieur; ses ventricules & ses oreillettes étoient

vides; il en étoit à-peu-près de même des troncs de veines, qui ayant été coupées n'ont presque point versé de sang.

Il se présente ici plusieurs circonstances qui semblent déroger à ce qui a été généralement observé dans les cadavres de sujets morts de pareilles maladies. Premièrement: il est bien singulier que nous ayons trouvé un épanchement presqu'aussi considérable dans le côté gauche, que celui qui avoit eu lieu dans le côté droit. Comment s'est-il pu faire qu'après l'opération faite au côté droit, le malade n'ait pas eu une pente naturelle à se coucher sur le côté gauche; selon la règle constante des Observations faites en pareil cas; & qu'au contraire il se soit trouvé mieux de rester couché sur le côté droit comme avant l'opération? Je ne vois qu'une raison plausible à donner de cette exception à la règle: elle se tire de l'état du lobe droit du poumon, qui, se trouvant adhérent à la paroi externe de la poitrine, &c, qui plus est, en suppuration, souffroit lorsque le sujet se couchoit sur le côté gauche, un tiraillement quiachevoit d'intercepter la circulation du sang dans sa substance, déjà rendue très-difficile par l'état même de ce lobe, ainsi que l'introduction de l'air dans les vésicules encore libres.

La seconde singularité remarquable consiste dans le volume extraordinaire & l'état de

callosité du thymus. Le sujet avoit vingt ans ; ainsi ce corps glanduleux, dans l'état naturel, devoit être réduit à peu de chose. Le gonflement des glandes bronchiques est une chose très-ordinaire dans les maladies chroniques qui ont leur siège dans les poumons, & c'est ce qui s'observe surtout à la suite de l'hydropisie de poitrine, de même que dans les maladies chroniques du bas-ventre on trouve très-souvent les glandes du mé-sentere plus ou moins gonflées : mais je ne connois point d'Observation où l'on ait remarqué, dans un sujet de vingt ans, le thymus dans l'état que nous avons rapporté. Cet état du thymus a-t-il eu part à la double hydropisie de poitrine, ainsi qu'à l'amas considérable de l'humeur du péricarde ? Cela est très-probable, & nous croyons qu'il peut y avoir contribué de deux manières. 1^o. En ce que la circulation s'étant trouvé gênée dans les vaisseaux lymphatiques qui arrosent ce corps glanduleux, & la lymphe n'ayant pu librement être déposée dans les veines sanguines, elle se sera extravasée en conséquence de l'excessive dilatation de ses vaisseaux ; la décharge de ceux qui rampent sur la surface des poumons étant interceptée en partie par le gonflement des glandes bronchiques, ont dû contribuer aussi à cet épanchement. 2^o. La pression que souffroit le tronc de l'aorte de la part de

ce même corps, me semble y avoir eu la principale part : le jeu de cette artère se trouvant par-là considérablement gênée, elle n'a pu recevoir, ni transmettre librement dans ses divisions, le sang qui lui étoit fourni par le ventricule gauche du cœur : d'un autre côté la substance des poumons étant dans un état d'obstruction, & même squirrheux en partie, le sang qui leur étoit envoyé du ventricule droit ne pouvoit librement traverser leur substance ; dès lors il devoit s'ensuivre une sorte de stagnation dans les troncs veineux qui aboutissent au cœur, source très-ordinaire des épanchemens lymphatiques dans la poitrine.

La troisième singularité que présente notre Observation, concerne le peu de sang contenu dans la veine-cave & dans l'oreillette droite du cœur ; nous croyons devoir attribuer cette exception à la règle générale, à l'épuisement des vaisseaux sanguins par les saignées copieuses & réitérées, ainsi que par la durée de la maladie, au défaut d'assimilation des principes du sang, en conséquence des obstructions considérables du poumon & à son état de dissolution, suite de l'affoiblissement considérable de la force systaltique des gros vaisseaux ; moyennant quoi l'on conçoit que le sang appauvri, & réduit presqu'en sérosité, s'est aisément détourné des grands vaisseaux dans ses cir-

culations répétées. Ajoutons que vers la fin de la vie, l'état de gêne où se trouvoient les parties contenantes de la poitrine, ainsi que les parties contenues, n'ont pas permis au sang de retourner librement des veines cutanées au cœur, ce qui a été sur-tout remarquable dans les veines cutanées du tronc.

Nous croyons au reste que l'état morbifique du thymus, & peut-être des glandes bronchiques, a été de beaucoup antérieur à la maladie déclarée, & qu'il avoit commencé vraisemblablement dès l'enfance ; c'est-à-dire, que ce corps glanduleux s'étant trouvé avoir dans l'enfance plus de consistance & de solidité que dans l'état naturel, il aura conservé son volume dans la suite de l'âge en prenant une consistance squirrheuse ; ainsi l'on conçoit qu'il a pu être la cause primitive & très-éloignée de la maladie & de la mort du sujet. Cette présomption est fondée 1^o, sur l'incommodeité d'asthme dont son pere avoit été travaillé, & sur l'intempérance habituelle de celui-ci, circonstances qui ont dû avoir influé sur le fils ; 2^o. sur la constitution même du jeune homme, sujet, long-tems avant sa maladie, à quelque difficulté de respirer (a), & à des

(a) Le Chevalier Floyer met au rang des causes de l'asthme, le gonflement du thymus. *Allen, Sinopis universæ Medicinæ practicæ, cap. 4. art. 76.*

sieurs dans le cas de mouvement considérables, ou d'exercice du corps. Ces considérations doivent faire convenir qu'il eut été difficile de tirer un bon parti de cette maladie, quand même on fut parvenu à en débrouiller les véritables causes.

Il seroit à souhaiter que les personnes de la profession se donnassent la peine de rendre publiques les Observations Anatomiques qui ont trait à l'hydropisie de poitrine, la théorie de cette fâcheuse maladie n'étant point aussi développée qu'il est à désirer pour la sûreté de la cure.

OBSERVATIONS ANATOMIQUES,

*Extraites des *Essais d'Edimbourg* (a).*

Les fils de M. Monro marchant sur les traces de leur illustre pere, ont enrichi ce recueil de plusieurs morceaux d'Anatomie très-intéressans. Le premier, qui est de M. Alexandre Monro, encore étudiant en Médecine à Edimbourg, contient une description fort exacte des vaisseaux qui portent la semence du testicule aux vésicules séminaires. De Graaf avoit représenté huit ou neuf vaisseaux coniques, qui alloient du testicule à la

(a) *Vol. Essays and Observat. Physic. and Literary read before a Society in Edinburgh. Vol. I, p. 396 &c 2034.*

tête de l'épididime. Cet épидidime ne paraît dans ses figures composé que d'un seul vaisseau, dans lequel aboutissent les huit ou neuf dont nous venons de parler. M. Haller avoit démontré par des injections de mercure, l'existence des vaisseaux de communication, qu'il appelle vaisseaux efférens ; mais il ne paraît pas que l'un ni l'autre se soient assurés par aucune expérience de la simplicité du canal de l'épididime. M. Monro répétant les expériences de M. Haller, a vu que si pendant qu'on verse le mercure dans le canal defferent, il se fait quelque extravasation dans l'épididime, ou qu'on vienne à le lier, l'injection ne passe pas plus loin ; & si on le coupe, on voit ruisseler le mercure par une seule ouverture ; ce qui démontre sans réplique la simplicité de son canal.

M. Donald Monro, Médecin à Londres, donne ensuite la description de la matrice d'une femme enceinte qu'il avoit eu occasion de dissequer, à laquelle M. son frere a ajouté quelques observations sur le même sujet. Nous allons tâcher de présenter sous un même point de vue, les découvertes des deux freres, & tout ce que leurs Observations ont d'intéressant & de curieux. Ces Observations roulent sur la figure que prend la matrice dans la grossesse, sa structure, la communication de ses vaisseaux avec le placenta, &c.

La femme que M. Donald Monro disséqua, étoit grosse de fix mois, celle de M. Alexandre Monro ne l'étoit que de cinq; elle étoit âgée de quarante ans, & avoit eu quatre enfans. Dans la premiere la matrice, dont le fonds étoit fort dilaté, s'élevoit plus du côté droit que du côté gauche; la partie la plus voisine de son orifice étoit moins distendue que le reste, ce qui formoit une espece de canal assez long. Dans la seconde elle étoit plus régulièrement ovale, & on n'y appercevoit point le canal qu'on remarquoit dans la premiere; ce que M. A. Monro croit pouvoir attribuer à la foiblesse du sujet, & aux enfans qu'elle avoit eu précédemment. Les ligamens ronds & les trompes de Fallope s'intéroient beaucoup au dessous du fonds, au lieu de s'insérer dans l'angle comme dans les matrices des femmes qui ne sont pas enceintes.

Cette matrice ayant été ouverte, elle ne parut ni plus mince ni plus épaisse qu'elle n'a coutumé de l'être hors le tems de la grossesse. Elle étoit composée d'une membrane extérieure fournie par le péritoine, d'un tissu cellulaire dans lequel rampoient une infinité de vaisseaux, d'une substance rouge qui avoit l'apparence d'un muscle, mais dans laquelle M. D. Monro ne put découvrir aucune fibre musculaire: cette substance enveloppoit un tissu cellulaire très-ferré, tapissé intérieure-

ment d'une membrane fine & déliée, qui est une continuation de l'épiderme : mais rien ne le frappa davantage que l'extrême dilatation des veines de la matrice, dilatation qui étoit sans doute l'effet de la compression que les vaisseaux iliaques avoient souffert de la part de la matrice. M. A. Monroe crut appercevoir plus distinctement la structure musculaire de la substance rouge ; il y vit des fibres pâles à la vérité, mais qui après la macération, lui parurent les unes obliques, & les autres transverses,

Ils observerent l'un & l'autre que la surface du chorion étoit comme veloutée, mais ils n'y purent appercevoir aucun vaisseau de communication avec la matrice ; ils ne trouvèrent point de membrane allantoïde, & l'ouraque étoit sans cavité.

Le placenta qui, dans le premier sujet, étoit adhérent à la partie postérieure de la matrice ; & dans le second, à sa partie antérieure, ayant été enlevé, on remarqua,
 1^o Que sa surface étoit recouverte d'une membrane lisse & polie, plus épaisse & plus forte que le reste du chorion. 2^o Que la matière des injections qu'on avoit faites ; tant dans les artères & les veines de la matrice, que dans l'artère & la veine ombilicale, s'étoit extravasée entre le placenta & la matrice, sans qu'il parût qu'il eût rien passé de la matrice au placenta, ni du placenta à la matrice.

matrice. 3° Toute la partie de la matrice à laquelle adhéroit le placenta , leur parut par- semée d'une infinité de trous ou sinus , dont quelques-uns auroient été capables d'admettre le petit doigt. La membrane interne de la matrice s'étendant sur leurs orifices , les recouroit en partie & faisoit l'office de val- vules ; de sorte qu'il y a tout lieu de présummer qu'après l'accouchement , lorsque la matrice vient à se contracter , cette membrane bouche entièrement ces orifices. Ces sinus étoient formés par la réunion de deux ou trois veines qui s'abouchoient en cet endroit , & dont l'extrémité étoit excessivement dilatée. M. D. Monro apperçut sur la membrane in- terne de ces sinus , quelques petites arté- rioles ; mais il ne lui fut pas possible de s'af- surer de leur communication. Son frere , plus heureux que lui , vit que les arteres qui ser- pentent sur toute la surface interne de la ma- trice , venoient s'ouvrir dans ces sinus ; ce dont il se convainquit pleinement en pres- sant ces arteres , après avoir vuidé les sinus , il vit l'injection dont elles étoient remplies , s'y décharger manifestement.



O B S E R V A T I O N

*Sur une amputation, accompagnée de cir-
constances particulières ; par M. DE
VILLIERS, Chirurgien, à Vermanton.*

Louis Belain, Vigneron à Vermanton, homme très-âgé, & qui avoit été toute sa vie très-laborieux, s'avisa dans le mois de Juillet dernier de se coucher à l'ombre d'un Nefflier, pour s'y reposer des fatigues & de la chaleur considérables qu'il avoit éprouvés pendant la journée : il y dormit quelque tems, après quoi il se leva avec des courbatures universelles, & des douleurs insupportables au bras gauche ; il me fit appeler ; j'examinai son bras, où je n'apperçus aucune marque d'inflammation ; je le faignai, & lui appliquai des compresses trempées dans de l'eau-de-vie ; les douleurs néanmoins augmenterent de jour en jour ; malgré tous les secours que j'ai pu employer, la mortification s'est déclarée dans le bras ; le pouls étoit foible, & le malade perdoit ses forces ; je mis en usage pour le fortifier & arrêter les progrès de la gangrene, une décoction de quinquina avec la confection d'hyacinthe ; le cinquième jour tout l'avant-bras étoit gangrené ; je proposai alors au malade l'amputation, comme l'uni-

que ressource qui lui restoit ; je me fis autoriser par deux de mes Confreres , que je fis appeler en consultation ; mais quelques prières & quelques instances que nous ayons faites , nous ne pumes venir à bout de déterminer le malade & les parens à cette opération ; cependant le danger augmentoit tous les jours , & la gangrene étoit dégénérée en sphacele :

Je crus pour sauver les jours de ce pauvre malheureux , devoir employer toutes les ressources imaginables. J'allai trouver M. le Curé , à qui je fis part de l'état déplorable dans lequel se trouvoit le pauvre Belain ; & après lui avoir fait sentir de quelle importance il étoit pour la vié de ce moribond , de le délivrer de son bras malade , je l'engageai à se servir de son autorité , & d'employer même les motifs de Religion pour persuader le malade & les parens à laisser faire cette opération. M. le Curé bien loin de saisir mon intention , & de remplir la droiture de mes vues , tomba dans le sens du malade , & rendit son opiniâtreté encore plus invincible. Ce procédé sans doute doit paroître surprenant à tous ceux qui savent qu'un Curé doit être par état occupé du bien & de la vie de ses Paroissiens , & que la raison dont il doit savoir mieux faire usage que des paysans & des gêns de la campagne , auroit dû lui faire prendre une conduite toute opposée , surtout étant guidé dans ses démarches par

M m ij

des gens instruits dans leur profession.

Je fus pendant quinze jours sans aller voir le malade, que j'abandonnai à son entêtement, croyant qu'il ne survivroit pas long-tems à son triste état; mais quelle fut ma surprise, lorsqu'on me dit qu'il étoit encore en vie le vingt-unième de sa maladie, en m'assurant qu'il sortoit du corps du malade une infection si grande, que personne ne pouvoit approcher de lui, & que le malade lui-même ne pouvoit y résister. Je fus voir ce pauvre homme, touché de compassion de son état; il me dit en entrant: *Au nom de Dieu ôtez-moi mon bras, ou faites-moi mourir.* J'examinai la partie; je la trouvai noire comme mon chapeau, & un million de vers qui fourmilloient de toutes parts: mais ce qu'il y a de singulier, c'est que le sphacèle ne passoit pas l'avant-bras. J'allai sur le champ chercher mes Confreres, & je fis l'opération en leur présence; à peine pumes nous l'achever, tant l'odeur étoit forte; j'en vins à bout cependant, j'emportai l'avant-bras, je jetai sur les parties voisines des compresses imbibées d'esprit de vin camphré, & je mis l'appareil à l'ordinaire. Le malade soutint à merveille cette opération, & fut parfaitement guéri au bout de six semaines.



O B S E R V A T I O N

Sur un corps étranger conservé pendant très-longtems dans la joue, sans y produire aucun mal ; par M. DONADIEU, Chirurgien, à la Capelle, près Figeac, en Quercy.

Il y a à-peu-près vingt-cinq ans qu'une fille de mon voisinage, âgée environ de vingt ans, vint me consulter à l'occasion d'une croute de la grosseur d'une lentille, située extérieurement sur l'aile du nez & l'os de la mâchoire du côté gauche, sans qu'il parût aucune altération à la joue. L'ayant questionnée sur le tems que cette croute avoit parue, & sur les cauſes qui auroient pu la produire, elle me dit qu'il y avoit environ dix mois qu'étant avec trois ou quatre de ses camarades occupées à filer du chanvre, un jeune homme étoit venu par derrière, & que la surprise qu'il lui cauſa lui fit donner de la tête dans son fuseau, qui étoit armé d'un petit instrument de cuivre, & que le fuseau lui avoit fait une plaie au nez. Le fuseau tomba par terre, mais on ne retrouva plus la petite pièce de cuivre, qui s'étoit apparemment nichée dans l'endroit de la plaie, d'où il est sorti neuf à dix gouttes de sang.

M m iij

Je ne pouvois m'imaginer qu'un corps étranger de ce volume , & sur-tout de cuivre , qui contracte facilement une rouille corrosive , eût pu rester dans la partie sans y causer des accidens plus fâcheux ; que cette croute qui ne produissoit qu'une démengaïson , & qui , en se séparant quelquefois , ne laissoit écouler qu'imperceptiblement une sérosité limpide . La croute revenant le lenden ain , je me contentai de lui conseiller de se servir d'une pomade dessicative , & de ne pas faire tomber cette croute en se grattant .

Environ trois mois après , une de ses camarades vint m'avertir que la croute étoit tombée , & qu'on appercevoit dessous la petite machine de cuivre , qu'elle l'avoit même touchée avec une épingle ; je m'affurai moi-même du fait , j'élargis sur le champ cette petite ouverture avec mon bistouri , & je retirai avec des petites pinces ce corps étranger , qui étoit réellement de cuivre , & qui avoit environ deux pouces de largeur ; il s'étoit placé sur l'os maxillaire , & sa pointe étoit sous la pomette . Après cette petite opération , tout fut consolidé dans quatre ou cinq jours .

On voit par cette Observation , que les corps étrangers peuvent séjourner pendant long tems dans une partie , sans y occasionner de suppuration .

O B S E R V A T I O N

Sur un corps étranger resté dans une playe environ 14 ans, avec des accidens particuliers; par M. COURREGEOLES, Chirurgien, à Lapare, en Guienne.

Je fus appellé dans le mois Juillet 1754, au bourg de Hourtin, pour voir Marie Larué, âgée de vingt-deux ans, enceinte de son second enfant, à laquelle je trouvois, au bord supérieur de la fosse orbitaire droite, à l'endroit du trou sourcilier, une excroissance semblable à un porreau, qui avoit une espece de figure pyramidale, dont la base étoit adhérente à la peau; sa longueur étoit d'environ un pouce; la grosseur à sa base étoit d'un gros tuyau de plume: maladie dont elle avoit été attaquée dans sa première grossesse, & qui avoit disparu après l'accouchement. Cette tumeur revint à la seconde grossesse avec des symptomes plus violens; les douleurs étoient des plus vives, puisque la malade se trouvoit mal lorsqu'on touchoit à l'excroissance, ce qui l'obligea de m'envoyer chercher. J'ai observé qu'elle crioit très-fort dans la contraction des muscles frontaux, elle ne voulut cependant jamais consentir que je tentasse

aucun reméde dans le premier voyage , espérant que son prochain accouchement la délivreroit une seconde fois. Elle se trompa , les douleurs augmenterent avec beaucoup plus de violence , surtout lorsque les mammelles se trouvoient pleines ; mais elles diminuoient dès qu'elle avoit allaité son enfant. Je fus appellé pour la seconde fois ; la malade me dit qu'elle craignoit d'avoir un cancer , une de ses tantes en étant morte depuis peu. Ayant de nouveau questionné la malade sur les causes qui avoient pu produire un pareil accident ; elle me répondit qu'elle se rappelloit qu'étant de l'âge d'environ huit ans , une de ses camarades lui avoit donné un coup de houssine sur cette partie , qui produisit une petite plaie , laquelle guérit tout de suite. Sur ce rapport je jugeai que quelque petite partie de cette houssine avoit pu rester dans cette plaie trop tôt cicatrisée. La malade ne voulant souffrir aucun reméde , je donnai à son mari une pierre infernale , afin qu'il en touchât la base de l'excroissance pendant le sommeil de sa femme ; ce qu'ayant fait plusieurs fois , l'excroissance tomba toute entière , & je trouvai dans son milieu un petit morceau de bois disposé en forme de fourche , dont les deux branches appuyoient sur le péri-crane , ce qui occasionnoit les vives douleurs pendant la contraction des muscles

frontaux, Je laisse aux sçavans l'explication des phénomènes de cette maladie. 1°. Comment ce morceau de bois a-t-il pu rester dans cette partie, depuis l'enfance de la malade jusqu'à sa première grossesse que parurent les premiers accidens ? 2°. Par quelle raison l'excroissance disparut-elle totalement après le premier accouchement ? 3°. Pourquoi la tumeur reparut-elle avec des accidens plus violens à la seconde grossesse, & ne disparut-elle après l'accouchement que par l'attouchement de la pierre infernale ?

O B S E R V A T I O N.

Par M. DE BERGEN, Docteur en Médecine, à Francfort sur l'Oder.

Expériences qui démontrent que le Camphre est dissoluble dans l'eau.

Je sçavois depuis longtems, & je l'avois expérimenté moi-même, que le camphre en morceaux étant une fois allumé brûle même sur l'eau ; j'ai voulu voir si le même camphre réduit en poudre auroit la même propriété. Mais au lieu de cela, les différentes molécules répandues sur la surface de l'eau, rouloient chacune sur elle-même d'un mouvement d'autant plus vif, que l'eau

approchoit plus pour la fraîcheur du vingtie-
me degré au-dessous de la simple congella-
tion, dégrés que m'indiquoit un thermomètre
de Farenheit; & toujours moins vif en re-
montant jusqu'au vingtième degré au-dessus
du même point de congellation, degré de
chaleur où le camphre n'avoit plus aucun
mouvement.

J'ai examiné ce mouvement à l'aide d'une
loupe construite par M. Word, & il m'a
semblé qu'outre le mouvement de rotation
propre à chaque molécule de camphre, elles
avoient encore un mouvement d'oscillation,
pendant lequel chaque molécule sembloit
répandre des effluences pareilles à celles sous
lesquelles M. l'Abbé Nollet croit reconnoître
la matière électrique: au bout d'une heure
le mouvement cesse entièrement, les molé-
cules sont considérablement diminuées, &
il reste une espece de dépouille du camphre;
l'eau dans laquelle s'est fait l'expérience a
une forte odeur de camphre, odeur néan-
moins qui se dissipe au bout de quelques
heures.

J'ai souvent remarqué que plusieurs molé-
cules s'attiroient mutuellement, & jouissoient
ensemble d'un mouvement commun. La mê-
me expérience répétée, en substituant à l'eau
commune de l'esprit de nitre foible, de l'u-
rine froide, du vinaigre distillé, de l'huile
de tartre par défaillance, n'a point réussi;

les molécules de camphre demeuroient immobiles ; dans l'esprit de vin, ces mêmes molécules se précipitoient & se dissolvoient sur le champ.

Avant d'expofer les réflexions que ces phénomènes m'ont fait naître, je dois avertir que quelqu'inflammable que soit le camphre, un verre ardent qui avoit six pouces de rayon de segment de cercle, ne l'a point enflammé, quoiqu'il ait mis le feu au papier & au bois sur lesquels il étoit posé. Il est encore bon d'avertir que plusieurs femmes ont la coutume de calmer la rage des dens, en infusant, dans un vaisseau fermé, du camphre écrasé dans de l'eau bouillante, & se fervent de cette eau pour se gargariser à différentes fois.

On voit par tout ce qui précéde, 1° que la dissolution du camphre dans l'eau, quoiqu'elle ne puisse pas se faire complètement, est néanmoins possible ; 2° que le camphre ainsi dissous, laisse des especes de scories, & que par conséquent il n'est pas vrai, ce qu'avancent quelques Auteurs, que le camphre se dissipe sans laisser de recréments.

L'espece de dissolution qui a lieu ici est singuliere, en ce que l'effluence continue du phlogistique contenu dans le camphre, est beaucoup plus prompte que celle du même phlogistique contenu dans l'esprit de vin ; ce dernier ne perd la propriété de

§56 OBSERVATIONS, &c.

s'enflammer qu'après avoir resté plusieurs jours exposé à l'air.

Peut-être est-ce la petite quantité d'eau qui entre nécessairement dans la combinaison du camphre, qui est attirée par l'eau sur laquelle on étend les molécules de camphre. Peut être aussi seroit ce le phlogistique très-concentré du camphre, qui passe dans un milieu plus dense. Enfin, j'observerai à propos de ces phénomènes, que les menstrues volatiles agissent avec plus d'activité dans un milieu très-froid, & qu'on n'obtient jamais de meilleurs esprits odorans, que lorsqu'on les distille dans le tems le moins chaud qu'il est possible. Je l'ai éprouvé pour l'esprit de fleurs d'oranges.

LETTRE

A l'Auteur du Journal, sur des maux de gorge gangrénous épidémiques ; par M. BOUCHER, Médecin, à Lille.

La description de l'esquinancie gangrénouse par M. Huxham, que vous avez insérée dans votre Journal (a), m'a rappelé celle qui a régné épidémiquement dans les environs de notre Ville en 1748 & 1749.

(a) Octobre & Novembre 1757.

Comme cette maladie ne s'est pas étendue dans la Ville, je ne me souviens pas d'en avoir vu d'autres sujets attaqués qu'un enfant de six à sept ans, qui mourut le cinquième jour de la maladie. Mais dans le cours de l'année 1753, (tems où M. Huxham nous apprend qu'elle a encore régné épidémiquement en Angleterre) j'ai vu nombre de personnes, & sur-tout des femmes, dans le cas d'une fièvre rouge, avec une inflammation très-vive au voile du palais & dans les environs, sans tuméfaction apparente, & avec les principales circonstances qui annoncent l'esquinancie gangrénueuse : il y eut cependant cette différence remarquable, que dans le traitement de la maladie, l'on tira un meilleur parti des saignées & des remèdes anti-phlogistiques, que dans celle qui avoit précédemment régné, & que l'ulcération gangrénueuse s'ensuivit dans peu de personnes. J'ai vu néanmoins un exemple frappant de ce fâcheux accident dans une Demoiselle de condition, où j'ai vérifié l'efficacité du topique recommandé en pareil cas par M. Raulin (a). Je me suis flatté, Monsieur, que vous jugeriez cette Observation digne de trouver place dans votre Journal.

La personne qui en est l'objet, avoit habité plusieurs années de suite la campagne

(a) *Traité des Maladies occasionnées par les promptes & fréquentes variations de l'air*, page 261.

dans un terrain bas, humide, & voisin des marais : depuis environ un an qu'elle avoit fixé sa demeure en Ville, elle n'avoit gueres eu de santé, ayant été tourmentée tout l'hiver d'un cours de ventre avec tranchées ; des maux de tête violens lui avoient succédé : enfin elle tomba malade de la fièvre continue vers la fin d'Avril 1753. L'accablement considérable, les battemens de tête, la violence des redoublemens me firent prescrire quatre saignées en trois jours, quoique la malade ne parût point d'un tempérament fort sanguin. Des selles féroces & fétides jointes à de petits saignemens du nez, me firent porter un pronostic douteux. Le flux périodique qui finissoit lorsque la maladie se manifesta, reprit au neuvième jour de la fièvre, fut interrompu le onze par un redoublement, & reparut le treize sans que la malade en fût soulagée : ce fut alors qu'elle se plaignit plus particulièrement du mal de gorge. Ayant visité le goſier, je n'y observai point de gonflement ; mais seulement de la rougeur au voile du palais : j'employai sans fruits les gargarismes tafraichissans & anodins : le pouls n'avoit pas assez de vigueur pour revenir à la saignée, & d'ailleurs la nature de l'inflammation ne paroifsoit pas trop l'exiger. Bientôt on apperçut deux petites escarres blanchâtres sur les piliers antérieurs de la cloifon du palais ; l'inflammation qui

les bordoit étoit fort sensible ; elles s'élargirent de jour en jour , sans que nombre de gargarismes de toute espéce , adoucissans , détersifs , &c. pussent rien améliorer : d'ailleurs , quoique la malade fut fort courageuse , la sensibilité de la partie affectée ne lui permettoit pas d'en faire un usage aussi suivi qu'on le défiroit ; ce n'étoit qu'avec la plus grande peine que pouvoit se faire la déglutition des boîfsons. Enfin , les escarres étant parvenues au point qu'elles couvroient une bonne partie des amigdales & des piliers antérieurs de la cloison , je consultai avec un ancien Médecin de cette Ville (a) , qui me proposa le topique recommandé par M. Rauzin. En conséquence , je fis fondre 24 grains de sel de Saturne dans deux onces d'eau de plantain , & j'en fis toucher six à sept fois le jour les escarres avec une espece de pinçau , formé d'un morceau de vieux linge effilé : non seulement ce topique arrêta le progrès du mal , mais on vit les ulceres diminuer de jour en jour jusqu'au huitième qu'ils furent consolidés , après quoi l'on vint aisément à bout du reste de la maladie.

J'ai l'honneur d'être , &c.

(a) M. Prévot , Doyen du Collège de Médecine , & très-savant Praticien.

LIVRES NOUVEAUX.

Si A. Tillet, Medic. Doctoris Dissertation de febribus biliosis ; seu Historia epidemiæ biliosæ Lausannensis, ann. 1755. Accedit tentamen de morbis ex manufupratione, Lausannæ, sumptibus Marc. Mich. Bouf-quet, 1758 in-8°.

Traité des eaux minérales de Spa ; par Jean-Philippe de Limbourg, Docteur en Médecine ; seconde édition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur ; à laquelle on a joint une Carte des environs de Spa. A Liège, chez J. Desoer, Imprimeur-Libraire, 1756. in-8°.

Dissertation sur les bains d'eau simple, tant par immersion, qu'en dauches & en vapeurs ; par Jean-Philippe de Limbourg, Docteur en Médecine. A Liège, chez le même, 1757. in-12.



O B S E R V A T I O N S

MÉTÉOROLOGIQUES.

A V R I L 1758.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	16h. du midi.	A. mid.	A. o. soir.	pou- ces.	kg. ass.	par- tiss.		
1	8	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28	0	$\frac{1}{2}$	E. au S. O. méd.	Serein.
2	7	17	8 $\frac{1}{2}$		1	0	O. au N. O. fort.	Quelq. g. d'eau le ma. orage à 4 h. f. tonne. & pl. méd.
3	7	10	7	27	11		N.O. mé.	Couvert. quelq. g. de pl. à 11 h. mat.
4	5	7	3		9	$\frac{1}{2}$	O. fort.	Beau. de n. pet. grêle à midi & à 3 h. soir.
5	2	6	2		16	$\frac{1}{2}$	O. au N. O. id.	Beauc. nua. neige forte à 11 h. mat.
6	$\frac{1}{2}$	7	$2\frac{1}{2}$		11	$\frac{1}{2}$	O. méd.	Beauc. nua. quelq. gou. de pl. à 1 h. & à 4 h. f.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	À 6 h. du matin.	À midi.	À 10 h. du soir.	pen- sion.	lig- nante.	par- ties.		
7	1	8	5 $\frac{1}{2}$	28	1	0	N-O. au N. id.	Beauc. de nuag.
8	2 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	6				N. au N- E. id.	Très - peu de nuage.
9	3	13	8 $\frac{1}{2}$				<i>Id.</i> foibl.	<i>Idem.</i>
10	5	14 $\frac{1}{2}$	9				<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
11	6	14 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$		0	$\frac{1}{2}$	N. au S- E. id.	<i>Idem.</i>
12	5 $\frac{1}{2}$	17	11		0	E. S-E. fo.		<i>Idem.</i>
13	7 $\frac{1}{2}$	16	9				<i>Id.</i> imp.	<i>Idem.</i>
							à 6 h. f.	
14	0 1	4	$\frac{1}{2}$		1	0	N. N-E. impét.	<i>Idem.</i>
15	0 $\frac{1}{2}$	5	2 $\frac{1}{2}$		8		N-O. m.	Beau. nua.
16	1	3 $\frac{1}{2}$	2	28	1		N. foible.	Couvert. pet. neig. à 7 h. m. pl. fine à 11 h. mat.
17	$\frac{2}{3}$	6	4 $\frac{1}{2}$			$\frac{1}{2}$	O. id.	Beauc. nua.
18	3 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	7		0	0	S-E. id.	<i>Id.</i> Pl. méd. à 11 h. mat. & à 3 h. f.
19	6	12	8			$\frac{1}{4}$	S. au S-O. méd.	<i>Id.</i> pet. pl. à 9 h. mat.
20	6	11	10		0	0	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> pet. pl. à 2 h. foir.
21	7	16 $\frac{1}{2}$	12	27	11	$\frac{1}{2}$	S-E. méd.	Très - peu de nuage.
22	8	18	16	10	0		<i>Id.</i> fort.	<i>Idem.</i>
23	12	17	12 $\frac{1}{2}$	11			<i>Idem.</i>	Beau. de n. quelq. g. de

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	À 6 h. du matin.	À midi.	À 10 h. du soir.	pou- ces.	lign- es.	par- ties.		
								pl. à 9 h. m. & presque tout le soir.
24	10 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$				$\frac{1}{2}$ S-S-O. foi.	Couvert. Pluie méd. tout le jour.
25	8	10 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28	1	$\frac{1}{2}$	N. au N- O. id.	<i>Id.</i> pl. fin. à 9 h. f.
26	8 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$				O. méd.	<i>Id.</i> pl. fin. à 8 h. m. & à 5 h. f.
27	8	12 $\frac{1}{2}$	9		0	0	O. au N. foible.	Beauc. nua. écl. & pluie m. à 8 h. f.
28	8	14	9				N. méd.	Beauc. nua. orage éclai. tonn. & pl. m. à 6 h. f.
29	6	9	7			2	<i>Idem.</i>	Beau. nua.
30	4 $\frac{1}{2}$	7	5 $\frac{1}{2}$		3		<i>Id.</i> fort.	<i>Idem.</i>

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 18 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 1 degré au dessous de ce point: la différence entre ces deux termes est de 19 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes: la différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 11 fois du N.

4 fois du N-E.

N n ij

1 fois de l'E.
7 fois du S-E.
2 fois du S.
3 fois du S-O.
7 fois de l'O.
6 fois du N-O.

Il y a eu 1 jour de tems ferein.

23 jours de nuageux.
5 jours de couvert.
14 jours de pluie.
2 jours de neige.
1 jour de grêle.
2 jours d'éclairs.
2 jours de tonneré.
2 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué un peu d'humidité vers la fin du mois.

*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril de cette année,
par M. VANDERMONDE.*

Les fiévres bilieuses qui se sont déclarées pendant le mois dernier, ont continué pendant celui-ci ; elles étoient toujours accompagnées d'une grande sécheresse à la langue, & d'une ardeur considérable sur tout le corps. Les émétiques, précédés & suivis des délayans, ont assez bien réussi ; les fondans légers, les doux apéritifs, comme les eaux de Vichy, produisoient d'assez bons effets. On a tiré aussi du succès des vérificateurs & des lavemens réitérés pour

détourner la matière bilieuse qui se portoit au cerveau. Les autres fièvres que l'on a observées pendant ce mois, portoient presque toutes des caractères d'inflammation plus ou moins marqués. Aussi a-t-on vu beaucoup de péripneumonies & de pleurées inflammatoires, qui n'ont cédé qu'aux saignées multipliées, & aux boissons délayantes & nitreuses.

Les morts subites ont été fort communes pendant ce mois, à la suite d'apoplexies sanguines, d'affections convulsives & comateuses.

On a remarqué aussi des ophtalmies opiniâtres, qui ont résisté à presque tous les remèdes, & qu'on n'a pu détruire qu'avec les vésicatoires.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Mars 1758, par M. BOUCHER, Médecin.

La température de l'air a souffert peu de variations pendant le cours de ce mois. Le thermomètre, depuis le premier jusqu'au quinze, a toujours été observé le matin près du terme de la glace, mais plus souvent au-dessus qu'au dessous de ce terme; & du 15 au 31, il a toujours été fixé plusieurs degrés au-dessus; le 30 & le 31.

il s'est élevé à 15 degrés dans le point de la plus grande chaleur du jour.

Les variations du vent ont été plus marquées. Les six premiers jours du mois il a été au voisinage du Sud. Du 6 au 15 il a varié du Nord à l'Est ; de-là jusqu'au 20, il a été Sud ; ensuite Nord jusqu'au 26 ; & enfin il a été à l'Est les derniers jours.

Le baromètre a été observé constamment au-dessus de 28 pouces 8 lignes, si ce n'est cinq à six jours : il n'y a guères eu de pluie remarquable & suivie que ces mêmes jours.

Le thermomètre a marqué, pour la plus grande chaleur de ce mois, 15 degrés au-dessus du point de la congélation, & pour la moindre chaleur 1 $\frac{1}{2}$ degré au-dessous. La différence entre ces deux termes est de 16 $\frac{1}{2}$ d.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre a été de 28 pouces 5 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 2 $\frac{1}{2}$ lignes ; la différence entre ces deux termes est de 14 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.

9 fois du Nord vers l'E.

9 fois de l'Est.

2 fois du Sud-Est.

9 fois du Sud.

5 fois du Sud vers l'O.

1 fois de l'Ouest.

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.

- 13 jours de pluie.
- 5 jours de neige.
- 1 jour de grêle.
- 2 jours de brouillards.
- 7 jours de gelée.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse vers le milieu du mois & à la fin.

Maladies épidémiques qui ont régné à Lille pendant le mois de Mars.

Le commencement de ce mois a commencé par des crachemens de sang, dans des femmes surtout ; même de celles qui n'y étoient pas sujettes : ce qui est d'autant plus remarquable que le vent étoit alors au Sud, & qu'il y étoit resté les derniers jours de Février. Les vents d'Est & les chaleurs prématuées de la fin du mois les ont ramenés, & ont occasionné diverses sortes d'éruptions, ou d'efflorescences à la peau. J'ai vu quelques éruptions érysipélateuses avec des phlyctaines, qui ont dû être traitées avec circonspection par la cure antiphlogistique, suivie de l'usage des apozèmes laxatifs, composés avec les acides végétaux, le nitre, & des diaphorétiques.

La maladie aiguë la plus commune a été la fièvre catharale, qui tenoit de la nature de la fièvre double-tierce putride, exigeant des laxatifs doux après les saignées suffisantes.

J'ai vu mourir un enfant de quatre ans du pourpre noir avec pissement de sang. Je ne fâche pas néanmoins qu'il y ait eu d'autre exemple de cette maladie.

Il y a eu aussi quelques plévrôpneumonies & des coliques, partie spasmodiques, partie inflammatoires. Les fièvres intermittentes, tierces & double-tierces, ont été fort communes pendant tout le cours du mois.

La petite vérole a paru enfin se relâcher à tous égards ; le peu de sujets qui en ont été attaqués, l'ayant été dans l'espèce discrète & benigne.

Fin du Tome VIII.



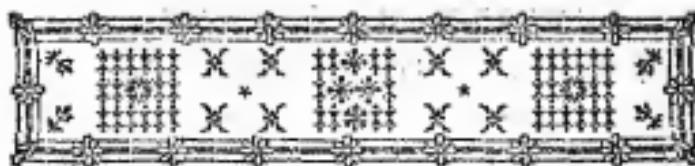


TABLE GENERALE *DES MATIERES*

Contenues dans les six premiers mois
de 1758.

LOGE de la Médecine. Par M. Duclos ;
E fils, Chirurgien à Cormeilles. Page 111
Essai sur l'usage des Alimens. Par M. Lorry, Docteur en Médecine de Paris. 3
Cours de Chymie, &c. Par M. Lemery, de l'Académie Royale des Sciences. 14
Mémoires de l'Académie de Chirurgie. Tome III. 23
Observation sur une Maladie singulière. Par M. A. Petit, Docteur en Médecine de Paris, &c. 38
Observation adressée à M. Vandermonde, Auteur du Journal, sur des convulsions périodiques guérries par le quinquina. Par M. de Bornainville, Médecin des Hôpitaux, à Lzieux. 43
Observation sur deux petites véroles consécutives dans le même sujet. Par M. Macquart, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris. 49
Histoire d'une Inoculation faite à Paris. Par M. Hosty, Docteur-Régent de la Faculté de Paris. 51
Histoire d'un enfant de 14 ans, qui n'avoit aucune trace de fondement, ni de parties génitales. Par

570 TABLE GENERALE

M. Baux, Médecin, Aggrégé au Collège de Médecine de Nîmes, &c.	59
<i>Histoire d'une grossesse extraordinaire, terminée par la mort.</i>	62
<i>Description d'une luxation complète à la cuisse. Par le Docteur Mackenzie, ci-devant Médecin à Worcester.</i>	64
<i>Observation sur une Superfétation. Par M. Gaudet, Substitut de M. le Premier Chirurgien du Roi, à Lavernelle.</i>	68
<i>Continuation des travaux sur la terre d'alun. Par M. Marggraf, Docteur en Médecine.</i>	69
<i>Livres nouveaux.</i>	78
<i>Elixir pour les dents. Par M. Delaitre, Apothicaire, à Vitry-le-François.</i>	79
<i>Observations Météorologiques, Novembre 1757.</i>	81
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1757. Par M. Vandermonde.</i>	84
<i>Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Octobre 1757, Par M. Boucher, Médecin.</i>	90
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Octobre 1757.</i>	91
<i>Observations noso-météorologiques du mois d'Octobre 1757. Par M. Thiellet, Médecin de Montpellier, à Troyes.</i>	93
<i>Maladies courantes à Troyes.</i>	ibid.
<i>Traité de la colique de Poitou. Par M. Tronchin, Professeur en Médecine, à Genève.</i>	99
<i>Suite de l'Essai sur l'usage des Alimens. Par M. Lorry, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris.</i>	111
<i>Collection de Theses Medico-Chirurgicales, recueillies & publiées par M. le Baron de Haller, & rédigées en François par M ***</i>	116
<i>Eléments de Chymie, traduits du Latin de M. Junc-</i>	

DES MATIERES. 571

ker. Par M. de Machy, Apothicaire de l'Hôtel-Dieu.	122
<i>Hémorragies occasionnées par des sangsues.</i> Par M. Passerat de la Chapelle, Médecin du Roi à Mahon.	127
<i>Description de la colique à laquelle sont exposés les ouvriers qui travaillent aux mines de plomb de Lead-Hils, extraite d'une lettre écrite par M. Wilson, Chirurgien de Durisdeer.</i>	133
<i>Observation anatomique sur une nouvelle clef du crâne.</i> Par M. A. Petit, Docteur-Régent en Médecine de Paris.	136
<i>Observation sur la rupture du tendon d'Achille.</i> Par M. Monro, Professeur en Médecine à Edinbourg.	141
<i>Observation sur des vers tirés de l'oreille d'un homme devenu fou par les grandes douleurs qu'il ressentoit dans cette partie.</i> Par M. Leautaud, Chirurgien juré de la Ville d'Arles, &c.	145
<i>Continuation des travaux sur la terre d'Alun.</i> Par M. Marggraf, Docteur en Médecine.	147
<i>Détail de la maladie épidémique qui a régné dans l'un des Couvents de Religieuses de cette Ville.</i> Par M. Vandermonde.	162
<i>Extrait d'une Thèse soutenue aux Ecoles de Médecine de Paris, le 15 Décembre 1757, sur le tissu cellulaire.</i> Par M. Thiery, Méd. P.	174
<i>Prix de l'Académie Royale de Chirurgie pour l'année 1757.</i>	182
<i>Observations Météorologiques, Décembre 1757.</i>	185
<i>Maladies qui ont régné à Paris dans le mois de Décembre 1757.</i> Par M. Vandermonde.	188
<i>Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Novembre.</i> Par M. Boucher, Médecin.	189
<i>Maladies épidémiques qui ont régné à Lille pendant le mois de Novembre.</i>	190

572 TABLE GENERALE

<i>Recherches sur le pouls par rapport aux crises.</i> 193	215
<i>Principes de Chirurgie.</i> Par M. Georges de la Faye, ancien Directeur de l'Académie Royale de Chirurgie, &c.	215
<i>Chymie Médicinale.</i> Par M. Malouin, Médecin ordinaire de S. M. la Reine, Docteur & ancien Professeur de Pharmacie en la Faculté de Médecine de Paris, &c.	219
<i>Observation sur la Maladie noire.</i> Par M. Bonté, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin à Coutances.	222
<i>Observation sur une fille attaquée de la danse de Saint Vit.</i> Par M. Ruamps, Docteur en Médecine à Bordeaux.	241
<i>Observation sur une maladie singulière.</i> Par M. Geoffroy, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, &c.	244
<i>Cure opérée par des doses excessives des pillules mercurielles de M. Plummer,</i> Docteur en Médecine, à Edinbourg.	250
<i>Expériences faites sur la Magnésie.</i> Par M. Black, Docteur en Médecine à Edinbourg.	254
<i>Observation sur une hernie inguinale, avec étranglement & gangrene apparente, guérie sans l'opération.</i> Par M. Duclos fils, Chirurgien à Cormeilles.	262
<i>Observation sur un homme qui a rendu à plusieurs reprises des portions d'intestins par les selles.</i> Par M. Salgues, Chirurgien à Sens.	266
<i>Observation sur un homme qui s'est fait l'opération de la castration sans accident fâcheux.</i> Par M. Maistral, Médecin des Hôpitaux à Quimper.	268
<i>Observation d'un estomac qu'on a trouvé presque entièrement détruit par un ulcere cancéreux.</i> Par M. Henry, Chirurgien à Auxerre.	272
<i>Description des fièvres malignes, avec inflammation sourde du cerveau, qui ont régné à Aumale.</i>	

DES MATIÈRES. 573

<i>aux mois d'Octobre & Novembre 1757.</i> Par M. Marteau de Grandvilliers, Médecin de l'Hôpital à Aumale.	275
<i>Livres nouveaux.</i>	279
<i>Observations Météorologiques, Janvier 1758.</i>	281
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1758.</i> Par M. Vandermonde.	284
<i>Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Décembre.</i> Par M. Boucher, Médecin.	285
<i>Maladies épidémiques qui ont régné à Lille pendant le mois de Décembre.</i>	287
<i>Suite des Recherches sur le pouls, par rapport aux crises.</i> Par M. Bordeu, Doct. en M. de Paris.	291
<i>Observations de Chirurgie, avec des remarques traduites de l'Anglois de M. Joseph Warner, Chirurgien de l'Hôpital de Guy, par M. Daniel Magenis, &c.</i>	305
<i>Dissertation sur l'Æther, &c.</i> Par M. Baumé, Maître Apothicaire de Paris.	310
<i>Observation sur une hydrophobie communiquée par l'atmosphère.</i> Par M. Lebeau, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, au Pont-Beauvoisin.	316
<i>Description d'une Maladie singulière.</i> Par M. Huon de Maxey, Chirurgien à Vaucouleur.	317
<i>Observation sur une hydropisie guérie par le vomissement.</i> Par M. Pinot, Docteur en Médecine de Montpellier, &c.	318
<i>Fièvre gangrénuse guérie par le quinquina.</i> Par M. Varnier, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, &c.	323
<i>Observations sur quelques maladies peu communes.</i> Par M. Thiery, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.	327
<i>Lettre à l'Auteur du Journal de Médecine, sur la Rougeole.</i> Par M. Gontard, Conseiller, Méde-	

574 TABLE GÉNÉRALE

cin du Roi à Villefranche en Beaujolois. 338
Bandage symétrique ; ou Corset hernier, imaginé par M. Houfflet, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, &c. 347
Observation sur une pierre urinaire considérable.
 Par M. Gourgues, Chirurgien à Beaumont-sur-Oise. 351
Observation sur une femme qui rend par la matrice des portions d'os de différentes grandeurs & grossesses. Par M. de Villiers, Chirurgien à Vermanton. 352
Précis des expériences sur les eaux minérales de Hartfell, près de Moffat en Ecosse. Par M. Horsebourg, Docteur en Médecine, de la Société d'Edinbourg. 354
Détail des maladies épidémiques & des fièvres malignes pestilentielles qui ont régné dans le basse-Provence en l'année 1755. Par M. Darlue, Docteur en Médecine à Caillan. 357
Livres nouveaux. 373
Observations Météorologiques, Février 1758. 375
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1758. Par M. Vandermonde. 378
Observations Météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Janvier 1758. Par M. Boucher, Médecin. 379
Maladies épidémiques qui ont régné à Lille pendant le mois de Décembre 1757. 381
Traité des Maladies qu'il est dangereux de guérir.
 Par M. Raymond, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier. 387
Observations sur les Accouchemens ; traduites de l'Anglois de M. Smellie, Docteur en Médecine, par M. de Préville, Médecin. Tome III. 397
La Platine, l'Orblanc, ou le huitième métal. 401
Description de la fièvre jaune d'Amérique. Par M. Lining, Médecin à Charles-town, dans la Ca-

toline méridionale.	408
<i>Suite des Observations sur des Maladies peu communes.</i> Par M. Thiery, Méd. P. &c.	423
<i>Observation au sujet d'une rechute après une fièvre maligne, causée par le dessèchement trop prompt d'une plaie faite au dos par un emplâtre vésicatoire.</i> Par M. Vétillard du Ribert, Docteur en Médecine, &c.	437
<i>Diversités anatomiques.</i> Par M. Ballay le Jeune, Démonstrateur en Anatomie & en Chirurgie à Orléans.	443
<i>Observation sur une tumeur carcinomateuse, guérie par les caustiques.</i> Par M. Civadier, Chirurgien-Major des Gardes-du-Corps.	450
<i>Observation sur une hernie épiploelle, avec un épanchement des plus considérables dans le bas-ventre.</i> Par M. Louis, Chirurg. à Verdun.	453
<i>Observation sur un index arraché avec les tendons fléchisseurs, presque sans sentiment de douleur.</i> Par M. Lebeau, Docteur en Méd. de M.	458
<i>Expériences faites sur le sel d'Epsom.</i> Par M. Bertrand, Maître Apothicaire-juré à Aix.	461
<i>Description des Maladies épidémiques qui ont régné à Bitche pendant les mois de Décembre & Janvier dernier.</i> Par M. Landeutte, Médecin, &c.	464
<i>Lettre à l'Auteur du Journal.</i> Par M. Housset, Docteur en Médecine à Auxerre.	471
<i>Livres nouveaux.</i>	ibid.
<i>Observations Météorologiques, Mars 1758.</i>	473
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1758.</i> Par M. Vandermonde.	476
<i>Observations Météorologiques faites à Lille au mois de Février.</i> Par M. Boucher, Médecin.	477
<i>Maladies épidémiques du mois de Février.</i>	478
<i>Traité des Affections vaporeuses du sexe.</i> Par M. Raulin, Docteur en Médecine, &c.	483
<i>Histoire Naturelle des Animaux.</i> Par MM. Ar-	

576 TABLE DES MATIERES.

nault de Nobleville & Salerne, Médecins à Orléans.	498
<i>Observation sur une disposition prochaine à la gangrene, &c.</i> Par M. Nicolas du Saulxay, Docteur en Médecine, à Fougeres.	507
<i>Observation sur une espece de Maladie noire, &c.</i> Par M. Merlin, Docteur en Méd. de M.	517
<i>Observation sur une faim extraordinaire.</i> Par M. Sonyer du Lac, Docteur en Médecine, à S. Didier en Velay.	529
<i>Observation sur une hydropisie de poitrine, &c.</i> Par M. Boucher, Médecin à Lille.	533
<i>Observations Anatomiques.</i>	541
<i>Observation sur une amputation, &c.</i> Par M. de Villiers, Chirurgien à Vermanton.	546
<i>Observation sur un corps étranger conservé pendant très-longtems dans la joue, sans y produire aucun mal.</i> Par M. Donadieu, Chirurgien à la Capellé, près Figeac, en Quercy.	549
<i>Observation sur un corps étranger, idem.</i> Par M. Courregeoles, Chirurgien.	551
<i>Observation sur le camphre.</i> Par M. de Bergen, Docteur en Médecine.	553
<i>Lettre à l'Auteur du Journal, sur des maux de gorge gangreneux.</i> Par M. Boucher, Méd.	556
<i>Livres nouveaux.</i>	560
<i>Observations Météorologiques, Avril 1758.</i>	561
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril 1758.</i> Par M. Vandermonde.	564
<i>Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Mars.</i> Par M. Boucher, Méd.	565
<i>Maladies épidémiques du mois de Mars.</i>	567

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal de Médecine du mois de Juin. A Paris, ce 20 Mai 1758.

BARON.